3 1761 07040596 4

COLLECTION G.M.A.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

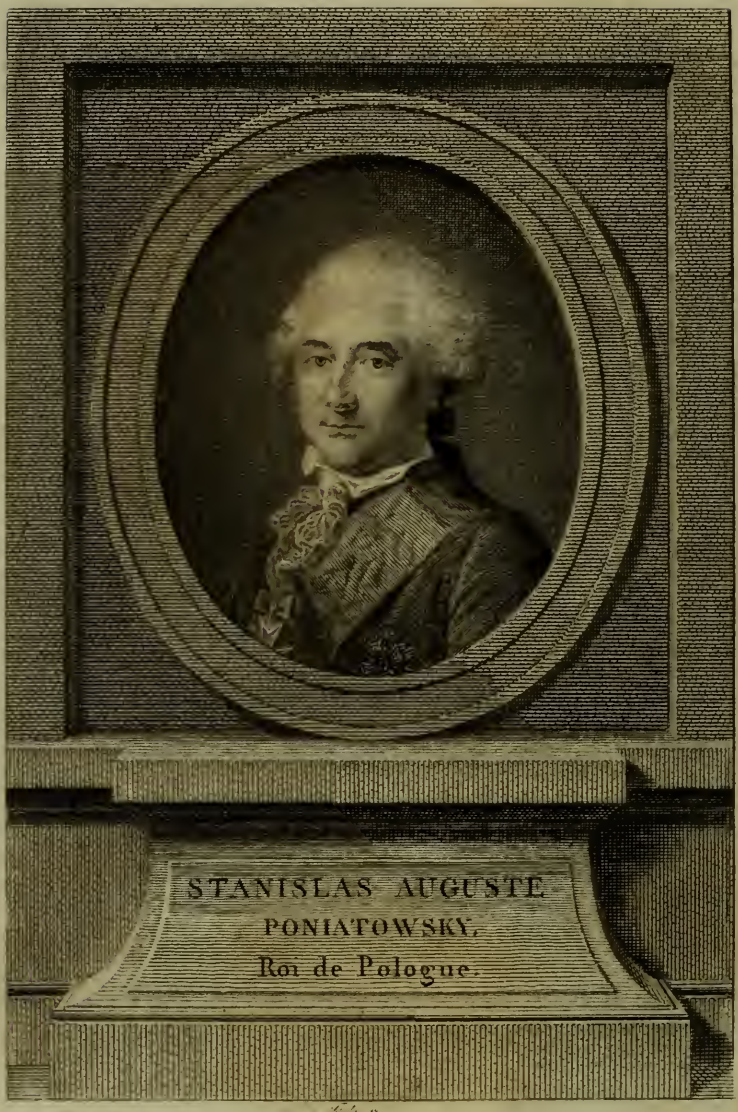
An Anonymous Donor

H/A 4791 v.2

VIE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.
TOME II.

On trouve aussi cet Ouvrage :

A Lyon, chez Perisse Marsil, Successeur de Rosset, Libraire.
A Bordeaux, chez Bergeret, Libraire, rue des Fossés de la ci-devant Intendance, no. 6.
A Rouen, chez Frères et Fouquet, Libraires.
A Strasbourg, chez Levrault, Imprimeur-Libraire.
A Bruxelles, chez Lecharlier, Libraire.
A Liege, chez Demazeaux et Latour, Libraires.
A Genève, chez Paschoud, Libraire.
A Lausanne, chez Luquiens, Libraire.
A Basle, chez J. Decker, Libraire.
A Amsterdam, chez Changuyon et Dufour, Libraires.
A La Haye, chez Detune, Libraire.
A Hambourg, chez Fauche, Imprimeur-Libraire.
A Nancy, chez Jacob, négociant.
A Gènes, chez Y. Gravier, Libraire.


STANISLAS AUGUSTE
PONIATOWSKY.
Roi de Pologne.

VIE

DE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Avec six PORTRAITS gravés en taille-douce.

Nihil compositum miraculi causâ, verùm audita scriptaque senioribus tradam.

TACIT. *Ann. lib. XI.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Haute-Feuille, N°. 20.

AN V DE LA RÉPUBLIQUE. (1797)

699776
21.4.59

VIE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LIVRE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

La Porte Ottomane déclare la guerre à la Russie. — Le prince Henri de Prusse à Pétersbourg. — Une escadre russe aux ordres d'Alexis Orloff se rend dans l'Archipel. — Victoires de Romanzoff. — Prise de Bender. — Alexis Orloff revient à Pétersbourg. — Sa conduite en Italie. — Dolgorouky entre en Krimée. — Peste à Moscow. — Assassinat du roi de Pologne. — Congrès de Fokhiani. — Wasielitschikoff devient Favori de l'Impératrice. — Grégoire Orloff est écarté de la Cour.

LORS des premières menaces de la Turquie 1768.
Catherine, qui ne se sentoit point encore en

1768. état de faire la guerre avec avantage, suspendit le règlement des limites entre la Russie et la Pologne; mais elle ne renonça pourtant pas à l'espoir d'envahir une partie de ce royaume, dont elle continua à diviser et à opprimer les malheureux habitans. Les plus impatiens du joug des Russes osèrent plusieurs fois attaquer leurs armées. Encouragés par l'Autriche et sur-tout par la France, ils s'emparèrent de de la ville de Cracowie, d'une partie de la Podolie et se réunirent dans la forteresse de Bar, dont le nom fut alors donné à cette confédération, que ses attentats et ses malheurs ont rendu célèbre. L'Impératrice fit entrer en Pologne un renfort de troupes, dont elle donna le commandement au lieutenant-général Soltikoff. Les confédérés épouvantés s'adressèrent une seconde fois aux Turcs. Le comte de Vergennes, instruit de cette démarche, renouvella ses instances auprès du divan pour le déterminer à secourir les Polonais et à s'opposer aux projets ambitieux de Catherine; il y réussit. L'ambassadeur de cette Princesse fut enfermé au château des Sept Tours, et le Reis Effendi remit aux Ministres étrangers un manifeste (1) par lequel le Grand-Seigneur décla-

(1) Ce manifeste étoit renfermé dans une bourse.

roit la guerre à la Russie, en l'accusant d'avoir enfreint les traités et violé le territoire de l'empire Ottoman. Les Turcs annoncèrent en même-temps qu'ils alloient entrer en campagne, avec une armée de cinq cent mille hommes. 1768.

L'Impératrice ne craignoit alors ni les menaces, ni les multitudes indisciplinées des Ottomans. Elle avoit eu le temps de songer à sa défense; ses apprêts étoient formidables. Elle fit aussi remettre un manifeste à tous les Ministres des puissances neutres ou alliées, et publier la guerre à son de trompe dans Pétersbourg.

Les armées Russes se mirent en marche, et s'étendirent bientôt des rives du Danube à celles du fleuve Kuban. Les Tartares de Krimée, qui avoient embrassé le parti des Turcs, furent les premiers contre qui se signalèrent les armées de Catherine. Le général Isakoff en chassa douze mille de la nouvelle Servie, où ils étoient entrés sous le commandement de leur Khan (1). Maîtres d'Azoff et de Taganrok, les Russes mirent ces deux places en état de résister à leurs anciens possesseurs, et travaillèrent sans relâche à aug- 1769.

(1) Au mois de Mars.

1769. menter les petites escadres, qui leur ont donné depuis l'empire de la Mer Noire.

Les Cosaques de l'Ukraine pénétrèrent dans la Moldavie. Le prince Gallitzin, qui commandoit la principale armée Russe, passa le Dniester et attaqua trente mille Turcs jusques sous les remparts de Khoczim, mais il fut repoussé, et les vainqueurs le poursuivirent jusqu'au-delà du fleuve.

Ce général publia alors un manifeste pour inviter tous les Polonais, qui n'étoient point de la confédération de Bar, à prendre les armes contre cette confédération. Soltikoff avoit déjà annoncé solemnellement à son armée, que les officiers ou soldats qui prendroient un confédéré et lui feroient grace de la vie, seroient sévèrement punis.

Neuf nobles polonois parurent bientôt après dans Warsowie avec les deux poignets coupés. Ils devoient cette mutilation au général russe Drewitz. Ce barbare avoit été à-la-fois et leur juge et leur boureau.

Catherine rappela de Warsowie le prince Repnin, dont les hauteurs révoltoient tous les Polonais, sans même en excepter les partisans les plus ardens de la Russie. Cet ambassadeur fut remplacé par le prince Wolkonsky, qui

s'efforça en vain d'opérer la réconfédération déjà proposée dans le manifeste de Gallitzin. L'Impératrice voyoit combien il seroit dangereux pour elle que tous les Polonais se réunissent contre les Russes. Mais les efforts de ses généraux et les intrigues de ses Ministres la servirent alors moins bien que la foiblesse et l'inattention de la cour de Versailles. Si cette Cour l'eût bien voulu, la confédération de Bar auroit été généralisée, la Porte puissamment défendue, et la Pologne seroit encore au nombre des Puissances de l'Europe (1). 1769.

Long-temps avant d'exécuter le partage de la Pologne, l'Impératrice et le roi de Prusse sentirent également la nécessité de conférer sur ce grand projet. Mais pensant

(1) Pour faire confédérer toute la Pologne, le très-éloquent et très-habile général Mokronosky ne demandoit au duc de Choiseul que deux millions tournois de subsides, la reconnoissance du comte Wilheorsky pour ministre de la confédération de Bar, et l'envoi auprès d'elle d'un agent en état do bien faire employer les subsides. Le duc de Choiseul approuvoit ce projet; mais il en fut détourné par la cour de Vienne, qui avoit sans doute déjà des vues secrètes, comme le partage de la Pologne l'a montré depuis.

1769. que leur entrevue ne manqueroit pas de donner de l'ombrage aux autres puissances, et qu'elles parviendroient peut-être à en découvrir les motifs, ils jugèrent à propos d'y renoncer. Frédéric donnant alors ses instructions au prince Henry, son frère, le chargea d'aller en Russie. Pour mieux cacher l'objet de son voyage, le prince Henry feignit de ne vouloir que rendre visite à sa sœur, la reine de Suède. Lorsqu'il fut à Stockholm, il annonça qu'il s'en retourneroit en Prusse, par le Dannemark. Mais tout-à-coup il parut changer de résolution, et céder par complaisance à Catherine, qui, le voyant si près d'elle, l'invita à venir la voir à Pétersbourg. Ainsi, quoique le prince Henry ne fût parti de Berlin que dans le dessein de se rendre en Russie, il trouva le moyen de faire croire qu'il alloit y entreprendre un voyage non prémédité.

Le prince Henry s'embarqua à Stockholm, sur une galère (1), qui le transporta jusqu'à Abo, capitale de la Finlande. Delà il se rendit à Pétersbourg. Un chambellan de l'Impéra-

(1) Le Prince-Royal de Suède, qui a régné depuis sous le nom de Gustave III, et le prince

trice vint au-devant de lui aux frontières de la Russie. Le général Bibikoff l'accueillit à la dernière station, avant d'arriver à Pétersbourg, et le conduisit au palais qu'on lui avoit préparé, et où le Ministre Panin l'attendoit. Le Prince entra dans Pétersbourg au bruit de l'artillerie; et par-tout il reçut les mêmes honneurs qu'on rend aux Souverains. 1769.

Le lendemain il se rendit à la Cour avec un nombreux cortège et dîna en public avec l'Impératrice. Tout se fit ce jour-là avec la plus rigoureuse cérémonie; mais ensuite on bannit l'étiquette, et l'Impératrice et le Prince purent se voir et s'entretenir sans la moindre gêne. 1770.

Chaque jour fut marqué par quelque fête ou quelque spectacle nouveau. Nous ne parlerons ici, avec quelque détail, que de la fête qui fut donnée à Czarsko-Zelo. Sa magnificence mérite qu'on en conserve le souvenir.

A l'entrée de la nuit, l'Impératrice, le

Frédéric, son frère, passèrent la première journée dans la galère du prince Henry. Le duc de Sudermanie étoit alors en France.

1770. Grand-Duc, le prince Henry et diverses personnes de la Cour, au nombre de seize, se placèrent dans un immense traîneau, attelé de seize chevaux, couvert et entouré de doubles glaces qui reproduisoient les images sans nombre de tous les objets au-dedans et au-dehors. Ce traîneau, suivi de plus de deux mille autres, partit de Pétersbourg. Tout le monde étoit masqué et en domino.

Dès que les traîneaux furent à un mille de Pétersbourg, ils passèrent sous un arc-de-triomphe immense et superbement éclairé. On trouvoit ensuite à chaque mille une grande pyramide, illuminée avec art, et vis-à-vis de laquelle étoit placée une guinguette, où dansoient des paysans et des paysannes. Chaque guinguette offroit une nation différente, que son costume, ses danses et sa musique fesoient aisément reconnoître.

A une demi-lieue du château de Czarsko-Zelo, s'élevoit une haute montagne représentant le Vésuve lorsqu'il lance des torrens de flammes. Cette éruption artificielle dura pendant tout le temps que les traîneaux défilèrent à la vue de la montagne.

L'intérieur du château de Czarsko-Zelo étoit éclairé par un nombre infini de bougies;

On y dansa deux heures dans différentes salles. Tout-à-coup le canon se fit entendre, le bal cessa, les bougies furent éteintes, tout le monde se plaça aux fenêtres, et l'on jouit du spectacle d'un très-beau feu d'artifice. Ensuite le canon donna le signal de rallumer les bougies. On avoit déjà servi un soupé splendide. Quand on sortit de table on dansa jusqu'au matin. Le prince Henry passoit toutes ses soirées avec l'Impératrice, dans l'appartement favori, que cette Princesse appelloit son Hermitage. 1770.

Peut-être ne devons-nous pas tarder plus long-temps à faire connoître cet appartement qui, sous un nom modeste, renferme tout ce que le luxe à de plus recherché. Il occupe une aîle entière du palais Impérial. On y entre par une galerie remplie de tableaux précieux (1). Les autres pièces sont deux sallons très-élégamment ornés, et une salle à manger dans laquelle on est servi sur des tables de confidence de différentes grandeurs. Nul domestique n'entre dans cet appartement. On n'a qu'à frapper le plancher pour en voir

(1) La plupart de ces tableaux sortent du fameux cabinet de Crozat, que l'Impératrice fit acheter à Paris.

1770. sortir à l'instant des tables couvertes de tout ce qu'on désire. A cette salle communique un jardin d'hiver, où l'on se promène dans des allées bien sablées, sous des arbres verdoyans et au milieu des fruits et des fleurs de toute espèce. Ce jardin est voûté, et des poêles qui sont au-dessous y entretiennent une douce chaleur; de sorte que dans la saison la plus rigoureuse, on y cueille la pêche et l'ananas, l'hyacinthe et la rose.

Au-dessus est une terrasse, où l'on trouve un second jardin dans le goût asiatique; mais on ne peut en jouir que l'été.

Le prince Henry désira de voir Moskow. Aussitôt des traîneaux l'y transportèrent avec une rapidité extraordinaire. Trois semaines après il fut de retour à Pétersbourg.

Parmi les divers présens qu'il reçut de l'Impératrice, on remarquoit la plaque de l'ordre de Saint-André, couverte de très-gros brillans, ainsi qu'un seul diamant estimé quarante mille roubles. Le portrait de Catherine étoit renfermé dans cette bague. (1)

(1) L'Impératrice lui donna en outre une collection de médailles d'or et beaucoup de pelleteries. Elle fit aussi de très-riches présens à toutes les personnes de sa suite.

Cependant ni les fêtes, ni les plaisirs n'empêchèrent le prince Henry de remplir le but secret de son voyage. Dans les entretiens particuliers qu'il eut avec l'Impératrice, le démembrement de la Pologne fut décidé. Catherine et Frédéric avoient une égale envie d'entreprendre ce démembrement, mais ils ne le pouvoient pas sans un troisième allié. Si Marie-Thérèse eût été encore seule maîtresse de l'Empire, on n'auroit peut-être pas réussi à lui faire partager une aussi injuste spoliation. Joseph II n'étoit pas si difficile. La Turquie, la France, l'Angleterre, auroient aussi pu soutenir des traités dont elles étoient garantes; mais ces puissances étoient si aisées à tromper ou si indifférentes sur le sort des autres nations, que Catherine dit au prince Henry : — « J'épouvanterai » la Turquie; je flaterai l'Angleterre; char- » gez-vous d'acheter l'Autriche, pour qu'elle » endorme la France. »

1770.

Le prince Henry pressentoit si bien les dispositions de Joseph II et de son ministre Kaunitz, qu'il agit comme s'il étoit déjà d'accord avec eux. Il régla avec Catherine les conditions du démembrement de la Pologne, et fixa l'étendue de territoire que devoit s'approprier chacune des puissances

1770. co-partageantes. Cependant le traité entre ces puissances ne fut signé que deux ans après (1).

La guerre continuoit avec fureur sur les frontières de la Turquie. Le prince Gallitzin, humilié de sa défaite, fit une nouvelle tentative contre Khoczim. Elle ne fut pas plus heureuse que la première. Soixante mille Turcs venoient de marcher au secours de cette place; ils la défendirent avec vigueur, et poursuivirent les Russes jusqu'en Pologne. Vaincus à leur tour, ils rentrèrent en Moldavie.

Au commencement de cette campagne les Turcs combattirent avec beaucoup de valeur et d'opiniâtreté; mais l'ignorance de leurs généraux et le désordre qui règnoit dans leurs armées, leur coûtèrent souvent la victoire. Après dix mois de combats, leur armée se trouva presqu'entièrement détruite, et la forteresse de Khoczim, qu'elle avoit d'abord si vaillamment défendue, fut abandonnée sans résistance à deux cents grenadiers russes.

L'Impératrice ayant appris que lorsque les Turcs avoient poursuivi le prince Gallitzin

(1) Il fut signé à Pétersbourg au mois de Février 1772.

ils étoient entrés sur le territoire Polonais, prétendit que la Pologne ne devoit pas souffrir impunément cette infraction au traité de Carlowitz. Stanislas-Auguste et le sénat de Warsowie, toujours soumis aux volontés de Catherine, déclarèrent la guerre à la Porte. Cette démarche n'ajouta pourtant rien aux forces des Russes. Que pouvoit un état sans armée, sans argent, et livré à toutes les horreurs de l'anarchie? 1770.

Mais Catherine conçut un projet plus digne de son génie. Tandis que ses armées pressoient les Ottomans sur les bords du Pruth, du Danube et du Dniester, et que ses flottes en triomphoient sur la Mer Noire, elle résolut de les attaquer jusques dans les îles de la Grèce. Aussi-tôt une escadre de vingt vaisseaux de ligne, six frégates, et plusieurs bâtimens de transport, sur lesquels étoient des galiottes à bombe, des galères démontées, et des troupes de débarquement, sortit du fonds de la Baltique, franchit les mers du Nord et le détroit de Gibraltar, et après avoir été dispersée par la tempête, elle se rallia et promena dans l'Archipel son pavillon victorieux. Cette escadre étoit commandée par l'amiral Spiridoff: mais cet amiral

1770. étoit lui-même sous les ordres d'Alexis Orloff, qu'un crime avoit élevé tout-à-coup du rang de soldat à celui de général, et à qui l'audace tenoit lieu d'expérience et de talent.

Long-temps avant de faire partir son escadre pour l'Archipel, l'Impératrice s'étoit ménagé des intelligences dans les principales îles de la Grèce. Ses émissaires la flattoient d'exciter une révolte générale dans ces contrées. Le marquis Maruzzi, banquier de Corfou, et attaché à la religion grecque, étoit venu à Pétersbourg, où il fut décoré du cordon de Sainte-Anne et du titre de Ministre de Russie à Venise. Il promit, par reconnoissance, d'avancer les fonds qu'il falloit pour l'expédition d'Alexis Orloff, et il fournit, en effet, trente-cinq millions tournois (1).

(1) L'Impératrice fit faire, en outre, plusieurs emprunts considérables à Livourne, à Gênes, à Luques et à Amsterdam. Les négocians Hollandais avoient cependant eu d'abord de la répugnance à prêter leur argent. Piqués de ce que l'anglais Gom, banquier de la cour de Pétersbourg, avoit voulu se passer d'eux et établir le change direct entre la Russie et l'Angleterre, ils laissèrent protester en un seul jour pour

Du sort de la guerre contre les Turcs dépendoit le sort de la Pologne et la considération dont la Russie devoit désormais jouir en Europe. Catherine ne l'ignoroit pas. Aussi déploya-t-elle tous les efforts de sa puissance et toutes les ressources de son génie pour triompher dans cette guerre. 1770.

De nouvelles escadres furent construites; de nombreuses recrues allèrent joindre ses camps. Peu satisfaite du Prince Gallitzin, l'Impératrice le rappella et donna le commandement de son armée au comte de Romanzoff, qui fut remplacé en Ukraine par le général Panin (1). Le prince Dolgorouky avoit sous ses ordres une troisième armée.

Les Turcs ne manquèrent pas non plus de renforcer leurs armées et de mettre à leur tête les généraux qu'ils crurent le plus capables de les mener au combat. Le Grand-Visir en prit lui-même le commandement général. Ils reçurent aussi de puissans secours de la Krimée. Le fameux Krim - Gherai

300,000 florins de ses lettres-de-change et le firent manquer. Mais on leur offrit une hypothèque spéciale sur les Douanes de Pétersbourg et de Riga, et attirés par cet appât, ils prêtèrent tout ce qu'on voulut.

(1) Frère du Ministre.

1770. venoit de mourir, et son neveu lui avoit succédé. Ce nouveau Khan étoit foible et pacifique. Les Turcs le firent déposer, et on élut à sa place Kaplan-Gherai, prince guerrier, qui parut bientôt à la tête d'une armée de Tartares et d'Ottomans réunis.

Les Russes ouvrirent la campagne par le siège de Bender, lieu célèbre par la retraite et le long séjour de Charles XII. Mais harcelés par les Tartares, ils furent obligés de renoncer pour quelque temps à la prise de cette ville. Plus heureux d'un autre côté, ils s'emparèrent d'Yassi et de Braïlow.

Ces avantages étoient peu importans. Deux grandes batailles décidèrent du sort de la campagne, et assurèrent la gloire de Romanzoff. La première se donna sur les rives du Pruth. Les Turcs, au nombre de quatre-vingt mille hommes, étoient commandés par le Khan de crimée, et s'étoient habilement retranchés sur une colline, où l'on ne pouvoit les attaquer. Romanzoff vint camper vis-à-vis d'eux, et pendant près d'un mois il leur offrit inutilement le combat. A la fin ils s'impatientèrent. Un mouvement de Romanzoff leur fit croire qu'il alloit se retirer, et vingt mille hommes étant descendus pour

le poursuivre, ils furent repoussés avec perte jusques dans leur camp où ils portèrent la terreur et le désordre. 1770.

Animés par ce succès, les Russes ne tardèrent pas à escalader la colline, et après une vigoureuse résistance, leurs ennemis abandonnèrent leurs retranchemens et une partie de leurs bagages et de leurs canons.

Ils se retirèrent alors vers le Danube, où ils espéroient d'être renforcés par des détachemens de la grande armée ottomane. En effet, le Grand-Visir qui la commandoit passa le fleuve et vint au secours des vaincus.

Romanzoff, qui, croyant ne poursuivre qu'une armée en déroute, s'avançoit vers l'embouchure du Pruth (1), se trouva tout-à-coup en présence de cent cinquante mille Ottomans. Sa situation étoit d'autant plus dangereuse, qu'il avoit été forcé de détacher une partie de son armée pour protéger un convoi qu'il attendoit. Le Khan, qui se flattoit de prendre sa revanche, s'étendit sur la gauche de l'armée russe, et l'enveloppa même de manière à pouvoir lui couper la retraite.

(1) Le Pruth se jette dans le Danube.

1770. Quoique les Russes eussent des forces bien moins considérables que celles des Turcs, ces derniers prirent les mêmes précautions que s'ils avoient eu à combattre des ennemis dont le nombre fut égal au leur. Pendant la nuit, ils entourèrent leur camp d'un triple retranchement. Le lendemain, le Grand-Visir donna le signal du combat, et les Russes furent attaqués de toutes parts. Le feu dura cinq heures, sans qu'il y eût d'aucun côté un avantage décidé. Mais le général Romanzoff, jugeant que le canon et la mousqueterie achèveroient de détruire son armée, donna ordre de fondre sur l'ennemi la bayonnette au bout du fusil. Les Turcs plièrent et se retirèrent entre leurs retranchemens, où ils se défendirent long-temps avec beaucoup de courage; mais le nombre céda à la discipline et à l'intelligence. La défaite des Ottomans fut complète (1). Ils se retirèrent entraînant le Visir dans leur fuite, et laissant presqu'un tiers de leur armée étendu sur le champ de bataille. La plus grande partie des bagages et des munitions de cette armée, cent quarante

(1) Au mois de juillet.

trois canons de bronze et sept mille charriots de provisions, restèrent au pouvoir des Russes et leur fournirent le moyen de s'assurer de nouvelles victoires. 1770.

Bientôt Romanzoff passa le Dniester. Le prince Repnin s'empara d'Ismaïloff. Panin avoit remis le siège devant Bender. Cette place, bien fortifiée et défendue par une nombreuse garnison, mais qui n'avoit plus l'espoir d'être secourue, se rendit (1) après une résistance de près de trois mois.

Igelstrohm emporta d'assaut (2) Ac-Kerman (3), capitale de la Bessarabie, et située sur la mer Noire à l'embouchure du Dniester.

La nouvelle de tant de succès augmenta l'orgueil et la sécurité de Catherine. Les mécontens qui environnoient son trône n'osoient plus conspirer contre une Princesse qui triomphoit au loin de ses ennemis les plus redoutables. Les provinces de Walachie et de Moldavie, soumises aux armes russes, envoyèrent des députés à Pétersbourg pour rendre hommage à l'Impératrice. Elle les reçut avec magnificence et les combla de bienfaits.

(1) Au commencement de Septembre.
(2) Vers la fin du même mois.
(3) Ac-Kerman signifie la Ville Blanche.

1770. Dans le même temps plusieurs officiers étrangers qui étoient venus offrir leurs services à Catherine, obtinrent de l'emploi dans ses armées, et des marins anglais et danois, distingués par leur talent et leur expérience, furent incorporés dans la marine russe.

Peu après son avènement au trône, Catherine avoit puisé dans les conversations du maréchal de Munich, l'idée de s'emparer de Constantinople et de chasser les Ottomans de l'Europe. Ce vieux guerrier lui avoit même proposé de l'entreprendre. Mais trop d'obstacles s'opposoient alors à l'exécution d'un si grand dessein. Le moment propice sembla être enfin arrivé. Cependant, ne pouvant espérer de conserver sous sa domination toutes les îles de la Grèce, l'Impératrice voulut au moins les arracher au pouvoir des Turcs, et la plus despote des souveraines résolut de protéger la liberté dans ces belles contrées, et d'y fonder une république (1).

Nous avons déjà observé que des agens secrets avoient disposé les Grecs à se soulever. Ce peuple, jadis si fier et maintenant si avili, attendoit les Russes comme ses libé-

(1) Depuis, elle détermina Joseph II à seconder ce projet, qui n'en est pas moins resté sans exécution.

rateurs ; et au moment où leur escadre atteignit le cap Matapan (1), tout l'archipel se crut libre. Les Maïnotes, descendans des anciens Lacédémoniens, furent les premiers qui prirent les armes. Leurs voisins les imitèrent, et les Turcs furent massacrés dans plusieurs îles. Mais ceux-ci se vengèrent cruellement de l'insurrection des Grecs. Le sabre des Janissaires extermina plusieurs milliers de ces malheureux. 1770.

L'escadre de l'amiral Spiridoff fut bientôt jointe par celle de l'anglais Elphingston, contre-amiral au service de la Russie, et bien plus capable de commander que celui sous les ordres duquel il servoit.

A cette double escadre étoit opposée celle du Capitan-Pacha (2), homme d'une intrépidité extraordinaire et auquel il n'a manqué, pour obtenir souvent la victoire, que d'être mieux secondé.

Il força d'abord les Russes de s'éloigner de Lemnos. Ensuite les deux flottes se rencontrèrent (3) dans le canal qui sépare l'île de Scio de la Natolie. Les vaisseaux turcs

(1) Autrefois le promontoire de Ténare.

(2) Le fameux Hassan.

(3) Le 5 juillet.

1770. étoient en plus grand nombre et se trouvoient comme retranchés derrière de petites îles et des rochers à fleur d'eau. Cependant les Russes ne craignirent pas de les attaquer. Le Capitan-Pacha, qui montoit la *Sultane* de quatre-vingt dix canons, fit tête à amiral Spiridoff. Les vaisseaux s'accrochèrent. Les efforts de courage furent terribles de part et d'autre. Des nuées de balles et les grenades se croisoient avec rapidité sur le pont des deux amiraux. Le feu prit au vaisseau du Capitan-Pacha; celui des Russes ne put s'en détacher. Ils sautèrent ensemble, et la mer fut couverte de leurs fumans débris. Les commandans et quelques autres officiers échappèrent seuls à ce désastre.

Pendant la durée de l'incendie, les autres vaisseaux, frappés de terreur, avoient cessé de combattre. Bientôt ils se rapprochèrent et s'attaquèrent avec une nouvelle fureur. Mais la nuit vint les séparer. Les Turcs eurent alors l'imprudence d'entrer dans la baie étroite et vaseuse de Tschesmé, où quelques-uns de leurs vaisseaux échouèrent et où les autres se trouvèrent si pressés, qu'il ne leur étoit plus possible d'agir. Les Russes, qui avoient observé leur faute, se promirent bien d'en profiter.

Le lendemain (1) le contre-amiral Elphingston se plaça à l'entrée de la baie pour empêcher les Turcs d'en sortir. Il fit ensuite préparer quatre brulots, commandés par le lieutenant anglais Dugdale et protégés par les vaisseaux d'un autre anglais, le contre-amiral Greig. Vers minuit Greig engage le combat avec quatre vaisseaux de ligne et deux frégates. Peu-à-près Dugdale s'avance avec ses brulots, et bravant le feu de l'ennemi, et encourageant par son exemple les Russes qui le secondent, il attache lui-même un brulot à un des vaisseaux turcs, et les mains, le visage et les cheveux tout brûlés, se jette dans la mer et rejoint à la nage l'escadre russe. Les vaisseaux turcs étoient si rapprochés les uns des autres qu'ils devinrent tous la proie des flammes. Le soleil en se levant ne revit pas leur pavillon (2). 1770.

Loin de s'occuper à arrêter les progrès de l'incendie, les équipages turcs n'avoient songé

(1) Le 6 Juillet.

(2) Il est certain que ce fameux incendie fut l'ouvrage de trois Anglais, Elphingston, Greig et Dugdale. Cependant l'Impératrice assuroit que l'idée en étoit due à Alexis Orloff. Elle l'écrivit à Voltaire; elle le répétoit encore en 1788, à l'ambassadeur de France.

qu'à se sauver. Plusieurs matelots s'enfuirent
1770. dans des chaloupes, d'autres se jettèrent à la nage, et tous ceux qui gagnèrent la terre se dispersèrent dans les campagnes et se livrèrent envers les malheureux habitans à des excès que les Russes eux-mêmes n'auroient peut-être pas pu surpasser. On fut obligé de faire marcher des troupes pour s'opposer à ces brigands.

Après l'anéantissement de l'escadre turque, les Russes allèrent mouiller à Paros, d'où ils pouvoient aisément dominer toutes les mers de la Grèce, et où il ne paroissoit pas un seul vaisseau qui ne leur rendît hommage.

Les Turcs étoient d'autant plus inquiets du voisinage d'un tel ennemi, que la rébellion avoit éclaté dans plusieurs parties de leur Empire. Les Pachas de la Caramanie, presque toujours en mésintelligence avec la Porte, profitoient de ses désastres pour se soustraire entièrement à son autorité. La partie de la Syrie, qui est au-dessous de Sidon et de Tripoli les imitoit, et le vieux Scheik Daher soulevoit tout le pays qui s'étend depuis Acre jusqu'aux plaines d'Esdraelon et aux frontières de l'Egypte.

Mais parmi ceux qui se signalèrent par

leur rébellion contre le Grand-Seigneur, celui qui, sans doute, se montroit le plus redoutable et qui pouvoit le mieux servir la Russie, étoit Ali-Bey. Elevé du rang de simple mameluk à celui de Bey, il se distingua par son courage, et éprouva très-jeune encore les faveurs et les disgraces de la fortune. Les rivaux de son pouvoir parvinrent à l'éloigner du Caire; mais il y rentra bientôt en vainqueur et les en bannit à son tour. Il savoit que la Porte lui avoit été opposée, et, animé d'un ressentiment implacable, il ne désiroit que de pouvoir contribuer à la ruine de l'Empire Ottoman. L'arrivée des escadres russes sembla lui offrir une favorable occasion de satisfaire sa vengeance. 1770.

Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'entreprise, dans un pays éloigné, plus heureuse que celle des Russes sur les côtes de l'Asie mineure. Mais peut-être aussi n'y a-t-il jamais eu de généraux plus ignorans, plus incapables d'apprécier le caractère des nations étrangères, plus jaloux d'une vaine représentation et plus adonnés à la débauche, qu'Alexis Orloff et ses principaux officiers. S'ils avoient su profiter de leurs victoires et de la supériorité de leurs forces, la Syrie et l'Egypte étoient

1770. à jamais perdues pour l'Empire Ottoman. Ali-Bey s'empressa de les inviter à soutenir sa rébellion, et à lui envoyer des troupes pour l'aider à chasser les Turcs de l'Egypte. Mais au lieu de le seconder, Alexis Orloff s'amusa à lui demander de reconnoître l'Impératrice pour sa souveraine.

Un jeune négociant vénitien, nommé Carlo Rosetti, s'étoit emparé de la confiance du Bey, et fut le premier dont il se servit pour traiter avec les Russes. Personne n'étoit plus disposé, ni plus propre à faire réussir une pareille négociation. Orloff ne sut pas en profiter. Négligeant les instructions que cet italien rusé pouvoit lui donner, et le rebutant par ses hauteurs, il employa des grecs, des juifs qui le trompèrent. Il se méfia d'Ali-Bey, et le força, par ses détours, à se méfier de lui.

Ce ne fut que peu de temps avant de quitter l'Archipel qu'Alexis Orloff envoya Plescheïeff (1) en Egypte. Plescheïeff fut favorablement accueilli du Bey. Il se flatta d'en

(1) Plescheïeff obtint par la suite le grade de Contre-amiral. — Il a écrit une relation de son voyage en Égypte; mais il n'y parle pas de l'argent qu'il donna au Cophte Risk, pour se ménager la faveur d'Ali-Bey.

tirer un parti avantageux pour les Russes ; mais il étoit trop tard. La paix vint interrompre ses négociations. 1770.

Un courrier adressé directement à l'Impératrice lui porta la nouvelle de l'incendie de la flotte turque ; de sorte qu'elle fut la première à Pétersbourg instruite de cet évènement. Le comte Iwan Czernischeff, que l'Impératrice avoit dès long-temps rappelé de Londres et chargé du département de la marine, étoit alors en querelle avec le collège de l'amirauté, et cette querelle avoit occasionné quelque retard dans l'expédition d'une affaire de peu de conséquence. L'Impératrice se plaignit du retard et n'y songea plus. Elle connoissoit l'entêtement et l'extrême incapacité de Czernischeff; mais elle lui laissoit sa place parce qu'elle avoit pour principe de changer le plus rarement possible ses ministres et ses ambassadeurs. Lorsqu'elle fit venir Czernischeff pour lui apprendre l'incendie de Tschesmé, le ministre croyant que l'Impératrice ne vouloit que lui parler encore de sa querelle, s'écria en entrant : — « Je vous assure, Madame, que ce n'est » pas ma faute. » — » Oh ! je le sais bien, » répondit-elle ; mais cela n'en est pas moins

1770. » sûr. » — « Hélas ! oui, Madame, et j'en » suis bien fâché. » — « Quoi ! vous êtes » fâché que les Turcs n'aient plus de flotte? » — lui répliqua-t-elle en riant ; et elle lui communiqua aussitôt les dépêches qu'elle avoit reçues.

La joie fut extrême à la cour de Pétersbourg. Des fêtes magnifiques furent données pour célébrer le triomphe de Tschesmé, et l'Impératrice a fait depuis bâtir un palais et jetter les fondemens d'une ville, pour consacrer la mémoire d'un si glorieux évènement.

1771. Alexis Orloff s'empressa de venir à Pétersbourg (1) jouir de ses triomphes, et demander de nouveaux moyens pour étendre ses conquêtes dans l'Archipel. Dès qu'il parut les fêtes furent renouvellées, et l'Impératrice le décora du grand cordon de Saint-George.

Il proposa au conseil un plan d'après lequel il devoit se rendre maître de toute la Grèce et enlever l'Egypte à l'Empire Ottoman. Il dit enfin qu'il franchiroit le périlleux passage des Dardannelles, et qu'il ne lui falloit pour cela que dix millions de roubles. — « Je vous en accorde vingt, répondit aussi-

(1) Il y arriva le 15 Mars.

» tôt Catherine ; car je veux que rien ne » vous manque. » -- On ordonna en même-temps l'armement d'une nouvelle escadre pour renforcer celle qui étoit déjà dans l'Archipel. 1771.

Fier de la faveur de l'Impératrice, des victoires dont il s'attribuoit l'honneur et de celles qu'il se promettoit de remporter, Alexis Orloff partit de Pétersbourg pour retourner dans l'Archipel. S'étant arrêté quelque temps à Vienne, il y étala un luxe extravagant et s'y livra à des indiscrétions bien peu dignes du ministre d'une Princesse aussi dissimulée que Catherine. Un soir qu'il soupoit chez l'ambassadeur de Russie avec une nombreuse société, il parla de la révolution qui avoit fait perdre le trône à Pierre III. Personne n'osoit lui faire la moindre question sur la mort du malheureux Czar. Alexis Orloff la raconta de son propre mouvement ; et voyant que tous ceux qui l'écoutoient frémissoient d'horreur, il crut se justifier du crime qu'il avoit commis, en disant : — « Qu'il étoit bien » triste pour un homme qui avoit autant » d'humanité que lui, d'avoir été contraint » de faire ce qu'on lui avoit commandé. » 1772.

1771. Mais ce repentir ne pouvoit paroître sincère. Le caractère d'Alexis Orloff étoit trop connu; et toute sa conduite prouve que le crime ne l'effrayoit pas.

En quittant Vienne, Alexis Orloff alla rejoindre l'escadre russe qui l'attendoit à Livourne; et quoique délâbrée, cette escadre continua à ruiner la marine et le commerce des Turcs.

L'Impératrice avoit chargé Alexis Orloff de lui faire faire en Italie quatre tableaux qui représentassent les combats de son escadre et l'incendie de la flotte turque. Orloff s'adressa à un peintre célèbre, nommé Hackert. Cet artiste lui ayant dit qu'il n'avoit jamais vu sauter un vaisseau, le Russe n'hésita pas à lui en donner le spectacle, et risqua d'incendier la rade de Livourne pour fournir au peintre le moyen de rendre avec plus de vérité le désastre du Capitan-Pacha et de l'amiral Spiridoff (1).

Des extravagances ne sont pas toujours des crimes. Mais il n'est point de crime, dont l'extravagant Alexis Orloff ne fût capable. A son départ de Pétersbourg, il avoit

(1) Les quatre tableaux d'Hackert sont aujourd'hui dans la salle d'audience de Pétershoff.

reçu de Catherine l'ordre de lui envoyer une jeune infortunée qu'on avoit dérobée à la tyrannie. Orloff ne sut que trop bien accomplir cet ordre barbare. 1771.

Nous avons déjà dit que l'Impératrice Elisabeth avoit eu trois enfans de son mariage clandestin avec le Grand-Veneur Alexis-Grégoriewitsch Razumoffsky. Le plus jeune de ces enfans étoit une fille, élevée sous le nom de princesse de Tarrakanoff. Le prince Radziwill, instruit de ce secret, et irrité de ce que Catherine fouloit aux pieds les droits des Polonais, pensa que la fille d'Elisabeth lui fourniroit un moyen éclatant de se venger. Il crut qu'il n'opposeroit pas en vain à la souveraine, dont les armées désoloient sa malheureuse patrie, une rivale que le nom de sa mère devoit rendre chère aux Russes. Peut-être son ambition lui suggéra-t-elle encore de plus orgueilleuses espérances. Peut-être se flatta-t-il de pouvoir un jour partager le trône sur lequel il vouloit faire monter la jeune Tarrakanoff. Quoiqu'il en soit, il gagna les personnes chargées de l'éducation de cette princesse, l'enleva et la conduisit à Rome (1).

(1) En 1767. Mademoiselle de Tarrakanoff avoit alors environ douze ans.

1771. Catherine, avertie de cet enlèvement, s'efforça de rendre inutiles les desseins du prince Radziwill. Profitant de ce qu'il étoit le chef de la confédération des mécontens, elle fit saisir tous ses biens, et le mit dans la nécessité de vivre du produit des diamans et des autres effets précieux qu'il avoit emportés en Italie. Ces ressources furent bientôt épuisées. Radziwill partit pour en aller chercher de nouvelles en Pologne, et laissa la jeune Tarrakanoff à Rome, sous la garde d'une seule gouvernante, et dans un état très-gêné. A peine il fut rentré dans sa patrie, qu'on lui offrit de lui rendre ses biens, à condition qu'il ramèneroit sa pupille en Russie. Il refusa de se soumettre à cette indignité; mais il eut la foiblesse de promettre qu'il ne s'occuperoit plus de la fille d'Elisabeth. A ce prix, Catherine lui pardonna.

Alexis Orloff, chargé d'exécuter les volontés de l'Impératrice, se hâta, en arrivant à Livourne, de tendre un piège à la princesse Tarrakanoff. L'un (1) de ces intrigans, qui sont si communs en Italie, se rendit aussitôt à

(1) C'étoit un napolitain, nommé Ribas, qui depuis est parvenu, en Russie, au grade de vice-amiral de la Mer Noire.

Rome;

Rome ; et après avoir découvert la demeure de la jeune russe, il se présenta chez elle sous le nom et le costume d'un officier. Il se dit d'abord amené par le seul désir de rendre hommage à une Princesse dont le sort intéressoit tous ses compatriotes. Il parut extrêmement touché du dénuement dans lequel il la trouvoit. Il lui offrit des secours que le besoin la força d'accepter ; et le perfide parut bientôt à cette infortunée, ainsi qu'à la femme qui la servoit, un sauveur que le ciel daignoit leur envoyer. 1771.

Quand il crut avoir suffisamment gagné leur confiance, il déclara qu'il étoit chargé par le comte Alexis Orloff d'offrir à la fille d'Elisabeth le trône qu'avoit occupé sa mère. Il dit que les Russes étoient mécontens de Catherine ; qu'Orloff, sur-tout, ne pouvoit lui pardonner son ingratitude et sa tyrannie ; et que si la jeune Princesse vouloit accepter les services de ce général, et l'en récompenser par le don de sa main, elle ne tarderoit pas à voir éclater la révolution qu'il avoit préparée.

Des propositions si brillantes auroient dû faire ouvrir les yeux à la princesse Tarrakanoff sur la perfidie de celui qui les lui faisoit. Mais son inexpérience et sa candeur ne lui

permettoient pas de soupçonner le crime.
1771. D'ailleurs, le langage de l'émissaire d'Alexis Orloff sembloit analogue aux idées qu'elle avoit reçues du prince Radziwill. Elle se croyoit destinée au trône; et toutes les chimères qui avoient rapport à cette opinion ne pouvoient que la flatter. Elle se livra donc à l'espérance la plus trompeuse, et répondit avec reconnoissance à celui qui ne lui parloit que pour la perdre.

Quelque temps après, Alexis Orloff vint à Rome. Son émissaire l'avoit annoncé. On l'accueillit comme un bienfaiteur. Cependant quelques personnes à qui la Princesse et sa gouvernante firent part du bonheur qu'on leur promettoit, les invitèrent à se tenir en garde contre les desseins d'un homme dont la scélératesse étoit dès longtemps prouvée et qui, sans doute, avoit trop de raisons de rester fidèle à l'Impératrice, pour vouloir conspirer contr'elle. Loin de profiter de ces conseils, la Princesse eut l'imprudente franchise d'en parler à Alexis Orloff qui se justifia avec facilité, et mit encore plus de dissimulation et d'adresse dans sa conduite. Non content de flatter l'ambition de la jeune russe, il se para d'une fausse passion pour elle, et parvint à lui en

inspirer une très-véritable. Dès qu'il en fut certain, il la conjura de s'unir à lui par des nœuds sacrés. Elle eut le malheur d'y consentir ; et ce fut même avec joie que l'infortunée promit d'accomplir un hymen qui devoit consommer sa perte. Elle croyoit que le titre d'épouse d'Alexis Orloff la mettroit invinciblement à l'abri des perfidies qu'on avoit voulu lui faire craindre. Elle ne soupçonnoit pas qu'un homme put abuser de la religion et des titres les plus sacrés, pour perdre une innocente victime. Mais étoit-il de religion, étoit-il de titre sacré pour le barbare qui la trompoit ? Celui qui étrangla le malheureux Pierre III, pouvoit-il craindre de déshonorer la fille d'Elisabeth ? (1) 1771.

Feignant de vouloir que la cérémonie du mariage se fît suivant le rit de l'église grecque, il apposta des brigands subalternes qui se déguisèrent en prêtres et en gens de loi. Ainsi la profanation se réunit à la fourberie contre la foible et trop confiante Tarrakanoff.

(1) On peut comparer le sort de la jeune Tarrakanoff à celui de la fille de Séjean : « ... *A carnifice laqueum juxtà, compressam* ... TACIT. An. liv. V.

1771. Lorsqu'Alexis Orlorff fut devenu l'époux ou plutôt le ravisseur de cette malheureuse Princesse, il lui représenta que le séjour de Rome l'exposoit à être trop remarquée, et qu'elle feroit bien d'aller attendre dans quelqu'autre ville d'Italie, le moment où éclateroit la conjuration, qui devoit l'appeller au trône. Croyant ce conseil dicté par l'amour et par la prudence, elle répondit au perfide Orloff qu'elle le suivroit par-tout où il voudroit la conduire. Il la mena aussitôt à Pise, où il avoit fait louer depuis quelques temps un magnifique Palais. Là, il continua à la traiter avec beaucoup de marques de tendresse et de respect. Mais il ne la laissoit approcher que par des gens qui lui étoient vendus, et quand elle alloit au spectacle ou à la promenade, il l'accompagnoit toujours lui-même.

La division de l'escadre russe, aux ordres du contre-amiral Greig, venoit de rentrer dans le port de Livourne. En apprenant cette nouvelle à la Princesse, Alexis Orloff lui dit qu'il avoit besoin de se rendre à Livourne pour donner quelques ordres, et lui offrit d'être du voyage. Elle y consentit d'autant plus aisément qu'on lui avoit déjà beaucoup vanté la beauté de port de Livourne et la

magnificence des vaisseaux russes. Imprudente ! plus elle approchoit du terme, où Orloff devoit accomplir son horrible projet, plus elle croyoit à la tendresse, à la sincérité de ce traître. 1771.

Elle partit de Pise avec sa suite accoutumée. En arrivant à Livourne, elle descendit chez le Consul anglais, Dyck, qui lui avoit fait préparer un appartement dans sa maison, et qui la reçut avec les marques du plus profond respect. La femme de contre-amiral et celle du consul se hâtèrent de se rendre auprès d'elle et ne la quittèrent plus. Elle se vit bientôt environnée d'une Cour nombreuse, qui prévenoit ses moindres désirs et ne sembloit occupée qu'à lui procurer sans cesse des plaisirs nouveaux. Dès qu'elle sortoit, le peuple se précipitoit sur son passage. Au spectacle, tous les regards se fixoient sur sa loge. Tout conspiroit à la séduire. Tout écartoit l'idée d'un danger qui étoit si près d'elle.

Il est sans doute pénible de croire qu'un consul, un amiral anglais et leurs épouses aient pu être assez vils, assez inhumains, pour entraîner au piège, avec des respects et des caresses perfides, une victime dont

1771. la jeunesse, la beauté, l'innocence auroient dû toucher les cœurs les plus insensibles. Tout prouve, cependant, qu'ils étoient de moitié dans le complot tramé contr'elle, et qu'ils ne s'efforçoient de lui inspirer de la confiance, que pour la trahir avec plus de sûreté.

La jeune Tarrakanoff étoit si loin de soupçonner son malheur, qu'après avoir passé quelques jours au milieu des amusemens et des dissipations, elle demanda elle-même à visiter l'escadre russe. On applaudit à cette idée. Les ordres furent aussitôt donnés et le lendemain au sortir de table, tout fut prêt au rivage pour recevoir la Princesse. Elle s'y rendit; on la fit entrer dans une chaloupe superbement pavoisée. Le Consul, sa femme et celle de contre-amiral Greig s'y assirent avec elle. Une seconde chaloupe portoit le contre-amiral et Alexis Orloff, et une troisième, remplie d'officiers russes et anglais, fermoit le cortège. Les chaloupes quittèrent le rivage à la vue d'un peuple immense, et furent accueillies de l'escadre, au bruit des instrumens, des salves d'artillerie et des huzas répétés. Quand la Princesse approcha du vaisseau, où elle devoit entrer, on en descendit un fauteuil magnifique dans

lequel on la fit asseoir, et on la hissa doucement à bord, en lui observant que c'étoient des honneurs particuliers qu'on lui rendoit. 1771.

Mais à peine est-elle entrée dans le vaisseau que ses mains sont chargées de fers. En vain, elle implore la pitié du cruel Orloff, qu'elle appelle encore son époux. En vain elle se jette à ses pieds et les arrose de ses larmes. Le barbare ne daigne pas même lui répondre. On la descend à fond de cale; et le lendemain le vaisseau fait voile pour la Russie.

En arrivant à Pétersbourg, la jeune victime fut renfermée dans la forteresse, et traitée de la manière la plus barbare. Six ans après, les eaux de la Newa (1) mirent un terme à ses infortunes : elle fut noyée dans sa prison (2).

Cependant les habitans de Livourne, qui

(1) Au mois de Décembre 1777, un vent de sud-sud-ouest fit refluer la Baltique dans la Newa, avec une violence extraordinaire; les eaux montant à 10 pieds au-dessus de leur niveau, firent périr plusieurs vaisseaux.

(2) L'intéressant Auteur des *Mémoires secrets sur l'Italie*, qui a imprimé avant nous une partie de ces détails, croit que la jeune Tarakanoff expira sous le bâton des satellites de Catherine; mais un homme qui est bien instruit de ce qui s'est passé depuis plusieurs années.

1771. avoient vu la Princesse s'embarquer, apprirent bientôt avec horreur qu'au lieu d'une fête, dont elle croyoit jouir à bord de l'escadre, elle n'y avoit trouvé que des fers. Le Grand Duc de Toscane, dont on venoit de violer si indignement le territoire, écrivit sur-le-champ à Vienne et à Pétersbourg pour se plaindre de cet outrage. Mais Alexis Orloff brava insolemment et les plaintes de Léopold et l'indignation publique.

Une aventure arrivée à cet homme féroce pendant son séjour à Rome, sert également à faire connoître son caractère. Un soir qu'il soupoit dans une maison (1) où l'on avoit rassemblé une nombreuse société, il voulut faire parade de sa force extraordinaire. Il écrasa facilement dans sa main divers morceaux de cristal et de fer. Il mit ensuite entre deux de ses doigts, une pomme qu'il brisa en plusieurs morceaux. Le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, étoit à table, un des éclats de la pomme frappa ce Prince au visage et le blessa. Tous les spectateurs furent extrêmement touchés de cet accident. Alexis Orloff, seul, n'en parut pas ému, et ne daigna

à Pétersbourg, nous assure qu'elle périt comme nous venons de le rapporter.

(1) Chez la marquise Gentili Bocca Paduli.

pas même faire la moindre excuse au Duc. 1771.

Quelques Anglais avoient eu l'indignité de tremper dans le complot d'Alexis Orloff; mais d'autres étoient bien éloignés de l'approuver. Ils rougissoient même de servir sous lui et demandèrent leur congé. L'amiral Elphinston fut de ce nombre. Greig le remplaça.

Quoique souvent vaincues les armées Ottomanes se recrutoient aisément, et résistoient aux efforts des Russes. C'étoit un hydre terrible, dont les têtes se multiplioient sous les coups de Romanzoff et de ses lieutenans. Le général russe Weisseman traversa le Danube et battit les Turcs près d'Isaccia. Bientôt le Grand-Visir le força de repasser le fleuve et s'avança vers Bukarest avec une armée de cent mille hommes. Là, les Turcs furent complètement victorieux. Mais ils n'eurent pas long-temps à se réjouir de ce succès. Dans trois combats successifs les Russes reprirent l'avantage.

Le Grand-Visir se retira dans les montagnes des Bulgares; et Romanzoff abandonnant la rive droite du Danube, prit ses quartiers-d'hiver dans la Moldavie et la Walachie.

Le Khan de Krimée combattoit vaillamment pour les Turcs. Catherine résolut

1771. de s'en venger, et d'enlever ce secours à son ennemi. Elle avoit depuis long-temps des intelligences en Krimée. Ses émissaires travailloient sourdement à semer la division parmi les Tartares, et à faire perdre au Khan la confiance de ses sujets. Ils y réussirent; et la valeur acheva ce qu'avoit commencé l'intrigue.

Les fameuses lignes de Perekop avoient cédé quarante ans auparavant à l'intrépidité de Munich. Instruits, par cet exemple, les Khans de Krimée rendirent ce passage plus difficile. Cependant ni un fossé de soixante-douze pieds de large, et de quarante-deux de profondeur, ni cinquante mille Tartares, qui le défendoient, ne purent arrêter le prince Dolgorouky. En franchissant cette barrière ce général se rendit maître de toute la Krimée; et pour prix de sa victoire il reçut de l'Impératrice le surnom de Krimsky (1).

(1) Cet usage est ancien et commun en Russie. Le Prince Dolgorouky reçut le surnom de *Krismky*; le Maréchal Romanzoff celui de *Sudanowsky*; Alexis Orloff celui de *Tschesmensky*; le Maréchal Souwaroff celui de *Rimnitsky*; comme le fameux duc Alexandre avoit autrefois reçu celui de *Newsky*, pour avoir triomphé des Suédois sur les bords de la Newa.

Le Khan forcé d'abandonner son pays, pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur se retira sur les terres de la Turquie. Le prince Dolgorouky fit aussitôt élire un nouveau Khan, mais celui-ci n'étoit pas encore tel qu'il le falloit aux Russes ; et il ne tarda pas à se détacher de leur parti. 1771.

Le Grand-Seigneur indigné de ce qu'Abaza-Pacha, et quelques autres commandans Turcs avoient lâchement abandonné la Krimée, leur envoya le fatal cordon, et fit exposer leurs têtes sanglantes à la porte du Sérail.

L'abandon de la Krimée par les Commandans Turcs ne fut pas la seule perfidie dont la Porte eut alors à se plaindre. Elle venoit de conclure (1), avec la cour de Vienne, un traité secret, par lequel cette Cour s'engageoit à prendre les armes offensivement pour elle, à condition qu'elle lui payeroit les frais de la guerre, et qu'elle lui restitueroit à la paix une partie de la Walachie et quelques autres territoires autrichiens qu'elle avoit conquis. Fidèle à ces promesses, la Porte commença par payer à la cour de Vienne cinq millions de florins

(1) Le 6 Juillet.

1761. impériaux (1). La cour de Viene s'en servit aussitôt : mais à la honte de la foi chrétienne, ce fut pour se préparer à tourner ses armes contre la Porte même, et à se réunir avec la Russie.

Depuis quelque temps un fléau terrible désoloit l'intérieur de la Russie. La peste s'étoit déclarée à Moscow ; et l'ignorance des Médecins et la superstition du peuple furent cause qu'elle fit d'affreux ravages. Les Médecins crurent d'abord que cette maladie n'étoit qu'une fièvre épidémique ; et le peuple qui vit que les Médecins ne savoient pas le guérir, les poursuivit de tous côtés et les força de se cacher pour se dérober à sa fureur. Quelqu'un prétendit qu'une image, qui étoit dans la Cathédrale, avoit la vertu de garantir de la contagion. Aussi-tôt l'Eglise fut remplie de monde. Mais comme beaucoup de personnes déjà attaquées de la peste, se mêloient dans cette foule, elles communiquèrent leur maladie à celles qui

(1) Cette somme fait douze millions et demi tournois. Quelques personnes prétendent que la Porte ne compta que six mille bourses, ou neuf millions tournois. Mais le procédé de la cour de Vienne n'en est pas moins odieux.

ne l'avoient pas encore. L'archevêque de Moscow, voyant tout ce qu'un pareil concours avoit de dangereux, fit enlever l'image du lieu où elle étoit placée ; le peuple devint furieux (1), et accusant l'Archevêque d'inhumanité et de sacrilège, il enfonça les portes d'un monastère, où ce prélat avoit cherché un azyle. L'Archevêque crut échapper alors à la rage de la multitude, en se cachant dans le sanctuaire, où, suivant le rit grec, les prêtres seuls ont droit d'entrer. Par malheur, un enfant le vit passer et se hâta de le dire. Le peuple 1771.

(1) Il est difficile d'imaginer jusqu'où va le fanatisme des Russes pour les images des Saints. Ils rendent à Saint-Nicolas presqu'autant d'honneurs qu'à Dieu même. Après Saint-Nicolas, le premier objet de leur vénération est Saint-Serge. Chacun à parmi eux son Saint particulier, auquel il s'adresse au besoin. Quand ses voisins voyent qu'il réussit dans la culture de ses champs ou dans son commerce, ils lui payent un certain prix pour qu'il leur prête l'image du Saint à qui ils attribuent sa prospérité. Alors, on offre au Saint emprunté toutes sortes de repects et d'offrandes. Il y en a qui ne vont point à leurs travaux, sans emporter leur Saint ; et si un étranger arrive alors chez eux, et demande à saluer le Saint, la femme répond qu'il est aux champs, ou en voyage.

1771. se précipite dans l'église, s'empare du vieillard le traîne à la porte pour l'égorger. Le malheureux archevêque voyant qu'il ne peut éviter la mort, conjure ses assassins de le laisser monter à l'autel pour communier encore une fois. Ils y consentent et regardent tranquillement ce vénérable prélat accomplir sa pieuse cérémonie. A peine a-t-il achevé, qu'ils s'élancent de nouveau sur lui, le conduisent hors de l'église et le massacrent avec barbarie (1).

L'Impératrice avoit déja envoyé des secours pour arrêter les progrès de la contagion ; mais ils étoient restés sans effet. Il falloit un homme dont l'autorité ramenât le peuple et l'assujétît à des précautions et à une propreté qu'on ne connoît guère en Russie. Grégoire Orloff eut le courage d'aller braver la peste et la superstition. Il se rendit à Moscow avec une promptitude extraordinaire. Il défendit et empêcha toute espèce d'assemblée. Il visita lui-même les personnes attaquées de l'épidémie. Il leur procura les secours dont elles manquoient ; et il eut soin sur-tout

(1) Les soldats de la police arrivèrent trop tard pour sauver l'archevêque ; mais ils arrêtèrent les principaux coupables qui furent roués vifs.

d'ordonner aux chirurgiens et aux officiers par qui il étoit secondé, de faire brûler en leur présence les vêtemens des malades qui périssoient victimes de ce terrible fléau. La maladie céda enfin aux soins multipliés de Grégoire Orloff et au froid de l'hiver. Mais elle avoit déjà coûté la vie à cent mille habitans de Moscow. 1771.

A son retour à Pétersbourg, Grégoire Orloff retrouva en Catherine une amante et une souveraine reconnoissante. Cette Princesse fit ériger une colonne et frapper une médaille, pour rappeller à la postérité le service qu'il venoit de rendre à son pays.

La peste n'avoit pas seulement attaqué l'intérieur de la Russie. Les armées russes et ottomanes qui combattoient sur les bords du Danube en étoient infectées. Elles la répandirent en Pologne; et c'est ce qui servit de prétexte à l'invasion que le roi de Prusse méditoit depuis long-temps.

L'Impératrice appésantissoit de plus en plus le joug qu'elle avoit imposé à la Pologne. Ses troupes poursuivoient de tous côtés les confédérés de Bar, et pilloient ou ravageoient leurs possessions. Cette Princesse partageoit elle-même le butin. On enleva

1771. la fameuse bibliothèque du Prince Radziwill, dépôt précieux de l'histoire lithuanième, et on la transporta à Pétersbourg, d'où, sans doute, elle ne sortira plus. Mais dans le temps même où s'exerçoit un si odieux brigandage, Catherine envoyoit à Warsowie des déclarations dans lesquelles elle ne parloit que de son équité, de sa bienfaisance et du désir qu'elle avoit de pacifier la Pologne.

Les Polonais irrités de la tyrannie des Russes, faisoient sans cesse de nouveaux efforts pour s'y soustraire. Ils croyoient leur malheureux roi d'accord avec l'Impératrice, et dans cette persuasion, ils désiroient de se venger sur lui des maux qu'elle leur fesoit. Les confédérés avoient élu pour général un noble Polonais, nommé Pulawsky, homme intrépide et si passionné pour la liberté, qu'il ne balançoit pas à servir, par des crimes, la plus juste des causes.

Pulawsky résolut de s'emparer de la personne du roi, et il confia l'exécution de son projet à trois autres confédérés (1), dont il connoissoit l'intelligence et l'audace. Après

(1) Lukawsky, Strawensky et Kosinsky.

avoir

avoir (1) fait serment entre les mains de leur général de lui livrer le roi ou de le tuer, s'ils ne pouvoient le lui amener vivant. Les trois chefs et quarante dragons, déguisés en paysans, pénétrèrent par différens côtés dans Warsowie. Ils apprirent le dimanche suivant (2) que le roi devoit passer la soirée chez le prince Czartoryski, son oncle. Alors quelques-uns d'entr'eux allèrent se poster en dehors de la ville, tandis que les autres se mirent en embuscade sur le passage du roi. Vers les dix heures du soir ce prince, accompagné de quatorze ou quinze personnes, et ayant un de ses aides-de-camp dans sa voiture, s'en retournoit au palais, lorsque tout-à-coup les conjurés s'avancèrent et dirent au cocher d'arrêter. Plusieurs coups de pistolets furent au même instant tirés sur la voiture. Un heyduque tomba percé (3) d'une balle. Le reste de la suite du roi, sans excepter l'aide-de-camp, prit la fuite. Un des assassins tira un coup de pistolet sur le roi et perça son chapeau. 1771.

(1) Une partie de ces détails est tirée d'un mémoire de Wraxal, imprimé par Coxe.

(2) Le 3 Septembre.

(3) Il mourut le lendemain.

1771. Un autre lui porta un coup sur la tête et lui fit une profonde blessure. Ensuite ils le prirent au colet et le traînèrent entre leurs chevaux par les rues les plus obscures. Voyant bientôt qu'il perdoit la respiration et qu'il lui étoit impossible de les suivre à pied, ils le firent monter à cheval, et quand ils furent au bord du fossé qui entoure Warsowie, ils le forcèrent à le franchir avec eux. Le cheval que montoit le roi tomba et se cassa la jambe. Le roi fut blessé au pied. On donna à ce Prince un autre cheval. Un des chefs lui arracha l'ordre de l'Aigle noir de Prusse, et la croix de diamans qui y étoit attachée. Alors, la plupart des conjurés se dispersèrent. Sept d'entr'eux seulement, sous les ordres de Kosinsky, restèrent auprès du roi, et errèrent long-temps avec lui dans les ténèbres, en tâchant d'éviter les chemins frayés. Bientôt ils se trouvèrent dans une forêt qui n'est éloignée de Warsowie que d'une lieue. Quelques patrouilles russes se firent entendre. Les conjurés furent effrayés et s'enfuirent. Le roi demeura seul avec Kosinsky. Mais n'osant appeler du secours de peur que Kosinsky ne le tuât, il chercha à lui persuader de le laisser échapper. Ko-

sinsky hésita long-temps. Son serment l'arrêtoit. Enfin, il se rendit aux sollicitations du roi, et après s'être mis à genoux pour lui demander pardon, il le conduisit dans un moulin, qui n'étoit qu'à peu de distance. Le roi, sans se faire connoître, écrivit aussitôt un billet qu'il fit porter par un paysan au colonel de ses gardes. 1771.

Warsowie étoit dans la consternation. On avoit trouvé le chapeau du roi tout couvert de sang; on croyoit ce Prince mort. Mais dès qu'on aprit qu'il étoit échappé à ses assassins, on se livra aux transports de la joie.

Plusieurs des brigands furent pris, et périrent sur l'échafaud. Kosinsky obtint sa grace. Il se retira en Italie, où le roi lui assura une pension. Quant au général Pulawsky (1), il publia un manifeste dans lequel il déclara qu'il n'avoit aucune part à l'attentat commis contre le Monarque polonais. Personne ne crut à cette déclaration.

Le danger qu'avoit couru Stanislas-Au-

(1) Pulawsky passa depuis en Amérique. Il commanda une légion au service des États-Unis, et étant allé voir M. d'Estaing au siège de Savannah, en 1779, il fut tué par un boulet de canon, à côté de ce général.

1771. guste fournit aux Russes un nouveau prétexte de poursuivre les confédérés de Bar, et de préparer le démembrement de la Pologne. Mais falloit-il des prétextes à Catherine? On verra bientôt qu'elle s'étoit arrangée de manière à pouvoir s'en passer.

1772. Les Russes et les Ottomans avoient également besoin de la paix. Leurs armées, affoiblies par des combats sans nombre, par les fatigues et par la contagion, se recrutoient toujours et diminuoient toujours davantage. L'escadre d'Alexis Orloff dominoit encore sur les mers de la Grèce; mais le long séjour des Russes dans un climat si différent du leur, et les excès auxquels ils s'étoient livrés, leur avoient occasionné une maladie épidémique, qui menaçoit de faire périr jusqu'au dernier matelot de leurs équipages. Le Capitan-Pâcha, jaloux de venger ses désastres, préparoit dans Constantinople de nouveaux armemens, et se flattoit d'opposer à ses vainqueurs une escadre plus formidable que celle que les flammes avoient dévorée. Le chevalier de Tott, officier français, au service de la Porte, triomphoit de l'ignorance des Turcs, et avoit mis dans leurs arsenaux un ordre et une activité dangereuse pour

leurs ennemis. Le vaillant Mussum-Oglou étoit monté, pour la seconde fois, au poste de Grand-Visir, et avoit repris le commandement de l'armée du Danube. Malgré cela les deux puissances négocioient par l'entremise des ministres d'Autriche et de Prusse. On convint d'un armistice (1), et on indiqua un congrès à Fokhiani. 1772.

Cette occasion parut favorable aux projets de Grégoire Orloff. Il brigua l'honneur d'aller traiter avec les plénipotentiaires du Divan. Depuis long-temps il désiroit de partager le trône, qu'il avoit assuré à Catherine. Il crut en donnant la paix aux Russes, acquérir des droits éternels à leur reconnoissance, et applanir les difficultés qu'on avoit opposées à son ambition. Mais ce fut précisément ce qui en fit naître de nouvelles.

Catherine avoit beaucoup aimé Orloff et l'aimoit encore. Orloff, au contraire, n'avoit jamais été attaché à Catherine que par reconnoissance et par ambition. Long-temps énorgueilli des faveurs de sa souveraine, il se montra jaloux de les mériter: mais quand

(1) Cet armistice fut signé par le Ministre russe, Simolin, et par Seïd Abdurkérim Effendi Mukabedladzi, Grand Notaire du Divan.

1772. il crut y avoir acquis assez de droits, son zèle se refroidit, et ces faveurs semblèrent même lui être souvent à charge. Plus Catherine faisoit d'efforts pour le ramener vers elle, plus il paroissoit empressé de s'en éloigner, et de chercher ailleurs des charmes qu'il ne trouvoit plus en elle. Cette Princesse étoit humiliée des froideurs d'un ingrat, et irritée de ses infidélités. Mais elle tenoit encore à lui par de si puissans liens, qu'elle n'osoit songer à les rompre. Bobrinsky (1), sur-tout, lui rendoit cher l'amour d'Orloff. Elle le faisoit mystérieusement élever dans un des fauxbourgs de la capitale, et elle alloit souvent le voir, sous un nom emprunté et en se déguisant de manière à n'être pas reconnue.

Un jour qu'elle venoit de quitter cet enfant, et qu'elle cherchoit comment elle pourroit guérir Orloff de son inconstance, elle crut en avoir trouvé le moyen en l'épousant secrètement. Elle le lui proposa. Mais Orloff rejeta avec hauteur cette proposition. Il répondit à l'Impératrice qu'il ne se croyoit pas indigne de porter publiquement le nom de son époux, et de s'asseoir avec elle sur

(1) C'est le fils qu'elle avoit eu de Grégoire Orloff.

un trône qu'il lui avoit conservé. Catherine, étonnée, dissimula ; mais elle vit dès-lors que l'orgueil de son favori pouvoit être funeste pour elle ; et elle ne tarda pas à triompher d'un amour qui l'exposoit à trop d'humiliation. 1772.

Quoique Panin ne vécût pas dans une mésintelligence ouverte avec Grégoire Orloff, il n'en désiroit pas moins la disgrace de ce favori. Trop habile, et sans doute trop timide pour l'attaquer de front, il ne manquoit aucune occasion de lui porter quelque coup détourné. Orloff étoit loin de l'imiter. Il ne haïssoit guère, quoiqu'il fût beaucoup haï. Ses hauteurs lui avoient attiré un grand nombre d'ennemis ; sa faveur lui en avoit fait bien davantage. Tous furent satisfaits de le voir s'éloigner de la Cour, et l'Impératrice partagea la joie de ses courtisans. Elle espéra que son absence achèveroit de détruire le reste d'ascendant qu'il avoit conservé sur elle.

Panin, qui épioit avec soin les goûts de cette Princesse, ne tarda pas à s'apperçevoir qu'elle regardoit souvent avec complaisance un sous-lieutenant des Gardes, nommé Wasielitschikoff. Aussi-tôt il songea à se

1772. servir de ce jeune homme pour perdre Orloff. CzagarCzernischeff, à qui l'arrogance du favori étoit encore plus odieuse qu'à Panin, seconda avec joie le projet de ce ministre. L'un et l'autre pensèrent que le Grand-Duc, qui n'ignoroit pas qu'Orloff osoit aspirer au trône, ne pourroit voir qu'avec satisfaction tout ce qui tendroit à l'en écarter. On chercha donc à exciter le nouveau penchant de l'Impératrice. On lui peignit en même-temps Orloff comme un ambitieux, qui n'avoit désiré d'aller négocier la paix à Fokhiani que pour trahir la Russie et se rendre indépendant, en se ménageant la souveraineté de la Moldavie et de la Walachie. Il fut d'autant plus aisé de le rendre suspect à cette Princesse, qu'elle trouvoit chaque jour son rival plus à son gré.

Wasielitschikoff plaisoit, parce qu'il étoit jeune et robuste: mais il manquoit d'esprit, de talens, d'expérience, même de hardiesse. Peut-être n'auroit-il jamais pu réussir seul auprès de l'Impératrice. On ne le laissa pas sans appuis. Le prince Baratinsky, savant dans l'art de l'intrigue, ne lui épargna ni les conseils, ni les démarches (1). Wasie-

(1) Le prince Baratinsky se chargea de ménager la première entrevue de l'Impératrice avec le nouvel amant.

litschikoff en profita. Sa docilité lui tint lieu de mérite. L'Impératrice fut si satisfaite de lui, qu'elle le nomma son chambellan, lui fit des présens magnifiques, et le traita souvent en public avec une familiarité qui laissoit aisément appercevoir leur intelligence. 1772.

Lorsque Catherine avoit proposé à l'orgueilleux Orlöff de l'épouser en secret, ce favori s'étoit flatté que son refus ne feroit qu'irriter le désir de cette princesse, et que l'accès du trône en deviendroit plus facile pour lui. Accoutumé à un amour, dont il avoit les gages les plus tendres, il ne croyoit pas pouvoir perdre le cœur de l'Impératrice. Que dut-il donc penser quand il apprit qu'elle avoit profité de son absence pour choisir un nouvel amant? Il en frémit d'abord d'étonnement et de colère. Mais bientôt son orgueil le consola. Il pensa que sa présence suffiroit pour ranimer un feu qu'il croyoit mal éteint. Plein de cette idée, il oublia les négociations, la paix, tous les intérêts de l'Empire, partit de Fokhiani sans même en demander la permission à l'Impératrice, et arriva aux portes de Pétersbourg. Au moment où il s'y présenta, l'officier de garde s'avança vers sa voiture, et lui montra l'ordre qu'il

1772. avoit de ne point le laisser entrer dans la capitale. Orloff garda un profond silence, et prit le chemin d'une de ses maisons de campagne.

Deux jours avant qu'Orloff approchât de Pétersbourg, on avoit été informé qu'il étoit parti de Fokhiani. Ce retour soudain avoit causé beaucoup d'inquiétude à la cour. L'Impératrice, qui connoissoit la violence d'Orloff, et qui craignoit qu'il ne se présentât malgré elle, donna ordre qu'on doublât la garde du Palais, et qu'on mît des sentinelles à la porte de son nouveau favori. Non encore rassurée par ces précautions, elle fit changer les serrures de ses appartemens, dont Orloff avoit la clef. Tant de soins étoient inutiles. Orloff ne devoit inspirer aucune crainte. Dès qu'on sut qu'il étoit disgracié, il ne lui resta plus de partisans, et ses ennemis se montrèrent de toutes parts.

Orloff vit tous le danger de sa situation. Son courage n'en fut point ébranlé. Quand on vint, au nom de l'Impératrice, lui demander la démission de ses emplois, il la refusa fièrement. Cette Princesse pouvoit aisément punir le sujet qui résistoit à ses volontés; elle préféra de traiter avec indulgence l'amant qu'elle avoit long-temps

chéri. On négocia avec Orloff; et vaincu par les égards que sa souveraine daignoit encore lui montrer, il consentit à s'éloigner de Pétersbourg et à aller voyager pendant quelque temps en Europe. Pour prix de sa soumission, il reçut cent mille roubles comptant, le brevet d'une pension de cent cinquante mille, une vaisselle d'argent magnifique, et une terre avec six mille paysans. Il avoit déjà obtenu un diplôme de Prince de l'Empire. Catherine voulut qu'il en prît le titre, flattée, sans doute, que son ancien amant parût aux yeux des nations étrangères, avec un éclat digne de la faveur dont il avoit joui. 1772.

Le parti que prit Catherine, sembloit annoncer quelque foiblesse. Mais il étoit conforme à son caractère. Cette Princesse, dont l'ame étoit si ferme et si hautaine, savoit plier quand son intérêt l'exigeoit. Elle sentit qu'en punissant Orloff, elle effrayeroit tous ceux qui l'avoient servie. Elle voulut leur persuader que sa reconnoissance survivoit même à ses affections.

LIVRE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Rupture du congrès de Fokhiani. — Conférences à Bukharest. — Partage de la Pologne. — Paix de Kaïnardgi. — Émigration des Kalmouks. — Renvoi du favori Wasielitschikoff. — Le Duc Antoine Ulric refuse sa liberté. — Premier mariage du Grand-Duc. — Voyage de Diderot à Pétersbourg.

1772. LE congrès de Fokhiani s'étoit entamé (1) de manière à donner les espérances d'une paix prochaine. Les ministres Ottomans présentèrent aux Russes des tapis superbes, des étoffes très-fines et des armes excellentes; et Osman Effendi, qui le premier porta la parole, dit : — « Que le Grand-Seigneur, » son maître, lui avoit recommandé de servir » Dieu et d'aimer la paix ». —

Les Russes offrirent à Osman et à ses

(1) Le congrès s'ouvrit le 2 août. Les plénipotentiaires étoient sous des tentes; et les conférences se tenoient dans un Kiosk, que les Russes avoient fait construire.

collègues des pierreries élégament montées, divers bijoux en or et de très-belles fourrures. Ensuite ils leur répondirent qu'ils aimoient aussi la paix et la justice. Cependant ils demandèrent de si grands sacrifices, que les Turcs en furent révoltés. Après beaucoup de propositions inutiles, les plénipotentiaires se séparèrent. 1772.

Quelques temps après, les négociations recommencèrent à Bukharest entre le Maréchal de Romanzoff et le Grand-Visir Mussum-Oglou. Ces deux guerriers qui avoient si souvent combattu l'un contre l'autre, n'ignoroient pas combien leurs armées avoient besoin de repos; mais leurs conférences furent aussi infructueuses que celles de Fokhiani. Le terme de l'armistice étoit expiré. Les pacificateurs ne songèrent plus qu'à la guerre.

Pendant tout le temps des négociations on avoit fait de nouveaux préparatifs pour combattre. Les Russes avoient conclu avec le nouveau Khan de Krimée, un traité par lequel ce Prince se reconnoissoit indépendant du Grand-Seigneur, et se mettoit sous la protection de l'Impératrice. La Porte indignée de la défection des Tartares, non moins que

1772. de la cession qu'ils avoient faite aux Russes des forteresses de Katgs et de Jeni-Kalé, envoya dans la mer Noire une forte escadre de galiottes et de chebecs. L'Impératrice y avoit déjà une flotte considérable, et elle y fit passer plusieurs officiers Anglais et Hollandais, sous le commandement de l'amiral Knowles.

Mais un objet plus important occupoit en ce moment Catherine. Elle se voyoit enfin prête à recueillir le fruit des troubles et des divisions qu'elle avoit semés parmi les Polonais. Dès long-temps d'accord avec le roi de Prusse, elle laissa à ce Prince le soin de faire consentir la cour de Vienne au démembrement de la Pologne. Elle étoit d'ailleurs bien sûre qu'elle n'auroit que peu d'obstacles à vaincre de la part des autres puissances. La France avoit alors un Ministre peu prévoyant (1). L'Angleterre étoit enchaînée à la Russie par son commerce. Les Etats voisins de la Baltique pouvoient

(1) Le duc d'Aiguillon qu'on avoit mis à la tête du ministère des affaires étrangères, étoit plus propre à suivre des intrigues de boudoir et des cabales de courtisan, qu'à balancer les intérêts de l'Europe et à soutenir la gloire de la Nation française.

être jaloux de voir les Russes et les Prussiens acquérir des ports sur cette mer, mais aucun d'eux n'avoit ni le moyen ni la témérité de s'y opposer. Les Ottomans étoient-ils plus à craindre? Etoient-ils en état de donner des secours à la Pologne, lorsqu'ils savoient si mal se défendre eux-mêmes, et qu'ils se voyoient attaqués dans toutes les parties de leur vaste Empire? Catherine ne redoutoit, enfin, que le refus de la cour de Vienne; mais Frédéric lui promit l'accession de cette Cour. 1772.

Frédéric pouvoit sans rien hazarder faire une pareille promesse. Il connoissoit dès longtemps, par le rapport de ses ministres, le caractère de l'héritier de la maison d'Autriche.

Lorsqu'en 1769, Joseph II eut une entrevue avec lui à Neiss, en Silésie, le Monarque prussien profitant de l'ascendant que lui donnoient son expérience et sa gloire, proposa au jeune empereur le premier partage de la Pologne. Joseph II, flatté d'étendre sa domination, vit avec joie le projet du roi de Prusse; mais il ne voulut point s'engager à y concourir, avant d'en avoir parlé au vieux prince de Kaunitz, dont les conseils le dirigeoient. Kaunitz applaudit au projet spo-

1772. liateur. Quelque temps après (1), les deux Monarques eurent une seconde entrevue à Neustadt, en Autriche, et le démembrement de la Pologne fut résolu.

La peste, qui ravageoit les frontières de la Pologne, avoit dès l'année précédente, fourni au roi de Prusse l'occasion de faire avancer ses troupes jusques dans la Prusse polonaise. L'empereur eut le même prétexte pour faire entrer les siennes dans les provinces qui étoient le plus à sa convenance.

Joseph II sembloit devoir donner des secours aux confédérés de Bar. Son dernier traité l'obligeoit même de s'unir avec les Turcs contre les Russes; mais ce prince avoit des desseins tout différens, et il sut si bien dissimuler que les confédérés, abusés par ses promesses, regardèrent long-temps comme leurs défenseurs les soldats qui venoient envahir leur pays.

Les armées étrangères s'étendoient d'un bout à l'autre de la Pologne, et agissoient également contre les confédérés, qui furent bientôt obligés de se disperser. Le plus grand nombre rentra dans ses foyers. Le reste alla

(1) En 1770.

porter

porter chez les nations étrangères, ses plaintes et ses malheurs. 1772.

L'Europe entière avoit les yeux fixés sur la Pologne. On ne pouvoit concevoir pourquoi trois puissances formidables envahissoient en pleine paix, un pays, dont les traités les plus solemnels garantissoient l'indépendance. On cherchoit aussi quel pouvoit être l'objet des négociations continuelles, qui occupoient ces puissances. On l'apprit enfin. Le ministre de l'empereur fut le premier qui notifia le traité de Pétersbourg au Roi et au sénat de Pologne. L'ambassadeur de Russie et l'Envoyé de Prusse leur présentèrent, presqu'aussitôt, des déclarations à l'appui de ce traité. (1)

(1) Voici la déclaration du baron de Stackelberg, ministre de Russie. On y voit quel langage insidieux et faux osoient tenir les désolateurs de la Pologne.

» Les Puissances, voisines de la Pologne, ont été » si souvent entraînées dans les troubles, que les in- » terrègnes ont excités dans ce Royaume, que le sou- » venir du passé a dû les engager à s'occuper sérieu- » sement des affaires de cet Etat, lors même que par » la mort du roi Auguste III, le trône étoit devenu » vacant. — Par cette considération et pour prévenir » les funestes effets des dissentions qui pourroient » s'élever à l'occasion de cette dernière vacance du

1772. Les Polonais indignés crièrent à l'injustice. Ils réclamèrent l'intervention de toutes les puissances garantes du traité d'Oliva, traité qui leur avoit assuré l'intégrité de leur terri-

» trône, la cour de Pétersbourg s'est empressée à » travailler à la réunion des esprits, en faveur du can- » didat qui pouvoit être, et le plus digne du trône et » le plus convenable à ses concitoyens et à son voisin. » Elle s'est employée, en même-temps, à faire rectifier » plusieurs abus dans la constitution de l'Etat. — La » cour de Berlin a secondé les démarches de ses alliées; » et la cour de Vienne voulant concourir de son » côté au succès de vues aussi louables, pour éviter » le danger d'augmenter peut-être les embarras, en » augmentant le nombre de ceux qui se mêleroient » intérieurement des affaires de la Pologne, a jugé » à propos de prendre le parti de la neutralité, » non-seulement à cet égard, mais aussi à l'égard de » la guerre, qui s'est allumée par la suite entre la » Russie et la Porte Ottomane.

» De toutes ces mesures on a eu la satisfaction de » voir résulter l'élection libre et légale du roi Sta- » nislas Auguste (*) actuellement règnant, ainsi que » plusieurs établissemens utiles. Tout paroissoit an- » noncer à la Pologne et à ses voisins, une tranquillité » des plus solides pour l'avenir. Mais malheureusement

(*) Et c'étoit aux Polonais que le ministre Stackelberg osoit dire que l'élection de Poniatowsky avoit été libre et légale !

toire, et qu'on a long-temps regardé comme la grande charte du Nord. Quelques-unes de ces puissances firent des représentations, non moins inutiles que les plaintes des Po- 1772.

» lorsqu'on devoit tout espérer de cet état de choses,
» l'esprit de discorde, en s'emparant d'une partie de
» la Nation, détruisit en un moment toutes ces es-
» pérances. Les citoyens s'armèrent les uns contre les
» autres Des factieux usupèrent l'autori é légitime. Ils
» en abusèrent au mépris des loix, du bon ordre et
» de la sûreté publique. Justice, police, commerce,
» jusqu'à la culture des terres, tout fut détruit. Les
» liaisons naturelles entre les nations limitrophes, font
» déjà éprouver aux puissances voisines de la Pologne,
» les plus heureux effets de tous ces désordres. Ils
» les obligent depuis long-temps à des mesures de
» précaution les plus coûteuses, pour assurer la tran-
» quillité de leurs propres frontières, et ils les ex-
» posent par l'incertitude des sujets de la destruc-
» tion de ce Royaume, au danger de voir peut-être
» altérer l'amitié et la bonne harmonie qui subsis-
» tent entr'elles. — Rien n'est, par conséquent,
» plus urgent qu'un prompt remède à tant de maux,
» dont les états plus limitrophes éprouvent dès à présent
» les contre-coups les plus fâcheux. . . . . Tant de
» raisons de la plus grande importance ne permettent
» pas à Sa Majesté le Roi de Prusse, à Sa Ma-
» jesté l'Impératrice Reine de Hongrie et de Bohême
» et à Sa Majesté Impériale de toutes les Russies, de
» différer plus long-temps à prendre un parti décisif

1772. lonois. Non contentes de s'être déjà emparées d'une partie des provinces de la Pologne, les trois cours spoliatrices demandèrent qu'une diète leur fît solemnellement la cession de ces provinces.

» dans une circonstance aussi critique. — Ces Puis-
» sances ont arrêté entr'elles de travailler, sans perdre
» de temps et d'un commun accord, à ramener la
» tranquillité et le bon ordre en Pologne, et à y
» établir sur un fondement solide, l'ancienne cons-
» titution de cet Etat, et les libertés de la Nation.

» Mais comme en empêchant dans ce moment la
» ruine et la décomposition arbitraire de ce royaume,
» par un heureux effet de l'amitié et de la bonne intelli-
» gence, qui règnent actuellement entr'elles, elles ne
» sont pas en droit de pouvoir compter sur un égal
» succès; elles ont des prétentions considérables sur
» plusieurs possessions de la République; elles ne
» peuvent pas se permettre de les abandonner au sort
» des évènemens. Elles ont donc arrêté et déterminé
» entr'elles de faire valoir en même-temps, leurs an-
» ciens droits et leurs prétentions légitimes, que
» chacune d'elles sera prête à justifier en temps et lieu.

» En conséquence, Sa Majesté le Roi de Prusse,
» Sa Majesté l'Impératrice Reine de Hongrie et de
» Bohême et Sa Majesté l'Impératrice de toutes les
» Russies, s'étant communiqué réciproquement leurs
» droits et prétentions et s'en faisant raison en commun,
» prendront un équivalent, qui y soit proportionné,
» et se mettront en possession effective des parties de la

La Diète fut convoquée sur-le-champ et 1773.
s'assembla (1). Les promesses et l'argent furent prodigués pour gagner les députés. Cependant la majorité de la Diète refusa long-temps de consentir au démembrement. Irrités d'une résistance à laquelle ils ne s'étoient point attendus, les ministres des trois cours menacèrent la Diète de toute l'animadversion de leurs souverains. Ils dirent qu'ils feroient arrêter et déposer le Roi; et leurs émissaires répandirent sourdement que si la Diète ne cédoit pas, Warsowie seroit livrée au pillage. A force de manœuvres, on parvint à arracher le consentement de la

» Pologne, les plus propres à établir dorénavant entr'elles
» une limite plus naturelle et plus sûre. Chacune des trois
» Puissances se réservant de donner par la suite un état
» de part, au moyen de quoi, LEURS MAJESTÉS re-
» noncent à tous les droits, demandes et prétentions,
» répétitions de dommages et intérêts, qu'elles peuvent
» avoir à former, d'ailleurs, sur les possessions et sujets
» de la République. . . . etc.

A Warsowie, le 2 Septembre 1772.

Signé, STACKELBERG.

L'on a vu depuis combien ces trois Puissances ont été fidèles à leur renonciation !

(1) Le 19 Avril.

1773. Diète. Elle rendit en même-temps un décret, pour borner à un petit nombre de jours le le temps de ses séances (1), et elle nomma des commissaires pour arrêter avec les ministres des trois cours les conditions du partage. On doit bien penser que ces conditions furent dictées par les ministres. On les signa au mois de septembre suivant.

Quelques nobles des provinces envahies osèrent réclamer contre le traité, et publier des manisfestes. Mais que pouvoient ces cris isolés contre des armées nombreuses?

Avant la convocation de la Diète et pendant toute sa durée, le Roi s'étoit hautement déclaré contre le partage. Malgré cela on prétendoit qu'il le favorisoit secrètement, et les personnes qui connoissoient son ancien dévoûment à la Russie, ne se persuadoient pas qu'il pût y renoncer.

Aussitôt que l'accession au traité de partage fut votée, plusieurs des principaux membres de la Diète se rendirent chez le Roi et lui reprochèrent, vivement, la ruine de leur pays. Ce prince leur répondit d'abord avec douceur. Mais voyant bientôt que sa modération ne servoit qu'à les enhardir et à

(1) Elle se sépara au mois de Mai.

les rendre plus injustes, il se leva, jeta son chapeau par terre et leur dit fièrement: — « Messieurs, je suis las de vous entendre. » Le partage de notre malheureux pays est » une suite de votre ambition, de vos dissen- » tions, de vos disputes éternelles. C'est à vous » seuls que vous devez attribuer vos malheurs. » Pour moi, quand il ne me resteroit qu'au- » tant de terrein que ce chapeau peut en- » couvrir, je serois pourtant encore, aux » yeux de toute l'Europe, votre légitime, » mais malheureux Roi. » 1773.

Le démembrement de la Pologne lui fit perdre près de cinq millions d'habitans. Le pays qui échut à la Russie et qui étoit le plus vaste, en contenoit quinze cens mille. Celui qu'eut l'Autriche, deux millions et demi, sur un territoire beaucoup moins étendu. La Prusse n'acquit que huit cents soixante mille ames (1): mais elle en fut dédommagée

(1) La Russie acquit 3440 lieues quarrées, l'Autriche 2700, et la Prusse 900. Le pays envahi par la Russie avoit pour limite, la rivière de Wella, depuis sa source jusqu'à l'endroit où elle tombe dans le Niemen, et le fleuve Benefina, jusqu'à Rzcezyka où il se jette dans le Dnieper. — L'Autriche prit toute la rive gauche de la Vistule, depuis les Salines jusqu'à l'embouchure du

1773. par le commerce et le voisinage de la Vistule, et par la ville de Dantzig, dont Frédéric avoit déjà le projet de se rendre maître.

Les trois cours, qui s'approprioient ainsi les dépouilles de la Pologne, songèrent en même-temps à la mettre dans l'impossibilité de reprendre jamais ce qu'elles venoient de lui ravir. Quelque dangereuse que fût la forme de son gouvernement, elles voulurent la rendre encore plus mauvaise. Elles firent accorder aux commissaires de la Diète, des pleins-pouvoirs pour travailler, d'accord avec elles ou leurs ministres, aux changemens qu'exigeoit la constitution de la république; et sous le spécieux prétexte d'en corriger les défauts, ils les aggravèrent.

Après des conférences prolongées on assembla une nouvelle Diète, dans laquelle les ministres des trois cours proposèrent leur plan de réforme. La diète fut plus tumultueuse et plus indocile que celle qui l'avoit précédée; et malgré l'influence du ministre

Wiroz, le Palatinat de Belz, la Russie rouge et la plus grande partie de la Wolhynie. — Frédéric s'empara d'Elbing et de toute la Prusse Polonaise, à l'exception des villes de Dantzig et de Thorn, qu'il a prises depuis.

de Russie, qui faisoit lire par son secrétaire le nouveau projet de constitution, ce projet fut d'abord rejeté. Il est trop curieux pour que nous n'en rapportions pas ici les bases; ainsi que le préambule du mémoire captieux que les ministres des trois cours présentèrent en même temps. 1773.

« Les cours sont si fort intéressées à la » pacification de la Pologne, que pendant » qu'on s'occupe à mettre les traités en état » d'être signés et ratifiés, leurs ministres ne » croient pas devoir perdre un instant de cet » intervalle précieux, pour rétablir l'ordre et » la tranquillité dans ce royaume. Nous » allons donc communiquer à la commis- » sion, une partie de ces loix fondamen- » tales, à l'acceptation desquelles nos cours » ne permettront pas qu'on apporte aucun » obstacle, ni retardement.

» 1°. La couronne de Pologne sera élec- » tive *à perpétuité*, et tout ordre de succes- » sion restera prohibé. Toute personne qui » tenteroit d'enfreindre cette loi, sera dé- » clarée ennemie de la patrie, et poursuivie » en conséquence.

» 2°. Les étrangers qui aspirent au trône, » occasionnant le plus souvent des divisions

1773. » et des troubles, en seront désormais exclus,
» et il sera passé en loi qu'à l'avenir il n'y
» aura qu'un polonais de race, né gentil-
» homme, qui puisse être élu roi de Po-
» logne et Grand-Duc de Lithuanie. Le fils
» ou petit-fils d'un roi ne pourra être élu
» immédiatement après la mort de son père,
» ou de son ayeul; et il ne pourra l'être
» qu'après l'intervalle de deux règnes. »

» 3°. Le gouvernement de Pologne sera
» et demeurera à perpétuité un gouverne-
» ment libre, indépendant et de forme ré-
» publicaine.

» 4°. Les vrais principes de ce gouverne-
» ment consistant dans une exacte observa-
» tion des loix, et dans l'équilibre des trois
» ordres: savoir; le Roi, le Sénat et la
» noblesse, il sera établi un conseil perma-
» nent, auquel le pouvoir exécutif sera attri-
» bué. On admettra dans ce conseil des per-
» sonnes de l'ordre de la noblesse, qui
» avoient été exclues jusqu'ici de l'adminis-
» tration des affaires dans l'intervalle des
» Diètes, etc. »

Par ces loix la maison de Saxe et les autres princes étrangers qui auroient pu conserver l'intégrité du reste de la Pologne, furent ex-

clus du trône, le *liberum veto*, avec les autres dangereux privilèges de la noblesse rétablis, et tous les désordres perpétués. 1773.

Stackelberg étoit encore ambassadeur de Catherine à Warsowie (1). Plus souple que Repnin, il n'avoit ni moins d'orgueil, ni moins d'intrigue. A force d'adresse et de corruption, il gagna la majorité des députés, et la diète approuva la nouvelle forme de gouvernement. Ce gouvernement pervers établi par la Russie, l'Autriche et la Prusse, sembloit devoir être maintenu par ces puissances: mais elles ne tardèrent pas à profiter de ses vices pour l'anéantir.

Tandis que Catherine acquéroit, par des négociations, une partie des provinces de la Pologne, ses armées continuoient à ravager les frontières de la Turquie. La fortune ne leur fut pourtant pas toujours favorable.

(1) On sait que de tous les Polonais le Roi étoit celui pour lequel Stackelberg avoit le moins d'égards. Quand il se trouvoit en société avec ce Prince, il se plaçoit sans façon devant lui le dos tourné au feu et son habit retroussé. — Le Roi rendit un jour visite à Stackelberg. Celui-ci tailloit au pharaon, et, sans quitter son jeu, il se contenta de montrer un fauteuil au Roi, en lui faisant signe de s'asseoir.

1773. Quatorze mille russes, qui tentoient de passer le Danube, se laissèrent surprendre (1) par Daghestan-Ali, pacha, et six cens d'entr'eux restèrent prisonniers des turcs. Le prince Repnin étoit de ce nombre. Il fut conduit à Constantinople, et renfermé au château des Sept-Tours.

Le maréchal de Romanzoff traversa le Danube, et marcha droit à Silistrie. Quatre-vingts mille Turcs étoient campés sur une hauteur voisine. Le général Weisseman les attaqua; ils se renfermèrent dans la ville. Romanzoff se présenta le lendemain. Le Grand-Visir avoit déjà détaché de son armée cinquante mille hommes pour venir au secours de Silistrie. Romanzoff fit sa retraite pendant la nuit; mais il fut harcelé par les Turcs, qui lui tuèrent beaucoup de monde. Forcé de repasser le Danube, ce général alla camper auprès de Jablonitz, dans la Walachie.

Le Grand-Visir occupoit la rive gauche du Danube. Un détachement de son armée défit un corps considérable de Russes à Roskana. Ces combats particuliers étoient souvent à l'avantage des Ottomans.

(1) A Georgiewo.

Mécontente de voir que ses armées ne remportoient pas quelque nouvelle victoire, Catherine fit mander au maréchal de Romanzoff de lui apprendre pourquoi il ne livroit pas bataille. Ce général répondit que c'étoit parce que le Grand-Visir avoit trois fois plus de monde que lui, et pouvoit fort bien tirer parti de cet avantage. — Aussitôt Catherine lui écrivit : » Les Romains ne demandoient » jamais le nombre de leurs ennemis, mais » où ils étoient, pour les combattre. » 1773.

Mustapha III mourut, et Abdul-Ahmet (1), 1774.

(1) Voici le portrait peu flatté que Catherine trace elle-même de ces deux Princes et de leur sœur.

.....« Aucun Ministre étranger ne voit le Sultan » que dans les Audiences publiques. *Mustapha* ne » sait que le Turc, et il est douteux qu'il sache lire » et écrire. Ce Prince est d'un naturel farouche et » sanguinaire. On prétend qu'il est né avec de l'esprit : » cela se peut ; mais je lui dispute la prudence ; il n'en » a point marqué dans cette guerre. — Son frère est » moins imprudent que lui ; c'est un dévot. Il lui a » déconseillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoie » jamais commander.

» Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'est que ces » deux Princes ont eu une sœur, qui étoit la terreur » de tous les Bachas. Elle avoit, avant la guerre, » au-delà de soixante ans. Elle avoit été mariée quinze

1774. son frère, monta sur le trône de Constantinople. Les dernières années du règne de Mustapha avoient été marquées par de sanglans désastres. Son successeur essaya de relever la splendeur de la gloire ottomane. Il fit d'immenses préparatifs pour la campagne qui alloit s'ouvrir. Les armées turques furent portées de nouveau à quatre cents mille combattans.

Le maréchal de Romanzoff reçut aussi beaucoup de renforts. Il résolut de passer encore le Danube et d'aller attaquer les Turcs. Ceux-ci lui disputèrent vaillamment le passage : mais leurs efforts furent inutiles. Le général Soltikoff (1) fut le premier qui atteignit la rive opposée. Souwaroff et

» fois ; et lorsqu'elle manquoit de mari, le Sultan, » qui l'aimoit beaucoup, lui donnoit le choix de tous » les Bachas de son Empire. Or, quand un Bacha » épouse une Princesse de la Maison Impériale, il est » obligé de renvoyer tout son harem. Cette Sultane, » outre son âge, étoit méchante, jalouse, capricieuse » et intrigante. Son crédit chez Monsieur son frère » étoit sans bornes, et souvent les Bachas, qu'elle » épousoit, sans têtes ; ce qui n'étoit point du tout » plaisant pour eux : mais cela n'en est pas moins » vrai. »

(1) Depuis feld-maréchal.

Kamenskoï le suivirent de près. Les Turcs furent repoussés. Romanzoff campa bientôt aux portes de Silistrie. 1774.

Peu de jours après les Turcs attaquèrent Soltikoff. Ils étoient au nombre de vingt-cinq mille et ils combattirent long-temps avec la plus grande intrépidité : mais ils furent contraints de céder à l'intelligence et au courage des Russes.

Le même jour Kamenskoï et Souwaroff battirent le Reis-Effendi, qui étoit à la tête de quarante mille Turcs, et ils lui enlevèrent son artillerie.

Tous ces revers désoloient les Ottomans. Parmi eux l'indiscipline et la révolte sont presque toujours la suite d'une défaite. Les troupes de l'armée du Grand-Visir s'égorgeoient entr'elles, ou désertoient par gros détachemens. Ce général étoit campé à Schumla, et se trouvoit très-écarté des autres corps de l'armée Turque. Romanzoff, qui remarqua le désavantage de cette position, environna si bien le camp du Visir qu'il l'empêcha de communiquer non-seulement avec ses corps détachés, mais avec ses magasins. Le Visir ne pouvant donc ni recevoir des secours, ni se retirer, ni combattre, se décida à demander la paix.

1774. Les plénipotentiaires s'assemblèrent aussitôt à Boudjouk-Kaïnardgi. Les Russes persistèrent dans les demandes qu'ils avoient faites au dernier congrès. Les Turcs y accédèrent ; et les préliminaires du traité furent signés (1) par le maréchal de Romanzoff, et le Kiaya du Grand-Visir (2). Par ce traité la Russie obtint une navigation libre sur la Mer Noire et sur toutes les Mers Ottomanes, ainsi que le passage des Dardanelles, à condition pourtant qu'elle ne pourroit jamais avoir dans les mers de Constantinople qu'un seul vaisseau armé. Elle conserva Azoph, Taganrok, Kilburn, et rendit le reste de ses conquêtes. L'indépendance de la Krimée fut une des principales clauses du traité, et celle qui coûta le plus aux Turcs. Certes ! ils étoient loin de connoître toute la politique de Catherine : mais ils sembloient pressentir qu'elle ne vouloit voir la Krimée indépendante que pour pouvoir mieux la rendre esclave.

Catherine eut donc le double avantage

(1) Vers le mois de Juillet.

(2) Pour éviter de se retrouver en présence de son vainqueur, le fier Mussum-Oglou feignit d'être malade.

d'augmenter

d'augmenter sa puissance et d'affoiblir son ennemi. Le commerce de la Mer Noire et des échelles du Levant lui ouvrit une source d'immenses richesses. La protection qu'elle accorda aux Tartares, lui fournit les moyens de les diviser et de conquérir leur pays. L'acquisition de l'Ukraine Polonaise la mit à même de porter, avec bien plus de facilité, la guerre sur le Danube, de faire trembler l'Empire Ottoman et de consommer la ruine de la Pologne. La discipline établie parmi les Cosaques ajouta à ses armées une excellente cavalerie. Les intelligences qu'elle conserva dans les îles de l'Archipel et dans la Walachie et la Moldavie, devinrent pour les Turcs une cause éternelle de trouble et d'inquiétude. Enfin, l'Impératrice vit s'étendre en Europe son influence et sa gloire. 1774.

Mais pendant qu'elle jouissoit d'un sort si prospère au-dehors, des playes profondes désoloient l'intérieur de son Empire. Ses finances étoient délabrées. Elle ne recevoit des secours des Anglais, qu'en accordant à leur commerce des avantages immenses. La peste avoit fait d'affreux ravages à Moscow et dans les pays adjacens. Cette horrible maladie dévora long-temps les armées

1774. Russes, et la flotte de l'Archipel n'en fut pas exempte. La révolte dévastoit les provinces de Kasan, d'Astrakan, d'Orenbourg, et menaçoit Moscow; et une grande émigration (1) changeoit en déserts des contrées commerçantes.

Mais cette émigration mérite que nous nous y arrêtions un moment. Elle peint le caractère d'une nation peu connue, et elle montre avec quelle injustice et quelle barbarie des commandans Russes osent traiter des hommes libres et paisibles. Une horde de sept ou huit cents mille Kalmouks faisoit paître ses nombreux troupeaux dans les plaines qu'arrose la Wolga, entre les provinces d'Astrakan et de Kasan. Le gouverneur d'Astrakan donna à un lieutenant, nommé Kischenskoï, l'inspection sur ces Kalmouks. Kischenskoï, homme excessivement avide, s'empara insensiblement d'une grande partie des troupeaux des Kalmouks, et les vendit à son profit. Ses exactions lui procurèrent bientôt une immense fortune. Mais son avidité n'en fut pas diminuée : il

(1) Cette émigration eut lieu vers la fin de 1770. Mais nous ne l'avons rapportée qu'ici pour ne pas interrompre le tableau de la guerre.

sembloit, au contraire, qu'elle augmentât à mesure qu'il acquéroit des moyens de la satisfaire. 1774.

Le Khan des Kalmouks étoit un vieillard vénérable, qui avoit versé son sang au service de la Russie. L'Impératrice lui donna pour récompense son portrait dans un médaillon, entouré de brillans, et le Khan le portoit suspendu à son cou. Un jour Kischenskoï, qui avoit déjà reçu beaucoup de présens du Khan, osa lui en demander de nouveaux. Le vieillard indigné ne put s'empêcher de lui reprocher son injustice et toutes les vexations qu'il employoit pour ruiner les malheureux Kalmouks. Kischenskoï qu'offensoit la vérité de ces reproches, osa donner un soufflet au Khan, et ayant en même-temps ordonné à ses soldats d'arrêter le ministre (1) de ce prince, il lui fit infliger le supplice des battoges.

Les Kalmouks avoient souffert tranquillement la rapacité et le brigandage de l'officier russe; mais ils ne purent endurer le mépris avec lequel il osoit traiter leur Khan. Les prêtres et les anciens de la horde ayant tenu conseil, résolurent d'abandonner le territoire de l'Empire russe, et de se retirer

(1) Ce Ministre porte le titre de *Saissan*.

1774. jusqu'au pied des montagnes du Thibet, patrie de leurs ancêtres. Le secret fut si bien gardé qu'il y avoit déjà deux jours que les Kalmouks s'étoient enfuis, lorsque les Russes s'en apperçurent. Trois régimens furent vainement envoyés à leur poursuite. Les Kalmouks faisoient plus de diligence qu'eux, et les avoient, en outre, précédés de deux jours. Ces régimens errèrent long-temps dans les déserts, où une partie des soldats périt.

Lorsqu'on apprit à la cour de Pétersbourg l'émigration des Kalmouks, on nomma un conseil de guerre pour examiner la conduite du lieutenant-colonel Kischenskoï, et le juger. Mais ce conseil mit de la négligence dans l'instruction du procès. Kischenskoï employa une partie de ses rapines à se procurer des amis à la Cour, ou à corrompre ses juges; et au grand scandale de la plupart des Russes, cet homme, qui avoit fait perdre à son pays huit cens mille habitans, en fut récompensé par le titre de colonel.

Catherine fit redemander les Kalmouks à l'Empereur de la Chine. Ce Monarque répondit: — « Qu'il n'étoit ni Prince assez » injuste pour livrer ses sujets à des étran- » gers, ni père assez cruel pour chasser des

» enfans qui rentroient dans le sein de
» leur famille. Qu'il n'avoit été instruit du 1774.
» projet des Kalmouks, qu'au moment de
» leur arrivée ; et qu'alors il s'étoit empressé
» de leur faire rendre les habitations qui
» leur avoient appartenues de tout temps.
» Qu'enfin l'Impératrice n'avoit point à se
» plaindre des Kalmouks, mais bien de
» l'officier, qui osoit porter la main sur le
» visage des Khans, et faire donner les
» battoges à leurs ministres. »

Au milieu des grands intérêts qui l'occupoient, la cour de Pétersbourg ne négligeoit pas les petites intrigues. Parmi les soins qu'exigeoit le gouvernement, Catherine ne renonçoit pas aux plaisirs. Elle passoit souvent du conseil au bal et au théâtre, et des importantes séances du sénat aux plus frivoles amusemens. Elle donnoit audience aux ambassadeurs des puissances étrangères, sans avoir besoin de plus d'apprêt qu'elle n'en mettoit à recevoir ses courtisans, et elle dictoit une loi avec la même facilité qu'un billet de galanterie. Tranquille dans ses nouvelles amours, elle ne parloit jamais de celles qui les avoient précédées. Panin, Czernischeff, Baratinsky s'applaudissoient de leur ouvrage.

1774. Mais ce qui les tranquillisoit le plus étoit l'éloignement de Grégoire Orloff. Depuis près de cinq mois il voyageoit en pays étrangers. Ses ennemis se flattoient qu'il y resteroit au moins deux ans. Les émissaires qu'ils avoient attachés à ses pas, les instruisoient fréquemment de sa marche. On le croyoit en Hollande. On imaginoit qu'il alloit parcourir l'Angleterre, la France, l'Italie. Tout-à-coup il reparut à la cour de Pétersbourg. L'Impératrice refusa de l'admettre en sa présence. Elle lui fit donner ordre de se rendre à Reval. Mais elle lui envoya, en même-temps, des présens considérables, et elle combla d'honneurs et de caresses les amis les plus intimes de cet ancien favori.

Quel pouvoit donc être le motif de cette conduite ? Catherine n'aimoit plus Orloff. Elle ne le craignoit plus. Mais elle craignoit, elle haïssoit une faction qu'elle croyoit devoir se former à l'abri d'un nom (1) cher à l'Empire, et redoutable pour Orloff. Elle vouloit opposer le parti de son ancien favori à cette faction, et se ménager l'appui d'un homme qui l'avoit déjà si bien défendue. Triomphante de ses ennemis, admirée de l'Eu-

(1) Celui de Grand-Duc.

rope, encensée par ses courtisans, cette Princesse étoit souvent en proie à de vives inquiétudes ; mais elle les cachoit. Elle craignoit de se voir renverser du trône, et elle formoit le projet d'aggrandir encore ses états. Elle trembloit pour sa vie, et elle parloit avec gaîté de la longue carrière qu'elle espéroit de parcourir. Un jour elle trouva dans son cabinet un billet par lequel on la menaçoit de l'assassiner : jamais elle ne se montra plus confiante et plus tranquille. 1774

Avide de toute sorte de gloire, elle savoit se contraindre sans cesse pour l'obtenir. Elle étoit dissimulée, vindicative, ingrate ; on la croyoit sincère, clémente, généreuse. Le sang du malheureux Iwan fumoit encore, lorsque Catherine parut touchée du triste sort de la famille de ce Prince. Le Duc Antoine-Ulric de Brunswick (1) et la régente Anne, son épouse, avoient eu après Iwan, deux fils et deux filles, qui naquirent en prison. La régente Anne mourut en couches (2). Le duc Antoine-Ulric et les

(1) Le Duc Antoine-Ulric de Brunswick naquit en 1714 et mourut à Kolmogory, en 1781. — Il étoit frère du célèbre général Prince Ferdinand, et de la Reine Julie-Marie, Douairière de Danemarck.

(2) A Kolmogory, en 1746.

1774. quatre enfans qui lui restoient, après avoir été traînés de cachots en cachots, vivoient renfermés dans un couvent de Kolmogory, petite ville située à douze ou quinze lieues d'Archangel. Sûre qu'elle n'avoit rien à redouter du Duc, Catherine lui fit offrir sa liberté, avec les moyens de se retirer en Allemagne. Ce prince refusa. — « Pourquoi » irois-je, répondit-il, hors de l'empire » Russe faire connoître l'excès de mes » malheurs et exciter une stérile pitié? » — (1)

Il y avoit déja long-temps que Wasielitschikoff occupoit la place de favori. N'abusant de son crédit ni pour accumuler d'immenses trésors, ni pour nuire à ses rivaux, il n'excitoit point l'envie. L'Impératrice louoit souvent sa modération, et cette qualité si rare dans un courtisan, sembloit le lui rendre chaque jour plus cher. Mais tout-

(1) Après la mort du Duc Antoine-Ulric, qui arriva en 1781, ses deux fils et ses deux filles, dont l'aînée avoit déjà plus de 40 ans, furent transportés à Archangel, ensuite à Berghen, en Norwège, et delà à Horsens en Jutlande, où l'un des Princes et les deux Princesses vivent encore. Celui qui écrit cette note a beaucoup connu un homme qui vivoit auprès de ces Princes.

à-coup il cessa de lui plaire. Au moment qu'il venoit d'en recevoir des témoignages de tendresse, on lui porta un ordre de se rendre à Moscow. Il obéit. De nouveaux dons de l'Impératrice l'accompagnèrent. Mais ce n'étoit qu'une récompense d'usage. Le cœur n'y avoit point de part (1). 1774.

Soit qu'Orloff eût été secrètement rappelé de Reval, soit que le séjour de cette ville lui fût insupportable, il vint encore se montrer à la cour. L'Impératrice ne l'en punit pas. Elle le reçut, au contraire, avec une apparence de joie. Fier de cet accueil et du souvenir de sa faveur passée, comptant encore sur le dévoûment de ses créatures, qui étoient en grand nombre, il crut pouvoir reprendre ses honneurs et son crédit. Tandis qu'il en avoit joui, il avoit souvent paru les dédaigner. Dès qu'il en fut privé, il sentit qu'ils lui étoient nécessaires. Orloff, né dans l'obscurité et élevé dans la licence des cazernes, s'étoit trouvé tout-à-coup porté par la fortune à un point d'élévation qui en augmentant son orgueil naturel, n'avoit ni changé

(1) Wasielitschikoff resta vingt-deux mois en faveur. Nous dirons plus bas à quoi se montoient les présens que lui fit Catherine, ainsi qu'à ses autres amans.

1774. ses goûts, ni poli ses mœurs. Onze ans passés auprès de l'Impératrice, dans tous les rafinemens du luxe et des voluptés, ne l'empêchoient pas de braver l'intempérie des saisons, de s'exposer aux plus dures fatigues et de rechercher des plaisirs grossiers. Depuis qu'il n'occupoit plus la place de favori, il restoit possesseur de deux cents cinquante mille roubles de revenu, et d'un mobilier de trois cents mille ; au lieu de tenir sa maison avec noblesse, avec magnificence, il menoit la vie d'un officier en garnison. Pouvant avoir chez lui une table délicatement servie, il mangeoit presque toujours avec les commensaux de la cour, lesquels faisoient fort mauvaise chère. Il n'étoit pas plus difficile en amour. Il offroit indifféremment ses vœux à une grossière Finnoise, à une sauvage Kalmouke, ou à la plus jolie femme de Pétersbourg.

Jaloux de l'autorité dont jouissoient ses rivaux, et contemplant avec envie le trône sur lequel il s'étoit long - temps flaté de s'asseoir, Orloff demanda qu'on le rétablît dans l'exercice de ses charges, et que celui qu'il accusoit d'être le premier auteur de sa disgrace, Panin, fût exilé. Orloff sembloit,

en ce moment, avoir repris tout son ascendant sur le cœur de Catherine. Elle se montra à ses yeux avec toute la foiblesse de l'amante la plus tendre. Elle n'hésita pas à lui rendre ses emplois. Elle refusa pourtant d'exiler Panin, et se contenta de promettre qu'elle l'éloigneroit de la cour, dès que le Grand-Duc seroit marié. 1774.

Panin fut très-affligé de voir Orloff rétabli dans ses emplois. Mais il ne put s'en prendre qu'à lui seul, puisqu'il n'avoit rien fait pour l'empêcher. Heureux de la fortune et de la considération dont il jouissoit, vivant dans l'indolence au milieu des affaires, et cherchant la retraite dans le tumulte de la cour, il ne se livroit que par accès au soin de nuire à ses rivaux, et quoique plus habile qu'eux il les voyoit souvent triompher.

— » Le comte Panin est un pauvre » homme, disoit un courtisan, qui avoit » long-temps étudié son caractère. Il n'aime » que la mollesse et le boudoir. L'on devient » son ami, dès qu'on fait semblant de rire » de ses bons mots, et qu'on lui fournit » l'occasion d'exercer sa médisance. Il rit » alors lui-même de tout son cœur, et il » oublie les affaires d'état, les dépêches, les

1774. » courriers, et les intrigues formées contre » lui. »

Catherine songeoit depuis long-temps à marier le Grand-Duc; mais comme ce Prince sembloit être d'un tempérament foible et d'un caractère froid, elle craignit qu'il ne fut peu disposé à donner des héritiers à l'Empire. Ses confidens travaillèrent bientôt à dissiper ses craintes. Ils engagèrent une jeune polonaise, nommée Sophie Cz (1)..... qui étoit au nombre des demoiselles d'honneur de l'Impératrice, à faire l'essai de ses charmes sur le cœur du Prince. Sophie y consentit, et elle en eut un fils, auquel on donna le nom de Siméon Wélikoï. (2)

Dès-lors l'Impératrice s'occupa de l'épouse qu'elle devoit donner au Grand-Duc. Elle fut pourtant un peu embarrasée dans son choix. Elle ne vouloit point d'une princesse, qui pût devenir sa rivale, et qui, instruite par son exemple, osât tenter de lui enlever le

(1) Sophie Cz . . . . . a épousé depuis le comte R . . . . . qui vivoit en France en 1788.

(2) Siméon Wélikoï est doux et modesté. Il a été soigneusement élevé. Entré de bonne heure dans la marine, il a servi dans la guerre de Suède sous le contre-amiral Trevenen. Il est aujourd'hui capitaine de vaisseau.

trône et la vie. Il lui en falloit au contraire une qui n'eût ni les moyens ni l'envie de se rendre redoutable. Elle arrêta ses regards sur les filles du landgrave de Hesse-Darmstadt. Ces princesses étoient trois sœurs. Catherine invita leur mère à les mener à sa cour. Quelque contraire à l'usage que fût cette proposition, la landgrave de Hesse-Darmstadt l'accepta. Cette Princesse étoit ambitieuse. Elle n'écouta que l'espoir de placer une de ses filles sur le trône de Russie; elle se rendit à Pétersbourg. L'Impératrice la reçut avec magnificence, et la combla de présens (1). Après avoir eu le temps de connoître les trois jeunes princesses, Catherine choisit pour l'épouse du Grand-Duc, la princesse Wilhelmine, qui embrassa le rit grec (2) et fut unie à l'héritier des Czars. 1774.

Orloff et son parti espéroient que ce mariage seroit bientôt suivi de la disgrace de Panin. On lui fit ordonner de quitter l'appartement qu'il occupoit dans le Palais, en qua-

(1) Elle exigea même que la Landgrave lui permît de la défrayer de tout ce qu'avoit pu coûter son voyage.

(2) Elle prit le nom de Natalia Alexiewna.

1774. lité de gouverneur du Prince. Ses amis tremblaient. Les courtisans l'évitoient. Il se croyoit lui-même perdu. Son pupille eut la générosité de faire tête à l'orage. Il alla trouver sa mère, et lui représenta que Panin avoit été toujours fidèlement attaché au service de l'Empire, et qu'il seroit trop cruel pour lui d'être écarté de la Cour, au moment où il avoit le plus de droit à attendre des récompenses. Cette démarche changea la résolution de l'Impératrice. Au lieu d'envoyer à Panin l'ordre de s'éloigner, elle lui écrivit une lettre remplie de témoignages d'affection. Elle le remercia des soins qu'il avoit donnés à l'éducation du Grand-Duc, et le confirma dans le ministère des Affaires Etrangères.

Ceux qui ignoroient par quel motif l'Impératrice avoit été déterminée à conserver Panin, trouvoient dans sa conduite une contradiction inexplicable. Orloff osa la lui reprocher. Elle ne l'en instruisit pas mieux. Ne voulant pas que ce favori sût qu'une mère avoit cédé aux sollicitations de son fils, elle lui dit qu'il falloit sacrifier l'agrément de renvoyer un ministre qui déplaisoit, au besoin qu'on avoit de ses services. Toujours habile à déguiser ses sentimens, elle ne se faisoit point scrupule de tromper le favori qui se flatoit de

posséder toute sa confiance. Quoiqu'elle parût lui avoir rendu sa première tendresse, elle portoit secrètement dans son cœur une passion qui ne tarda pas à éclater. Elle vouloit pour la seconde fois éloigner Orloff : mais elle le ménageoit encore. 1774.

Parmi les savans et les gens de lettres, avec lesquels l'Impératrice entretenoit une correspondance suivie, Voltaire et Diderot étoient ceux qu'elle distinguoit le plus. Elle les invita plusieurs fois à venir auprès d'elle. Le philosophe de Ferney connoissoit par expérience tout le danger des Cours : il ne se laissa point tenter par le désir de voir celle de Russie. Le philosophe de Paris se montra plus facile. Il se rendit à Pétersbourg. Catherine le combla de bontés et de louanges. Pendant tout le temps qu'il fut à sa Cour, elle l'entretint chaque jour à l'issue de son dîner. La Philosophie, la Législation, la Politique étoient ordinairement l'objet de ces conversations. Diderot développoit ses principes sur la liberté et les droits des peuples avec son enthousiasme (1) et son élo-

(1) L'Impératrice le faisoit asseoir à côté d'elle. Dans ses momens d'enthousiasme, Diderot lui frappoit quelquefois le genou avec le dessus de la main ; elle ne parut jamais de s'en offenser.

1774. quence ordinaires. L'Impératrice en paroissoit enchantée ; mais elle n'étoit pas plus disposée à en profiter.

— « Monsieur Diderot, disoit-elle, a cent » ans à bien des égards : mais à d'autres il » n'en a que dix. »

Cette princesse n'avoit peut-être pas en secret une meilleure opinion de la sagesse de Voltaire. Mais elle n'en parloit qu'avec les ménagemens dûs au premier dispensateur de la gloire. La manière dont elle lui écrivoit est connue. Nous avons déja cité quelques fragmens de ses lettres. Malgré cela nous en transcrirons ici une pour montrer encore avec quel art elle se masquoit aux yeux de cet homme célèbre et cherchoit à s'attirer les flateries qu'il ne lui a que trop prodiguées.

« ..... (1) A propos de fierté, j'ai envie » de vous faire sur ce point ma confession » générale. J'ai eu de grands succès durant » cette guerre : je m'en réjouis très-natu- » rellement. J'ai dit : la Russie sera bien » connue par cette guerre ; on verra que » cette nation est infatigable ; qu'elle pos-

(1) Cette lettre est datée du $\frac{22 \text{ Juillet}}{2 \text{ Auguste}}$ 1771.

sède

» sède des hommes d'un mérite éminent, et 1774.
» qui ont toutes les qualités qui forment les
» héros; on verra qu'elle ne manque point
» de ressources, mais qu'elle peut se dé-
» fendre et faire la guerre, avec vigueur,
» lorsqu'elle est injustement attaquée.

« Toute pleine de ces idées, je n'ai jamais
» fait réflexion à Catherine, qui, à qua-
» rante deux ans, ne sauroit croître ni de
» corps, ni d'esprit, mais qui, pour l'ordre
» naturel des choses, doit rester et reste
» comme elle est. Ses affaires vont elles
» bien ? Elle dit, tant mieux ! Si elles
» alloient moins bien, elle employeroit
» toutes ses facultés à les remettre dans la
» meilleure des lisières possibles.

« Voilà mon ambition, et je n'en ai point
» d'autre; ce que je vous dis est vrai. J irai
» plus loin : je vous dirai que pour épargner
» le sang humain, je souhaite sincèrement la
» paix. Mais cette paix est très-éloignée
» encore, quoique les Turcs, par d'autres
» motifs, la désirent ardemment. Ces gens-
» là ne savent pas la faire.

» Je souhaite également la pacification
» des querelles déraisonnables de la Pologne.
» J'ai affaire-là à des têtes écervelées, dont

1774. » chacune, au lieu de contribuer à la paix
» commune, y nuit au contraire par caprice
» et par légéreté. Mon ambassadeur a publié
» une déclaration, qui devroit leur ouvrir
» les yeux. Mais il est à présumer qu'ils
» s'exposeront plutôt à la dernière extrémité
» que de prendre incessamment un parti
» sage et convenable. Les tourbillons de
» Descartes n'existèrent jamais qu'en Po-
» logne. Là, chaque tête est un tour-
» billon, qui tourne sans cesse sur lui-
» même. Le hazard seul l'arrête et jamais
» la raison ou le jugement.

« Je n'ai point encore reçu ni vos *ques-*
» *tions* (1), ni vos montres de Ferney. Je
» ne doute pas que l'ouvrage de vos fabri-
» cants ne soit parfait, puisqu'ils travaillent
» sous vos yeux.

» Ne grondez pas vos colons de m'avoir
» envoyé un surplus de montres : cette
» dépense ne me ruinera pas. Il seroit
» bien malheureux pour moi, si j'étois
» réduite à n'avoir pas, à point nommé,
» d'aussi petites sommes chaque fois qu'il
» me les faut. Ne jugez point, je vous prie,
» de nos finances par celles des autres puis-

(1) Les questions sur l'Encyclopédie.

» sances de l'Europe ruinées. Vous me feriez
» tort. Quoique nous ayions la guerre depuis 1774.
» trois ans, nous bâtissons, et tout le reste
» va comme en pleine paix. Il y a deux ans
» qu'aucun nouvel impôt n'a été créé (1).
» La guerre présentement a son état fixé ;
» une fois réglé il ne dérange en rien les
» autres parties. Si nous prenons encore un
» ou deux Caffa, la guerre est payée.

» Je serai contente de moi toutes les fois
» que j'aurai votre approbation, mon-
» sieur. J'ai relu aussi mes instructions pour
» le code, il y a quelques semaines, parce
» que je croyois alors la paix plus prochaine
» qu'elle ne l'est, et j'ai trouvé que j'avois
» raison en l'écrivant. J'avoue que ce code,
» pour lequel beaucoup de matériaux se
» préparent et d'autres sont déjà prêts, me
» donnera encore bien de la tablature, avant
» qu'il parvienne au dégré de perfection,
» où je souhaite de le voir. Mais il n'im-
» porte, il faut qu'il s'achève quoique

(1) N'en déplaise à Sa Majesté Impériale, ceci n'est pas trop d'accord avec l'augmentation de capitation de 80 kopecks, qu'elle fut obligée d'abolir à la paix, non plus qu'avec les taxes extraordinaires mises sur diverses fabriques et sur tous les ouvrages en fer.

1774. » Taganrok ait la mer au Midi et des hau-
» teurs au Nord.

« Cependant vos projets sur cette place
» ne pourront avoir lieu que la paix n'ait
» assuré ses environs contre toute appré-
» hension du côté de la terre et de la mer;
» car jusqu'à la prise de la Krimée, c'étoit
» la place frontière vis-à-vis des Tartares.
» Peut-être m'amènera-t-on dans peu le
» Khan de Krimée en personne. J'apprends
» en ce moment qu'il n'a pas passé la mer
» avec les Turcs, mais qu'il est resté dans
» les montagnes avec une très-petite suite,
» à-peu-près comme le prétendant en Ecosse
» après la défaite de *Culloden*. S'il me vient,
» nous travaillerons à le dégourdir cet hiver;
» et pour me venger de lui, je le ferai
» danser, et il ira à la Comédie Française....

« J'allois fermer cette lettre lorsque je
» reçois la vôtre du 10 juillet, dans laquelle
» vous me mandez l'aventure arrivée à mon
» *instruction* (1) en France. Je savois cette
» anecdote, et même l'appendice, en con-
» séquence de l'ordre du duc de Choiseul.
» J'avoue que j'en ai ri quand je l'ai lu
» dans les gazettes, et j'ai trouvé que j'étois
» assez vengée.

(1) L'instruction pour le code.

« L'incendie arrivée à Pétersbourg a, » selon les rapports de la police, consumé » en tout cent-quarante maisons, parmi les- » quelles il y en avoit une vingtaine bâties » en pierres; le reste n'étoit que des barra- » ques de bois. Le grand vent avoit porté » la flamme et les tisons de tous côtés, ce » qui renouvella l'incendie le lendemain et » lui donna un air surnaturel. Mais il n'est » pas douteux que le grand vent et l'exces- » sive chaleur ont causé tout ce mal, qui » sera bientôt réparé. 1774.

« Chez nous on construit avec plus de » célérité que dans aucun autre pays de » l'Europe. En 1762 il y eut un incendie » deux fois aussi considérable, qui consuma » un grand quartier bâti en bois. Tout » fut reconstruit en briques en moins de » trois ans. «

LIVRE SIXIÈME.

ARGUMENT.

Mécontentement dans diverses parties de l'Empire. — Causes qui déterminent divers Imposteurs à prendre le nom de Pierre III. — Révolte de Pugatscheff. — Ses succès. — Ses revers. — Sa mort.

1774. LES prospérités de l'Impératrice semblèrent un moment être à leur terme. Un orage terrible s'étoit élevé dans les provinces les plus reculées de l'Empire. Il grondoit, il s'avançoit, il menaçoit de renverser le trône de Catherine. Cette Princesse avoit mécontenté la plus grande partie de ses sujets. Les grands étoient offensés et de ses caprices et des hauteurs de ses favoris. Le Clergé brûloit de se venger de la perte de ses privilèges. Le peuple gémissoit des vexations sans nombre qu'on lui faisoit souffrir. Les paysans enfin, étoient désolés de voir qu'on leur arrachoit successivement tous leurs enfans pour recruter les armées, que le fer des Turcs, et l'affreuse peste moissonnoient sans cesse aux bords du Danube. Les Cosaques

du Don donnèrent les premiers le signal de la révolte. Ils avoient à leur tête un homme qui, connoissant leur crédulité et voyant l'esprit de mécontentement répandu parmi eux, parvint bientôt à faire soulever plusieurs provinces, et qui, s'il eût mieux su profiter de ses succès, auroit sans doute changé le sort de la Russie. 1774.

Mais il faut d'abord faire connoître ce qui détermina cet homme à se charger du rôle hardi qu'il joua. Les Popes ne pouvoient pardonner à Catherine de ne leur avoir pas rendu leurs biens. Ils crurent trouver dans l'imposture l'un des moyens de vengeance les plus sûrs et les plus aisés. Ils ne manquèrent pas d'y avoir recours. Ils débitèrent sourdement que Pierre III n'étoit pas mort, et qu'on le verroit bientôt redemander son trône à l'Impératrice.

On vit, en effet, paroître dans la province de Woronetz un faux Pierre III (1); mais il fut pris, reconnu pour un imposteur et puni de mort.

Quelques années après, (2) un déserteur

(1) C'étoit un cordonnier de Woronetz. Il parut en 1767.

(2) En 1770.

1774. du régiment d'Orloff, nommé Czernischeff, parut dans le village de Kopenka, sur les frontières de la Krimée, et voulut aussi se faire passer pour l'empereur mort. Les Popes lui firent un grand nombre de partisans; et ils se préparoient à le couronner dans une église, lorsqu'un colonel des troupes russes, qui avoit été averti que Czernischeff ameutoit le peuple, vint s'emparer de lui et lui fit à l'instant trancher la tête.

Dans le pays de Montenero, tributaire du Grand-Seigneur, un médecin, nommé Stephano, profita de l'enthousiasme que le nom russe inspiroit aux chrétiens grecs de cette province, pour leur faire croire qu'il étoit Pierre III. Les caloyers, l'évêque le secondèrent avec chaleur, et cette fourberie occasionna un soulèvement parmi le peuple. Mais bientôt les Janissaires obligèrent Stephano à prendre la fuite. Plus heureux que les autres faux Pierre III, il évita l'échafaud.

Un quatrième imposteur se montra ensuite dans le gouvernement d'Oufa. Né serf dans une des terres de la famille Woronzoff, il se réfugia parmi les Cosaques, et suivit un détachement, qui alloit joindre l'armée

russe (1). Lorsqu'il fut arrivé à l'une des stations qu'on trouve dans le désert entre le Don et le Wolga, il rassembla ses camarades, et les assura qu'il étoit Pierre III. Cette troupe stupide et barbare le crut, le reconnut pour Empereur et jura de mourir pour sa défense. Il nomma aussitôt ses ministres, ses généraux, et se prépara à porter la couronne avec autant de sécurité que s'il avoit eu un royaume et une puissante armée. Mais son règne ne fut pas long. Au bout de quelques heures un officier russe vint prendre cette nouvelle majesté par les cheveux, la fit attacher par ses propres sujets, et l'envoya en prison à Czaritzin. Là, des soldats et des habitans, excités par les moines, tentèrent de délivrer l'imposteur. Mais le colonel Zipletoff, commandant de la forteresse, dont une partie de la garnison étoit restée fidèle, parvint, à coups de fusil, à dissiper les séditieux. L'imposteur fut aussitôt condamné au knout, et périt sous le fouet des bourreaux. 1774.

Un prisonnier d'Irkutsk, (2) essaya d'imiter les quatre imprudens, dont nous venons de

(1) Au commencement de 1772.

(2) En 1772.

1774. parler, et n'eut pas un meilleur sort. Toutes ces farces tragiques ne furent que le prélude des sanglantes scènes, que préparoit un fourbe plus redoutable.

Ikhelman (1) Pugatscheff étoit fils d'un cosaque et nâquit à Simoweïsk, village situé sur les bords du Don. Il servit d'abord comme simple cavalier dans l'armée que l'Impératrice Elisabeth fit marcher, en 1756, contre le roi de Prusse. Il fit ensuite la campagne de 1769 contre les Turcs. Il combattit sous le général Panin au siège de Bender. Après la prise de cette ville, il voulut avoir son congé. On le lui refusa. Il s'enfuit en Pologne. Des hermites, du rit grec, auxquels il demanda l'hospitalité, le tinrent caché pendant quelque temps.

Il s'entretenoit souvent avec ces hermites de ses campagnes et de ses diverses aventures. Un jour il leur raconta que lorsqu'il étoit dans l'armée du général Panin, un officier russe lui dit, après l'avoir considéré très-long-temps : — « Si l'empereur Pierre III, mon » maître, n'étoit pas mort, je croirois que

(1) Quelques personnes lui donnent le nom d'Yemelka Pugatscheff. Mais celui d'Ikhelman se trouve dans les manifestes de l'Impératrice.

» je le revois en toi. » — Les hermites ne parurent pas faire grande attention à ce discours : mais quelque temps après, un de leurs camarades, que Pugatscheff n'avoit pas encore vu, s'écrie tout-à-coup : — « N'est-» ce pas là l'empereur Pierre III ? » — Les moines tentèrent alors de le séduire, et n'eurent pas de peine à y réussir. Dès qu'il fut bien préparé à servir d'instrument à leur fourberie, il s'en alla dans la ville de Dubranka, où il s'arrêta quelques jours. De là il gagna la petite Russie, et séjourna parmi les sectaires, (1) qui y sont en grand nombre, 1774.

(1) Ces sectaires sont appellés par les Chrétiens grecs *Roskolniki*, ou hérétiques ; mais ils se nomment eux-mêmes *Starowerski*, ou vieux croyans.

— Pour donner une idée du fanatisme et de l'intrépidité de ces Chrétiens sauvages, nous citerons l'exemple d'un de leurs prêtres, nommé Toma, qui vivoit sous le règne de Pierre-le-Grand. — Toma s'avisa de prêcher à Moscow, contre l'invocation des Saints et quelques autres Dogmes de la religion dominante. Le clergé le fit venir et l'exhorta à abjurer solemnellement ses principes erronnés. Au lieu d'obéir Toma se munit d'une hache, entra dans l'Eglise le jour de la fête de Saint-Alexis, et tailla en pièces non-seulement l'image du Saint, mais celle de la Vierge. Il monta aussitôt dans la Chaire pour expliquer sa

1774. et pratiquent la religion grecque, telle que l'enseignoit la primitive église. Craignant bientôt d'être reconnu pour déserteur, il se rendit chez les Cosaques des bords du Yaïk, fleuve, auquel Catherine a donné le nom d'Ural (1). Pugatscheff confia à plusieurs de ces cosaques, le dessein où il étoit de former un parti, et il les engagea à l'accompagner dans les montagnes du Caucase, les assurant qu'ils y trouveroient de puissans secours. On ignoroit qu'il eût déja résolu de se faire passer pour Pierre III. Mais comme on sut qu'il disposoit le peuple à la sédition, on l'arrêta à Malekoffska et on l'envoya à Kasan

conduite. Mais on ne lui laissa pas le temps de parler. Il fut arrêté et mis en prison. On le condamna à tenir sa main droite, armée de la hache, au-dessus du feu, jusqu'à ce qu'elle fût consumée, et ensuite à être brûlé vif. Ce Prêtre écouta la lecture de sa sentence avec le plus grand sang-froid. Son courage ne l'abandonna pas d'avantage au moment de l'exécution. Il tint tranquillement sa main étendue sur la flamme, et quand il fut sur le bûcher, il continua à déclamer contre les abus qui s'étoient introduits dans la religion.

(1) C'est pour faire oublier la révolte de ces Cosaques que l'Impératrice a fait changer le nom du fleuve Yaïk en celui d'Ural, et le nom des montagnes d'Yaïk en celui de monts Uralsks.

pour y être jugé. Le gouverneur négligea de lui faire faire son procès. Putgatscheff étoit souvent visité dans sa prison par des popes, qui, sans doute, avoient son secret. Ils lui fournirent de l'argent, dont il se servit pour corrompre ses gardes et il s'évada. Aussitôt il rejoignit quelques-uns de ses camarades, descendit le Wolga jusques à l'embouchure de l'Irghis, remonta cette rivière, et pénétra dans le désert. Là il vit chaque jour sa troupe augmenter. Quand il crut qu'il pouvoit compter sur un parti redoutable, il déclara publiquement qu'il étoit l'empereur Pierre III, échappé par miracle au fer de ses assassins. 1774.

La rebellion avoit déja éclaté parmi les Cosaques du Yaïk. Attachés à leurs préjugés religieux et à leur barbe, qu'ils portent très-longue, on ne peut entreprendre impunément de les y faire renoncer. On leur avoit demandé des recrues pour former un régiment de hussards (1). Ils les fournirent sans se plaindre. Mais dès qu'on proposa à ces recrues de se faire couper la barbe, elles le refusèrent. Le général Traubenberg, livonien, qui étoit à Yaïtsk, méprisa leurs re-

(1) Vers la fin de 1771.

1774. présentations et les fit raser sur la place publique. Les habitans de Yaïtsk, indignés de cette violence, qu'ils regardoient comme un sacrilège, prirent les armes et massacrèrent Traubenberg et plusieurs de ses officiers. Au commencement de l'année suivante le général Freyman, allemand, vint rétablir l'ordre à Yaïtsk et fit cruellement punir les chefs de la révolte. Mais ces actes de sévérité ne firent qu'exciter davantage l'esprit de sédition et de vengeance.

Pugatscheff voulant profiter des troubles d'Yaïtsk, s'y rendit secrètement, et n'eut pas de peine à s'y faire des amis. Les moines y avoient déja annoncé qu'un nouvel Empereur alloit paroître; et le peuple irrité contre le gouverneur et les soldats, espéroit que cet Empereur le délivreroit de leurs vexations.

Pugatscheff apprit à Yaïtsk que les Cosaques venoient encore de se révolter, et qu'une partie d'entr'eux s'étoit retirée dans les marais. Aussitôt il alla les joindre. En ayant d'abord trouvé plusieurs qui s'étoient rassemblés pour la pêche, il s'annonça à eux pour Pierre III, et leur dit, « qu'il s'étoit sauvé » de Robscha, au moment où l'on avoit » voulu le faire égorger; que les perfides

» qui l'avoient détrôné et qui craignoient 1774.
» son retour, avoient faussement répandu
» le bruit de sa mort; qu'il avoit été obligé
» de se déguiser en cosaque, de porter les
» armes pour ses persécuteurs, et de se ca-
» cher ensuite, parmi les vrais et fidèles
» croyans, à qui il s'étoit fait connoître;
» qu'ayant enfin appris que les braves Cosa-
» ques du Yaïtsk étoient résolus à s'affran-
» chir du joug de l'usurpatrice, il étoit venu
» se remettre entre leurs mains, et leur
» offrir de marcher ensemble à la ven-
» geance. »

Les Cosaques n'étoient pas difficiles à séduire. Préparés par les moines à voir bientôt parmi eux un Empereur, qui protégeroit leur religion, ils crurent tout ce que leur débita Pugatscheff, le reconnurent pour le Czar Pierre III, et jurèrent de le remettre sur son trône et de sacrifier leur vie pour sa défense. Pugatscheff, accompagné de ces Cosaques, de ses premiers partisans, et de beaucoup d'autres, qui accoururent sous ses drapeaux, attaqua les Colonies que l'Impératrice avoit nouvellement établies sur les rives de l'Irghis. Il avoit besoin de leurs armes et de leurs chevaux; il les leur enleva:

1774. mais il ne leur fit point de mal, car il affectoit alors une modération à laquelle succéda bientôt la plus horrible férocité. Ayant déjà sous ses ordres quatorze mille soldats, il alla se présenter aux portes de Yaïtsk. Il envoya au Gouverneur un ordre signé du nom de Pierre III, pour qu'il lui livrât la ville. Le Gouverneur refusa d'obéir. Pugatscheff donna l'assaut. Mais il fut repoussé avec courage. Voyant qu'il lui seroit impossible d'emporter la place de force, il résolut de la bloquer et de l'obliger à se rendre par famine. Ce parti fut également inutile. La garnison réduite à se nourrir de chevaux, et même de cuir bouilli, s'obstina à ne pas capituler et contint les habitans, qui vouloient ouvrir les portes à Pugatscheff. La patience et le zèle de cette garnison furent récompensés. Un corps considérable de Russes vint la sauver du massacre auquel, sans doute, les rebelles la destinoient.

Pugatscheff ne tarda pas à se dédommager de ce revers. Il surprit les Colonies d'Ilets, et enleva, le sabre à la main, les deux premières forteresses qui les protégeoient. Le fort de Tatischewa, qu'il attaqua ensuite, fit plus de résistance. Mais comme ce fort n'étoit

n'étoit que de bois, il le livra aux flammes et força la garnison de chercher son salut dans la fuite. 1774.

Le gouverneur d'Orenbourg instruit des progrès des rebelles, fit marcher contr'eux un détachement sous les ordres du colonel Buloff. Cet officier manqua de prudence et de fermeté. Surpris dans les défilés des montagnes, par les troupes de Pugatscheff, il se rendit sans combattre et fut impitoyablement massacré. Ceux de ses soldats qui refusèrent de s'enrôler parmi les rebelles, restèrent prisonniers. Le général Czernischeff qui devoit, à la tête d'un second détachement, joindre le colonel Buloff, se laissa surprendre comme lui, et n'eut pas un meilleur sort.

L'armée de Pugatscheff s'étant très-fortifiée, et par des recrutemens forcés, et par les recrutemens volontaires et plus nombreux des Cosaques, ce rebelle alla mettre le siège devant Orenbourg. Le gouverneur de cette Ville s'étoit déjà affoibli par les divers détachemens qu'il avoit fait marcher contre les rebelles. Les soldats qui lui restoient, n'étoient pas en état de se défendre. Orenbourg alloit être pris, lorsque la garnison de Kras-

1774. nogorsk s'avança pour le secourir, et se frayant vaillamment un passage au travers des assiégeans, se jetta dans la place et la sauva.

Le bruit des conquêtes de Pugatscheff lui gagna de nouveaux défenseurs. Des hordes entières vinrent se ranger sous ses étendards. Les Baskhirs, peuples chasseurs, qui vivent sur le territoire de la Russie, et supportent impatiemment son joug, se déclarèrent pour les rebelles, et leur fournirent de nombreuses recrues. Les Kirguis suivirent de près les Baskhirs. Ils furent imités par les Tartares Budziaks, que l'Impératrice avoit fait conduire sur les rives du Wolga, après la prise de Bender, et qui ne pouvoient pardonner à cette Princesse leur transmigration. La révolte s'étendit dans les autres Colonies de ces contrées. Les paysans, employés dans les mines de cuivre et dans les fonderies des montagnes d'Ural, quittèrent leurs travaux pour prendre les armes.

Pugatscheff poussoit avec vigueur le siège d'Orenbourg. Tándis qu'une partie de ses troupes occupoit la tranchée, l'autre alloit enlever la monnoie de cuivre, qui se trouvoit dans les mines, et fondoit des canons et des boulets, qui lui servoient à tirer sur

la ville. Il employa une partie de l'hiver à ce siège, pendant lequel il se livra à de continuels excès de débauche et de cruauté. 1774.

Les rebelles avoient alors une armée si nombreuse, que les régimens envoyés de Kasan, risquèrent plus d'une fois d'être forcés, en défendant le passage des montagnes qui séparent cette Ville de celle d'Orenbourg. Pendant l'hiver un corps de dix mille Kalmouks, après s'être révolté dans les environs de Stauropol et avoir massacré le brigadier Véguézac (1), qui le commandoit, se joignit aux troupes de Pugatscheff. Mais ce qui contribua peut-être à rendre son armée encore plus redoutable, fut un grand nombre de ces Polonois que Catherine avoit envoyés en exil dans les déserts de la Sibérie. Fier de tant d'avantages, Pugatscheff parcourut et dévasta les montagnes du gouvernement d'Orenbourg. La petite ville d'Ufa fut la seule qui osa lui résister. Il en confia le siège à l'un des chefs de son armée, et marcha droit à Catherinenbourg, où il savoit qu'on avoit déposé pour près d'un million de roubles en monnoie de cuivre nouvellement fabriquée. Un hazard sauva cette ville. Au

(1) C'étoit un réfugié Français.

1774. moment où Pugatscheff s'en approchoit, il fut faussement averti qu'une armée Russe, plus forte que la sienne, s'avançoit par un autre côté. Il le crut: ayant rallenti sa marche pour pouvoir réunir ses forces, il laissa aux régimens répandus sur les frontières de la Sibérie, le temps de venir défendre Catherinenbourg.

Dans le premier temps qu'il prit les armes, Pugatscheff, fidèle aux leçons des hermites de la Podolie, et des prêtres Roskolniki, feignit beaucoup de modération et de piété. Il portoit un habit d'évêque, donnoit la bénédiction au peuple, assurant qu'il n'avoit aucune ambition pour lui-même, et que sa seule intention étoit de mettre le Grand-Duc son fils sur le trône, et d'aller ensuite finir ses jours parmi les pieux solitaires qui lui avoient donné un asyle, lorsqu'il s'étoit dérobé à ses assassins. Cette conduite lui donnoit des soldats. D'autres moyens lui assuroient la victoire. Joignant alors le courage à l'activité, il ne laissoit échapper aucune occasion de répandre au loin la terreur de ses armes. Il profitoit habilement de l'avantage que la connoissance du pays, où il faisoit la guerre, et l'imprudence ou

la foiblesse de l'ennemi lui offroient. Il ne quittoit le pillage d'un canton que pour voler à un siège ; et à peine avoit-il soumis une ville qu'il couroit livrer une bataille. Mais cet homme, qui triompha si rapidement des rigueurs de la fortune, ne put pas supporter ses faveurs. Le succès l'énorgueillit ; il crut ne plus rencontrer d'obstacles qu'il ne dût aisément surmonter. Il cessa de se contraindre, se livra à son naturel sanguinaire et à ses passions brutales, laissa refroidir l'enthousiasme de ses partisans, donna le temps à ses adversaires de se préparer à le vaincre, et s'arrêta follement au milieu de sa carrière. 1774.

L'esprit de rebellion s'étoit répandu jusques dans Moscow. Le Maréchal de Romanzoff n'avoit pas osé s'affoiblir pour y envoyer du secours. Cette ville n'étoit défendue que par une garnison de six cens hommes. Pugatscheff n'avoit qu'à se présenter pour s'en rendre maître : il négligea de s'y rendre. Il perdit par cette faute, non-seulement la seconde ville de l'Empire, mais une armée de cent mille serfs, qui l'y attendoient et qui auroient brisé leurs fers à son approche.

Pugatscheff ne profita même pas de ses

1774. avantages dans les provinces où il avoit vaincu. Il employa la plus grande partie de l'hiver aux sièges inutiles d'Orenbourg et de Yaïtsk. Ce fut devant Orenbourg qu'il fit exterminer par le sabre tous les officiers et les gentilshommes qu'on lui amena. Il n'épargna pas même leurs femmes et leurs enfans. Il vouloit, disoit-il, verser jusqu'à la dernière goutte du sang de cette noblesse russe si hautaine et si tyrannique. Mais par une contradiction très-bizarre, tandis qu'il faisoit égorger les nobles, il donnoit à ceux de ses partisans, dont il se croyoit le plus sûr, les noms des principales familles de l'Empire et les marques des divers ordres de chevalerie.

Il s'aliéna une partie de ses compatriotes en bravant les préjugés religieux dont il s'étoit d'abord montré le zélateur. Quoiqu'il fût marié depuis quelques années à Sophie, fille d'un Cosaque, et qu'il en eût trois enfans, il ne craignit pas d'épouser à Yaïtsk une femme publique, et il célébra ses nôces par des bacchanales dignes de l'épouse qu'il s'associoit.

Catherine allarmée de la révolte qui menaçoit son trône, s'occupa à en arrêter les

progrès. Elle rappela le général Bibikoff des frontières de la Turquie, lui donna le commandement d'une armée considérable, et l'ordre de marcher contre les rebelles. En même-temps, elle fit publier dans Pétersbourg et dans les autres principales villes de l'Empire, le manifeste que nous allons rapporter. 1774.

« Nous, Catherine II, par la grace de » Dieu, Impératrice de toutes les Russies, » etc. faisons savoir à tous nos fidèles sujets, » que nous avons appris avec la plus grande » indignation et une extrême douleur, qu'un » certain Cosaque, déserteur et fugitif du » Don, nommé Ikhelman Pugatscheff, après » avoir parcouru la Pologne, a rassemblé » depuis quelque temps, dans les districts » qui bordent la rivière d'Irgbis au gou- » vernement d'Orenbourg, une troupe de » vagabonds semblables à lui; qu'il y commet » toutes sortes d'excès, en privant, d'une » manière inhumaine, les habitans de leurs » possessions et même de la vie; et que » pour entraîner dans son parti, jusqu'alors » composé de brigands, les personnes qu'il » rencontre et sur-tout les malheureux pa- » triotes, dont il trompe la crédulité, il

1774. » a eu l'audace de s'arroger le nom du
» feu empereur Pierre III. Il seroit inutile
» de démontrer ici l'absurdité d'une telle
» imposture, qui ne peut même emprunter
» l'ombre de la vraisemblance aux yeux des
» personnes sensées; car, grace à la bonté
» divine, ils se sont écoulés ces siècles où
» l'Empire russe étoit plongé dans l'ignorance
» et la barbarie; où les Griska, les Outreper,
» leurs adhérens et plusieurs autres traîtres
» à la patrie, se sont servis d'impostures
» grossières et aussi détestables, pour armer
» le frère contre le frère, le citoyen contre le
» citoyen.

« Depuis ces époques, qu'il est douloureux
» de rappeler, tous les vrais patriotes ont
» goûté les fruits de la tranquillité publique,
» et tremblent au souvenir seul des anciens
» troubles. En un mot, il n'y a aucun homme
» digne du nom russe, qui n'ait en horreur
» le mensonge téméraire par lequel Pugats-
» cheff croit pouvoir séduire et tromper des
» gens simples et crédules, en leur promet-
» tant de les affranchir de tout lien de sou-
» mission et d'obéissance envers leur souve-
» raine, comme si le créateur de l'Univers
» avoit établi les sociétés humaines de ma-

» nière qu'elles pussent subsister sans une
» autorité intermédiaire entre le souverain
» et le peuple. 1774.

« Cependant, comme l'audace de ce vil
» rebut du genre-humain a des suites per-
» nicieuses pour les provinces voisines de
» ce district; comme le bruit des atrocités
» qu'il y a commises peut effrayer ces per-
» sonnes, qui sont accoutumées à se repré-
» senter le malheur d'autrui comme prêt à
» fondre sur elles, et que nous veillons,
» avec un soin infatigable à la tranquillité
» de nos fidèles sujets, nous les informons
» par le présent manifeste, que nous avons
» pris, sans délai, les mesures les plus pro-
» pres à étouffer la sédition; et qu'afin d'a-
» néantir totalement les desseins ambitieux
» de Pugatscheff, et d'exterminer une bande
» de brigands, qui ont été assez téméraires
» pour attaquer les petits détachemens mili-
» taires répandus dans ces contrées, et pour
» massacrer les officiers, qu'ils ont fait
» prisonniers, nous y avons envoyé avec
» un nombre de troupes suffisant le général
» Alexandre Bibikoff, général en chef de
» nos armées, et major de notre régiment
» des Gardes-du-Corps.

1774. « Ainsi nous ne doutons point de l'heu-
» reux succès de ces mesures, et nous nous
» flattons que la tranquillité publique va
» renaître, et que les scélérats, qui désolent
» une partie du gouvernement d'Orenbourg,
» seront bientôt dispersés. Nous sommes,
» d'ailleurs, persuadée que nos fidèles sujets
» abhorreront l'imposture du rebelle Pugats-
» cheff, comme dénuée de toute vraisem-
» blance, et repousseront les artifices de
» de ces mal-intentionnés, qui cherchent et
» trouvent leur profit dans la séduction des
» personnes foibles et crédules, et qui ne
» sauroient assouvir leur avidité qu'en rava-
» geant leur pays et en faisant couler le sang
» innocent.

» Nous croyons également que tout vrai
» fils de la patrie ne cessera de remplir son
» devoir, de contribuer au maintien du
» bon ordre et du repos général, de se dé-
» fendre des pièges de la séduction et de
» s'acquitter de l'obéissance due à sa légitime
» Souveraine. Ainsi, tous nos fidèles sujets
» peuvent dissiper leurs allarmes et vivre
» dans une parfaite sécurité, puisque nous
» employons tous nos soins et que nous
» faisons consister notre gloire à conserver
» leurs biens et à étendre la félicité com-

» mune. » — Donné à Pétersbourg, le 23 décembre 1773 (vieux style). 1774.

Trois nouveaux Ukases suivirent de près celui qui annonçoit la marche de Bibikoff. Dans l'un on avertissoit le peuple de n'obéir désormais qu'aux loix signées de la main même de l'Impératrice. Dans l'autre on invitoit les déserteurs et sur-tout les Cosaques du Don et du Yaïk, à rentrer sous les drapeaux de l'Impératrice, et on leur assuroit une amnistie jusqu'au premier avril de l'année suivante. Enfin, par le troisième, la tête de Pugatscheff étoit proscrite, et on promettoit cent mille roubles de récompense à celui qui le tueroit. (1)

De son côté Pugatscheff n'épargnoit pas non plus les manifestes; et en les publiant il avoit toujours soin de prendre le nom de Pierre III. Par l'un de ces manifestes, il affranchit tous les paysans. Il fit aussi frapper des roubles, avec son effigie et cette ins-« cription : — *Pierre III, Empereur de* » *toutes les Russies.* Et au revers on lisoit : » — « *Redivivus et ultor.*

(1) On voit que l'impératrice étoit très-effrayée de cette révolte, et cependant elle savoit assez se contraindre pour en plaisanter dans quelques-unes de ses lettres. Elle appeloit même le chef des rebelles *le marquis Pugatscheff.*

1774. Cependant le général Bibikoff étoit déjà à Kasan (1). Instruit que les rébelles s'étoient emparés de Samara, il détacha une partie de son armée pour aller reprendre cette place. Le siège ne dura pas long-temps. Les rebelles abandonnèrent la ville avec huit canons et deux cents prisonniers.

La noblesse de Kasan fut convoquée. Le général Bibikoff l'invita à se joindre à lui pour s'opposer à la rebellion. La noblesse y étoit déjà disposée. Elle avoit à défendre sa propre cause. Elle fut imitée par celle de Simbirsk, de Penza et de quelques autres districts; et les régimens qu'elles formèrent sans perte de temps, augmentèrent considérablement les forces de Bibikoff. L'Impératrice écrivit alors à ce général : — « Que non-» seulement elle voyoit avec reconnoissance » le zèle que la noblesse avoit si généreuse-» ment déployé, en offrant de tout sa-» crifier pour le bien public; mais que » pour donner, en cette occasion, une mar-» que éclatante de sa bienveillance, elle » vouloit devenir, elle-même, membre de » la noblesse de Kasan, et être regardée » comme bourgeoise de cette ville. »

Le lieutenant-colonel Grineff remporta

(1) Il y arriva le 25 Décembre 1773.

un premier avantage à Alexieff (1). Après une résistance opiniâtre, les rebelles le laissèrent maître du champ-de-bataille et lui abandonnèrent trois canons de fonte. Peu de jours après ils fondirent sur lui pendant qu'il étoit en marche. Mais ils furent encore vaincus. Quelques autres lieutenans de Bibikoff obtinrent aussi des succès en combattant divers corps de Tartares. Malgré cela le nombre et l'audace des rebelles croissoient chaque jour. Ils accouroient de toutes les parties de la Russie Orientale, et ravageoient une étendue de pays de plus de six cents lieues. 1774.

Le général Bibikoff s'étant avancé à la tête de trente-cinq mille hommes, força Pugatscheff à lever le siège d'Orenbourg, où la famine commençoit à se faire cruellement sentir. Les rebelles se retirèrent dans les environs de Tatischewa. Bibikoff mit à leur poursuite le major-général prince Gallitzin, avec un corps considérable de troupes. Le prince Gallitzin attaqua Pugatscheff et le combattit vaillamment : mais il n'obtint pas cette première fois un avantage décidé. Il remarqua que la féroce intrépidité des rebelles

(1) Le 9 Janvier.

1774. étoit dirigée par des officiers, qui n'avoient pas puisé toutes leurs connoissances dans les déserts de la Baskhirie, ou sous les tentes des Kalmouks (1).

En s'éloignant du prince Gallitzin, Pugatscheff changea tout-à-coup sa marche, et fondit sur Bibikoff, qui n'avoit gardé auprès de lui qu'une foible partie de son armée. Le combat fut sanglant. Le général russe y perdit la vie.

Le prince Gallitzin brûloit de venger la mort de Bibikoff. Il attaqua de nouveau les rebelles près de Kargaula, à douze milles d'Orenbourg; il en tua un grand nombre et dispersa le reste. Dans cette journée Pugatscheff combattit pendant six heures; mais se voyant abandonné de toutes parts, il prit la fuite et se sauva avec peine dans les montagnes d'Ural. Ses partisans ne tardèrent pas à l'y joindre. On le vit reparoître avec une armée considérable. Il s'empara de plusieurs places à l'Orient des montagnes, et livra aux

(1) On assure qu'ils avoient parmi eux un frère du fameux Pulawski, général de la confédération de de Bar. D'ailleurs quelques-uns de leurs chefs, tels qu'Antizoff, Usseïeff, et Nagai-Baka-Azanoff, étoient non moins intelligens que braves.

flammes celles qui firent la moindre résistance. Un corps de Russes l'attaqua, et le força de s'enfuir de nouveau dans les hauteurs les plus inaccessibles. Là, il vit que le seul parti qui lui restoit à prendre, étoit de tenter de relever sa fortune par quelqu'avantage éclatant. Tout-à-coup il descend des sommets de l'Ural, et marche avec rapidité vers Kasan, laissant par-tout sur son passage des traces de sa cruauté. A peine il parut devant Kasan qu'il en brûla les faubourgs. Le major-général, Paul Potemkin (1), gouverneur de la province, pouvoit tenir la campagne contre Pugatscheff, et s'opposer à l'incendie de Kasan : il aima mieux se renfermer dans la forteresse, où les rebelles l'assiégèrent, et l'auroient sans doute pris, si le colonel Mikelson n'étoit pas venu le délivrer. Pugatscheff n'osa pas même attendre Mikelson. Il leva précipitamment le siège et s'enfuit. Mais Mikelson se mit à sa poursuite, l'atteignit, le harcela pendant trois jours, et le défit enfin complètement après un long et sanglant combat. 1774.

Pugatscheff ne cessa de se défendre que lorsqu'il ne lui resta plus qu'environ trois cens Cosaques. Avec cette troupe, dont la bra-

(1) C'étoit un cousin du prince Potemkin.

voure et la fidélité soutenoient l'espérance de
1477. l'imposteur, il prit le galop, traversa le Wolga et gagna le désert.

Cette nouvelle défaite auroit dû intimider tous ceux qui avoient formé le projet de se joindre aux rebelles. Cependant Pugatscheff vit encore arriver autour de lui des essaims de Cosaques, de Kalmouks, de Baskhirs et de paysans, que le seul nom de la liberté et le désir de fuir des maîtres oppresseurs, faisoit abandonner leurs travaux pour courir aux armes. Fier du nombre de ses troupes, qui sembloient se multiplier à mesure que le canon des Russes les détruisoient, il résolut d'aller attaquer Moscow. Ses partisans continuoient à y souffler sourdement le feu de la rebellion. Le peuple l'attendoit comme un libérateur. Mais il étoit trop tard. Au moment où Pugatscheff se mettoit en marche, il apprit que les Russes venoient de conclure la paix avec les Ottomans. Craignant alors d'avoir à combattre la plus grande partie de l'armée du maréchal de Romanzoff, il songea à porter ses armes ailleurs.

Instruit que quelques régimens Russes étoient campés sur les bords du Wolga, il descendit le long de ce fleuve, surprit les

régimens

régimens et les mit en déroute. Il prit d'assaut deux ou trois petites forteresses. Celle de Saratoff fut de ce nombre. Le commandant qui savoit le sort qui lui étoit réservé, profita du moment où le vainqueur se livroit au pillage et se sauva avec cinquante hommes seulement. La ville de Démitreffsk fut livrée à Pugatscheff par trahison. Il eut la barbarie d'en faire empaler le gouverneur. 1774.

Tandis qu'il étoit à Démitreffsk, on lui dit que l'astronome Lowitz, membre de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, travailloit dans le voisinage, à prendre des niveaux pour un canal projetté entre le Don et le Wolga. Aussitôt il donna ordre qu'on le lui amenât, et quand ce savant paisible fut en sa présence, il commanda qu'on l'élevât sur des piques, pour qu'il fût, dit-il, plus près des étoiles, et le fit massacrer par ses Cosaques. Mais tant d'atrocités devoient avoir leur terme. Les plus grands excès de Pugatscheff étoient ce qui rassuroit l'Impératrice.

Cette Princesse, délivrée des soins que lui avoit long-temps occasionnés la guerre des Turcs, donna ordre d'envoyer de nouvelles troupes contre les rebelles, et en confia

1774. le commandement au général Panin. Panin s'étoit rendu célèbre par la prise de Bender. Mais dès l'instant qu'Orloff eut repris son crédit, la haine que le favori nourrissoit contre le ministre s'étendit jusques à son frère, et l'Impératrice consentit quelque temps à laisser dans l'inaction l'un de ses meilleurs généraux. Le besoin qu'on avoit de lui, ou plutôt la faveur renaissante de son frère, le fit employer de nouveau. Il marcha enfin contre Pugatscheff. Ce rebelle pressoit la ville de Czaritzin, et lui destinoit sans doute le sort de Saratoff: mais il fut contraint d'en lever précipitamment le siège. Panin envoya un détachement au colonel Mikelson. Avec ce renfort Mikelson coupa les convois de Pugatscheff, affama son armée et l'attaqua au moment où, avec plusieurs charriots chargés de bagages et une multitude de femmes qui l'accompagnoient, elle se trouva engagée dans un défilé des montagnes. Malgré le désavantage de leur position, les rebelles ne voulurent point se rendre. Un grand nombre d'entr'eux fut tué sur la place. Beaucoup d'autres périrent dans les précipices et parmi les rochers escarpés où ils cherchoient un asyle.

Pugatscheff n'abandonna le champ de bataille que lorsqu'il n'eut plus aucun moyen de se défendre. Il passa encore le Wolga à la nage ; ensuite il traversa le vaste désert, qui s'étend entre ce fleuve et la rivière d'Ufem, et il se retrouva presque dans le même lieu où il avoit commencé à lever l'étendart de la révolte. Plusieurs de ses amis l'avoient rejoint dans sa fuite ; mais la faim, la fatigue et le découragement en déterminèrent un grand nombre à l'abandonner. Malgré cela il auroit encore pu long-temps troubler l'Empire si la trahison n'étoit pas venue au secours des armées russes. 1774.

Antizoff, intime confident de Pugatscheff, et l'un des chefs les plus accrédités parmi les Cosaques, avoit été fait prisonnier. On se servit de lui pour ramener sa nation. On lui prodigua les dons et les promesses, et on le chargea d'assurer ses compatriotes que l'usage de leur accorder des gratifications pour la garde des frontières seroit rétabli. Les dépenses occasionnées par la guerre des Turcs avoient fait suspendre le paiement de ces gratifications, et c'étoit un des motifs du soulèvement des Cosaques.

Pendant qu'Antizoff négocioit cet accomo-

1774. dement, trois autres Cosaques également gagnés, entreprirent de livrer Pugatscheff. Tous trois l'avoient jusqu'alors fidèlement servi, et s'étoient attiré sa confiance. L'un, qui s'appeloit Twogoroff, étoit d'Iletz; les deux autres, nommés Tschoumakoff et Fidouleff, avoient été les premiers partisans de la révolte à Yaïtsk. Se trouvant un jour seuls avec Pugatscheff ils voulurent employer la ruse. — « Puisque nous sommes » pressés de tous côtés par nos ennemis, lui » dit Twogoroff, je crois que le meilleur » parti, qui nous reste, est de nous rendre, » à condition qu'on nous accordera notre » grâce ». — L'idée de se rendre indigna Pugatscheff. Il ne répondit pas un seul mot: mais il tira son poignard et voulut punir sur-le-champ celui qui osoit lui donner un conseil timide. Les trois Cosaques observoient tous ses mouvemens. Il se jettèrent sur lui, le désarmèrent, et lui ayant lié les mains derrière le dos, ils le conduisirent sans perte de temps, au camp du major-général Samaroff, qui les attendoit à peu de distance. Samaroff envoya Pugatscheff à Simbirsk. Le général Panin le fit renfermer dans une

cage de fer, et transporter à Moscow, (1) ainsi que quelques-uns de ses principaux complices. 1774.

Dès que l'Impératrice fut informée que Pugatscheff étoit dans les prisons de Moscow, elle nomma une commission qui se joignit au sénat, pour faire le procès du rebelle. En même-temps elle eut soin de recommander qu'on se contentât de l'aveu de son crime, sans l'appliquer à la question, et sans exiger qu'il nommât ses complices. Cette Princesse craignoit sans doute que les révélations du coupable ne la forçâssent à trop punir, et ne plongeâssent l'Empire dans de nouveaux troubles.

La sentence de Pugatscheff portoit qu'on lui couperoit les deux mains et les deux pieds; qu'on les montreroit au peuple, et qu'ensuite il seroit écartelé vif. Mais il ne subit point ce barbare supplice. Quelques personnes disent qu'un ordre de la souveraine le lui épargna. D'autres prétendent que le bourreau fut moins inhumain (2) que

(1) Pugatscheff arriva à Moscow au mois de novembre 1774, et fut exécuté le 21 janvier suivant.

(2) Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est qu'après l'exécution de Pugatscheff le malheureux bourreau eut la langue coupée et fut envoyé en Sibérie.

1774. les juges. Quoiqu'il en soit, Pugatscheff fut d'abord décapité, après quoi on mit son corps par quartiers, qu'on exposa en différens endroits de la ville. Cinq des principaux rebelles eurent aussi la tête tranchée. D'autres reçurent le knout et furent envoyés en Sibérie. Telle fut la fin d'une révolte, qui mit long-temps en péril le trône et la vie de Catherine, et qui coûta à l'Empire la destruction d'un grand nombre de villes, et de plus de deux cens cinquante villages, l'interruption des travaux des mines d'Orenbourg, et du commerce de la Sibérie, et le sang de plusieurs milliers d'habitans. Pugatscheff n'auroit sûrement jamais pu conserver la couronne de Russie; mais les mécontens désiroient qu'il la ravît, sans savoir peut-être à qui ils vouloient la donner.

Peu de temps après le supplice de Pugatscheff, l'Impératrice eut une nouvelle occasion de montrer qu'elle savoit être clémente. Elle fit grace à des hommes, qui, à la vérité, n'avoient pas commis des crimes du genre de ceux de ce brigand, mais qui pourtant s'étoient rendus coupables; c'étoient les trésoriers de l'Empire. Ils avoient détourné l'argent de leurs caisses à leur profit. La

mort devoit être le prix de leur crime ; Catherine ne voulut pas même qu'ils fussent jugés. Naturellement irascible et violente, elle affectoit beaucoup de patience et de douceur. — « Ce que je ne puis renverser, » disoit-elle, je le mine et le déracine ». 1774.

LIVRE SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Potemkin devient Favori.—Son exil.—Son rappel.— Manière d'installer et de congédier les Favoris.— Voyage de Moscow. — Pélerinage. — Potemkin veut déterminer l'Impératrice à l'épouser. — Le maréchal Romanzoff vient à Moscow. — Réglement et Edits pour l'Administration de l'Empire. — Les Russes rentrent en Krimée. — Election du Khan Sahim-Guerai. — Zawodoffsky devient Favori. — Mort de la première Epouse du Grand-Duc. — Second Voyage du du Prince Henry de Prusse à Pétersbourg.— Voyage du Grand-Duc à Berlin. — Son second mariage. — Zoritz obtient la place de Favori.

1774. LA place de Favori n'avoit été rendue à Grégoire Orloff que par politique. La politique peut feindre l'amour, mais ne le commande pas. Catherine affectoit pour son ancien amant des sentimens qu'elle n'avoit

plus. Elle lui prodiguoit ses caresses et ne pouvoit lui r'ouvrir son cœur. Orloff se flatoit donc à tort d'être la seule cause du renvoi de Wasielitschikoff. Ce n'étoit point à lui que ce sacrifice avoit été fait. 1774.

Depuis long-temps l'Impératrice remarquoit la beauté mâle et la fierté de Potemkin. Elle se rappelloit, avec complaisance, que le jour de la révolution de 1762, Potemkin étant très-jeune encore, avoit saisi l'instant où elle étoit montée à cheval pour lui offrir sa dragonne. Elle voulut enfin le connoître plus particulièrement; et la première entrevue qu'elle eut avec lui, assura à ce nouvel amant l'avantage sur tous ses rivaux. Wasielitschikoff reçut son congé. Orloff fut repris et fatigua. Potemkin consoloit seul en secret et des peines qu'occasionnoit la guerre, et des craintes qu'inspiroit la rébellion, et de la mésintelligence qui régnoit entre l'ancien Favori et le ministre Panin. Potemkin étoit présomptueux. Ses succès accrurent son orgueil. Il en fut bientôt puni.

Un jour qu'il jouoit au billard avec Alexis Orloff, il osa se vanter de la faveur dont il jouissoit, et il avança qu'il ne tiendroit qu'à lui de faire éloigner de la Cour, tous

1774. ceux qui pouvoient lui déplaire. Alexis Orloff répondit avec hauteur; la querelle s'échauffa; Potemkin reçut un coup qui lui occasionna la perte d'un œil. Ce ne fut pas son seul malheur. Grégoire Orloff, instruit par son frère, courut chez l'Impératrice, et exigea d'elle l'éloignement de Potemkin.

Potemkin se rendit à Smolensko (1), sa patrie, où il resta près d'un an dans la solitude, souffrant beaucoup et de son œil (2), et de l'ennui d'être exilé de la Cour. Tantôt il disoit qu'il vouloit se faire moine; tantôt il prétendoit qu'il deviendroit l'homme le plus puissant de la Russie. Enfin tout-à-coup il écrivit à l'Impératrice pour la prier de songer à lui. Aussitôt l'Impératrice le rappella, et lui rendit toute sa faveur. Orloff étoit depuis quelques jours à la chasse. On profita de son absence pour installer Potemkin au Palais; et quand l'ancien Favori revint, ses plaintes, ses reproches n'empêchèrent pas que le nouveau ne fût conservé.

(1) Potemkin étoit né dans les environs de Smolensko, d'une famille très-ignorée.

(2) On dit qu'il auroit pu guérir de son mal à l'œil, mais que dans son impatience, il creva une légère tumeur qui s'étoit formée sur le côté de la prunelle, et s'éborgna.

Il est nécessaire de faire connoître ici quels étoient les devoirs et les distinctions des Favoris de Catherine. Lorsque cette Princesse avoit fait choix d'un nouveau Favori, elle le créoit son aide-de-camp général, afin qu'il pût l'accompagner par-tout sans qu'on y trouvât à redire. Dès-lors le Favori occupoit au Palais un appartement qui étoit au-dessous de celui de l'Impératrice, et qui y communiquoit par un escalier dérobé. Le premier jour de son installation, il recevoit un présent de cent mille roubles, et chaque mois il en trouvoit douze mille sur sa toilette. Le Maréchal de la Cour étoit chargé de lui entretenir une table de vingt-quatre couverts, et de fournir à toutes les dépenses de sa maison. Le Favori étoit obligé d'accompagner partout l'Impératrice. Il ne pouvoit sortir du Palais, sans lui en demander l'agrément. Il n'osoit pas causer avec d'autres femmes qu'elle; et s'il alloit dîner chez quelqu'un de ses amis, il falloit que la maîtresse de la maison s'absentât. 1774.

Toutes les fois que l'Impératrice portoit ses regards sur un de ses sujets pour l'élever au poste de Favori, elle le fesoit inviter à dîner par quelqu'une de ses confidentes chez

1774. laquelle elle se rendoit comme par hazard. Là, elle causoit avec le nouveau venu, et cherchoit à connoître s'il étoit digne de la faveur qu'elle lui destinoit. Quand le jugement qu'elle en portoit étoit favorable, un regard en instruisoit la confidente, qui avertissoit à son tour celui qui avoit l'honneur de plaire. Le lendemain il recevoit la visite du médecin de la Cour qui venoit examiner l'état de sa santé ; et le même soir il accompagnoit l'Impératrice à l'Hermitage, et prenoit possession de l'appartement qui lui étoit préparé. Ce fut lorsqu'on choisit Potemkin que ces formalités commencèrent. Depuis, elles ont été constamment observées.

Lorsqu'un Favori cessoit de plaire, il y avoit aussi une manière particulière de lui ôter sa place. Il recevoit l'ordre de voyager. Dès-lors la vue de l'Impératrice lui étoit interdite. Mais il étoit certain de trouver au lieu où il se rendoit, des récompenses dignes de l'orgueil de Catherine.

1775. La paix conclue avec les Turcs et la prise du rebelle Pugatscheff, laissèrent à Catherine le temps de se livrer à toute la passion que lui inspiroit son nouvel amant. Il avoit acquis sur elle un empire presqu'absolu. Il le savoit. Il en abusoit. Il en obtenoit des

grâces sans nombre, et quand par un reste de bienséance, elle lui en refusoit quelqu'une, il la forçoit de la lui accorder en montrant de l'humeur et même de la colère (1). Ce fut par des moyens aussi étranges qu'il entra dans le conseil et se fit donner la place de Vice-Président de la guerre. Le comte Czagar Czernischeff (2) en étoit Président. Potemkin, qui ne pouvoit souffrir personne au-dessus de lui, résolut de le perdre dans l'esprit de l'Impératrice et y réussit. Czagar Czernischeff donna sa démission ; et quoique le Favori manquât totalement des connoissances qu'exige l'important ministère de la guerre, il ne balança pas à s'en charger. Tant de présomption lui fit d'abord des ennemis. On lui reprochoit d'entreprendre beaucoup d'affaires et de n'en terminer aucune, de promettre de l'avancement à tout le monde, de ne rien faire pour personne, et de ne s'occuper efficacement qu'à accroître son énorme pouvoir. 1779.

L'Impératrice étoit parvenue à réconcilier Potemkin avec les Orloff, et elle fesoit tous

(1) On prétend qu'il alloit quelquefois jusqu'à la battre, et qu'en cela il ne faisoit qu'imiter Grégoire Orloff.

(2) Celui qui, en 1762, avoit commandé l'armée envoyée en Silésie.

1775. ses efforts pour conserver la paix entr'eux. Quoiqu'elle n'eût pour Grégoire Orloff aucun reste de tendresse, ni peut-être de reconnoissance, elle le ménageoit encore. Pour lui, toujours jaloux, non des plaisirs, mais des honneurs de Potemkin, il demanda à s'éloigner; mais l'Impératrice ne voulut pas y consentir. Elle aima mieux souffrir les scènes scandaleuses auxquelles il l'exposoit en restant à la Cour, que de le voir porter au loin un ressentiment, qui ne pouvoit être dangereux, mais que les circonstances lui faisoient craindre. D'ailleurs, elle avoit encore un autre motif pour le retenir. Elle espéroit que sa présence contiendroit un peu l'audace de son rival. Après avoir long-temps opposé Panin à Orloff, elle cherchoit à opposer Orloff à Potemkin.

Fâché de se voir refuser la permission de s'éloigner, permission qu'on lui avoit autrefois donnée presque malgré lui, Orloff eut une longue explication avec l'Impératrice. Il lui rappella toutes les obligations qu'elle lui avoit. Il lui vanta son zèle, sa fidélité; il osa lui dire qu'elle ne pouvoit lui reprocher que d'être moins jeune que son rival. Catherine l'écouta avec beaucoup de douceur; et sans nier précisément

les torts de l'amante, elle l'assura que l'Impératrice étoit toujours son amie. Employant avec lui cet art de persuader, qui lui étoit si facile, elle le détermina à rester. 1775.

Cependant Orloff ne tarda pas à éprouver un nouveau désagrément. A peine Pugatscheff venoit d'être exécuté que l'impératrice résolut d'aller à Moscow. Elle vouloit à-la-fois jouir du triomphe qu'elle avoit remporté sur un rebelle, et achever de détruire, par sa présence, l'espoir qui pouvoit rester dans l'ame des mécontens. Orloff essaya de la détourner de ce dessein. Potemkin lui conseilla de l'accomplir. Les idées de ce dernier étoient conformes aux désirs de Catherine. Il l'emporta aisément. Elle partit.

Cette Princesse n'ignoroit pas qu'en se rendant à Moscow, elle alloit traverser des provinces, où les Popes jouissoient d'un grand crédit et tenoient le peuple sous le joug de la plus grossière superstition. Elle méprisoit une bigoterie puérile et en abhorroit les dangereux ministres. Mais elle se ressouvint qu'elle s'en étoit servie avec avantage quand elle avoit voulu chasser son époux du trône, et elle crut devoir les employer encore pour ramener les cœurs aliénés et s'attirer la véné-

ration de l'aveugle multitude. Elle emporta
1775. donc un grand nombre de petites images de Saints, qu'elle distribua dans toutes les églises et les chapelles, qui se trouvoient sur sa route. Elle destinoit en outre à la cathédrale de Moscow, une grande image très-richement vêtue et ornée de diamans; et elle la fit placer dans une voiture, qui durant tout son voyage et lorsqu'elle fit son entrée dans Moscow, marcha immédiatement après la sienne.

Six cents hommes de chaque régiment des Gardes avoient précédé son arrivée dans cette ville, et se mirent sous les armes pour la recevoir.

On avoit élevé deux arcs-de-triomphe (1) et préparé une fête superbe. Son cortège étoit brillant; la foule des spectateurs étoit immense; l'ordre et la magnificence règnoient par-tout. Il n'y manquoit que des cris de joie. Le peuple, plus étonné qu'ému, ne donna pas le moindre signe de satisfaction. L'impératrice avoit fait annoncer une diminution d'impôts : mais les cœurs sembloient aussi peu touchés de ses bienfaits que de son faste.

(1) Ces deux arcs-de-triomphe coûtèrent, dit-on, 40 mille roubles.

Le

Le Grand-Duc éprouva un accueil bien différent. Il se vit prodiguer de toutes parts les hommages refusés à sa mère. On prétend qu'un courtisan (1), frappé de ce contraste et cherchant à pénétrer les sentimens de l'héritier du trône, lui dit : — « Vous » voyez combien vous êtes aimé, Prince. » Ah! si vous vouliez!.... » Le Grand-Duc ne répondit rien, mais il lança au courtisan un regard sévère, qui prouvoit que quoiqu'on tardât à lui rendre le trône qui lui appartenoit, il n'en savoit pas moins être un fils respectueux. 1775.

Quelques jours après que l'Impératrice fut arrivée à Moscow, elle alla en pélerinage à un couvent situé à quarante werstes de la ville, et elle fit le chemin à pied, suivie de toute sa cour. Le comte Panin fut le seul qu'elle n'invita pas à cette farce hypocrite. Aussi il disoit pour se venger de cette espèce de défaveur : — « L'Impératrice n'a pas » voulu que je fusse de son pélerinage, » parce qu'elle ne m'a trouvé ni assez » dévot, ni assez courtisan. »

(1) Le comte André Razumoffsky, l'un des fils de l'Hetman. L'autre, qui se nomme le comte Grégoire Razumoffsky, cultive les sciences et vit à Lausanne.

1775. Non-seulement Panin négligeoit de remplir les soins du courtisan, mais les devoirs du ministre. La mollesse et les plaisirs étoient devenus sa principale affaire. Il ne lisoit que rarement les dépêches des ambassadeurs, et bien plus rarement encore il daignoit leur répondre. Cette conduite prêtoit des armes à ses ennemis. Elle favorisoit sur-tout l'ambitieux Potemkin, qui désiroit fortement d'éloigner Panin. En succédant à la faveur d'Orloff, Potemkin avoit osé former les mêmes projets que cet ancien amant. Il croyoit pouvoir prétendre à la main de la Souveraine. Mais il redoutoit la franchise de Panin, son éloquence persuasive, même l'intrigue, dont malgré son indolence ce ministre pouvoit encore faire usage.

Quelles étranges métamorphoses n'opère pas l'ambition! L'homme le plus altier de la Russie, celui qui sembloit le moins fait pour se contraindre, et qui n'ayant aucune sorte de religion les tournoit toutes en ridicule, Potemkin affecta tout-à-coup les dehors de la plus austère piété. Dès le commencement du carême, on le vit renoncer à la bonne chère, qu'il aimoit beaucoup. Il s'astreignit même à ne manger que des racines

et à ne boire que de l'eau. Il se confessoit presque tous les jours. Il avoit eu soin de choisir le même directeur que l'Impératrice. Il l'instruisit de son commerce avec elle, et il le pria de déclarer à cette Princesse que sa conscience allarmée ne lui permettoit plus de se livrer à un amour qui n'étoit point sanctifié par le mariage. Soit que le moine eût été gagné ou non, il s'acquitta fidèlement de sa commission. Catherine ne s'expliqua point avec lui. Mais comme elle avoit aisément deviné le motif des scrupules de Potemkin, elle le fit venir et lui parla avec tendresse, mais avec fierté. Elle lui dit que quoiqu'elle l'aimât, elle étoit assez maîtresse d'elle-même pour vaincre sa passion, et que s'il ne vouloit plus occuper le poste de favori, elle se résoudroit à le remplacer. 1775.

Potemkim humilié, confondu, ne put pas si bien cacher son chagrin, que les courtisans ne le remarquassent. On l'entendit même dire qu'il vouloit prendre les ordres, et se faire sacrer archevêque. Mais l'Impératrice retourna à Pétersbourg (1). Potemkin la

(1) L'Impératrice fit, en traîneau, le voyage de Moscow à Pétersbourg; et quoiqu'elle se détournât

1775. suivit, et oublia bientôt une fausse dévotion, pour se livrer tout entier à l'ambition et aux plaisirs.

Mais les intrigues de la Cour ont détourné quelque temps nos regards d'objets plus dignes de notre attention. Nous ne devons pourtant pas oublier que les plaisirs de Catherine ne l'empêchoient pas de donner des soins au gouvernement de son Empire.

Dans les premiers temps de son séjour à Moscow, cette Princesse y vit arriver (1) le maréchal de Romanzoff, et elle l'accueillit avec la bienveillance que méritoit le plus illustre soutien de son trône. Elle avoit d'abord voulu qu'il entrât à Moscow le même jour qu'elle, et que s'avançant à cheval entre les arcs-de-triomphe qu'on lui avoit élevés, il la rencontrât, sans mettre pied à terre. Mais le brave et modeste vainqueur des Ottomans crut devoir se dérober à ces honneurs. Il sentit qu'en acceptant tout

pour aller voir une Manufacture d'armes, elle ne resta que quatre jours en route.

Pierre-le-Grand alla, dit-on, une fois de Moscow à Pétersbourg en 46 heures, dans un traîneau attelé de 24 chevaux.

(1) Le 20 Juillet.

ce que la reconnoissance lui destinoit, il pourroit blesser l'orgueil impérial. Sa gloire n'excitoit déja que trop l'envie des courtisans, sur-tout celle de Potemkin. Qu'eût-ce été s'il eût partagé les hommages que s'étoit préparés la Souveraine? Il parut donc devant elle, non en triomphateur, mais en soldat qui vient rendre compte de ses victoires. 1775.

Le lendemain l'Impératrice, accompagnée du Grand-Duc, des principaux officiers de l'Empire et de tous ses courtisans, se rendit à pied de l'ancien palais des Czars à la cathédrale de Moscow, pour y assister à une messe solemnelle et au *Te Deum* qu'on chanta à l'occasion de la paix.

A la suite de cette cérémonie, le trésorier particulier de l'Impératrice lut à haute voix la liste des récompenses que cette Princesse accordoit aux généraux qui s'étoient distingués contre les Turcs.

Le maréchal de Romanzoff reçut une terre avec cinq mille paysans, cent mille roubles d'argent comptant, un très-beau service de vaisselle plate, un chapeau auquel étoit attachée une branche de laurier, ornée de pierres précieuses, et estimée trente mille roubles, la plaque de l'ordre de Saint-

1775. Georges et une épaulette en diamans, avec un magnifique bâton de feld-maréchal.

Alexis Orloff eut soixante mille roubles et une épée enrichie de superbes diamans.

Les généraux Paul Potemkin, Panin, Dolgorouky, Soltikoff, Czernischeff et divers autres, reçurent aussi des marques de la munificence de Catherine.

Cette Princesse s'occupoit depuis quelques années d'un réglement pour l'administration intérieure de ses Etats. Elle le fit imprimer à Moscow. Mais elle ordonna qu'il ne seroit d'abord suivi que dans les gouvernemens de Smolensko et de Twer, parce que le peuple de ces deux provinces lui paroissoit le plus intelligent, le plus docile, le plus propre à faire réussir (1) l'essai des loix nouvelles.

Avant de promulguer ce réglement, l'Impératrice se rendit au Sénat dans le plus grand appareil, et elle l'y fit lire et enregistrer en sa présence. Elle y avoit déja fait enregistrer un Ukase, digne de lui attirer la reconnoissance d'un grand nombre de ses sujets. Les habitans des provinces reculées avoient été jusqu'alors obligés de venir à

(1) Le réglement a été depuis successivement introduit dans les autres Provinces de l'Empire.

Pétersbourg ou à Moscow pour faire juger leurs procès. Catherine voulut leur éviter des voyages longs et dispendieux. Elle déclara que les procès seroient dorénavant jugés par les tribunaux des provinces; réservant pourtant aux plaideurs le droit d'appeler du jugement de ces tribunaux à l'un ou à l'autre Sénat et même au conseil de l'Impératrice, mais déclarant que si le premier jugement étoit confirmé, l'appelant paieroit une amende. 1775.

Un autre Ukase répandit la joie parmi les habitans de la Sibérie. La révolte de Pugatscheff avoit long-temps interrompu leur commerce, et la rareté de l'argent en ralentissoit beaucoup les opérations. En remédiant au dernier de ces inconvéniens, l'Impératrice fit oublier le premier. Une banque fut établie à Tobolsk et confiée aux soins de Gotowzoff, qui avoit déja donné des preuves de son intelligence dans la direction de la banque de Pétersbourg. Le commerce de la Sibérie reprit dès-lors son activité.

Le commerce général de l'Empire, surtout, attiroit les regards de Catherine. Elle l'encourageoit de tout son pouvoir ; car elle le regardoit, avec raison, comme la principale source de sa grandeur.

1775. Dans l'Edit (1) qui précédoit le règlement dont nous avons parlé plus haut, l'Impératrice voulant inspirer de l'émulation et donner une sorte de dignité à ceux de ses sujets qui se dévouoient au commerce, les affranchit de la capitation et de l'obligation où ils avoient été jusqu'alors de tirer au sort pour servir au recrutement de l'armée et de la marine. Elle permit en même temps à tous les paysans libres, de se faire inscrire dans l'une des classes des marchands (2), à condition de payer annuellement à la Couronne un pour cent du capital qu'ils emploieroient dans leur négoce.

Ce fut dans le dessein de donner plus d'extension au commerce que Catherine renouvela son traité avec l'Angleterre. Elle

(1) On l'appelle en Russie l'*Edit* ou l'*Oukase de grace*.

(2) Les Marchands ou Négocians Russes sont divisés en trois classes. La première est composée de ceux qui possèdent ou sont censés posséder un capital de 100,000 roubles ; la deuxième de ceux qui ont 50,000 roubles, et la troisième de ceux qui ont seulement 100 roubles. — Ils paient à l'Etat suivant la classe dans laquelle ils sont inscrits ; et on sent bien que l'orgueil l'emporte souvent sur la vérité, même sur l'avarice.

favorisoit aussi l'industrie et l'agriculture. De nouvelles manufactures furent établies. On travailla à rebâtir les villages et à réparer tous les maux que la rebellion de Pugatscheff avoit faits aux colonies des bords du Wolga. Mais malheureusement les hommes auxquels l'Impératrice confioit l'exercice de son pouvoir, ne remplissoient que rarement ses vues. Préposés pour faire aimer son gouvernement à des peuples nombreux, ils le leur faisoient détester. 1775.

Quelques-unes des colonies nouvelles avoient été dévastées par les brigandages des rebelles, et toutes ensemble dépérissoient par la mauvaise administration et l'infidélité des agens russes. Les cent mille colons que Catherine avoit appelés (1) dans ses Etats, et dont la plupart étoient allemands, se trouvoient réduits, dix ans après, à moins de vingt-neuf mille (2), dispersés et languissans dans les environs de Saratof, de Kiof et de Czaritzin.

Catherine étoit encore à Moscow lors-

(1) En 1764 et 1765.

(2) Vingt-huit mille deux cents quatre-vingt-treize personnes des deux sexes, formant sept mille cent quatre-vingt-cinq familles.

1775. qu'elle apprit que quelques officiers venoient de suivre l'exemple du lieutenant-colonel Kischenskoï (1), dont nous avons fait connoître l'indigne conduite. Leurs vexations forcèrent une horde de Baskhirs à se révolter. Non-seulement ces Tartares refusèrent de payer le tribut accoutumé, mais ils massacrèrent les officiers russes, ainsi que les popes qu'on leur avoit envoyés. Ensuite ils placèrent dans les chapelles portatives de ces popes, les images du Dalai-Lamâ, préférant leur antique idolâtrie à une religion dont les sectateurs n'étoient à leurs yeux que des oppresseurs avides. L'Impératrice fit négocier avec eux. On leur donna des officiers moins exacteurs que les premiers, et la horde entière rentra paisiblement sous l'autorité russe.

Tandis que Catherine calmoit les Tartares rebelles de la partie orientale de ses Etats, elle s'efforçoit d'attirer sous son joug ceux de la petite Tartarie. Les conquêtes du prince Dolgorouky avoient disposé un grand nombre des habitans de la Krimée à favoriser

(1) Le même dont la cupidité força 800 mille Kalmouks à quitter la Russie pour se retirer du côté des montagnes du Thibet.

les Russes. Le nouveau Khan Dewlet-Guerai restoit dévoué aux Ottomans ; une partie de son peuple refusoit de lui obéir. La paix étoit déja conclue entre les Turcs et les Russes ; mais les Tartares se battoient encore. Les Russes semoient parmi eux les présens et les dissentions. Ils les excitoient sourdement à la révolte. Quelquefois même ils les soutenoient les armes à la main. Tout-à-coup ils se montrèrent en Krimée avec de nouvelles forces ; et en feignant de vouloir surprendre Dewlet-Guerai, ils eurent soin de lui laisser le moyen de s'enfuir. Dewlet-Guerai en profita. Mais à peine ce Khan eut-il quitté son pays, que les Russes firent élire à sa place Sahim-Guerai, dont ils connoissoient le caractère facile, l'attachement à la Russie. 1775.

Bientôt les Russes construisirent une forteresse entre Kersch et Jeni-Kalé. Les Turcs mécontens de la révolution de la Krimée et des usurpations des Russes, menacèrent de prendre les armes. L'imprudent et foible Sahim-Guerai, conseillé par un agent russe qui résidoit auprès de lui, envoya à Pétersbourg une députation de six myrzas (1). Cet hommage flatoit trop l'orgueil et l'ambition 1776.

(1) Nobles Tartares.

1776. de Catherine pour n'être pas favorablement accueilli. Elle crut voir dans ces myrzas des sujets nouveaux qui venoient lui prêter serment de fidélité. Elle les traita avec amitié, et au moment où ils furent conduits à son audience, on les revêtit de cafetans magnifiques (1). Ils lui demandèrent sa protection pour leur Khan, protection funeste, que ce malheureux Prince a trop chèrement payée.

Le maréchal de Romanzoff avoit déja reçu l'ordre d'assembler une armée sur les bords du Boristhène (2). Tout sembloit annoncer une rupture entre la Russie et la Porte. Mais le prince Repnin, ambassadeur extraordinaire de l'Impératrice à Constantinople, parvint à calmer pour quelque temps les ressentimens du Divan. C'étoit ce que vouloit Catherine. Elle ne désiroit que d'avoir le temps de se préparer à combattre avec avantage. La guerre étoit nécessaire à ses projets d'invasion.

Sans cesse préoccupée de ses grands desseins, Catherine sembloit ne songer qu'aux plaisirs. Son temps étoit si habilement distribué, qu'elle en trouvoit assez pour travailler avec ses ministres, pourcréer de

(1) Ces Cafetans coûtoient 4000 roubles chacun.

(2) Le Dniester.

nouvelles loix, pour écrire elle-même les ordres qu'elle envoyoit à ses ambassadeurs et à ses généraux, pour entretenir une correspondance suivie avec des savans et des artistes, pour donner régulièrement audience à ses sujets, pour assister à tous les amusemens de sa Cour, et pour se livrer aux intrigues galantes. Constante dans son ambition, elle étoit souvent infidèle en amour, et l'art de la coqueterie lui étoit aussi cher qu'au reste des femmes. 1776.

A peine étoit-elle de retour à Pétersbourg, que Potemkin cessa d'être l'objet de sa tendresse. Elle l'accabloit de bienfaits; elle sembloit n'avoir pas assez d'honneurs et de dignités à lui offrir; elle lui promettoit de l'aimer uniquement, et déja son cœur s'étoit décidé pour un autre. Un jeune Ukrainien, nommé Zawadoffsky, possédoit en secret ses faveurs. Elle commença par en faire son secrétaire. Bientôt elle le nomma hautement son favori. Ce changement occasionna une scène qui parut très-étrange à la cour de Catherine. Lorsque cette Princesse donnoit un ordre, il paroissoit impossible de ne pas l'exécuter. Elle vouloit à jamais être obéie. Or, on sait que le favori disgracié recevoit

1776. toujours l'ordre de voyager, et qu'il ne lui étoit plus permis de se présenter devant l'Impératrice jusqu'à ce qu'elle daignât le rappeler. L'altier Orloff lui-même s'étoit soumis à cet usage. Mais Potemkin osa s'y soustraire. Lorsqu'il reçut l'ordre fatal, il feignit de partir, et le lendemain il vint tranquillement se placer vis-à-vis de l'Impératrice, au moment où elle étoit prête à faire sa partie de whist. Sans se plaindre de la téméraire désobéissance de Potemkin, Catherine lui avança une carte, lui dit qu'il jouoit très-heureusement, et ne parla plus de l'éloigner. Potemkin conserva ses emplois, ses honneurs, son crédit, et d'amant, il devint ami de l'Impératrice. Zawadoffsky savoit plaire: mais Potemkin s'étoit rendu utile, et son génie, plus analogue au génie de Catherine que celui d'aucun autre de ses amans, ne cessa pas de la dominer.

Cependant Orloff, qui avoit été trop promptement informé de la disgrace de Potemkin, accourut à Pétersbourg. Il y trouva son rival jouissant encore, non de l'amour, mais de la confiance de la Souveraine. Orloff avoit cru pouvoir reprendre cette confiance, pendant qu'un amant jeune et étranger à la

politique occupoit le cœur de Catherine. Mais il fut bientôt dissuadé; il parut à la Cour, baisa la main de l'Impératrice, et voyant Potemkin auprès d'elle, il repartit à l'instant pour Moscow. 1776.

Les courtisans les plus habitués à observer l'Impératrice, ne pouvoient deviner quel étoit l'amant qu'elle préféroit. Ils ne croyoient pas que Potemkin voulût renoncer aux droits qu'il avoit sur le cœur de cette Princesse. Ils oublioient que l'amour se tait devant l'ambition.

Panin paroissoit plus que jamais plongé dans son apathique indolence. Mais l'Impératrice lui laissoit ses emplois, et parce que ses longs services méritoient cette récompense, et parce qu'il tenoit à un parti très-puissant. Ce parti désiroit de voir le Grand-Duc redemander un trône qui lui appartenoit, et il se seroit sans doute empressé d'appuyer ses réclamations. Mais la sage modération du Prince et son respect pour sa mère repoussoient des projets ambitieux. Cependant l'Impératrice qui oublioit quelquefois ce que son fils ne vouloit pas, pour songer à ce qu'il pouvoit, n'étoit pas sans inquiétude. Elle craignoit tous ceux qu'elle

1776. croyoit capables de donner à ce Prince de hardis conseils, et bien plus encore ceux qui pouvoient s'armer pour lui.

Ces craintes n'avoient point échappé au roi de Prusse. Du fond du Brandebourg il épioit tout ce qui se passoit dans l'ame de Catherine, et il en profitoit habilement. Il savoit qu'il étoit le seul qui pût soutenir efficacement les droits du Grand-Duc. Aussi, dès qu'il vouloit amener l'Impératrice à ses vues, il ne manquoit pas de témoigner beaucoup d'intérêt pour son fils. Les soupçons de Catherine se réveilloient, et pour conserver l'amitié de Frédéric, les sacrifices sembloient ne plus lui coûter.

Le Grand-Duc avoit beaucoup d'amitié pour le comte André Razumoffsky. Il le mettoit de toutes ses parties, et lui témoignoit la plus grande confiance. L'Impératrice qui connoissoit l'esprit audacieux de Razumoffsky, fut allarmée de cette liaison, et résolut de la rompre. Razumoffsky lui en fournit lui-même l'occasion. Catherine remarqua entre lui et la Grande-Duchesse (1) quelques signes d'intelligence. Elle ne balança pas à croire que Razumoffsky n'eût

(1) La première épouse du Grand-Duc.

osé

osé porter des vues téméraires sur la Princesse, et elle en avertit le Grand-Duc. Ce Prince ne put pas se persuader que les soupçons de sa mère fussent fondés ; mais, sans retirer ses bontés à Razumoffsky, il se proposa de l'observer, et il recommanda à son épouse la plus grande réserve. Soit qu'en effet la Grande-Duchesse eût déjà quelque penchant pour Razumoffsky, soit que les obstacles qu'on cherchoit à lui opposer fissent naître ce penchant, elle entretint avec lui une correspondance secrète. Elle fit, dit-on, encore plus : elle chercha à se venger de celle qui avoit rendu sa vertu suspecte à son époux, et elle entra dans des intrigues politiques, qui ne pouvoient que déplaire à l'Impératrice. Que ses projets fussent vrais ou faux, elle n'eut pas le temps de les exécuter. Elle mourut en couches. Sa perte fit imputer à Catherine un crime du plus (1). 1776.

Dès qu'on apprit que la Grande-Duchesse

(1) Ce qui servit à accréditer ce bruit, c'est que la Sage-Femme qui présida aux couches de la Grande-Duchesse, ne tarda pas à faire une grande fortune. Elle vivoit assez familièrement avec l'Impératrice, et tutoyoit le prince Potemkin, et le comte Bezborodko, lesquels alloient souvent dîner chez elle.

1776. venoit d'expirer, l'Impératrice parut accablée de tristesse, et se retira à Czarsko Zelo, où elle emmena le Grand-Duc. Ce prince étoit pénétré d'une véritable affliction. Cependant, après que sa douleur se fut un peu dissipée, il examina les papiers de son épouse, et y trouva des lettres de Razumoffsky. Aussitôt il porta ces lettres à sa mère, et lui demanda vengeance d'un homme qui avoit osé désobéir à ses ordres. L'Impératrice, craignant de donner trop d'éclat à cette affaire, et voulant ménager le fils de l'Hetman qui l'avoit autrefois si bien servie, céda pourtant au ressentiment du Grand-Duc. Mais au lieu de reléguer Razumoffsky en Sibérie, elle l'exila à Venise, avec le titre de son Envoyé extraordinaire. Razumoffsky s'étoit déjà vu confier des ambassades distinguées. Il sentit que cette nouvelle mission n'étoit qu'une marque de défaveur. Il n'hésita pourtant pas à l'accepter. Au bout de quelque temps, l'Impératrice le nomma son ministre à Naples (1). Il y étoit encore lorsque le Grand-Duc voyagea en Italie ; et l'on remarqua qu'en passant par

(1) Le comte André Razumoffsky sembloit être destiné à plaire aux Princesses ; car on assure que la Reine de Naples lui accorda ses bontés.

Naples, le Prince fit défendre à Razumoffsky (1) de se présenter devant lui. 1776.

Peu de jours avant la mort de la Grande-Duchesse, le prince Henri de Prusse arriva à Pétersbourg. Frédéric informé que tandis qu'on travailloit aux démarcations de la Pologne, les commissaires des Puissances co-partageantes ne s'accordoient ni entr'eux, ni avec les Polonais, avoit désiré que son frère allât conférer avec l'Impératrice, et terminât les différends qu'on cherchoit à faire naître entre la cour de Russie et celle de Prusse. Le prince Henri s'empressa de le satisfaire.

On rendit au prince Henri les mêmes honneurs que la première fois qu'il étoit venu en Russie. Il entra fort tard dans la capitale. C'étoit la veille de Pâques. L'Impératrice, toujours attentive à flatter l'esprit superstitieux de la multitude, passa la plus grande partie de la nuit à l'église avec toute sa cour. Le prince Henri ne la vit que le lendemain. Il s'entretint souvent avec elle en particulier des obstacles élevés en Pologne, et il n'eut pas de peine à les détruire. Ce

(1) En 1781.

1776. fut dans un de ces entretiens que l'Impératrice ayant fait quelques objections, le prince Henri lui dit tout-à-coup : — « Madame, je vois un moyen sûr de trancher » toutes les difficultés. Il vous déplaira peut-» être, à cause de Poniatowsky : mais vous » devez l'approuver ; car on peut offrir à ce » Monarque des dédommagemens qui vaudront mieux pour lui, que le trône sur » lequel il chancelle sans cesse. — Il faut » partager le reste de la Pologne ». —

Cette idée plut à l'ambitieuse Catherine, et l'anéantissement de la Pologne fut décidé.

A peine les funérailles de la Grande-Duchesse étoient-elles achevées, que l'Impératrice songea à donner une seconde épouse à son fils. Elle dit au prince Henri qu'elle avoit jeté les yeux sur la princesse de Wurtemberg, sa nièce, et qu'elle désiroit de l'unir au Grand-Duc.

La princesse de Wurtemberg étoit déjà promise au Prince héréditaire de Darmstadt. Mais le prince Henri jugeant que l'empire de Russie devoit être pour elle d'un bien plus grand prix que le landgraviat de Hesse, s'occupa sur-le-champ de la dégager de ses

liens. Il expédia un courrier au roi de Prusse pour lui faire part des intentions de l'Impératrice, et le prier d'y donner son assentiment. Frédéric ne balança pas. L'union proposée par son frère étoit trop favorable au projet de resserrer les liens entre la Russie et la Prusse, pour qu'il ne se chargeât pas de la faire réussir. Il savoit l'amour que la Princesse de Wurtemberg avoit inspiré au Prince de Hesse-Darmstatd; mais quand il s'agissoit d'intérêts politiques, qu'étoit l'amour aux yeux de Frédéric? Il parla lui-même au jeune Prince et profita si habilement de l'ascendant qu'il avoit sur lui, que cet amant crut qu'il étoit de son devoir et de sa gloire de faire le sacrifice de sa passion. 1776.

Sûr de la condescendance du prince de Hesse-Darmstatd, Frédéric en instruisit le prince Henri, et lui manda que les parens de la princesse de Wurtemberg ne s'opposeroient pas à l'élévation de leur fille. Il invita en même-temps le Grand-Duc à venir à Berlin, parce qu'il désiroit qu'avant de rien conclure, ce Prince vît la nouvelle épouse qu'on lui destinoit. Il étoit lui-même bien aise de saisir cette occasion, pour connoître personnellement le Grand-Duc.

1776. L'Impératrice satisfaite de tous ces arrangemens, fit faire des préparatifs considérables pour que son fils accompagnât le prince Henri. Elle assigna quarante mille roubles pour le voyage de la princesse de Wurtemberg. Elle appela à Pétersbourg le maréchal de Romanzoff, qui résidoit dans son gouvernement d'Ukraine, et le chargea de suivre le Grand-Duc à Berlin. — « Ce n'est, dit-» elle, qu'à l'amitié du prince Henri et au » zèle du plus illustre appui de mon trône, » que je peux me résoudre à confier mon » fils. »

Le Grand-Duc partit le premier de Czarsko-Zelo (1); le lendemain le prince Henri prit congé de l'Impératrice. Quels que fussent les sentimens de cette Princesse, elle parut très-émue en les voyant s'éloigner l'un et l'autre. A peine s'étoient-ils joints à Riga, qu'ils reçurent plusieurs lettres d'elle. Voici celle qu'elle écrivit de sa main au prince Henri.

» Je prends la liberté d'envoyer à votre » Altesse Royale les quatre lettres dont

(1) Le maréchal de Romanzoff, le comte Nicolas Soltikoff, le Prince Kourakin et le Boyard Narischkin, l'accompagnoient.

» je lui ai parlé, et dont ELLE veut
» se charger. La première est pour le 1775.
» Roi son frère, et les autres pour les
» Princes et Princesses de Wurtemberg.
» J'ose la prier, si le cœur de mon fils
» se détermine pour la Princesse Sophie
» Dorothée, comme je n'en doute pas,
» d'employer les trois dernières selon
» leur destination, et de les appuyer de
» l'éloquence persuasive dont Dieu l'a
» douée.

» Les preuves convaincantes et reïtérées
» qu'ELLE ma données de son amitié, la
» haute estime que j'ai conçue pour ses
» vertus, et l'étendue de la confiance qu'elle
» m'a inspirée, ne me laissent aucun doute
» sur le succès d'une affaire qui me tient
» tant au cœur. Pouvois-je la mettre en de
» meilleures mains?

» Votre Altesse Royale est assurément un
» négociateur unique : qu'elle pardonne
» cette expression à mon amitié. Mais je ne
» crois pas qu'il y ait d'exemple d'une af-
» faire de cette nature, traitée comme celle-
» ci. Aussi est-ce la production de l'amitié
» et de la confiance la plus intime.

« Cette Princesse en sera le gage. Je ne

1776. » pourrai la voir sans me ressouvenir
» comment cette affaire a été commen-
» cée, menée et finie, entre la Maison
» Royale de Prusse et celle de Russie.
» Puisse-t-elle perpétuer les liaisons qui
» nous unissent!

« Je finis en remerciant bien tendrement
» votre Altesse Royale de tous les soins et
» de toutes les peines qu'elle s'est donnés ;
» et je la prie d'être assurée que ma re-
» connoissance, mon amitié, mon estime,
» la haute considération que j'ai pour ELLE,
» ne finiront qu'avec ma vie. »

CATHERINE.

A Czarsko-Zelo, le 11 Juin 1776.

Après avoir séjourné vingt-quatre heures à Riga et avoir vu manœuvrer plusieurs régimens campés à quelque distance de la ville, les deux Princes se rendirent à Mittau où ils furent accueillis par le duc de Courlande (1). Ce duc étoit le fils du fameux Biren, qui venoit d'achever avec tranquillité sa longue et orageuse carrière. Le Grand-

(1) Le Duc Charles.

Duc reçut à Berlin les honneurs dûs à l'hé- ritier du trône de Russie. Le prince Henri le présenta au Roi, qui étoit venu au-devant de lui jusqu'à l'entrée de son appartement. Le Grand-Duc lui dit en l'abordant : 1776.

« Sire, les motifs qui m'amènent des ex-
» trémités du Nord jusques dans ces heu-
» reuses contrées, sont le désir de vous
» assurer de l'amitié qui doit à jamais unir
» la Russie et la Prusse, et l'empresse-
» ment de voir une Princesse destinée à
» monter sur le trône des Moscowites. En
» la recevant de vos mains, j'ose vous
» promettre que cette Princesse en sera
» plus chère et à moi et à la nation sur
» laquelle elle régnera. Enfin j'obtiens ce
» que je souhaitois depuis long-temps; je
» puis contempler le plus grand des héros,
» l'admiration de notre âge et l'étonnement
» de la postérité.

Frédéric se hâta de lui répondre : — « Je
» ne mérite point tant d'éloges, Prince.
» Vous ne voyez en moi qu'un pauvre valé-
» tudinaire à cheveux blancs. Mais croyez
» que je me regarde comme très-heureux
» de recevoir dans ces murs le digne hé-
» ritier d'un puissant Empire, le fils uni-

1776. » que de ma meilleure amie, de la grande (1)
» Catherine. »

Le Monarque prussien se tourna alors vers le maréchal de Romanzoff, et ajouta : » Vainqueur des Ottomans, soyez le bien » venu ! Je trouve beaucoup de ressem- » blance entre vous et mon général Win- » terfeld (2). »

« Sire, repartit le maréchal, je serois flatté » de ressembler, même imparfaitement, à » un général qui s'est si glorieusement » distingué au service de Frédéric. »

« Ah ! répliqua le roi, vous devez bien » plutôt vous énorgueillir des victoires qui » feront passer votre nom jusqu'à la posté- » rité la plus reculée. (3) »

(1) Malgré ce langage, Frédéric avoit écrit et fait circuler à Berlin une lettre anonyme, dans laquelle il parloit des foiblesses de la *grande* Catherine avec une vérité si exacte qu'elle ressembloit à de la satyre.

(2) Le général Winterfeld étoit très-aimé du roi de Prusse. Ce fut lui qui sauva l'armée que le Prince héréditaire, père du roi actuel, commandoit dans la Lusace lorsqu'il se brouilla avec son frère.

(3) Frédéric estimoit beaucoup le brave Romanzoff. Les complimens qu'il lui adressoit, rappellent ce qu'il

Après une demi-heure d'entretien avec Frédéric, le Grand-Duc se rendit chez la Reine, où toute la Cour étoit rassemblée. Il y vit la princesse de Wurtemberg. Leur mariage fut aussitôt décidé. 1776.

Les fêtes se multiplièrent à Charlottenbourg, à Postdam, à Sans-Souci. Mais celle qui dût être la plus agréable au maréchal de Romanzoff, fut le spectacle des exercices de la garnison de Postdam. Frédéric fit manœuvrer ses troupes par bataillons quarrés, à l'imitation de la sanglante bataille de Kayal, où les Russes avoient complètement vaincu les Ottomans.

Le prince Henri mena ensuite le Grand-Duc à Rheinsberg, où il lui donna une fête qui dura quatre jours, et dans laquelle il étala

dit quelques années auparavant au feld-maréchal Razumoffsky, ancien Favori de l'Impératrice Elizabeth. — Razumoffsky étoit présent à une revue que Frédéric passoit à Postdam. Ce Prince lui demanda comment il trouvoit les évolutions ? — Razumoffsky, un peu embarrassé, répondit : — » Sire, je ne suis qu'un » Général civil. » — » Oh ! répliqua Frédéric, nous » ne connoissons pas cela ici. »

1776. non moins de goût que de somptuosité (1).

En quittant Rheinsberg, Paul Pétrowitz retourna à Pétersbourg. La princesse de Wurtemberg ne tarda pas à s'y rendre. Elle embrassa la religion grecque, et fut unie au Grand-Duc (2). Vingt ans après leur mariage, ces deux époux sont montés ensemble sur le trône de Russie. (3)

Catherine ayant donné une seconde épouse à son fils, étendu les bornes de son vaste

(1) Je n'ai point parlé des présens que l'Impératrice fit au Prince Henri et à sa suite. Ils furent magnifiques ainsi que ceux que le Grand-Duc distribua à la Cour de Berlin, et ceux qu'il reçut lui-même. Frédéric lui donna, entr'autres choses, douze chevaux de selle de la plus grande beauté.

(2) De ce mariage sont nés trois Princes et cinq Princesses.

Les Princes sont : *Alexandre Paulowitz*, né le 12 Décembre 1777. — *Constantin Paulowitz*, né le 27 Avril 1779. — Et *Nicolas Paulowitz*, né le 2 Juillet 1796.

Les Princesses sont : *Alexandra Paulowna*, née le 27 Juillet 1783. — *Hélène Paulowna*, née le 13 Décembre 1785. — *Marie Paulowna*, née le 4 Février 1786. — *Catherine Paulowna*, née le 10 Mai 1788. — *Anne Paulowna*, née le 7 Janvier 1795.

(3) A la mort de Catherine II, arrivée le 17 Novembre 1796.

PAUL PETROWITZ,

Empereur de Russie.

Tardieu sc.

Empire et éteint les feux de la révolte dans les provinces les plus éloignées, sembloit ne devoir plus s'occuper qu'à jouir tranquillement de sa puissance. Mais le repos n'étoit point fait pour son ame ambitieuse; les plaisirs paisibles ne suffisoient point à son génie inquiet. Elle vouloit encore acquérir de la gloire, ou plutôt de la célébrité, qu'elle confondit trop souvent avec la vraie gloire; et il n'étoit rien qu'elle ne sacrifiât à cet orgueilleux désir. Quand ses armées cessoient de remporter des victoires au-delà de ses frontières, il falloit que la Renommée lui préparât un autre genre de triomphe. L'Europe retentissoit des actes éclatans de sa munificence, des encouragemens qu'elle donnoit aux Sciences et aux Arts, des prix qu'elle assignoit aux talens, des bienfaits qu'elle répandoit sur des étrangers, et des nombreuses institutions qu'elle créoit pour augmenter l'industrie et les richesses de ses peuples. Quelques flateurs, bien payés, racontoient emphatiquement tous ces faits, et les échos des gazettes en multiplioient le récit. L'Académie de Pétersbourg, qui comptoit parmi ses membres plusieurs hommes justement célèbres, mais qui n'étoit pas la moins louan- 1776.

1776. geuse des Académies, fit quelquefois l'apothéose prématurée de Catherine. Quand cette Princesse ne se rendoit pas à ses séances, on élevoit à la place qu'elle devoit occuper un buste qui la représentoit avec les attributs de Minerve. Il faut pourtant convenir que Catherine ne ressembloit pas en tout à la chaste fille de Jupiter.

Grégoire Orloff, revenu à la Cour sans y être appelé, sembloit s'être insensiblement accoutumé à voir Potemkin occuper la première place auprès du trône de Catherine. Potemkin, fier de son crédit et plus jaloux de conserver un pouvoir plus absolu que l'amour de l'Impératrice, la laissoit tranquillement se livrer à son goût pour Zawadoffsky. Depuis dix-huit mois celui-ci remplissoit la place de favori subalterne, quand tout-à-coup son ambition se réveilla. Il avoit devant les yeux l'exemple de Potemkin. Il crut qu'il pourroit, comme lui, passer des bras de l'Impératrice à la place de premier ministre. Mais, pour y parvenir, il falloit en chasser Potemkin. Il y travailla avec ardeur. Il essaya de rendre le despotisme de Potemkin odieux à la Souveraine. Il se fit seconder par des officiers mécontens, par des courtisans en-

vieux, par des femmes adroites. Potemkin instruit de ces intrigues et plus habile que son rival, résolut de le perdre. Le hazard lui en fournit presqu'aussitôt l'occasion. 1776.

Un jeune servien, nommé Zoritz, officier de hussards, vint à Pétersbourg pour demander de l'avancement. Il étoit grand, très-bien fait et propre à exciter les désirs d'une femme voluptueuse. Potemkin, qui connoissoit l'inconstance et les goûts ardens de Catherine, donna à Zoritz un brevet de capitaine et le fit trouver sur le passage de cette Princesse. Elle ne manqua pas de le remarquer. Le lendemain Zawadoffsky fut congédié. Zoritz prit sa place.

Zawadoffsky, qui avoit déjà reçu beaucoup de bienfaits de l'Impératrice, eut, au moment de son départ, une gratification de quatre-vingt-dix mille roubles, un surcroît de pension de quatre mille, et une terre considérable.

Zoritz reçut en même-temps une terre de cent vingt mille roubles, avec les présens accoutumés. Ce nouvel amant, sans éducation, sans expérience, ne pouvoit faire ombrage à l'altier Potemkin. Content de

1776. servir obscurément aux plaisirs de l'Impératrice, il ne profitoit de sa faveur que pour assurer le crédit de celui à qui il la devoit. Ce n'étoit qu'avec Potemkin que Catherine pesoit les destinées de l'Europe.

LIVRE HUITIÈME.

ARGUMENT.

Relations entre la Russie et le Danemarck. — Conduite des ministres Russes à Copenhague. — Fortune et malheur de Struensée. — Portrait de Bernstorff. — Cession du Schleswig. — Etat de la Suède. — Révolution de 1772. *— Voyage de Gustave III à Pétersbourg. — Dispositions hostiles des Turcs. — Traité de Constantinople. — Fêtes. — Désastres. — Renvoi du Favori Zoritz. — Rimsky Korzakoff lui succède.*

DEPUIS l'élévation de Catherine II au trône de Russie, la Cour de Pétersbourg n'avoit point cessé d'entretenir des relations avec celle de Copenhague, ou plutôt d'exercer son influence sur elle. Cette influence, ouvrage de Pierre-le-Grand, avoit éprouvé quelqu'interruption sous ses successeurs (1). 1776.

(1) Par exemple, sous Catherine Première, dont la fille avoit épousé l'héritier de la Maison de Holstein-Gottorp, dès long-temps en querelle avec la Maison d'Oldenbourg.

1776. Catherine II lui rendit toute sa force. Cette Princesse n'hérita point de la haîne et des projets de Pierre III contre le Danemarck; elle ne le fit attaquer ni par ses escadres, ni ses armées: mais elle sut le tenir long-temps flottant entre l'espérance d'obtenir l'entière cession du Schleswig et la crainte de se voir privé de cette importante possession.

Un autre intérêt encore tenoit la Cour de Copenhague attachée à celle de Pétersbourg. Elle ne se flattoit de pouvoir être parfaitement rassurée contre l'ambition des rois de Prusse et de Suède, que par l'alliance de la Russie; aussi faisoit-elle des efforts continuels pour resserrer les nœuds de cette alliance. On la vit souvent, sous le règne de l'Impératrice Elisabeth, acheter par des présens, la bienveillance des Ministres et des Favoris de cette Princesse, et quelquefois même les pensionner (1). Pouvoit-elle donc être moins généreuse envers ceux de Catherine, ou étoient-ils eux-mêmes plus difficiles que les premiers? Quoi qu'il en soit,

(1) La Cour de Danemarck faisoit des présens considérables aux Schouwaloff, aux Narischkin et à quelques autres Courtisans. Elle pensionnoit les Conseillers-d'Etat Wolkoff et Olzewieff.

dès que Catherine se crut affermie sur son trône, elle voulut dominer le Danemarck comme le reste du Nord, et ne prit plus soin de le ménager. 1776.

Elle commença par payer d'ingratitude le comte de Ranzau-Alchberg, qui étoit ministre de Danemarck à Pétersbourg, en 1762. Ranzau, témoin des préparatifs que faisoit Pierre III pour conquérir le Holstein, s'attacha au parti de l'Impératrice, et se lia même étroitement avec Grégoire Orloff. L'Impératrice se servit de lui pour travailler à rendre odieux les projets de guerre de son époux; et Orloff le mit dans le secret de la conspiration qu'on tramoit contre ce Prince. Flatté de cette confidence, Ranzau donna à Orloff des conseils utiles et le seconda de tout son pouvoir. La conspiration réussit. Ranzau fut d'abord bien accueilli de l'Impératrice; mais bientôt la froideur, même le dédain succédèrent à ces premiers mouvemens de satisfaction, et Ranzau très-mécontent de l'Impératrice et du favori, reprit la route du Danemarck.

Catherine qui se plaisoit sans doute à humilier la cour de Copenhague, choisit Saldern pour son Envoyé extraordinaire auprès

1776. de cette cour. Saldern, né dans le Holstein de parens très-obscurs, avoit d'abord occupé un petit emploi à Tritau, d'où il s'étoit fait éconduire pour quelque malversation; ensuite il alla chercher fortune en Russie. Intrigant et audacieux, il s'introduisit à la Cour et y réussit ; et lorsque l'Impératrice l'envoya à Copenhague, il s'y conduisit avec une insolence qui rappeloit encore mieux son extraction et la honte qu'il avoit eue d'être chassé de son premier emploi. Il osoit parler au monarque danois et à ses ministres avec une hauteur révoltante. Il vouloit être instruit de toutes les affaires, et dictoit d'un ton menaçant la manière dont on devoit les décider. Ce fut Saldern qui, contre l'opinion du conseil et le vœu du peuple, détermina le roi de Danemarck à faire un voyage en France et en Angleterre, voyage dont les suites ont été si funestes à ce foible Prince et à son imprudente épouse!

Saldern ne se contentoit pas de se faire instruire des affaires d'Etat, il s'immisçoit dans les détails de la maison du monarque, et dirigeoit ses moindres actions. Il plaçoit auprès de lui les personnes sur le dévoûment desquelles il comptoit, et en écartoit toutes

celles qui lui sembloient contraires. Il exerçoit enfin un despotisme à-la-fois arrogant et minutieux (1). 1776.

Lorsque l'Impératrice rappela Saldern de Copenhague, elle le remplaça par Philosophoff, non moins orgueilleux, et non moins jaloux de maintenir l'ascendant de sa cour. Philosophoff acquit bientôt en Danemarck le même crédit que son prédécesseur. Ce n'étoit pas, à la vérité, fort difficile ; le monarque étoit foible, son conseil timide. Le ministre russe n'avoit qu'à prononcer le nom du Holstein, pour voir tout plier devant ses volontés. Nous citerons ici un exemple de l'autorité inquisitoriale que s'étoit arrogée Philosophoff.

Le comte de Saint-Germain (2) étoit

(1) La jeune reine Caroline Mathilde avoit pour Grande-Maîtresse de sa maison et pour Favorite, Madame de Pless, femme aimable et remplie d'esprit. Cette Dame, indignée de la manière dont Saldern avoit subjugué le Roi, crut devoir faire quelques représentations à ce Prince. Le Roi eut la foiblesse d'en parler à Saldern ; celui-ci demanda aussitôt l'éloignement de Madame de Pless ; et malgré les sollicitations de la reine, Madame de Pless fut renvoyée.

(2) Le même qui avoit quitté la France pour aller servir le Danemarck, et qui ensuite revint en France, où il fut Ministre de la guerre.

1776. chargé en Danemarck du ministère de la guerre. Etroitement lié avec le comte de Gortz, officier allemand très-distingué, il lui offrit de l'emploi dans l'armée danoise, après en avoir obtenu l'agrément du monarque. Philosophoff en fut instruit; et soit qu'il eut quelque raison particulière de haïr le comte de Gortz, soit qu'il ne voulut pas qu'un officier de mérite entrât au service du Danemarck, il écrivit aussitôt au Roi : — « Je viens d'apprendre que vous aviez » offert du service au comte de Gortz. J'ai » ordre de ma cour de rompre toute com- » munication avec la vôtre et de quitter » Copenhague, plutôt que de permettre que » cet homme intrigant et dangereux de- » meure auprès de vous. » — Il n'en fallut pas davantage pour empêcher le comte de Gortz de voir effectuer les offres qu'on lui avoit faites.

Cependant le crédit de Philosophoff diminua, à mesure que s'accrut celui de Struensée, et ce ne fut qu'au moment de la sanglante catastrophe de ce dernier, que le ministre russe reprit son influence. Philosophoff fit d'abord de vains efforts pour éloigner Struensée de la Cour. Il avoit contre lui un

double motif de haine. Il savoit que Struensée étoit opposé au parti russe, et il ne pouvoit oublier qu'il lui avoit fait perdre les faveurs d'une des plus jolies femmes de Copenhague. En outre, Philosophoff soutenoit le vieux comte de Bernstorff (1), dévoué à la Russie, et écarté du ministère par Struensée. 1776.

Nous n'essayerons point de retracer ici ces intrigues. On sait quel fut le sort de Struensée, qui, de médecin, devint amant de la jeune reine Caroline-Mathilde, et premier ministre, et à qui son orgueil et ses imprudences suscitèrent des ennemis qui le traînèrent bientôt à l'échafaud (2). On sait que la Reine fut elle-même emprisonnée, exclue du

(1) Oncle du Ministre actuel. — Philosophoff, qui avoit besoin d'aller prendre les eaux de Pyrmont, ne voulut point partir sans avoir obtenu du Roi de Danemarck la promesse de ne faire aucun changement dans le ministère des affaires étrangères pendant son absence. Il partit. Bernstorff fut aussitôt renvoyé, et Ranzau Aschberg mis à sa place, Ranzau Aschberg que l'ingratitude de Catherine avoit rendu l'irréconciliable ennemi de la Russie.

(2) Frédéric II dit en apprenant la révolution du Danemarck : — » Struensée est un sot. Il ne faut » coucher avec les Reines que lorsqu'elles règnent, » et qu'on est Généralissime de leurs troupes. » —

1776. trône et exilée à Zell, où elle mourut de l'excès de sa douleur (1). Le ministre russe vit avec joie les succès de la conspiration tramée contre Struensée et la jeune Reine, et il en recueillit les fruits. La reine douairière, Julie-Marie (2), qui avoit fait la révolution, tenoit dans ses mains les rènes de l'Etat. Cette Princesse étoit loin d'avoir, pour la Russie, autant de dévoûment que le malheureux roi sous le nom duquel elle gouvernoit. Mais elle étoit trop habile pour ne pas sentir la nécessité de ménager Catherine et son intrigant ministre.

Ranzau fut renvoyé. Son esprit remuant inquiétoit la Reine, qu'il avoit si bien servie. Mais quoiqu'elle voulut l'écarter parce qu'elle

(1) Elle mourut au commencement de l'année 1776. Elle s'étoit fait beaucoup aimer du peuple de Zell, parce qu'elle employoit en actes de bienfaisance la plus grande partie de la modique pension que lui faisoit la Cour de Danemarck. Le jour qu'on apprit à Copenhague la mort de cette Princesse, il devoit y avoir bal à la Cour. On voulut cacher que Caroline Mathilde n'étoit plus : mais cette nouvelle se répandit bientôt ; ce qui n'empêcha pas que le bal n'eût lieu.

(2) Sœur du prince Ferdinand de Brunswick et du malheureux duc Antoine Ulric, que Catherine retenoit en prison à Kolmogory, près d'Archangel.

le redoutoit, elle feignit de ne prendre ce parti que par égard pour la Russie. 1776.

Le vieux comte de Bernstorff étoit déja mort. Philosophoff désira que le neveu de ce ministre prît la place qu'on lui avoit enlevée. Il l'en croyoit digne, sans doute, par son attachement à la Russie; les Danois ont dû juger qu'il l'étoit davantage par l'habileté avec laquelle il a travaillé au bonheur de son pays.

Bernstorff étoit d'une taille avantageuse et avoit une figure noble. Il se distingua dès sa jeunesse par sa politesse, sa modestie, la justesse de son esprit et l'éloquence la plus persuasive. A mesure qu'il avança en âge, ses heureuses qualités se fortifièrent et lui valurent l'estime générale de ses compatriotes. Vivant à la cour et livré à l'étude de la politique, il n'en étoit ni moins simple dans ses manières, ni moins franc dans ses discours. Homme d'état, il étoit très-sensible; ministre, il tenoit fidèlement sa parole. Diligent et infatigable dans le travail, il avoit une conception facile et une manière heureuse d'expliquer ses idées (1). Ennemi de la

(1) Très-accessible, très-communicatif, il donnoit fréquemment audience, et il n'étoit guère de particulier

1776. flaterie, indifférent pour les plaisirs, montrant une présence d'esprit rare et une humeur toujours égale, il ne se laissoit point détourner du but qu'il s'étoit proposé. On ne le vit jamais énorgueilli par le succès, ni abattu par les revers. S'il triomphoit, il savoit qu'il auroit bientôt de nouveaux obstacles à surmonter; s'il échouoit, il voyoit toutes les ressources que la fortune pouvoit encore lui offrir. Son seul défaut, peut-être, étoit un peu trop d'attachement à ses opinions, qu'il défendoit toujours avec chaleur. Mais ce défaut même avoit l'avantage de prouver que Bernstorff ne trompoit, ni ne vouloit jamais tromper. Issu d'une famille de l'électorat d'Hanovre, Bernstorff avoit une grande prédilection pour la nation anglaise. Il savoit aussi tout ce qu'il devoit d'égards à la cour de Russie. Malgré cela il n'en étoit pas moins juste envers les autres puissances; et n'en recherchoit pas

un peu aisé en Danemarck, qu'il ne connût et dont il ne fût connu personnellement. Aussi n'ai-je jamais vu dans aucun pays un homme aussi généralement aimé et estimé. — On sait que c'est à lui qu'est dû l'affranchissement des paysans Danois, et la cessation de la traite des Nègres. Une colonne élevée près de Copenhague atteste à la postérité la reconnoissance des paysans.

avec moins de zèle les avantages du Danemarck, auquel il consacroit tous les momens de sa vie (1). 1776.

A peine entré dans le ministère, Bernstorff, fidèle aux principes de son oncle, s'occupa d'obtenir de la Russie la cession de la partie (2) du Holstein sur laquelle elle avoit conservé des droits. Il n'ignoroit pas combien la corruption des ministres russes étoit intéressée à tenir le Danemarck dans leur dépendance; mais ce fut dans l'excès même de cette corruption qu'il entrevit un des moyens de s'en affranchir. Il savoit aussi que l'orgueil de Catherine se résoudroit difficilement à abandonner la moindre partie de ses états, et il entreprit de se servir de cet orgueil même pour la faire consentir à cet abandon. Philosophoff fut gagné le premier. Plusieurs chefs du gouvernement, des favoris, des commis vendirent leurs discours ou leur silence. L'avide Saldern, séduit par des présens considérables, n'hésita point à faire entendre un langage tout différent de celui

(1) Le comte de Bernstorff est mort à Copenhague le 21 Juin 1797. S'il vivoit encore, nous n'aurions point imprimé son éloge.

(2) Le Schleswig.

1776. qu'il avoit tenu jusqu'alors, et se chargea lui-même de la négociation. Il représenta à l'Impératrice qu'il étoit au-dessous de sa dignité de conserver une foible principauté qui la rendoit dépendante de l'Empire d'Allemagne. La fière Catherine qui se sentoit en effet blessée de cette espèce de sujétion, crut que des discours, dictés par la cupidité, n'étoient dûs qu'à l'intérêt qu'on prenoit à sa gloire. Elle céda tous ses droits sur le Holstein, pour les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, qu'elle abandonna en même-temps au prince évêque de Lubeck : le traité d'échange fut signé à Kiel, le 16 novembre 1773.

Cet évènement occasionna la plus grande joie à Copenhague. On y célébra avec pompe le jour où le traité avoit été signé (1). Il n'en fut pas de même à Pétersbourg. Catherine ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle avoit été dupe de l'habileté de Bernstorff.

(1) Bernstorff reçut les témoignages les plus flatteurs de la reconnoissance de ses compatriotes. Les bienfaits de la Cour s'étendirent sur toute sa famille. La veuve du vieux Bernstorff, son oncle, fut gratifiée, et reçut une lettre du Roi et le portrait de ce Prince, sur un médaillon autour duquel étoit écrit : — » *A l'honneur* » *du 16 Novembre 1773.* » —

Saldern, dont les torts furent aisément prouvés, tomba dans la disgrace. Mais l'Impératrice se consola de la perte du Holstein par l'assurance de conserver dans le Danemarck un allié soumis et toujours prêt à la servir contre la Suède. 1776.

Plus rapprochée de la Russie, la Suède a excité tour-à-tour les craintes et l'ambition de la cour de Pétersbourg. Pierre-le-Grand avoit résolu d'anéantir cette puissance; et les victoires de Charles XII ne l'empêchèrent pas de lui enlever quatre de ses plus belles provinces (1). Les successeurs de ce Prince ont hérité de ses projets, et la nation russe conserve une haine implacable contre un peuple qu'elle a fini par vaincre, mais qui lui a fait acheter ses conquêtes par des torrens de sang. Toute guerre contre la Suède ne peut que plaire à cette nation féroce et vindicative. Tout moyen d'écraser ses rivaux ne peut qu'être cher à la cour de Russie.

La noblesse suédoise, divisée en deux factions qu'on désigne sous les noms de *Bonnets* et de *Chapeaux* (2), n'a que trop

(1) La Livonie, l'Esthonie, la Carélie, l'Ingrie.

(2) On sait que le parti des chapeaux a toujours été dévoué à la France comme celui des Bonnets l'est à la Russie.

favorisé par ses dissensions, l'ambition de
1776. la Russie. Lorsque sous le règne de l'Impératrice Elisabeth, le comte Panin fut ministre de cette Princesse à Stockholm, l'argent qu'il sema avec profusion, et les liaisons qu'il forma (1), lui donnèrent un ascendant dont il se servit habilement pour opposer le sénat à la cour. Il dirigeoit l'un par ses intrigues; il contenoit l'autre par la crainte. Le comte Ostermann l'imita depuis et le surpassa. Plus ardent, plus actif que Panin, il tint la Suède dans une sorte d'asservissement, et l'on peut dire que tant que vécut Frédéric Adolphe (2), le ministre de Russie règna dans Stockholm. Le but de ce ministre n'étoit sans doute que de disposer la Suède à devenir une province russe; mais il flatoit les nobles de l'espoir d'en faire une république, sous la protection de la Russie, projet conçu depuis long-temps et par eux et par milord Carteret, ambassadeur d'Angleterre (3).

(1) Il étoit amant déclaré de la comtesse de Lovenhielm, qui avoit un grand crédit dans le parti des bonnets.

(2) Il mourut en 1771. Gustave III lui succéda.

(3) Il y a une cinquantaine d'années.

A son avènement au trône, Gustave III, humilié de l'influence de la Russie et de l'autorité du sénat de Stockholm, tenta de s'affranchir de ce double joug. 1776.

Le parti des Bonnets, qui dominoit dans le sénat, eut aussi la prépondérance dans la diète de 1772. Fier du pouvoir dont il avoit si souvent abusé sous Frédéric Adolphe (1), il voulut en étendre les bornes sous son successeur, et prescrivit à ce Monarque une formule de serment différente de celle qu'exigeoient les loix fondamentales de l'état. Gustave III signa cette formule sans la lire, se réservant, sans doute, par-là un prétexte pour rompre l'engagement qu'on lui faisoit contracter.

Ce prince, qui avoit déja mis toute sa confiance dans les comtes de Scheffer (2) et de Salza, se concerta avec eux et l'ambassadeur de France, Vergennes, et ils tra-

(1) Ce parti, soutenu par la Russie, s'étoit emparé de tous les emplois lucratifs, de toutes les places d'honneur; il usurpoit sans cesse les droits du Roi et s'immiscoit jusques dans les détails de sa maison. Croiroit-on qu'il ne rougit pas de fixer la quantité de vin qu'on devoit boire à sa table, et qu'il lui ôta le droit de se choisir un Confesseur?

(2) Charles Scheffer.

1776. cèrent ensemble le plan de la révolution, tel qu'il fut peu après exécuté.

La Diète ne tarda pas à concevoir des soupçons sur les desseins du jeune roi. Elle prit de l'ombrage de ce que quelques officiers se rendoient une ou deux fois la semaine chez le général Ramsai, qu'on savoit dévoué à la cour, et elle fit défendre au régiment des gardes de s'assembler pour l'exercice et même pour la parade.

Peu satisfaite encore de ces précautions, la Diète exclut du sénat tous les membres opposés à la faction dominante. Cet acte de vengeance ne fit que ranimer le zèle des anciens partisans du roi, et lui en donner de nouveaux ; car plusieurs des nobles qui n'aimoient point l'autorité royale, la redoutoient pourtant moins qu'ils ne haïssoient la tyrannie de leurs rivaux. Le comte Axel Fersen étoit de ce nombre. Fameux par son éloquence et par son attachement à l'ancienne constitution, il désapprouvoit hautement les innovations de la Diète ; mais peu ménagé par Gustave, il s'éloigna de Stockholm. Le sénateur Hermanson fut moins susceptible, ou mieux accueilli. Ses talens et son crédit étoient

nécessaires

nécessaires aux projets du Monarque. Il les lui consacra (1). 1776.

Cependant Gustave ne communiqua aux personnes qui devoient exécuter le plan de ses opérations, que ce qu'il falloit qu'elles en sûssent pour le bien seconder. Il voulut d'abord s'assurer de la fidélité des chefs de l'armée. Mais la plupart lui parurent trop attachés à l'ancienne forme de gouvernement, pour qu'il osât s'ouvrir à eux sur le changement qu'il projettoit. Le colonel Sprengporten et le capitaine Hellechius furent les seuls sur lesquels il crut pouvoir compter. Alors il résolut de faire éclater une fausse révolte dans deux provinces éloignées, afin que la Diète ne s'apperçût pas de ce qui se préparoit dans la capitale.

Hellechius, à qui le roi donna depuis le grade de général et le nom de Gustafschoeld (2), commandoit à Christianstatd, ville de la Scanie. Il vivoit amicalement avec les officiers de la garnison, leur donnoit souvent des fêtes, et n'eut pas de peine à

(1) Le Sénateur Hermanson rédigea une nouvelle forme de constitution; le comte Scheffer en prépara une autre; le Roi en fit lui-même une troisième.

(2) Ce nom signifie en Suédois, *Bouclier de Gustave.*

1776. leur faire promettre d'agir de concert avec lui. Ils blâmèrent hautement les décrets de la Diète, et se déclarèrent en faveur de l'autorité royale. Les habitans de Christianstatd pensoient et s'exprimoient comme eux. Le bruit en parvint bientôt à Stockholm. La Diète fut allarmée, et chargea le baron de Rudbeck, gouverneur de la capitale, d'aller faire cesser les murmures des Scaniens.

En l'absence du baron de Rudbeck, le commandement de Stockholm fut confié au général Peschlin (1). Celui-ci s'acquitta de son emploi avec une vigilance qui déconcerta quelque temps les amis de Gustave. On tenta vainement de le séduire : son parti étoit déjà pris.

Heureusement pour le roi que le baron de Rudbeck vint reprendre son commandement. Il rapporta à ses amis qu'on avoit refusé de lui ouvrir les portes de Christianstatd, et que le capitaine Hellechius venoit de publier un manifeste contre le pouvoir que

(1) Le général Peschlin a été surnommé le Wilkes Suédois. Mais il ressembloit plus à Wilkes par sa vénalité que par ses talens. M. de Vergennes disoit que ce général n'avoit d'autre défaut que de préférer les impériales aux louis d'or.

s'arrogeoit la Diète. La faction dominante résolut alors de découvrir si Hellechius agissoit par l'ordre du roi, se promettant bien, dans ce cas, de s'emparer de la personne de ce prince. 1776.

Gustave étoit trop dissimulé pour se laisser aisément pénétrer. Il répondit tantôt avec une présence d'esprit, tantôt avec un air d'indifférence qui trompèrent tous les émissaires de la Diète; et le baron de Rudbeck qui croyoit l'avoir bien jugé, dit publiquement: — « Que le personnage n'étoit nullement » dangereux. » — Cependant la Diète ordonna que la garnison de Stockholm seroit augmentée des régimens d'Uplande et de Sudermanie.

Il est certain que si ces régimens avoient eu le temps d'entrer dans Stockholm, la révolution ne se seroit pas faite, et l'on auroit répandu des flots de sang. Les gardes étoient déjà mécontens qu'on appelât d'autres troupes, et les habitans, qui tous avoient pris les armes et étoient dévoués au roi, se seroient réunis aux gardes.

Les momens devenoient précieux. Le colonel Sprengporten, chargé d'amener des troupes de Finlande, et dont

1776. l'arrivée devoit servir de signal au roi, avoit été contrarié par les vents. Il n'arrivoit pas, et le temps se perdoit dans une attente dangereuse. Le général Salza, Scheffer, Vergennes tinrent conseil et décidèrent Gustave à accélérer son entreprise.

L'exécution en fut fixée au lendemain. Le jour même où fut prise cette résolution, le roi parut à l'Opéra (1) au milieu de toute la noblesse. Il donna un grand souper à la cour, et fut d'une gaîté extraordinaire. Ensuite il se retira dans son appartement, et passa une partie de la nuit à écrire à ses frères et à ses amis.

Après avoir achevé ces lettres, il alla visiter divers corps-de-garde (2), ainsi qu'il l'avoit déja fait pendant plusieurs nuits, pour accoutumer les soldats à ne pas s'étonner de le voir à une heure indue. Rentré au palais, il se coucha tranquillement, et se

(1) On y représentoit Thetis et Pelée, le premier opéra qui ait été joué en langue Suédoise.

(2) Quand il fut entré dans le corps-de-garde de l'Amirauté, un officier ferma la porte avec tant de violence, que la serrure se dérangea et ne put plus s'ouvrir. Le roi fut inquiet, mais le capitaine Hanson, qui commandoit le poste, donna à la porte une secousse qui la mit en pièces.

leva à son heure ordinaire. Le comte de Levenhaupt, son premier écuyer, étant venu prendre ses ordres, il lui dit secrètement de lui faire tenir prêt un plus grand nombre de chevaux que de coutume. 1776.

Le sénat s'assembla suivant l'usage à dix heures du matin. Une demi-heure après, les soldats, qui venoient relever la garde, s'avancèrent dans la cour du château. A peine y furent-ils entrés que le roi descendit, fit fermer les portes, et adressa à ses gardes un discours très-éloquent (1), pour les inviter à délivrer leur patrie de la tyrannie de quelques nobles factieux. Il protesta qu'il n'ambitionnoit pas un pouvoir absolu, et qu'il ne demandoit qu'une autorité suffisante pour rétablir l'ordre et faire exécuter les loix. Cette assurance et la promesse de récompenser dignement ceux qui seconderoient son entreprise, eurent tout l'effet qu'il en attendoit. Les gardes répondirent par des cris d'approbation. Gustave leur fit aussitôt prêter ser-

(1) Une des choses qui rendoient Gustave III cher aux soldats et aux paysans, c'est que depuis Charles XII, il étoit le seul roi de Suède qui eût parlé le suédois. Il s'exprimoit en outre très-élégament dans cette langue, et il a composé différentes pièces de théâtre, estimées de sa Nation.

1776. ment, et les officiers furent contraints de suivre l'exemple des soldats.

Comptant sur la fidélité de ces troupes, Gustave fit placer des sentinelles auprès de la salle du Sénat, et défendit qu'on laissât sortir personne. Il se rendit lui-même au grand corps-de-garde, et après avoir rassemblé les officiers, il leur raconta, en présence des soldats, ce qui venoit de se passer au Château, et leur dit qu'il ne doutoit pas de trouver en eux le même zèle que dans leurs braves camarades. Tous, à l'exception d'un seul (1), lui jurèrent de servir sa cause.

Gustave voulut aussitôt aller s'emparer de l'Arsenal. Il demanda ses chevaux. Levenhaupt qui les tenoit tout prêts, se mit en devoir de les lui faire conduire, quand le baron de Rudbeck parut à la porte des écuries, et donna ordre à l'écuyer de rester. — « Je » n'ai point d'ordre à recevoir de vous, » répondit Levenhaupt; retirez-vous, sans » quoi je vous fais passer les chevaux sur » le corps. » — Le gouverneur se rendit sur-le-champ au comité secret de la Diète,

(1) C'étoit le baron de Cederstrohm. Pour toute réponse, il présenta son épée au Roi; alors il fut mis en prison.

pour se plaindre de Levenhaupt, et ordonna au secrétaire Ellers de consigner dans son registre ce qu'il vouloit lui dicter. Ellers, qui se douta dès-lors de ce qui alloit se passer, regarda gravement le gouverneur, et au lieu d'obéir, il ferma le registre, en disant qu'il croyoit n'avoir plus rien à écrire. 1776.

Gustave se rendit au corps-de-garde d'artillerie, où l'on s'empressa de lui prêter serment. Il fit inviter les principaux membres de la Diète à venir l'y joindre, et en même temps il envoya des détachemens de soldats avec des canons à chaque porte de la ville, afin qu'aucun des chefs dont il avoit à craindre l'opposition, ne pût s'évader. Cependant le général Peschlin trouva le moyen de s'enfuir (1).

Le reste de la garnison de Stockholm se joignit bientôt aux troupes que Gustave avoit autour de lui. Plusieurs membres de la Diète vinrent aussi trouver ce Prince. Le baron de

(1) Un jeune homme, nommé Hierta, courut après lui et voulut l'arrêter. Mais le général le prit par le bras et lui dit en se moquant de lui : — « Mon pauvre » Hierta, il faut un autre Hierta que toi pour m'obliger » à rendre les armes ! »—Pour entendre ce jeu de mots, on doit savoir qu'en suédois *Hierta* signifie *cœur*.

1776. Rudbeck et quelques autres des plus fougueux furent arrêtés. Le duc d'Hessenstein, à qui son parti avoit promis le titre de Régent, refusa de prêter serment. Mais comme il étoit peu dangereux, on le laissa libre sur sa parole.

Ceux qui prirent le parti de Gustave, nouèrent un mouchoir blanc autour de leur bras gauche. Bientôt tous les habitans de Stockholm voulurent se parer de ce signe de dévoûment à leur Roi, et les officiers de l'armée suédoise le portent encore aujourd'hui. Il le portoit aussi l'assassin (1) qui, depuis, lui donna la mort, en lui tirant un coup de pistolet par derrière.

Le peuple accouroit en foule sur le passage du roi. Plusieurs fois ce Prince s'arrêta pour le haranguer et lui recommander l'ordre et la modération. Ses exhortations ne furent point vaines.

Dès que Gustave fut maître de tous les postes de la ville, et sûr du dévoûment des habitans et des soldats, il rassembla dans son Palais les membres de la diète, et après leur avoir reproché leurs dissensions et leur ambitieuse vanité, il dit : — « Il est enfin » temps d'arracher le peuple suédois à la

(1) Ankarstroem.

» servitude, et le trône à l'oppression. Il est 1776.
» temps de faire cesser la corruption qui dés-
» honore la plupart de ceux qui siègent dans
» la diète et dans le Sénat. On sait qu'ils sont
» toujours prêts à sacrifier à l'or des étran-
» gers l'intérêt de leur patrie. Si quelqu'un
» de vous peut nier ce que j'avance, ajouta-il
» en se levant, qu'il prenne la parole et
» me contredise. » Personne n'osa répondre.

Gustave lut alors le projet de constitution qu'il avoit rédigé lui-même. On l'écouta avec le plus grand silence. Quand sa lecture fut achevée, il demanda l'opinion des Etats, et les invita à faire librement leurs observations, afin de corriger ce qui pouvoit être défectueux dans son plan. Mais il n'y eut point de contradicteurs. Ceux qui, au fond de leur cœur, désapprouvoient le plus le monarque, étoient bien éloignés d'oser faire connoître leur sentiment.

La constitution nouvelle ne fut adoptée que le surlendemain de la révolution. Alors Gustave fit relâcher les sénateurs, qui depuis trois jours n'avoient pas pu sortir de la salle où on les avoit retenus prisonniers. La plupart d'entr'eux obtinrent des places dans le nouveau sénat.

Tous les officiers qui avoient suivi le parti

1776. du roi, furent avancés d'un grade et décorés de l'ordre militaire. Les principaux habitans de Stockholm eurent des médailles d'or ou d'argent, et le droit de les porter avec un ruban blanc à leur boutonnière. Les sous-officiers reçurent aussi des médailles suspendues à un ruban bleu. Les soldats ne furent point oubliés : Gustave qui étoit très-mal pourvu d'argent (1), leur donna tout celui dont il put disposer.

Lorsque les membres de la faction opposée au Roi furent revenus de leur première terreur, ils virent avec non moins de dépit que de surprise que ce monarque ne s'étoit servi pour les vaincre que de très-foibles moyens. Ne devoit-il pas en effet leur sembler étrange qu'au moment où la diète étoit maîtresse de toutes les forces du royaume et remplie d'hommes éclairés, elle se fût laissé enlever sa puissance par un jeune Prince qui n'avoit que trois ou quatre cents soldats, et qu'on ne croyoit que frivole?

L'un des hommes que la révolution affli-

(1) Les Banquiers de Stockholm ne vouloient point prêter au Roi. Un seul, nommé Peil, lui avança tout l'argent qu'il avoit. Gustave n'a jamais oublié ce service.

geoit le plus étoit le comte Ostermann, ministre de Russie. Elle lui ôtoit une grande partie de son influence, et pour la reprendre, il encourageoit sans cesse les mécontens à se soustraire encore à l'autorité du Roi, à faire marcher les régimens qui leur étoient restés fidèles, et à convoquer une nouvelle Diète dans quelque province éloignée. 1776.

Les chefs turbulens des Bonnets n'étoient que trop disposés à entreprendre ces dangereuses mesures. Gustave l'appréhendoit ; aussi employa-t-il la ruse pour contenir les factieux. Il fit répandre le bruit qu'un corps de troupes très-considérable, aux ordres du général Sprengporten, venoit d'arriver à quelques milles de Stockholm; et pendant plusieurs jours de suite, il fit partir des chaloupes chargées de provisions pour ces troupes supposées. Enfin les vents permirent à Sprengporten de quitter les côtes de Finlande. Il mena à Gustave un détachement de la garnison de Sweaborg; mais quand il arriva, tout étoit déja tranquille à Stockholm.

Les provinces suivirent bientôt l'exemple de la capitale. Le régiment d'Uplande, appelé par la Diète, étoit prêt à entrer dans Stockholm. Le général Ramsay alla seul à sa

1776. rencontre, et malgré la résolution de quelques officiers, il parvint à lui faire prêter serment de fidélité au roi (1). Le duc de Sudermanie et le duc d'Ostrogothie, frères de ce monarque, avoient été envoyés en différentes parties du royaume, et obtinrent aisément l'adhésion des troupes. Le seul général Peschlin fit quelques difficultés : il fut arrêté par le major de son propre régiment, et le duc d'Ostrogothie reçut ordre de l'envoyer prisonnier au château de Gripsholm (2).

L'argent que Gustave reçut de la France (3) servit à fortifier son parti et à diminuer l'influence de la Russie, qui ne manquoit pourtant pas de semer des roubles parmi ses créa-

(1) On voulut d'abord arrêter le général Ramsay. Mais un vieux et brave enseigne, nommé Normelin, très-aimé des soldats, les décida à prêter serment, et les officiers furent entraînés.

(2) On le renferma dans la même chambre qui avoit servi de prison au féroce Erick XIV, et sur le plancher de laquelle on voit la trace des pas que faisoit ce malheureux roi en allant sans cesse d'un coin à l'autre.

(3) Jusqu'alors les Ministres de France en Suède avoient dépensé beaucoup d'argent, en ce qu'ils appeloient dépenses secrètes. Depuis on donna cet argent directement au roi.

tures. Catherine apprit avec peine le changement qui venoit de s'opérer dans un pays qu'elle vouloit continuer à diviser pour l'asservir tôt ou tard. Elle donna ordre au comte Ostermann de s'occuper à rétablir le gouvernement que Gustave avoit détruit. Ce ministre y travailla avec audace ; mais ses efforts furent infructueux. Quelques explications qu'il eut avec Gustave se terminèrent par de l'aigreur, et au commencement de 1776, la Russie ayant fait un armement de galères à Cronstadt, l'alarme se répandit aussitôt à Stockholm. 1776.

Gustave demanda quelle pouvoit être la cause de cet armement. On lui répondit d'une manière peu satisfaisante. Les galères n'agirent pas contre la Suède, mais les inquiétudes du Roi ne diminuèrent point. Enfin, voulant savoir quels étoient les véritables projets de la cour de Russie, il résolut d'aller conférer lui-même avec l'Impératrice. Il se rendit à Pétersbourg (1), sous le nom de comte de Gothland, accompagné du comte Ulric Scheffer, du comte de Posse, de Monck et de quelques autres de ses courtisans. Le seul baron de Nolken, son ambas- 1777.

(1) Il y arriva le 16 Juin.

1777. sadeur auprès de la cour de Russie, avoit été prévenu de ce voyage. Gustave descendit chez ce ministre, et alla presqu'aussitôt faire visite au comte Panin.

L'Impératrice étoit à Czarsko-Zelo. Gustave s'y rendit l'après-midi. Il eut avec cette Princesse une entrevue dans laquelle ils montrèrent l'un et l'autre une cordialité également feinte.

Les fêtes furent prodiguées au monarque suédois. L'Impératrice voulut lui donner une haute idée de la magnificence et des plaisirs de sa cour. Elle s'entretint souvent avec lui, étudia avec soin son caractère, et s'apperçut avant peu que la présomption étoit son principal défaut.

Fière de cette découverte, Catherine se proposa aussitôt d'en tirer parti, en excitant Gustave à entreprendre quelque démarche dangereuse. Ses qualités, plus brillantes que solides, son affabilité, les plaisirs qu'il multiplioit à sa cour, le faisoient chérir de sa nation; mais un moment d'imprudence pouvoit le lui rendre odieux. Voici comment l'Impératrice essaya de hâter ce moment.

En s'entretenant avec Gustave, cette Princesse parla des obstacles qu'éprouvent

souvent les Souverains lorsqu'ils veulent perfectionner la civilisation dans leurs Etats, et faire quelques changemens dans le costume, l'usage et les mœurs des peuples. Elle observa qu'il étoit non-seulement difficile d'opérer ces changemens, mais très-dangereux de vouloir y parvenir d'une manière trop brusque. Elle disoit, avec raison, que les hommes, étant en général esclaves de l'habitude, ils ne voyoient qu'avec répugnance les institutions nouvelles, et elle cita en faveur de son opinion, l'exemple de Pierre-le-Grand, et la résistance qu'éprouva ce législateur lorsqu'il voulut seulement engager les Russes à se raser. 1777.

Gustave répondit que si les souverains ne réussissoient pas dans les changemens qu'ils vouloient faire, c'étoit sans doute plutôt leur faute que celle des peuples; et que bien que ceux-ci fussent attachés à leurs habitudes, ils en faisoient volontiers le sacrifice au monarque qui savoit se faire aimer. Il remarqua que les hommes tenoient bien moins à leurs usages qu'à leur fortune, à leur vie, et que cependant ils exposoient souvent l'une et l'autre, par amour pour leur souverain. — « Mais, ajouta-t-il, en toute chose il y

1777. » a un à-propos qu'il faut savoir saisir.
» Quand nous le manquons, c'est par faute
» d'attention; et alors le succès ne répond
» point à nos efforts. Il y a aussi une certaine
» manière d'exécuter les choses, et c'est
» parce que Pierre-le-Grand n'eut ni cette
» manière, ni l'attention nécessaire pour
» saisir l'à-propos, qu'il éprouva les difficultés
» dont l'Impératrice vient de me parler.—»

Catherine ajouta de nouvelles raisons à celles qu'elle avoit données. Elle prolongea la discussion jusqu'à ce que Gustave crût son amour-propre intéressé à prouver ses assertions par des faits: alors elle le défia de faire agréer à la nation suédoise un costume nouveau.

Le monarque accepta le défi; et quelque temps après son retour en Suède, il introduisit l'habillement théâtral, qu'on porte encore à la cour de Stockholm. Il ne fit pas, à la vérité, une loi pour cela. Il se contenta d'adresser aux gouverneurs des provinces, une lettre dans laquelle il leur recommanda de n'employer que la douceur et la persuasion. Il prétendit avec adresse que le costume bizarre qu'il inventoit, ressembloit à celui des anciens suédois. En même-temps, il

il eut soin de ne le proposer que pour les courtisans, les fonctionnaires publics, les militaires et les bourgeois ; la classe inférieure du peuple ne fut pas même invitée à le prendre (1). Cependant elle l'a en partie adopté. 1777.

Le séjour que Gustave fit à Pétersbourg n'augmenta pas son estime pour l'Impératrice, et fortifia en elle le désir d'humilier ce jeune et turbulent rival.

Il sembloit que depuis quelques années les voyages à Pétersbourg devenoient à la mode. Peu de temps après que le roi de Suède en fut parti, on y vit paroître la duchesse de Kingston, célèbre par sa beauté, son luxe et le scandale de ses aventures. Cette femme se crut digne de vivre à la cour de Catherine : mais l'Impératrice craignit de trouver en elle ou une rivale que des prétentions indiscrètes lui rendroient importune, ou une confidente qui divulgueroit bientôt ses secrets. Elle l'accueillit froidement, et la duchesse mécontente, prit le chemin de l'Italie, où elle étoit sûre de ne pas manquer de

(1) Ce costume n'est guère plus porté qu'à la Cour. Pendant mon séjour à Stockholm, je ne l'ai presque pas vu dans les sociétés particulières.

1777. compagnes peu hautaines et de faméliques adorateurs.

Depuis l'élection du khan Sahim-Guerai, les troubles de la Krimée ne discontinuoient pas. Les Turcs indignés de la fuite de Dewlet, l'abandonnèrent et firent nommer à sa place Selim-Guerai. Il y eut donc dès-lors deux nouveaux Khans. L'un étoit soutenu par les Turcs, l'autre par les Russes. Ceux-ci qui vouloient donner la Krimée entière à leur protégé, afin d'avoir plus de facilité à le dépouiller, lui fournirent une garde composée de leurs propres soldats : les Tartares furent jaloux de cette garde, et en massacrèrent une partie.

1778. C'en étoit assez sans doute pour rallumer la guerre. L'Impératrice fit aussitôt entrer de nouvelles troupes en Krimée. Le prince Prozoroffsky, qui commandoit ces troupes, attaqua les Tartares opposés à Sahim-Guerai et les mit en déroute. Son concurrent Selim fut obligé de s'enfuir du côté des montagnes.

Pendant ce temps-là, Staschieff, ministre de Russie à Constantinople, sollicitoit la Porte de reconnoître Sahim-Guerai : mais la Porte fidèle à ses engagemens, fidèle

sur-tout à son orgueil, ne vouloit que maintenir Selim. 1778.

Le maréchal Romanzoff fit alors annoncer au Divan que la Krimée s'étoit mise sous la protection de la Russie, et que l'Impératrice recommenceroit la guerre plutôt que d'abandonner Sahim-Guerai. Tant de hauteur étoit peu propre à gagner les Turcs. Ils paroissoient indignés et décidés à combattre. Mais une influence étrangère les arrêtoit. Un ambassadeur de France (1) les avoit engagés à commencer la dernière guerre. Son successeur (2) les empêchoit d'en entreprendre une nouvelle. Quand le ministre russe voulut quitter Constantinople, la plupart des Ulemas et des Riglialis, qui composoient le Divan, s'y opposèrent.

Les ministres des autres puissances négocioient en-même-temps avec chaleur auprès du Divan, et ce conseil restoit flottant entre les impulsions diverses qu'on lui donnoit. Témoins de sa lenteur et de son incertitude, les Russes n'en devenoient que plus actifs et plus fermes dans leurs projets. A force de dons et de promesses ils se firent de nouveaux

(1) M. de Vergennes.
(2) M de Saint-Priest.

1778. partisans en Krimée, et finirent par maîtriser ce pays, tandis qu'on ne parloit que de son indépendance. En se préparant à la guerre, ils cherchoient pourtant à la prévenir. Le maréchal de Romanzoff eut une entrevue avec le fameux Capitan Pacha: mais il ne put parvenir à le satisfaire. Ils se séparèrent mécontens l'un de l'autre.

L'Impératrice comptoit sur un secours qu'elle seule sembloit pouvoir se ménager. Elle avoit obtenu du régent de Perse, Kerim-Khan, la promesse d'attaquer les Turcs en Asie, tandis qu'elle les accableroit en Europe; mais la mort de ce Prince, qui fut assassiné par un de ses officiers, sauva les Ottomans d'une double aggression.

Catherine fut plus heureuse dans les mesures qu'elle prit pour s'assurer la paix. Les divisions qui troubloient l'Allemagne au sujet de la succession de la Bavière, et la guerre qui venoit d'éclater entre la France et l'Angleterre, ne permettoient pas à ces Puissances de continuer à attacher un grand intérêt aux démêlés des Turcs et des Russes. Celles même qui avoient engagé les premiers à prendre les armes, leur conseillèrent de les pōser, et souhaitèrent que la Ruissie fût libre de faire cause commune avec elles.

Cependant le Divan restoit encore dans l'indécision. Le peuple de Constantinople désiroit la guerre. On l'entendit même éclater en murmures contre le Capitan-Pacha, parce qu'il rentroit dans la mer des Dardanelles sans avoir combattu les Russes. 1778.

Le ministre russe, Staschieff, fut attaqué auprès de Constantinople par deux galiongis (1) qui vouloient le massacrer. Le Capitan-Pacha les fit arrêter et étrangler sur-le-champ; mais leur attentat n'en prouvoit pas moins les dispositions de la multitude.

Les Turcs pardonnoient d'autant plus difficilement à la Russie ses succès et ses invasions, qu'ils leur rappeloient sans cesse leurs défaites multipliées et la paix humiliante qu'ils avoient été forcés de signer. Ils ne pouvoient s'accoutumer à voir les Russes presqu'entièrement maîtres de la mer Noire, promener leur pavillon jusques sous les murs de Constantinople, et étendre chaque jour leur florissant commerce. L'indépendance de la Krimée suffisoit pour les affliger : son asservissement aux Russes les révoltoit.

Il s'étoit aussi élevé quelques autres différens entre la cour de Pétersbourg et la Porte

(1) Matelots Turcs.

Ottomane. Par le dernier traité de paix, les
1778. Russes avoient fait accorder plusieurs privilèges aux chrétiens grecs, répandus en grand nombre dans la Moldavie et la Walachie. Dès-lors plusieurs habitans de l'autre rive du Danube, qui professoient la religion grecque, abandonnèrent leur pays pour passer dans les provinces où règnoit la tolérance. Tous ces chrétiens étoient bien plus attachés à la puissance à laquelle ils devoient les nouveaux avantages dont ils jouissoient, qu'à celle qui les avoit long-temps opprimés. La Russie vouloit encore plus : elle travailloit secrètement à les rendre tout-à-fait indépendans de la Porte ; et pour y parvenir, elle commença par demander que les Princes ou gouverneurs (1) de la Moldavie et de la Walachie, ne pussent être déposés sous aucun prétexte.

Cet affranchissement parut aussi injuste aux yeux des Turcs, que la cession de la Krimée. Cependant les premières démarches de l'ambassadeur de France n'avoient pas été sans effet. Celles qui les suivirent eurent encore plus de succès. Il engagea le Divan à faire relâcher plusieurs navires russes qui,

(1) Ils ont le titre de Despotes.

depuis plus d'un an, étoient retenus dans les ports de la Turquie. Peu de temps après un nouveau traité fut signé (1) par sa médiation. 1778. 1779.

Par ce traité, les Russes se désistèrent de quelques-unes de leurs prétentions exagérées à l'égard des provinces de Moldavie et de Walachie, ainsi que de la Krimée, qu'ils promirent d'évacuer. La Porte accorda à ceux de ses sujets qui professoient la religion grecque les droits qu'ils réclamoient. Elle reconnut l'indépendance de la Krimée et la souveraineté du Khan Sahim-Guerai, et étendit encore le privilège qu'avoient déjà les Russes de naviguer dans les mers ottomanes.

Le zèle que montra l'ambassadeur de France pour accélérer la signature de ce traité, étoit fondé sur le désir qu'avoit sa cour d'enlever à l'Angleterre l'appui de la Russie. Elle y parvint. L'étroite alliance qui avoit si long-temps subsisté entre Londres et Pétersbourg fut, sinon rompue, du moins très-affoiblie; et les Français restèrent assurés de ne pas voir s'armer contr'eux une puissance qui leur devoit la paix.

Catherine fut si satisfaite de cette paix,

(1) Le 21 Mars 1779.

1779. qu'elle envoya à son ministre à Constantinople et à l'ambassadeur de France, de très-riches présens (1). Elle fit aussi présenter au Grand-Seigneur et à la Sultane favorite, pour plus de trois cens mille roubles de bijoux. Le Grand-Visir et les principaux membres du Divan eurent également des preuves de sa magnificence et de celle de Potemkin (2).

Que de raisons avoit alors l'Impératrice

(1) Le Ministre russe Staschieff reçut la propriété d'une terre de mille paysans. M. de Saint-Priest fut décoré de l'ordre de Saint-André, et en reçut la plaque en diamans. L'Impératrice lui envoya aussi son portrait sur une boîte enrichie de diamans, ainsi que de très-belles fourrures, et un superbe solitaire pour Madame de Saint-Priest Le tout étoit évalué 50,000 roubles. — M. de Saint-Priest reçut en outre trois lettres-de-change de 5,000 roubles au moins chacune, et il a eu depuis une pension de 6,000 roubles. — Se trouvant à Stockholm au commencement de 1792, il fit mettre dans la gazette qu'il avoit à vendre pour 14,000 rixdalers de diamans. Aussitôt il parut dans divers quartiers de la ville, une affiche portant : — » FORFAITS » POLITIQUES A VENDRE, 14,000 rixdalers. *S'adresser* » *chez* le comte de Saint-Priest. » —

(2) Potemkin qui, depuis quelques temps, avoit été créé Prince de l'Empire, écrivit une lettre de remerciement à M. de Saint-Priest, ainsi qu'au Grand-Visir, à qui il envoya une montre garnie de diamans.

de se féliciter d'un traité qui la laissoit libre de se livrer, sans combattre, à ses vues d'invasion, toujours croissantes, et au soin d'étendre le commerce de ses vastes états ! L'inégalité du climat, le défaut de population et l'infertilité d'une partie du sol, n'empêche pas ces états d'offrir au commerce d'immenses ressources. Placés sur l'Europe et sur l'Asie, les Russes peuvent aisément trafiquer avec le monde entier. La mer Caspienne leur sert à communiquer avec la Perse et avec l'Inde. La mer de Zabache et la mer Noire les rendent maîtres d'aller vendre les productions du Nord dans la Méditerranée, et de rapporter dans le Nord celles du Levant. Le Kamtschatka leur ouvre d'un côté le chemin de l'Amérique, et de l'autre celui de la Chine et du Japon ; enfin, la mer Blanche et la Baltique les mettent en relation avec la plupart des nations de l'Europe, auxquelles leur commerce est devenu indispensable (1). 1779.

Libre de naviguer sur tant de mers, et dominatrice de quelques-unes, Catherine ne

(1) On sait que c'est en Russie que les Nations maritimes de l Europe se pourvoient de grandes mâtures, de chanvre, de fer, etc.

1779. pouvoit souffrir qu'aucune autre puissance en affectât l'empire ; et une des causes qui contribuèrent à la détacher des Anglais, ce fut la jalousie qu'ils lui inspirèrent, en voulant faire reconnoître par-tout la supériorité de leur pavillon.

Cependant le commerce des Anglais étoit trop avantageux à l'Impératrice pour qu'elle y renonçât. En leur refusant des secours, elle leur prodiguoit des caresses. Tandis qu'elle les voyoit perdre une partie de leurs colonies, elle les invitoit à venir chercher dans ses ports les productions qu'ils ne pouvoient plus tirer du Continent de l'Amérique, et elle se réjouissoit de ce que leurs navires abordoient en plus grand nombre à Archangel.

Elle accueilloit en même-temps les vaisseaux américains ; et malgré les sollicitations du ministre d'Angleterre, elle leur assura la libre navigation de la Baltique.

Quelques années auparavant (1), elle avoit conclu, avec la cour de Versailles, un traité d'après lequel une factorerie française devoit s'établir à Archangel ; mais les Français, dont les vues commerciales se portoient pres-

(1) En 1766, le marquis de Beausset étoit alors Ministre de France à Pétersbourg.

qu'entièrement vers les Antilles, ne tirèrent aucun avantage de ce traité. Le temps leur apprendra peut-être que le commerce du Nord, moins destructeur que celui des climats chauds, offre un lucre, sinon aussi brillant, au moins plus égal et plus sûr. 1779.

Nous n'avons ni parlé des fêtes que donna l'Impératrice au commencement de cette année et dans le cours de la précédente, ni de quelques autres événemens moins importans que ceux que nous avons décrits. Il est encore temps d'y revenir.

L'anniversaire de l'avènement de l'Impératrice au trône, et le jour de la naissance du Grand-Duc, furent célébrés à-la-fois (1) avec une magnificence extraordinaire, et signalés par une nombreuse promotion d'officiers-généraux.

Catherine célébra aussi avec pompe les fêtes de ses divers ordres de chevalerie; et elle consentit à remplir les fonctions de grand-maître de l'ordre du Bain, pour conférer les marques de cet ordre au chevalier James Harris (2), à qui le Monarque anglais les avoit envoyées.

(1) Le 9 Juillet.

(2) Celui qu'on a vu dernièrement en France, sous le nom de lord Malmesbury.

1779. Après lui avoir frappé sur l'épaule avec une épée enrichie de diamans, et lui avoir dit, conformément aux statuts de l'ordre : — « Au » nom de Dieu, soyez bon et loyal cheva- » lier, » — Elle lui présenta l'épée en ajoutant : — « Pour vous témoigner combien » je suis contente de vous, je vous fais pré- » sent de l'épée avec laquelle je vous ai » imprimé le caractère de chevalier. »

Quelques jours auparavant (1) l'Impératrice avoit donné une grande fête en mémoire de la bataille navale de Tchesmé et de l'incendie de la flotte turque.

Cette Princesse qui se croyoit alors à la veille de soutenir une nouvelle guerre contre les Turcs, voulut ranimer par sa présence le zèle de ses marins. Elle s'embarqua dans un yacht à Pétershoff, et se rendit à bord de l'escadre qui croisoit entre Cronstadt et Kresna-Gorca. L'amiral Barsch, qui commandoit cette escadre, reçut, ainsi que ses officiers, diverses marques de la satisfaction de la souveraine.

Un incendie consuma une grande partie de la ville de Twer. L'Impératrice accorda aussitôt aux habitans, dont les maisons

(1) Le jour de Saint-Jean.

avoient été brûlées, un secours de cent mille roubles. 1779.

Pétersbourg éprouva un désastre auquel les bienfaits de l'Impératrice ne pouvoient remédier. Un des intendans de la ferme des eaux-de-vie (1) voulut donner une fête aux habitans de la capitale pour leur témoigner sa reconnoissance de ce qu'ils avoient contribué à l'enrichir. Les viandes, la bière, l'eau-de-vie, qu'il fit servir, lui coutèrent vingt mille roubles. Le peuple se porta en foule vers le lieu où se donnoit cet énorme repas; et malgré les précautions qu'on avoit prises, le désordre se mit bientôt parmi tant

(1) Voici les renseignemens qu'un Auteur allemand nous donne sur l'immense consommation des eaux-de-vie dans le Nord. C'est une partie considérable du commerce intérieur et des revenus de la Russie. — On distingue trois sortes d'eau-de-vie, celle de grains, celle de Dantzig et celles de France et d'Espagne. Le peuple russe ne fait usage que de la première. Tous les nobles ont le droit de la distiler : mais ils ne peuvent la vendre. L'Impératrice s'en est réservé le privilège. La consommation de cette eau-de-vie monte à 12 millions de vedres, ou cent cinquante-six millions de pintes, mesure de Paris. Le Gouvernement devroit gagner sur cette vente, 24 millions de roubles. Il n'en gagne que 5; savoir : 3 provenant des départemens de Pétersbourg et de Moscow, 2 de la

1779. de convives. On se disputa les mets et les boissons ; on se battit. Plusieurs personnes furent tuées ; d'autres étoient si ivres, qu'elles s'endormirent dans la rue, et moururent de froid. Il en périt au moins cinq cens.

Malgré ses embarras guerriers et politiques, Catherine s'occupoit toujours d'institutions paisibles et de plaisirs. Elle avoit, dès l'année 1764, fondé une maison d'éducation sous le titre de Couvent (1) des demoiselles

Sibérie et des autres Provinces. Les frauduleux fermiers gagnent le surplus. — Les étrangers et la noblesse consomment seuls l'eau-de-vie de Dantzig, et celles de France et d'Espagne, qui sont préférées. Le prix du bail de cette dernière, expiré en 1774, montoit à 116,000 roubles. Les fermiers en gagnoient 760,000. Leur privilège ne leur permettoit d'en faire venir que 10,000 ancres : mais au lieu d'eau-de-vie, ils fesoient venir de l'esprit-de-vin, et le mêloient avec de l'eau. Ils engageoient, d'ailleurs, des négocians à en faire venir, et les droits d'entrée qu'ils percevoient sur ces importations, ont souvent monté à 200,000 roubles.

(1) Ce couvent est situé sur la Newa, à l'extrémité du faubourg de Saint-Alexandre-Newsky. L'Impératrice Elisabeth l'avoit fait bâtir dans le dessein de s'y retirer à la majorité du Grand-Duc Pierre III, et d'y passer le reste de ses jours ; mais quand elle connut les douceurs du trône, elle ne songea plus à la retraite.

nobles (1), et elle lui avoit assigné un revenu annuel de quatre-vingts mille roubles. Bientôt le nombre des élèves s'éleva jusqu'à près de cinq cens. L'Impératrice voulut que celles de ces élèves qui étoient nobles, apprissent les langues étrangères, et jouâssent des tragédies et des comédies françaises; et ce spectacle fut pendant quelque temps un de ses amusemens. 1779.

Mais il étoit d'autres plaisirs auxquels Catherine restoit constamment attachée. Quoiqu'elle changeât souvent d'amant, son penchant à l'amour étoit toujours le même. Le servien Zoritz l'avoit fixée pendant un an, et en avoit reçu des présens considérables et le grade de général-major. Potemkin n'étoit jaloux ni de la fortune, ni des faveurs dont jouissoit Zoritz. Il le soutenoit, au contraire, dans la crainte de le voir remplacé par un homme plus dangereux que lui. Catherine

(1) Deux cents cinquante-deux de ces Demoiselles sont nobles; les autres sont des filles de bourgeois. Les nobles sont vêtues d'une étoffe fine; les bourgeoises d'une étoffe grossière. Les premières reçoivent des leçons d'histoire, de géographie, de grammaire, de musique, de danse. Les autres apprennent à coudre, à blanchir, à faire la cuisine.

paroissoit elle-même tous les jours plus satis-
1779. faite de son favori. Mais tout-à-coup elle lui fit donner l'ordre de quitter la Cour.

Zoritz courut aussitôt se plaindre à Potemkin, qui osa demander à l'Impératrice quelle pouvoit être la cause de la disgrace de son protégé. — « Hier, je l'aimois ; aujourd'hui » je ne l'aime plus, répondit l'Impératrice. » Peut-être s'il étoit plus instruit, l'aimerois-je » encore. Mais son ignorance me fait rougir. » Il ne sait parler que le russe. Il faut qu'il » voyage en France et en Angleterre pour » apprendre les langues étrangères ». —

Potemkin respecta le caprice de la souveraine. Zoritz partit pour la France (1).

Le même jour Potemkin s'occupant de chercher un successeur à Zoritz, et allant passer la soirée à l'Hermitage, apperçut avec étonnement derrière le fauteuil de Catherine un chambellan qu'il ne connoissoit pas. C'étoit Rimsky Korzakoff. Du rang obscur de sergent des gardes, Korzakoff avoit été subitement

(1) Zoritz passa quelque temps à Paris chez le Ministre russe, Simolin. Aujourd'hui il vit à Tschkloff, petite ville de la Russie Blanche, sur le Dnieper. Il a chez lui un théâtre ; il fait une dépense énorme, et avec deux cents mille roubles de revenu, il est accablé de dettes.

élevé

élevé à celui d'aide-de-camp-général de l'Impératrice, et honoré de tous les bienfaits dont la générosité de cette Princesse avoit coutume de combler ses favoris. 1779.

Korzakoff étoit doué d'une jolie figure et d'une taille très-élégante ; mais n'ayant ni de l'esprit, ni des connoissances, il ne pouvoit, pas plus que Zoritz, porter atteinte au crédit de Potemkin. Un seul fait suffira pour le faire connoître. Dès qu'il eut obtenu la place de favori il crut qu'un homme comme lui, devoit nécessairement se procurer une bibliothèque. Aussitôt il fit venir le plus fameux libraire de Pétersbourg, et lui dit qu'il vouloit avoir des livres pour les placer dans la maison de Wasielitschikoff, dont l'Impératrice venoit de lui faire présent (1). Le libraire lui demanda quels livres il lui falloit. — « Vous savez cela mieux que » moi, répondit le favori ; c'est votre affaire. » De gros livres en bas, de petits en haut : » voilà comment ils sont chez l'Impé- » ratrice ».

(1) Nous avons déja prévenu que nous mettrions plus bas la liste des présens qu'ont reçu les divers Favoris de Catherine.

LIVRE NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Armemens de la Russie. — Guerre de la Prusse et de l'Autriche. — Congrès et Paix de Teschen. — Neutralité armée. — Voyage de l'Impératrice à Mohiloff. — Voyage de Joseph II à Pétersbourg. — Voyage du Prince héréditaire de Prusse à Pétersbourg. — Renvoi de Korzakoff. — Lanskoï devient favori. — Voyage du Grand-Duc en France et en Italie. — De Bobrinsky. — Invasion de la Krimée. — Mort de Panin et de Grégoire Orloff.

1779. CE n'étoit pas assez que d'avoir renouvelé la paix avec les Ottomans. L'Impératrice étoit irritée contre l'Autriche, dont le ministre à Constantinople avoit fait de vains efforts pour engager la Porte à déclarer la guerre à la Russie. Le moment de la vengeance sembla prêt à s'offrir.

La mort (1) de Maximilien Joseph, électeur de Bavière, avoit fourni à la cour de Vienne

(1) Le 30 Décembre 1777.

l'occasion de rappeler d'anciennes prétentions sur cet électorat. L'électeur palatin, Charles Théodore, qui succéda à Maximilien Joseph, et qui voulut éviter la guerre, reconnut les droits plus qu'incertains (1) de la maison d'Autriche, consentit (2) à laisser Joseph II et Marie Thérèse prendre possession de la Bavière, l'un comme Empereur d'Allemagne; l'autre, comme reine de Hongrie. 1779.

Le duc de Deux-Ponts, qui se trouvoit le plus proche agnat de l'électeur Charles Théodore, protesta aussitôt contre un traité qui lésoit les droits de sa maison. L'électeur de Saxe prétendit aussi avoir part (3) à la succession de Maximilien Joseph; et enfin le duc de Mecklenbourg réclama une ex-

(1) Ils prétendoient que la Bavière leur revenoit et comme fief dévolu et comme succession d'Albert d'Autriche. Mais d'après une sentence Impériale de l'an 1429, Albert avoit renoncé solemnellement à ses droits; et ce qui est bien plus, c'est que la maison d'Autriche actuelle ne descend point de cet Albert.

(2) Par une convention signée à Vienne, le 3 Janvier 1778.

(3) L'électeur de Saxe étoit fils de la sœur de l'électeur de Bavière Maximilien Joseph. Il demandoit 47 millions de florins, pour ses droits à la succession allodiale de l'Empereur Louis.

1779. pectative donnée à sa famille depuis plus de trois siècles, (1) et toujours éludée.

Ces trois Princes se réunirent pour solliciter le roi de Prusse de défendre leurs droits, ou plutôt il les fit lui-même secrètement engager à remettre leur cause entre ses mains. Irrité de l'aggrandissement de la maison d'Autriche, et habile à saisir toutes les occasions d'assurer l'élévation de la sienne, il voulut se montrer aux yeux de l'Europe le soutien de la liberté et de la constitution germanique. Ce Monarque qui s'étoit autrefois moqué d'être mis au ban de l'Empire, comme électeur de Brandebourg, prétendit qu'on n'auroit point dû disposer de la Bavière sans prendre l'avis de tous les électeurs, et déclara qu'il étoit résolu à maintenir la constitution germanique.

Il y eut d'abord une assez longue guerre de plume entre Frédéric et Joseph II; ensuite on en vint à des combats plus sérieux. Quatre cens mille hommes tirèrent l'épée, et le sang commença à couler dans l'été de l'année 1778 (2).

(1) En 1502.

(2) Le 14 Juillet, le général Wurmser attaqua les avant-postes prussiens à Naschod.

Dès-lors Catherine fit sommer Marie-Thérèse et Joseph II de renoncer à l'invasion de la Bavière, et de conclure la paix. Elle déclara en même-temps : — « Qu'elle » étoit intéressée à la tranquillité de l'Allemagne, et comme souveraine d'un état qui » avoit des rapports naturels avec cette » partie de l'Europe, et comme ayant des » liaisons d'amitié avec la plupart de ses » Princes, sur-tout avec celui qui s'étoit vu » forcé de prendre les armes pour arrêter les » démarches de la cour de Vienne. 1779.

» Que sans s'arrêter au droit politique de » l'Allemagne, elle ne prenoit pour règle » que l'équité naturelle, et les principes sur » lesquels toute société est fondée. Que » d'après ces principes elle trouvoit que » tout l'Empire étoit injustement en mouvement, parce que la maison d'Autriche » vouloit faire revivre des droits éteints » depuis plusieurs siècles et oubliés dans le » traité de paix de Westphalie, traité qui » est la base et le rempart de la constitution germanique. Que les infractions de la cour » de Vienne exposoient tout l'Empire à un » péril évident. Que la chûte de cet Empire » causeroit nécessairement une commotion

1779. » violente dans tous les états voisins de
» l'Allemagne, un dérangement de l'ordre
» et de l'équilibre de toute l'Europe, et
» peut-être même dans la suite des temps
» un grand danger pour la Russie. Que tout
» souverain sage et prudent devoit prévoir
» et détourner ces malheurs, et que la cour
» de Russie ne pouvoit adopter à cet égard
» d'autres principes que ceux que la cour
» de Vienne avoit adoptés dans des occasions
» semblables.

» Qu'en conséquence la cour de Russie
» invitoit l'Impératrice reine et l'Empereur
» à s'arranger à l'amiable, selon les loix et
» la constitution de l'Empire, avec le roi
» de Prusse et les autres Princes intéressés à
» la succession de Bavière; parce que dans le
» cas contraire l'impératrice de Russie seroit
» obligée d'avoir sérieusement égard à ce
» qu'elle devoit à son Empire, aux intérêts
» des Princes qui avoient demandé son
» amitié et ses secours, sur-tout à ses obli-
» gations envers ses alliés, et qu'enfin les
» troupes russes se joindroient aux troupes
» prussiennes ».

Catherine pouvoit aisément effectuer cette menace. Elle avoit alors en Pologne trois

armées, dont l'une forte de quarante mille hommes, et commandée par le prince Repnin, avoit déjà reçu l'ordre de se tenir prête à marcher. 1779.

La cour de Vienne pressentit les desseins de Catherine. Avant de recevoir sa déclaration, elle avoit expédié un courrier pour l'inviter à se rendre, de concert avec la cour de France, médiatrice des différends élevés entre l'Autriche et la Prusse.

Aussitôt un congrès s'assembla à Teschen. Le général destiné à exercer les vengeances de Catherine et de Frédéric, Repnin, y parut en ministre pacificateur. Breteuil y vint au nom de la France (1). La maison d'Autriche obtint la partie de la Bavière, située entre le Danube, l'Inn et la Saltz, et la paix fut rendue à l'Allemagne (2).

Mais tandis que le Nord de l'Europe reprenoit sa tranquillité, le Midi éprouvoit encore les effets de la commotion violente partie trois ans auparavant des contrées septentrionales de l'Amérique. L'Angleterre, la 1780.

(1) Les comtes de Zinzindorff et de Cobentzel y assistèrent pour l'Empereur et l'Impératrice reine.—Le baron de Hertzberg y fut envoyé par le roi de Prusse.

(2) Le 13 Mai.

1780. France, l'Espagne, la Hollande, armoient sans cesse de nouvelles escadres, et ensanglantoient les mers des deux mondes pour décider si les habitans de Boston et de Philadelphie seroient libres.

La guerre et sur-tout la guerre maritime en Europe, donne toujours plus de ressort au commerce du Nord. C'est du Nord qu'il faut tirer la plus grande partie des objets nécessaires à la construction et aux approvisionnemens des armées navales, ainsi que des secours de grains dont la consommation devient alors plus considérable. Les Hollandois, dès long-temps en possession du commerce de la Baltique, voulant éviter que les vaisseaux qu'ils y employoient tombâssent au pouvoir des Anglais, les firent naviguer sous le pavillon neutre des danois (1). Mais ce pavillon fut peu respecté des corsaires, et les navires qui le portoient, étoient souvent conduits à Londres ou à Plymouth. Ceux d'Hambourg, de Brême, de Lubeck eurent le même sort. Les négocians de ces villes implorèrent alors la protection

(1) Un seul négociant de Copenhague, nommé Konig, paroissoit être propriétaire de six ou sept cents navires.

de Catherine, et pour mieux réussir auprès de cette Princesse, ils surent, en donnant de l'argent à ses ministres, l'engager à leur être favorable. 1780.

Son propre intérêt l'y avoit déjà disposée. Elle ne perdoit jamais de vue les moyens d'étendre le commerce de la Russie ; et pour lui donner plus d'activité, elle venoit d'abolir les droits extraordinaires sur les grains, et d'en permettre l'exportation depuis Archangel jusqu'à Riga. D'ailleurs, sa fierté étoit blessée de ce que les Anglois ne respectoient pas les navires qui se chargoient dans ses ports, et de ce qu'ils osoient même quelquefois arrêter ceux qui naviguoient sous son pavillon.

Un autre motif acheva de la décider à protéger la navigation du Nord. Vergennes, dont les intrigues à Constantinople avoient autrefois irrité Catherine, venoit d'acquérir beaucoup de considération auprès d'elle, en pressant Saint-Priest de déterminer les Turcs aux sacrifices qu'exigeoient la Russie. Vergennes avoit, par ce moyen, réussi à enlever aux Anglois le secours des flottes russes. Ce n'étoit point assez. Il forma un projet plus vaste et plus digne d'un véritable homme

1780. d'état. Il traça, enfin, le plan de la neutralité armée, à laquelle accédèrent successivement presque toutes les puissances de l'Europe.

Connoissant bien l'orgueil de l'Impératrice, Vergennes sut l'intéresser à l'exécution de son projet. Il le lui fit suggérer par les ministres de Danemarck et de Suède. On le lui présenta avec tant d'art, qu'elle n'hésita pas à l'adopter; et elle se persuada presque l'avoir créé elle-même, ou du moins elle parut vouloir le persuader aux autres.

Dès-lors elle résolut d'employer la force pour protéger ses navires, et elle proposa à la cour de Copenhague et à celle de Stockholm d'armer chacune une escadre qui se réuniroit à la sienne pour défendre leur neutralité.

Les vœux du Danemarck avoient devancé cette invitation. Le prudent ministre (1) qui gouvernoit cet état, connoissoit le prix d'une alliance, sans laquelle les Anglois se seroient joués de tous les armemens du Nord. Il promit de souscrire au traité proposé par l'Impératrice.

La cour de Suède fut moins prompte à y accéder. Elle étoit retenue par la France même, qui l'engagea habilement à opposer

(1) Bernstorff.

quelques difficultés, afin d'exciter la Russie à les applanir. Avant d'armer une flotte combinée, Gustave demanda une explication sur la manière dont cet armement protégeroit le commerce. Il voulut savoir si chaque puissance neutre défendroit les vaisseaux de ses alliés ou seulement ceux de sa nation. Il demanda enfin, dans quels cas les puissances neutres devoient user de représailles avec celles qui étoient en guerre, et si les aggressions de l'une de ces puissances seroient nécessairement secondées par les autres. 1780.

L'Impératrice répondit qu'on feroit une convention préliminaire, entre toutes les puissances neutres pour établir comment on assureroit une libre navigation aux navires marchands de ces puissances, pourvu que ces navires ne fussent point chargés de marchandises prohibées. Elle ajouta qu'il falloit que chaque puissance protégeât les navires des autres; et que, quant aux représailles ou aggressions, elles seroient secondées lorsqu'on en useroit d'après les conditions établies par la neutralité confédérée; mais que sur-tout, cette alliance seroit maritime et uniquement destinée à protéger le commerce.

1780. Satisfait de ces explications, Gustave donna ordre à son ministre à Pétersbourg de signer (1) le traité de neutralité armée. La cour de Danemarck l'avoit précédé de quelques jours (2).

Catherine n'avoit pas attendu l'accession de ces deux puissances pour faire connoître ses volontés aux cours de Londres, de Versailles et de Madrid. Ses ambassadeurs leur remirent une déclaration, dans laquelle elle se plaignoit que les droits des nations avoient été violés envers ses sujets; que leur commerce avoit été gêné, leur navigation interrompue; et que pour prévenir désormais de pareils abus, elle se préparoit à soutenir par par la force, les droits qui appartenoient à tous les peuples neutres (3). Le cabinet de

(1) Le Plénipotentiaire de Suède signa le 21 Juillet.

(2) Le Plénipotentiaire de Danemarck, le 19 Juillet.

(3) Voici comment étoient spécifiées ses principales réclamations :

1°. Que tous les vaisseaux neutres pourront naviguer librement d'un port à l'autre sur les côtes des nations en guerre.

2°. Que les effets des puissances belligérantes seront

Saint-James s'empressa de répondre que depuis le commencement de la guerre, il avoit ordonné de la manière la plus précise aux commandans de ses vaisseaux de respecter le pavillon de Russie. Malgré cette assurance, les Anglois continuèrent quelque temps à arrêter des navires russes, et à faire 1780.

en sûreté dans tous les vaisseaux neutres, à l'exception des marchandises prohibées.

3°. Que l'Impératrice entend par marchandises prohibées, celles qui sont spécifiées dans les articles X et XI de son traité de commerce avec la Grande-Bretagne, étendant son obligation à cet égard aux autres puissances qui sont en guerre.

4°. Que par un port bloqué on doit entendre seulement un port si bien gardé par les vaisseaux des puissances qui l'attaquent, qu'il est dangereux d'y entrer.

5°. Que ces principes seuls doivent servir de règle pour juger de la légalité des prises.

L'Impératrice ajoutoit qu'en publiant ces articles, elle déclaroit que pour les faire exécuter et pour protéger l'honneur de son pavillon, la sûreté de son commerce et la navigation de ses sujets, elle alloit armer la plus grande partie de ses forces navales. Que cette mesure ne nuiroit pourtant en rien à la neutralité, qu'elle étoit disposée à observer aussi long-temps qu'elle ne seroit point provoquée et forcée de sortir des bornes d'une juste modération et de la plus parfaite impartialité.

1780. juger par les tribunaux de l'amirauté britannique de la validité de leur prise. L'Impératrice récusa ces tribunaux. La contestation fut prête à devenir sérieuse. Les anglois y mirent fin, en relâchant les navires.

La Prusse, l'Autriche, même le Portugal, se réunirent aux autres puissances neutres, et cette confédération navale mit un frein puissant au despotisme de la nation qui prétend s'arroger la souveraineté des mers.

Le ministre (1) d'Angleterre à Pétersbourg travailla avec chaleur à rompre la ligue des neutres, ou du moins à empêcher que la Russie protégeât les navires des autres nations. Il n'est point de ressort qu'il ne sût employer auprès de Potemkin (2), pour qu'il déterminât l'Impératrice à changer de résolution. Mais l'ascendant de Potemkin avoit en-

(1) Sir James Harris.

(2) Potemkin avoit quatre Nièces dont le nom de famille étoit Engelhard. Les deux aînées qui avoient beaucoup de crédit sur leur oncle et qu'on disoit être ses maîtresses, ont épousé, l'une le comte Branitzky, grand Général de la Couronne de Pologne; l'autre le comte Skawronsky. Le ministre Anglais leur prodiguoit alors les présens de toute espèce.

core moins de pouvoir sur elle que les conseils de l'orgueil. D'ailleurs l'habileté du chevalier Harris fut mise en défaut par une ruse assez singulière. 1780.

Dès que ce ministre eut découvert qu'on vouloit engager l'Impératrice à proposer la neutralité armée, il fit un long mémoire pour combattre ce projet, et il le donna à Potemkin, qui lui promit de le recommander à la souveraine. Soit que le ministre anglais crût pouvoir se vanter de ce qu'il venoit de faire, soit que Potemkin en parlât, les partisans de la neutralité en furent bientôt informés. Aussitôt ils gagnèrent une certaine demoiselle Guibald, fille très-hardie et très-adroite, qui demeuroit auprès des nièces de Potemkin et vivoit très-familièrement avec lui. Cette fille prit furtivement le mémoire dans la poche de Potemkin. On se hâta d'y ajouter des notes marginales, qui répondoient victorieusement aux objections du ministre anglais; ensuite l'écrit fut remis à sa place aussi heureusement qu'il en avoit été tiré.

Lorsque l'Impératrice eut ce mémoire sous les yeux, elle crut que les notes étoient de Potemkin; ce qui ne fit qu'ajouter au désir qu'elle avoit de liguer les puissances du nord contre l'Angleterre.

1780. Le chevalier Harris ne tarda pas à être informé de la manière dont on s'y étoit pris pour faire servir son mémoire contre lui-même, et il en fut si accablé qu'il en tomba malade (1).

Potemkin jouissoit de la plus haute faveur. Chaque jour quelque nouveau don de la Souveraine accroissoit ses immenses richesses, et quelque titre d'honneur étoit ajouté à la longue liste de ses dignités. La Cour, l'armée, la flotte, tout lui étoit soumis. Il plaçoit les ministres, les généraux, les favoris, ou les déplaçoit à son gré; et le caprice dirigeoit seul sa bienveillance et son animadversion.

Avec tous les dehors d'une franchise grossière et souvent brutale, Potemkin étoit très-rusé. Il dominoit l'Impératrice en lui dictant ses volontés avec hauteur, mais en paroissant en même-temps ne respirer que pour la servir. Il traitoit avec insolence les plus anciens généraux et les grands de l'Etat, qu'il croyoit pouvoir impunément offenser, et il ménageoit tous ceux auxquels il connoissoit de l'esprit ou de l'audace.

(1) Il en eut une jaunisse qui dura très-long-temps.

Le

Le maréchal Romanzoff étoit le seul des généraux qui n'eût point voulu s'abaisser devant Potemkin. Aussi ce dernier redoutoit son inflexibilité autant qu'il envioit la gloire du vainqueur des Turcs. La haine qu'il avoit contre le maréchal Romanzoff s'étendoit même jusques sur la comtesse de Bruce, sa sœur, l'une des plus intimes confidentes de Catherine. En vivant familièrement avec la comtesse de Bruce, en lui témoignant beaucoup d'amitié, Potemkin épioit ses discours, ses démarches, et se promettoit bien de la perdre, s'il pouvoit en trouver l'occasion. Tout-à-coup le hazard la lui fournit. 1780.

Korzakoff étoit alors aimé de l'Impératrice. Les bienfaits, les honneurs dont elle le combloit auroient dû lui inspirer sinon de l'amour, du moins de la reconnoissance ; mais il n'avoit que de l'étourderie et de la vanité. (1) La comtesse de Bruce, qui le voyoit tous les jours chez l'Impératrice, prit du goût pour lui. Elle ne put cependant pas se livrer d'abord à son inclination. La contrainte dans laquelle vivoient les amans de Catherine, ne

(1) Ce fut de tous les amans de Catherine celui qui mettoit le plus de faste dans sa parure, et à qui cette Princesse donna le plus de diamans.

1780. leur permettoit guère des infidélités. Potemkin aida la comtesse de Bruce à vaincre tous les obstacles. Il se chargea d'être son confident; il lui fournit le moyen d'avoir des entrevues secrètes avec Korzakoff, et quoiqu'il aimât assez ce favori, il résolut de le sacrifier, dans l'espoir d'entraîner dans sa chûte la sœur de Romanzoff.

Le projet de Potemkin réussit. L'Impératrice ne tarda pas à découvrir qu'elle étoit trompée par son favori et par son amie. Aussitôt elle fit ordonner à l'un de voyager au-dehors de l'Empire, et à l'autre de se rendre à Moscow. Elle se promit dès-lors de n'avoir plus d'amie : mais comme elle ne pouvoit pas aussi facilement se passer de favori, elle choisit le même jour Lanskoï, chevalier garde (1), de la plus belle et de la plus intéressante figure. Nous verrons dans le cours de cet Ouvrage que de tous les amans de Catherine, Lanskoï fut celui qu'elle aima le plus et qui mérita le mieux d'être aimé.

(1) Les Chevaliers-Gardes sont une compagnie de soixante hommes, portant un uniforme très-riche, et employés à la garde intérieure du Palais impérial.

Lanskoï étoit issu d'une très-ancienne famille polonoise, dont le véritable nom étoit Lonsky.

Les intrigues de courtisan n'étoient pas les seules occupations de Potemkin. Cet ambitieux favori se flattant de faire couronner l'Impératrice dans Constantinople, et le désirant encore plus qu'elle, résolut de commencer par s'emparer de la Krimée. Mais pour y parvenir, il falloit être d'accord avec l'empereur d'Allemagne. Il communiqua son dessein à Catherine, qui n'hésita pas à l'approuver. Lorsqu'il le proposa ensuite dans le conseil, Panin qui tenoit beaucoup à l'alliance de la Prusse, dit qu'on s'exposeroit à trop de danger en se détachant de cette Puissance; malgré cela le plan de Potemkin fut suivi. Panin en fut si affligé qu'il tomba malade et s'éloigna des affaires. 1780.

Ce fut alors que Bezborodko (1) fut admis dans le conseil. Bezborodko avoit d'abord été secrétaire du maréchal Romanzoff, avec Zawadoffsky. De même encore que Zawadoffsky, il étoit devenu secrétaire du cabinet de l'Impératrice : mais il n'avoit pas été comme lui élevé au poste de favori. Il fut nommé ministre de l'intérieur. Ostermann, qui, depuis son retour de Suède, occupoit la

(1) En russe le nom de Bezborodko signifie imberbe.

1780. place de vice-chancelier (1), faisoit tout le travail dont Panin avoit été long-temps chargé.

Catherine desira d'avoir une entrevue avec Joseph II : les projets qu'elle venoit d'adopter exigeoient qu'elle conférât avec ce Prince. Elle le pria donc de venir la joindre en Pologne, et aussitôt elle partit pour se rendre à Mohiloff.

Peut-être n'est-il pas inutile d'observer que durant ses fréquens voyages, l'Impératrice ne confioit au Grand-Duc ni le commandement de la capitale, ni l'administration d'aucune affaire. Généralissime né des armées russes, il ne mena jamais un régiment au combat, et grand amiral de la Baltique, il ne lui fut pas permis une seule fois de visiter la flotte à Cronstadt. Sont-ce donc là des preuves de cet amour maternel, dont Catherine se vanta si souvent?

Panin, à qui l'Impératrice accordoit ordinairement le dangereux honneur de la représenter, s'étoit, depuis quelque temps, retiré à la campagne. Plus accablé par l'ennui et le mécontentement que par les maladies,

(1) Il n'y avoit point de chancelier, parce que le vieux Woronzoff en conservoit le titre.

et vieilli plutôt que vieux, il végétoit au bord de sa tombe. Le feld-maréchal Alexandre Michaelowitz-Gallitzin fut chargé cette fois-ci de commander à Pétersbourg. 1780.

Cependant, l'Impératrice étoit déjà à Mohiloff (1), où l'avoit devancée Joseph II. Une partie des grands de la Pologne s'y rendit. La pompe qui environnoit Catherine, et le luxe des nobles polonais (2) faisoient un contraste bizarre avec la simplicité du costume et des mœurs de l'Empereur d'Allemagne. Ce prince avoit pris le nom de comte de Falkenstein. Il pria l'Impératrice de le dispenser de toute vaine étiquette et de tout gênant cérémonial : Catherine y consentit avec joie.

Ils eurent plusieurs entretiens secrets, dans lesquels ils se promirent d'attaquer ensemble les Ottomans, de se partager une partie de leurs dépouilles, et de rétablir les anciennes républiques grecques. Pour déterminer l'Em-

(1) Elle y arriva le 30 Mai.

(2) On y joua un jeu effréné. Quelques-uns de ceux que les escrocs n'avoient pas pu ruiner au jeu, furent dépouillés par des brigands sur les grands chemins. On vola, dit-on, au comte Potocky plus de 400,000 florins.

1780. pereur à entrer dans ses vues, Catherine consentit à favoriser l'échange de la Bavière contre les Pays-Bas Autrichiens, à l'exception des comtés de Namur et de Luxembourg; et elle s'engagea à le soutenir contre les oppositions du roi de Prusse et des autres princes de l'Empire. Un traité signé quelque temps après à Pétersbourg, confirma ces différentes promesses. Catherine invita l'Empereur à visiter la Russie; et ce prince, toujours avide de voyages et d'instruction, prit la route de Moscow, tandis que l'impératrice s'en retourna directement dans sa capitale.

Quoique Catherine n'ignorât pas l'éloignement que l'Empereur avoit pour le luxe, elle lui donna des fêtes d'une extrême magnificence. Mais les fêtes touchoient peu Joseph II: ce qui l'occupoit le plus étoit le soin de visiter les établissemens utiles et les monumens des arts. Il avoit vu à Moscow, le Kremlin, le Khitaigorod (1) les hospices, la bibliothèque et les archives de l'Histoire

(1) Le Khitaigorod, ou la ville Chinoise, est un quartier de Moscow, où se fait un grand commerce de pelleteries et de toute sorte de marchandises. Il ressemble à une foire continuelle.

du Nord, si bien mises en ordre par le savant Muller. Il s'étoit arrêté à Tula, pour examiner la manufacture d'acier, à laquelle Catherine n'a rien épargné, et qui peut-être ne le cède point, pour la beauté de ses ouvrages, aux fabriques d'Angleterre. 1780.

Il visita de même tout ce que Pétersbourg et le port de Cronstadt offrent de plus curieux. Il examina en détail les arsenaux, les chantiers, les manufactures, et par-tout il reçut quelque marque flateuse de l'attention de l'Impératrice. Lorsqu'il entra à l'académie des sciences, on lui présenta un volume de Cartes géographiques, parmi lesquelles se trouvoit déja gravée celle de son voyage de Vienne à Pétersbourg. A l'académie des arts, il vit un recueil d'estampes, où étoit son portrait, avec une inscription (1) analogue à son goût pour les voyages et à son caractère.

Enfin, Joseph II quitta la Russie, également étonné de ce mélange de rafinement et de barbarie que la nation russe avoit offert à ses regards, et de la grandeur et des foi-

(1) C'étoient ces vers d'Horace :

— » *Multorum providus urbes,*
» *Et mores hominum inspexit.* » —

1780. blesses de l'Impératrice. Il ne pouvoit concevoir qu'une femme, dont le génie sembloit fait pour asservir le monde entier, fût au milieu de sa Cour, l'esclave de deux favoris.

Peu de temps après le départ de Joseph II, le prince héréditaire (1) de Prusse arriva à Pétersbourg. Son séjour n'eut rien de remarquable. On lui donna à la vérité beaucoup de fêtes : mais les fêtes n'étoient point une chose extraordinaire à la cour de Russie.

Voyant que tant de Princes sortoient de leurs Etats pour aller visiter les pays étrangers, l'Impératrice résolut de faire voyager le Grand-Duc. Accoutumée au respect et à la modération de ce Prince, elle ne craignoit plus son absence, et elle espéra qu'en contemplant l'héritier de son trône, l'Europe s'occuperoit encore d'elle. Le Grand-Duc et la Grande-Duchesse traversèrent la Pologne et l'Autriche et se rendirent en Italie, d'où ils retournèrent à Pétersbourg par la France et par la Hollande. Durant leur voyage, l'Impératrice n'ignora rien de ce qui leur

(1) Celui qui règne aujourd'hui sous le nom de Frédéric-Guillaume II.

arriva. Un courrier expédié chaque jour lui apprenoit où ils étoient et ce qu'ils faisoient (1). 1781.

Ils avoient sans doute également envie de savoir ce qui se passoit à Pétersbourg : mais l'Impératrice ne vouloit pas qu'ils en fussent informés. Le chambellan Bibikoff, qui osa braver les volontés de la Souveraine, ne tarda pas à être découvert. Ses lettres, adressées au comte Soltikoff, qui accompagnoit le Prince, étoient très-exactes. On les intercepta à Riga ; et Bibikoff fut sur-le-champ condamné à aller se repentir de sa témérité au fond de la Sibérie.

La neutralité armée couvroit déjà l'Océan de ses pavillons. Les escadres russes se promenoient jusques dans la Méditerranée. Le commerce étoit efficacement protégé dans toutes les mers. Les Hollandois, qui avoient hésité à entrer dans la confédération navale, ne tardèrent pas à s'en repentir. La cour de Londres leur déclara la guerre. L'Impératrice ne les abandonna pourtant pas. Elle savoit de quelle ressource ils lui avoient été pour ses emprunts, et quels secours elle pourroit encore tirer d'eux : elle leur proposa, ainsi qu'à l'Angleterre, sa médiation.

(1) Leur voyage dura quatorze mois.

1781. Les Hollandois l'acceptèrent avec joie. L'Angleterre n'osa pas la refuser : mais la politique ambitieuse du cabinet de Saint-James, dès long-temps jalouse du commerce des Hollandois, trouva moyen, sans blesser l'Impératrice, de rendre presque inutiles ses soins pacificateurs : la paix de la Hollande fut la dernière conclue.

Les russes s'étoient, enfin, accoutumés au joug de Catherine : mais plusieurs d'entr'eux le détestoient, et sans tramer de vaines conspirations, ils s'efforçoient follement de nuire à l'Impératrice en nuisant à l'Empire. C'est du moins à cette funeste intention qu'on attribue les incendies qui dévastèrent la ville de Moscow et celle de Pétersbourg. Moscow vit brûler son fameux Khitaigorod et perdit trois millions de roubles (1). Pétersbourg fut pendant trois jours de suite témoin de l'incendie de ses beaux magasins de Wasieli-Ostroff, de deux cens maisons et de plusieurs navires. L'un et

(1) Quelque temps auparavant, l'Opéra de Moscow fut brûlé, et comme il y avoit beaucoup de monde parce que c'étoit pendant la *Maslinitza* ou carnaval russe, la sortie en fut très-difficile et plusieurs personnes furent étouffées ou brûlées.

l'autre de ces désastres coûtèrent la vie à un grand nombre de personnes. 1781.

Un autre évènement malheureux qui paroît être l'effet, non de la méchanceté, mais de l'ignorance, c'est la perte d'un vaisseau de ligne russe, qui se brisa sur les rochers, à fleur d'eau, qui bordent les îles d'Hières. Quelques soins qu'aient pris Pierre Ier. et ses successeurs pour former de bons marins, la Russie n'a encore que très-peu d'officiers en état de commander un vaisseau. Sans les Hollandois, les Danois et sur-tout les Anglois, ses escadres ne pourroient guère naviguer hors de la Baltique.

Depuis assez long-temps Grégoire et Alexis Orloff s'étoient éloignés de la Cour. Tout-à-coup ils y reparurent et s'y trouvèrent presque étrangers. Tous deux s'étoient mariés (1) et venoient de voyager en France et en Italie. Grégoire ne pouvant supporter la vue d'un rival tout puissant, ne tarda pas à s'absenter de nouveau. 1782.

Bobrinsky revint alors à Pétersbourg. Ce fils

(1) Grégoire Orloff avoit épousé la jeune Zinowieff, sa nièce, demoiselle d'honneur de l'Impératrice. Il n'a point eu d'enfans de son mariage. Alexis n'a eu qu'une fille, qui a épousé le fils du ministre Panin.

1782. chéri, que l'Impératrice avoit eu de Grégoire Orloff (1), sembloit destiné à parvenir aux premières dignités de l'Empire. Mais les vices qu'il contracta dans ses voyages, rendirent inutiles et la tendresse de sa mère et les soins qu'elle avoit pris de son éducation.

Lorsque Catherine avoit vu Bobrinsky en âge de voyager en Europe, elle avoit desiré de ne le confier qu'à un homme que son esprit, ses lumières et sa sagesse rendissent digne d'un tel dépôt. Pour trouver cet homme, elle s'adressa au comte de Betzkoï, maréchal de la Cour, directeur du corps Impérial des Cadets, et le plus assidu des flateurs. Betzkoï, qui ne songeoit qu'à l'avancement de sa famille, et qui s'imaginoit que le fils naturel de Catherine procureroit nécessairement une grande fortune à celui qui lui serviroit de gouverneur, assura l'Impératrice que le lieutenant-colonel Ribas, son gendre, étoit seul propre à remplir cette place. L'Impératrice le crut. Bobrinsky, alors doux, modeste, docile, quitta la Russie, sous la tutelle de Ribas, et y rentra avec la perversité de mœurs et l'insolence, que ne pou-

(1) Catherine avoit eu aussi de Grégoire Orloff, une fille morte en bas âge, ou vivant sans être connue.

voient manquer de lui communiquer les leçons et les exemples de son vicieux gouverneur (1). 1782.

Quoiqu'affligée des écarts de Bobrinsky, l'Impératrice les souffrit long-temps en mère indulgente. Mais voyant que la présence de ce fils insensé l'exposoit trop souvent à rougir, elle se détermina à l'envoyer en exil à Reval.

(1) *Ribas*, qui est devenu vice-amiral de la flotte à rames en station à Nicolaeff, sur la mer Noire, est né à Naples, d'une famille espagnole. Son père, qui se nommoit *Boujon*, étoit maréchal-ferrant à Barcelonne. Quand l'armée espagnole passa en Italie pour y établir Don Carlos, *Boujon* rendit quelques services obscurs au général de *Los Rios*, qui l'engagea à s'attacher à lui. Arrivé à Naples, il se fit appeller *Ribas*, et Los Rios, qui devint ministre de la guerre, l'employa dans ses bureaux. — Ribas le fils fut fait sous-lieutenant dans le régiment de Sania. Je ne sais quelle affaire de passe-ports et de patentes, l'obligea à quitter Naples. Il se rendit à Livourne, où étoit l'escadre aux ordres d'Alexis Orloff. Celui-ci, qui eut occasion de le connoître pour un homme très-ignorant et très-peu scrupuleux, lui donna un brevet de lieutenant de vaisseau et s'en servit pour commencer à tromper la malheureuse fille d'Elisabeth. Ensuite il l'envoya annoncer à Pétersbourg que la victime étoit entre ses mains.

1782. Pendant son voyage à Mohiloff, l'Impératrice avoit observé que le peuple de la Russie Blanche qui, en grande partie, professoit le catholicisme, étoit très-attaché, non-seulement à cette religion, mais aux Jésuites. Songeant ensuite qu'il y avoit peu de danger à laisser vivre ces moines dans un coin de ses vastes états, tandis qu'il lui étoit au contraire avantageux de flater l'opinion des habitans de ses nouvelles provinces, elle nomma archevêque catholique (1) de Mohiloff, le polonois Siencesterwitz, auquel elle donna pour coadjuteur un jésuite appelé Benislawski.

Elle permit en même-temps l'établissement d'un séminaire de jésuites dont la direction

Ribas arrivé à Pétersbourg, plut à la fille du comte de Betzkoï et l'épousa. Il fut en même-temps fait lieutenant-colonel et adjoint de son beau-père. Lorsqu'il eut accompagné Bobrinsky en France et en Italie, on l'éleva aux grades de brigadier et de colonel des Carabiniers. — Pendant le siège d'Oczakoff, Potemkin le nomma chef d'escadre. Peu après il commanda la flotte à rames sur le Danube, et fut fait vice-amiral. On doit juger ce que c'est qu'un tel marin.

Nous nous sommes un peu étendus dans cette note pour montrer par quels moyens on pouvoit s'avancer à la Cour de Catherine.

fut confiée au père Gabriel Denkiewitz, nommé vicaire-général de son ordre. 1783.

Benislawski fut bientôt envoyé à Rome, en qualité de ministre de la cour de Russie. En demandant au pape le rétablissement de la société des Jésuites, il lui remit de la part de l'Impératrice une lettre que, par égard pour les chrétiens grecs, elle désavoua dans la gazette de Pétersbourg (1), mais qui n'en étoit pas moins écrite de sa main. En voici quelques fragmens :

« Je sais que votre Sainteté est très-em-
» barrassée, mais la crainte convient mal à
» votre caractère. Votre dignité ne peut
» point s'accorder avec la politique, toutes
» les fois que la politique blesse la religion.
» Les motifs d'après lesquels j'accorde ma
» protection aux Jésuites, sont fondés sur
» la raison et sur la justice, ainsi que sur
» l'espoir qu'ils seront utiles à mes états. —
» Cette troupe d'hommes paisibles et inno-
» cens vivra dans mon Empire, parce que
» de toutes les sociétés catholiques, c'est la
» plus propre à instruire mes sujets et à leur
» inspirer des sentimens d'humanité et les
» vrais principes de la religion chrétienne.

(1) Voyez la Gazette de Pétersbourg du 20 Avril.

1783. » Je suis résolue de soutenir ces prêtres » contre quelque puissance que ce soit, et » en cela je ne fais que remplir mon devoir » puisque je suis leur souveraine, et que je » les regarde comme des sujets fidèles, utiles » et innocens. — Je désire d'autant plus de » voir quatre d'entr'eux investis du pou- » voir de confirmer à Moscow et à Péters- » bourg, que les deux églises catholiques » de ces villes sont confiées à leurs soins. » Qui sait si la Providence ne veut pas faire » de ces hommes pieux les instrumens de » l'union dès-long-temps desirée entre l'église » grecque et la romaine? Que votre Sainteté » bannisse toute crainte, car je soutiendrai » de tout mon pouvoir les droits que vous » avez reçus de Jésus-Christ. »

Les ambassadeurs de France et d'Espagne, étonnés de voir à Rome un ministre accrédité par la cour de Russie, firent beaucoup de démarches pour découvrir quel pouvoit être l'objet de ces négociations. Le Pape le leur apprit lui-même, et leur demanda ce qu'il devoit répondre. Chacun d'eux consulta sa cour, qui ne voulut point s'en mêler, et le pontife romain délivra un bref qui maintenoit la société

société des Jésuites dans les états de l'Impératrice de Russie. 1782.

Peut-être l'Impératrice ne mit tant d'importance à l obtension de ce bref, que parce qu'elle se flattoit que tous les Jésuites de l'Europe et de l'Amérique apporteroient dans la Russie Blanche leurs trésors et leur industrie. Mais quelles que fussent ses espérances, les dépouilles du Paraguay ne vinrent point à Mohiloff. Les Jésuites étoient trop rusés pour aller se mettre, avec leurs richesses, entre les mains d'une Princesse dont ils connoissoient le despotisme et l'insatiable ambition.

L'Impératrice acheva enfin la division de ses Provinces (1), et elles jouirent toutes des réglemens qu'elle avoit commencé à introduire en 1776, dans les gouvernemens de Twer et de Smolensko. Chaque année de son règne étoit marquée par des conquêtes ou par des institutions nouvelles.

Celle-ci le fut par l'inauguration de la fameuse statue de Pierre Ier., ouvrage dans lequel le génie de Falconet seconda si heu-

(1) Voyez dans le premier volume la lettre sur les Gouvernemens.

reusement les intentions de Catherine (1).

1783. Peu de temps après, elle institua l'ordre de Saint-Wolodimir (2) pour récompenser ceux de ses sujets qui servoient bien l'état dans quelqu'emploi civil. Elle avoit déjà créé (3) l'ordre militaire de Saint-George, dont le grand cordon ne se donne qu'aux Généraux qui ont gagné une bataille. Il faut l'avouer, l'espoir d'obtenir cette récompense a valu peut-être bien des victoires à la Russie. Eh ! qui savoit mieux que Catherine ce que peuvent sur les hommes les décorations de la vanité ?

La Russie voyoit s'accroître avec rapidité les avantages que lui avoient procurés ses dernières conquêtes. Son commerce sur la mer Noire fesoit sans cesse de nouveaux progrès. Les navires russes passoient dans le canal

(1) On sait que cette statue a pour piédestal un énorme rocher de granit sur lequel paroît s'élancer le cheval que monta Pierre-le-Grand. On lit sur le piédestal cette inscription en Russe et en latin : —» PETRO PRIMO, CATHARINA SECUNDA, 1782.

(2) Saint-Wolodimir étoit un Duc de Kiowie, qui embrassa le Christianisme au VIIIe. Siècle.

(3) En 1769. — Le cordon de Saint-George est noir et orange.

des Dardannelles, et alloient trafiquer à Alep, à Smyrne ou dans les ports de l'Italie. Les vins délicieux de la Grèce étoient portés dans la Russie Blanche et refluoient dans toute la Pologne. 1783.

Catherine avoit fait récemment jetter les fondemens de la ville de Kerson, sur les bords du Dnieper, à environ dix lieues d'Oczakoff, et Potemkin en pressoit les travaux avec une incroyable activité. On le voyoit fréquemment partir de Pétersbourg, voler jusqu'aux rives du Dnieper (1) et reparoître sur celles de la Newa (2), en moins de temps qu'il n'en auroit fallu à un homme ordinaire pour faire le voyage de Moscow. Kerson comptoit déjà quarante mille habitans, et il sortoit de ses chantiers non-seulement des navires propres au commerce, mais des vaisseaux de guerre, destinés à faire trembler l'Empire Ottoman.

(1) Kerson, fondé en 1778, est situé sur les bords du Dnieper, un peu au-dessus de l'embouchure du Bogh, et voisine du Liman, lac marécageux, dont l'entrée est défendue par la forteresse de Kinburn, et qui a jusqu'à un mille de large. Le Liman est assez profond pour recevoir de grands vaisseaux, mais ils s'y gâtent promptement parce que l'eau en est douce.

(2) Il y a 2000 werstes de Pétersbourg à Kerson.

1783. Cet avantage ranimoit l'ambition de l'Impératrice et de Potemkin. Ils désiroient avec une ardeur égale la conquête d'un pays sans lequel ils ne se flattoient pas de réaliser leurs projets contre l'Empire Ottoman, et dont la possession suffisoit peut-être pour les dédommager de l'inexécution de ces projets. Catherine commença par détacher la Krimée de la Turquie; et aussitôt elle résolut de l'envahir. La fertilité de ce pays est encore contestée : mais la ressource dont il est pour les armées et les avantages qu'il offre au commerce (1) ne peuvent être douteux. L'importance dont la Krimée étoit aux yeux de Catherine, exige que nous en placions ici une courte description.

La Krimée est une presqu'île étroite, d'environ soixante-quinze lieues de circuit, située au midi de Pétersbourg, entre le 51e. et le 54e. degrés de longitude, et par le 46e. degré de latitude. La mer Noire baigne ses côtes au midi et à l'occident; la mer d'Azoph et la mer des Zabache l'entourent à l'orient et au septentrion. L'isthme qui la joint au

(1) On sait quel parti en ont tiré les anciens Grecs et ensuite les Génois, qui s'en emparèrent en 1471, et en furent chassés par le Khan Bangli-Guerai.

continent n'a qu'un peu plus d'une lieue et demie de large. Depuis cet isthme sur lequel est bâtie la forteresse de Pérékop (1), jusqu'à la colline de Karasou-Bazar, le pays n'est qu'une vaste plaine et s'élève insensiblement jusqu'au sommet de la colline, qui forme la côte méridionale. 1783.

La plaine qui s'étend de Pérékop à la rivière Sargir a environ vingt-cinq lieues de long. On y trouve grand nombre de marais et de lacs, qui fournissent du sel aux provinces voisines de la Russie, à la Krimée elle-même, à la Natolie et à la Bessarabie.

L'on parcourt presque toute la plaine sans rencontrer de l'eau courante. Les habitans de cette partie sont obligés de construire, auprès de chaque maison, des réservoirs pour conserver l'eau de pluie. La terre y est dénuée d'arbres de toute espèce. On n'y voit pas un buisson, pas une ronce. Les plantes qu'on y cultive y sont en mauvais état. Il ne faut pourtant pas attribuer cette nudité du sol au défaut de fertilité, mais aux nombreux troupeaux qui errent sans cesse dans cette partie de la Krimée, et dévorent ou

(1) Les Tartares la nomment Or-Kapi.

1783. détruisent les végétaux qu'elle produit à l'instant même où ils commencent à pousser.

Le goût des Tartares pour la vie nomade et leur aversion pour l'agriculture, livrent ce pays à la désolation. Mais si l'on pouvoit fixer ces peuples et partager les terres entr'eux, il y auroit encore assez de pâturages, et le reste produiroit abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. Il suffit qu'un Tartare s'adonne à la culture, pour fournir aux besoins de cent de ses compatriotes.

La Krimée peut être divisée en deux parties, le plat-pays et le pays montagneux. Le premier qui s'étend de Pérékop à Kosloff, et de la rivière de Bulganak à Karasou-Bazar, à Kaffa et à Jeni-Kalé, est parsemé d'une quantité de petits villages, dont les habitans vivent du produit de leur bétail et du sel. — Les montagnes sont au midi, le long de la mer Noire, et s'étendent à l'occident en droite ligne, depuis Kaffa jusques dans le voisinage de Belbeck.

Les deux rivières les plus considérables de la Krimée sont celles de Salgir et de Karasou, qui se jettent dans la mer de Zabache. La première prend sa source près d'Achmetsched et la seconde près de Karasou-Bazar, d'où,

après avoir arrosé une partie de la plaine adjacente, elle se jette dans la Salgir. Toutes les autres rivières et les sources tombant de la chaîne de montagnes, qui commence à Kaffa, coulent au nord et au nord-est, excepté celle qui, au-delà d'Achmetsched, sort du mont Aktau. Les autres rivières tombent toutes dans la mer Noire. Telles sont l'Amna, le Katscha, le Belbeck, le Kasoulki. 1783.

Les montagnes sont couvertes de bois propre à la construction, et sont remplies de bêtes sauvages. La terre des vallées est fertile et n'attend, pour produire, que la main du laboureur. Les grains et la vigne réussissent bien sur les côteaux. Les montagnes contiennent des mines qu'on croit très-riches; mais les montagnards méprisent ces avantages: le produit de leurs troupeaux et un peu de pain suffisent à leur subsistance (1).

(1) Les Mirzas, ou Nobles, et en général tous les Tartares riches, demeurent continuellement à la campagne et ne viennent dans les villes que pour affaires. — Il n'y a point de tribunaux dans le pays. Les disputes y sont très-rares, et quand il en survient, on les décide tout de suite par l'autorité du Koran. Les petits différends qui ont lieu dans les villages et

1783. L'île de Taman, située à l'entrée du détroit qui joint la mer d'Azoph à la mer Noire, est riche et très-peuplée.

Le Kuban, désert aride et vaste, qui s'étend des frontières de la Krimée jusqu'au pied du Caucase, n'a, ainsi que la petite Tartarie, qu'une foible population.

Voilà quelles sont les contrées dont, depuis la paix de Kaïnardgi, la Cour de Pétersbourg attendoit avec impatience l'instant de s'emparer.

Elle n'avoit élevé Sahim-Guerai à la place de Khan, que pour en faire l'instrument de son ambition; elle ne le combloit de caresses et de bienfaits que pour le mieux sacrifier. Ce Prince, d'un caractère doux, foible et plein de franchise, étoit bien éloigné de soupçonner les desseins des Russes. Il aimoit les nouveautés et les arts de l'Europe : on flatta son goût; on lui procura les jouissances de la mollesse et les raffinemens du luxe.

qui ne peuvent pas être jugés par le Koran, sont arrangés à l'amiable par les anciens ou Abesès. Mais dans les villes, toutes les affaires importantes, à l'exception du meurtre, sont instruites pardevant le Kaïmakhan, ou Commandant, qui prononce sans appel.

Il dédaigna bientôt les mœurs de son pays. 1783.
Il quitta son ancienne manière de manger, prit un cuisinier russe et se fit servir sur de la vaisselle plate. Au lieu d'aller à cheval comme le reste de ses compatriotes, il voyageoit et se promenoit dans une magnifique berline. Oubliant son indépendance et dégradant sa dignité, il demanda un titre dans l'armée russe : l'Impératrice le nomma commandant des gardes Préobaginsky, dont elle lui envoya l'uniforme avec le cordon de Ste.-Anne. Wasiliestky et Constantinoff, agens russes, décorés du titre de Ministres plénipotentiaires, furent tour-à-tour les conseillers de ce Prince trop confiant, et ceux qui contribuèrent le plus à le perdre. Les Tartares condamnoient hautement sa manière de vivre et son attachement à la Russie; mais comme il les gouvernoit avec douceur et avec équité, ils attribuoient plutôt ses torts aux chrétiens qu'à lui-même.

Cependant les Russes avoient besoin d'un prétexte pour faire entrer leurs troupes dans la Krimée. Ils travaillèrent à fomenter quelque révolte, afin que le Khan implorât leur secours et se livrât entièrement à eux. L'argent, les présens, les conseils répandus sourdement par leurs émissaires, lui suscitèrent bientôt des

1783. ennemis, même dans sa propre famille. Deux de ses frères, dont l'un nommé Batti-Guerai étoit gouverneur du Kuban, tentèrent de le surprendre dans la ville de Kaffa (1), où il résidoit, et le forcèrent de se réfugier à Taganrok. Aussitôt une armée russe marcha à son secours. Potemkin y vola lui-même, et son nom suffit pour en imposer à Batti-Guerai, qui lui envoya dire qu'il se démettoit volontairement du pouvoir dont il s'étoit emparé.

Le Khan Sahim-Guerai rentra alors en Krimée, et ayant rassemblé la plus grande partie des chefs Tartares, il leur livra treize des principaux rebelles, qu'on mit à mort sur-le-champ. Ensuite il dit: » — Voilà » mes deux frères et moi : lequel d'entre » nous voulez-vous pour vous gouverner? » nommez-le librement. Je souscrirai à votre » choix.» — Tous les Tartares jurèrent qu'ils ne vouloient que Sahim-Guerai.

Cet arrangement ne convenoit peut-être pas trop à la Cour de Pétersbourg; mais quelque parti que prissent les Tartares, ses

(1) L'ancienne Théodosie, ou le Cimmerium de l'antiquité.

dispositions étoient déjà faites ; la Krimée devoit être envahie. 1783.

L'Impératrice renforça d'abord ses armées dans la Pologne et dans l'Ukraine, et fit tous les préparatifs qu'auroit pu exiger une déclaration de guerre. Ensuite elle chargea son Ministre à Constantinople de demander des avantages beaucoup plus étendus que ceux qui étoient stipulés par les traités, et d'obliger le Divan à promettre que, quel que fût désormais le sort de la Krimée, il ne s'en mêleroit pas. Elle fit plus, elle engagea l'imprudent Sahim-Guerai à demander la cession d'Oczakoff.

Le Divan fut indigné de toutes ces prétentions : mais foible et désuni, il feignit de vouloir combattre, et murmura au lieu de s'armer. Il envoya cependant un Bacha prendre possession de l'île de Taman. Sahim-Guerai poussé par les Russes, fit sommer le Bacha de se retirer. Au lieu d'obéir, le Bacha irrité, fit trancher la tête à l'Envoyé du Khan. Les Russes feignant de vouloir venger ce Prince, lui demandèrent passage pour aller attaquer les Turcs ; et à peine ils furent entrés dans ses États, qu'au lieu de marcher sur Taman, ils se replièrent et s'étendirent sur toute la

1783. péninsule, dont ils s'emparèrent aisément. Le général Balmen surprit Kaffa, où étoit le Khan, et força les Imans, les Myrzas et les autres principaux Tartares de prêter serment d'obéissance à l'Impératrice.

Pendant ce temps-là le général Souwaroff soumettoit les Tartares du Kuban et du Budziak. Potemkin, qui s'étoit avancé jusqu'au-delà du Kuban, reçut les hommages du Sultan Batti-Guerai et des hordes qui errent dans ces vastes contrées.

Les Russes continuèrent quelque temps à flatter le Khan, et lui promirent une pension de huit cents mille roubles (1). Mais ce Prince et son pays n'en restèrent pas moins sous le joug.

Quoique cette invasion, exécutée contre tous les droits des peuples et à l'abri des noms sacrés de l'équité vengeresse, et de l'amitié protectrice, n'eût pas même excité l'indolence Ottomane à prendre les armes, Catherine n'en publia pas moins un manifeste dérisoire, pour justifier aux yeux de l'Europe la spoliation du malheureux Sahim-Guerai, et pour accuser les Turcs d'avoir

(1) Avant la conquête il avoit trois millions de roubles de revenu.

rompu le traité de Kaïnardgi, qu'elle seule venoit d'enfreindre avec une si perfide audace. Cette pièce est trop curieuse pour que nous n'en rapportions pas quelques fragmens. 1783.

« Notre dernière guerre contre l'empire » Ottoman, dit l'Impératrice, ayant été » suivie des succès les plus signalés, nous » avions certainement acquis le droit de » réunir la Krimée à notre Empire. Mais » nous n'hésitâmes pas de sacrifier et cette » conquête et beaucoup d'autres, à l'ardent » désir de rétablir la tranquillité publique et » d'assurer la bonne intelligence et l'amitié » entre notre cour et la Porte-Ottomane. » Ce fut le motif qui nous détermina à stipu- » ler la liberté et l'indépendance des Tar- » tares, que nos armes avoient soumis; » espérant par ce moyen écarter pour jamais » toute cause de dissention et de froideur » entre la Russie et la Porte.

» Quelque grands qu'aient été nos sacri- » fices et nos efforts pour réaliser nos espé- » rances, nous avons bientôt vu, à notre » grand regret, ces espérances diminuer. » L'inquiétude naturelle aux Tartares, fo- » mentée par des insinuations dont la source » ne nous est pas inconnue, est cause qu'ils

1783. » sont aisément tombés dans un piège tendu
» par des mains qui avoient semé parmi
» eux le trouble et la division, de sorte qu'on
» les a vus travailler à affoiblir et à ruiner
» l'édifice que nos soins bienfaisans avoient
» élevé pour leur bonheur, en leur procurant
» la liberté et l'indépendance, sous l'auto-
» rité d'un chef élu par eux-mêmes.....

» L'amour de la paix nous faisoit trouver
» dans notre conduite une suffisante ré-
» compense des grandes dépenses que nous
» avions faites. Mais nous avons été bientôt
» dissuadée par la révolte qui a eu lieu en
» Krimée, l'année dernière, et les encou-
» ragemens qu'elle a reçus de la même
» source que les premiers. Nous avons en
» conséquence été forcée d'avoir recours
» à des armemens considérables, et nous
» avons fait entrer nos troupes dans la
» Krimée et le Kuban, où leur présence étoit
» devenue indispensable pour maintenir la
» tranquillité et le bon ordre dans les con-
» trées voisines .... La nécessité où nous
» sommes de rester toujours armée, non-
» seulement nous occasionne de grandes
» dépenses, mais expose nos troupes à d'iné-
» vitables et continuelles fatigues.....

» La perte des hommes ne peut être ap- 1783.
» préciée ; et nous n'entreprendrons pas de
» l'estimer. Mais la perte en argent doit, sui-
» vant les calculs les plus modérés, être éva-
» luée à plus de douze millions de roubles...

» Animée par un sincère désir de confir-
» mer et de maintenir la dernière paix con-
» clue avec la Porte, en prévenant les dis-
» putes continuelles que produisent les
» affaires de la Krimée, nous croyons que ce
» que nous devons et à nous-même et à
» la sûreté de notre Empire, exige égale-
» ment que nous prenions une fois pour
» toutes, la ferme résolution de mettre fin
» aux troubles de la Krimée. Ainsi, nous
» réunissons à notre Empire la péninsule de
» Krimée, l'île de Taman et tout le Kuban,
» comme une juste indemnité des pertes
» que nous avons souffertes et des dépenses
» que nous avons faites pour maintenir la
» paix et le bonheur. »

En terminant son manifeste, l'Impératrice promit aux Tartares la liberté des cultes, et les invita à imiter la soumission, le zèle et la fidélité des peuples, qui avoient depuis long-temps le bonheur de vivre sous son gouvernement.

1783. La Porte, peu exercée dans l'art du raisonnement, voulut cependant répondre (1) à ce manifeste : elle eut recours à une plume chrétienne, qui démontra facilement l'injustice des prétentions de Catherine et la perfidie de sa conduite ; mais à quoi servent de pareils écrits? Les procès des Souverains ne se plaident efficacement qu'avec l'épée; et depuis long-temps les Turcs craignoient de l'employer ou s'en servoient trop mal contre les Russes.

Ne doutant pas que les Turcs ne lui déclarassent la guerre, et craignant que Gustave III ne profitât de l'éloignement des armées russes pour l'attaquer, Catherine forma le dessein de conclure un nouveau traité d'alliance avec ce Prince. Elle le lui avoit déjà fait proposer plusieurs fois, et par le ministre qu'il avoit à Pétersbourg et par celui qu'elle entretenoit à Stockholm : mais ses tentatives étoient demeurées sans effet. Elle résolut d'avoir une seconde entrevue avec le monarque suédois.

Le rendez-vous fut donné à Fridérik-

(1) La réponse de la Porte fut attribuée au chevalier Ainslie, Ministre d'Angleterre à Constantinople.

shalm,

sham, petite ville très-bien fortifiée sur le golfe de Finlande, et la dernière que possèdent les Russes du côté de la Suède. L'Impératrice s'y rendit (1) en yacht. Elle étoit accompagnée du comte Iwan Czernischeff, du ministre Bezborodko, du grand écuyer Narischkin, du favori Lanskoï, et de plusieurs femmes de la Cour, parmi lesquelles se trouvoit la princesse Daschkoff, qui depuis quelque temps sembloit avoir reconquis l'amitié de Catherine. 1783.

Gustave (2) avoit à sa suite le comte de Creutz (3), son premier ministre, le général Armfeld, Munck et quelques autres officiers.

L'Impératrice avoit fait louer deux maisons contiguës, qu'on meubla avec beaucoup d'élégance, et entre lesquelles on établit une galerie de communication. L'une fut occupée par elle; l'autre servit à loger le roi de Suède; de sorte que pendant les quatre jours que ces deux souverains restèrent à Fridé-

(1) Le 29 Juin.

(2) Il n'y avoit que peu de jours qu'en passant une revue il avoit eu le bras cassé par une chûte de cheval.

(3) Le même qui avoit été Ambassadeur en Espagne et en France.

1783. riksham, ils purent s'entretenir librement et à toute heure (1).

La paix avoit été signée (2) quelques mois auparavant. Il n'y avoit plus de raison pour que la neutralité du Nord restât armée. Cependant l'Impératrice le desira : Gustave y consentit. Elle proposa ensuite à ce Prince de rester neutre pendant la guerre des Turcs, et l'assura qu'après cette guerre, elle l'aideroit à s'emparer de la Norwège. Flatté de cette espérance, Gustave promit tout ce que voulut Catherine; et ils se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre, et l'esprit rempli de leurs différens projets de conquête.

Avant de quitter Fridériksham, l'Impératrice donna son portrait au comte de Creutz, et signala sa magnificence envers les officiers suédois. Gustave fit aussi divers présens aux

(1) L'Impératrice qui prodiguoit les cajoleries au Monarque Suédois, fit faire, par Hôyer, peintre Danois, un tableau où cette Princesse et Gustave III sont représentés assis et causant ensemble amicalement. L'auteur de cette histoire a vu l'original de ce tableau dans le cabinet du Roi du Suède à Dronings-holm; il en a vu aussi une copie chez le peintre Hôyer, à Copenhague.

(2) Au mois de Janvier.

ministres et aux courtisans russes. Il décora de la grande Croix de l'ordre de l'Etoile Polaire le favori Lanskoï, et dès qu'il fut de retour en Suède, il envoya à la princesse Daschkoff des lettres de membre de l'Académie de Stockholm. 1783.

La Porte étoit d'autant moins empressée de faire la guerre, que les préparatifs des Russes sembloient devoir infailliblement leur donner la victoire. Soixante-dix mille hommes, aux ordres de Potemkin, étoient rassemblés sur les frontières de la Krimée. Repnin en commandoit quarante mille, prêts à soutenir Potemkin. Le maréchal Romanzoff, avec une troisième armée, avoit son quartier-général à Kioff. Les escadres de la mer Noire étoient armées, et dix vaisseaux de ligne et plusieurs frégates n'attendoient qu'un signal pour passer de la Baltique dans la Méditerranée.

La cour de Londres, irritée de ce que la Russie s'étoit montrée à la tête de la neutralité armée, s'efforça en vain d'engager le Divan à prendre les armes. La France et l'Autriche l'en empêchèrent. Au lieu de combattre on négocia. Par un nouveau traité signé à Constantinople, entre le plénipoten- 1784.

1784. tiaire russe Bulgakoff et les ministres du Grand-Seigneur, l'Impératrice conserva la souveraineté de la Krimée, de l'île de Taman et d'une grande partie du Kuban, et les Turcs reconnurent le droit qu'elle prétendoit incontestablement avoir à l'empire de la mer Noire et au passage des Dardanelles. Ainsi Catherine conquit sans avoir besoin de faire la guerre, un vaste territoire, et quinze cens mille nouveaux sujets.

L'Impératrice rendit leurs anciens noms à la Krimée et au Kuban. Le premier de ces pays s'appella la Tauride et l'autre le Caucase.

L'exemple de Sahim-Guerai auroit dû faire redouter aux autres princes la cruelle protection de la Russie. Mais les présens de Potemkin en aveuglèrent quelques-uns. Héraclius, souverain de la Kertalinie et de Kachett, qui avoit autrefois porté les armes sous le fameux Thamas-Kouli-Khan, et combattu dans la dernière guerre des Russes contre les Turcs, fit hommage de ses Etats à Catherine.

Salomon, sultan d'Irimette et de Géorgie, fut aussi poursuivi par les intrigues caressantes et les perfides bienfaits de l'Impératrice et du Favori. Altier et brave, il ne

voulut d'abord dépendre que de son cimeterre; mais un globe d'or, une couronne et des promesses fastueuses le rendirent esclave. Bientôt après il mourut, et le sultan David, son fils, ne sut imiter que sa foiblesse. 1784.

Potemkin n'envahit pas le pays des Zaporaviens ; mais joignant toujours la ruse à la force, il enleva soixante mille de ces Cosaques, et les fit conduire en Krimée, où il fonda ces colonies qui fournissent aujourd'hui des matelots aux escadres de la mer Noire, et sur-tout à la flotte à rames de Nicolaeff.

En étendant l'empire de sa souveraine, Potemkin ne négligeoit point ses propres intérêts. Possesseur d'immenses terres en différentes provinces de la Russie, il acquit encore une grande partie des riches domaines que les princes Lubomirsky et Sapieha avoient dans la Podolie et dans la Lithuanie. Ses ennemis pensèrent qu'il se ménageoit une retraite en Pologne : mais quel que fût son dessein, jamais sa faveur n'avoit paru aussi bien affermie, jamais il n'avoit été attaché à la Russie par autant de titres et d'emplois. L'Impératrice l'honora du surnom de Tauryezewsky (1), et lui donna le gouverne-

(1) Le Taurien.

1784. ment de la Tauride avec le grade de grand amiral de la mer Noire.

A mesure que le nombre de ceux qui l'avoient long-temps servie diminuoit, Catherine devoit sans doute mieux sentir leur prix. Elle venoit de perdre les deux principaux chefs de la conjuration qui l'avoit mise sur le trône. Panin et Grégoire Orloff moururent (1) presqu'en même temps, l'un à Pétersbourg, l'autre à Moscow.

Panin mourut d'envie et d'ennui, maladie funeste à laquelle n'échappent guère les ministres disgraciés. Depuis l'instant où Potemkin le contraria dans le conseil et lui fit perdre la direction des affaires, il ne cessa de languir, et ne connut plus d'autre bonheur que la mort.

Grégoire Orloff eut une destinée encore plus affreuse. Quoiqu'il restât comblé des bienfaits de l'Impératrice et qu'il fût l'époux d'une femme jeune et belle, la présence des nouveaux favoris lui étoit insupportable. Il passa presque toutes les dernières années de sa vie à voyager. En 1782, il s'arrêta à Lausanne où il vit mourir sa femme. Cette perte le plongea dans une sombre mélancolie.

(1) Au mois d'Avril 1783.

Aussitôt il revint à la Cour, mais ce ne fut que pour y offrir le triste spectacle de sa démence. Tantôt il se livroit à une extravagante gaîté (1) qui fesoit rire les courtisans: tantôt les reproches dont il accabloit l'Impératrice fesoient frémir tous ceux qui les entendoient, et la plongeoient elle-même dans le trouble et dans la douleur. Enfin on le força de se retirer à Moscow. Là, ses remords se réveillèrent avec plus de fureur. L'ombre sanglante de Pierre III le poursuivoit; il la voyoit sans cesse prête à le punir, et il expira dans le désespoir. 1784.

Dans les premiers temps de sa faveur, Grégoire Orloff avoit reçu de l'Impératrice un médaillon entouré de brillans, sur lequel

(1) Lorsque Grégoire Orloff étoit tout-puissant à la cour de Russie, il appelloit souvent Catherine par le diminutif de son nom, *Katinga* ou *Katouschka*. Au retour de son premier voyage, il conserva cette habitude. Il avoit amené de Hollande une espèce de docteur ou plutôt de farceur nommé Janijossy, qui prenoit la même liberté. L'Impératrice avoit de fréquens accès de tristesse dont ce Médecin prétendoit la guérir; et quand il la trouvoit dans son humeur sombre, il lui disoit: — » Katinga, il faut être gai pour se bien porter, » et se promener pour être gai. » — Alors il lui donnoit e bras et lui faisoit parcourir les jardins du palais.

1784. étoit le portrait de cette Princesse, et il le portoit à sa boutonnière. Après la mort de Grégoire, Wolodimer Orloff vint à Pétersbourg, présenter ce portrait à la souveraine, qui le lui rendit, en lui disant de le donner à son frère Alexis, à qui elle permettoit de le porter. Mais ce portrait ne fut-il pas alors un présent funeste? Ne rappela-t-il pas des attentats trop long-temps impunis? Est-il donc exempt de remords cet Alexis qui survit encore à tant de crimes (1)?

(1) A la mort de l'Impératrice, Alexis Orloff vivoit à Moscow. Paul Ier. lui a fait donner ordre de quitter la Russie.

LIVRE DIXIÈME.

ARGUMENT.

Relations de la Russie avec la Perse, la Chine et le Japon. — L'Impératrice veut défendre les droits de Joseph II sur l'Escaut. — Aventure du Grand-Duc à Gatschina. — Mort de Lanskoï. — Mariage de Potemkin. — Vermoloff devient Favori. — Ligue des électeurs. — Traité de Commerce avec la France. — Dîné de Tolérance. — Momonoff succède à Vermoloff. — L'Impératrice achette les Bibliothèques de Voltaire et de Dalembert.

LE voisinage de la mer Caspienne invite les Russes à faire le commerce avec la Perse, et par la Perse ils peuvent aisément le faire avec l'Inde. Aussi ont-ils dès long-temps profité de cet avantage. Le Czar Alexis Michaélowitz, qui prépara presque le règne de son fils Pierre Ier, comme Philippe avoit préparé celui d'Alexandre, fit construire par ses charpentiers hollandois, quelques petits navires (1), avec lesquels il protégea le commerce que 1784.

(1) Vers l'année 1660.

1784. ses sujets fesoient avec les habitans des provinces de Guilan et de Mazanderan.

Pierre Ier, dont le génie favorisoit tout ce qui étoit grand ou utile, étendit encore ces relations, et établit un comptoir à Schamachie, ville riche et commerçante, qu'on prétend avoir été l'ancienne demeure de Cyrus. La Perse étoit alors en proie à une foule de petits tyrans rebelles qui, profitant des querelles de l'usurpateur Mahmoud (1) et du foible Schah-Hussein (2), pilloient et ravageoient ces belles contrées. Les Tartares Lesguis, qui sont les anciens Albanois, descendirent du Caucase, s'emparèrent de Schamachie et massacrèrent les marchands russes avec les autres habitans.

Justement indigné de cet outrage, Pierre en demanda justice : on ne voulut ou on ne put pas le satisfaire. Dès-lors il résolut de se venger lui-même et de profiter des troubles de la Perse, pour s'emparer de toute la côte occidentale de la mer Caspienne. Il s'embarqua (3) sur cette mer, vogua jusqu'à la

(1) Fils du barbare Mirweïtz.

(2) *Schah* ou *Schach*, signifie *Souverain*. *Sophi* n'est point un titre ; c'est le nom d'une famille qui remonte jusqu'à Tamerlan.

(3) En 1722.—Voyez l'Histoire de Pierre-le-Grand.

la ville d'Andréoff, débarqua et alla mettre le siège devant Derbent, capitale du Daguestan. Derbent (1), ville longue et fortifiée, où il y avoit une porte de fer dont elle a tirée son nom, ne fit pas alors plus de résistance qu'elle n'en a fait de nos jours quand Valérien Zowboff l'a attaquée (2). Les armées de Pierre Ier. triomphèrent non-seulement à Derbent, mais devant la riche ville de Batchu, et trois provinces restèrent soumises aux Russes jusqu'au moment où Thamas Kouli-Khan les reconquit. 1784.

L'interruption du commerce des Russes avec la Perse dura assez long-temps. Ce ne fut qu'en 1744 que les Anglois le ranimèrent. Ils obtinrent de l'Impératrice Elisabeth la permission de naviguer sur la mer Caspienne. Ils tirèrent par-là une grande quantité de belles soies, du coton et d'autres marchandises précieuses que fournit la Perse. Ils établirent une factorerie à Meschek; ils allèrent avec des caravanes trafiquer jusques dans la grande Tartarie, à Samarkande et à Bolkara.

(1) Derbent, ou la Porte de Fer, est appellé par les Turcs, Demir-Cadi.

(2) En 1796.

1784. Le pavillon anglois déployé sur la mer Caspienne inquiéta le fameux Thamas Kouli-Khan. Ne pouvant le détruire, ce tyran habile prit le parti d'en enlever le secours aux Russes. Il gagna les capitaines Elton et Woodrofe (1) sous les ordres desquels étoient les navires anglois, et ils passèrent à son service.

Elton, devenu amiral de Thamas Kouli-Khan, fit construire des bâtimens de guerre avec lesquels il força les navires russes à saluer le pavillon Persan et à reconnoître sa supériorité. L'Impératrice Elisabeth, informée de cette conduite, révoqua aussitôt la permission qu'elle avoit accordée à la compagnie angloise, et chercha à se venger de Thamas Kouli-Khan, en lui suscitant des ennemis parmi ses propres soldats. Bientôt après ce conquérant, qui se préparoit à faire une invasion en Russie, fut assassiné, pendant son sommeil, dans la plaine de Mogan.

Dès-lors les Persans livrés à de nouveaux troubles, ne s'occupèrent plus guère de la mer Caspienne, et tous leurs navires furent détruits par les Russes.

Par le traité de commerce renouvelé avec

(1) Ce sont ces deux navigateurs qui ont levé la seule bonne carte qu'on ait de la mer Caspienne.

la cour de Londres en 1766, Catherine rendit aux Anglois les privilèges que leur avoit ôtés Elisabeth. Mais soit par défaut de confiance, soit à cause des embarras qu'on leur a secrètement suscités, ils n'ont pas pu y trouver autant de profit que leur première compagnie. 1784.

Les Russes sont donc presque les seuls qui tirent un grand avantage de la mer Caspienne. Avec une centaine de navires du port de quarante à quatre-vingts tonneaux, ils vont chercher la soie et le coton du Guilan, les tapis, les belles étoffes des autres provinces, et portent en échange aux Persans, du fer, de l'acier et des fourrures.

Indépendamment de ce trafic, les Russes font dans la mer Caspienne une pêche considérable. Ils y prennent le schamaï, poisson semblable au hareng, et le kossa beaucoup plus délicat que le rouget de l'Océan (1). Ils y prennent sur-tout beaucoup de chiens de mer, dont ils vendent les peaux aux Anglois et aux Hollandois, et dont la graisse leur sert à faire du savon.

(1) Le poisson de la mer Caspienne est d'un goût beaucoup plus délicat que celui des autres mers. On attribue cette supériorité à la qualité des eaux, qui sont amères et point salées.

1784. Les rivières de la Perse fournissent aux Russes une grande quantité de ces poissons, dont on tire le kaviar (1), objet d'un grand commerce et sans lequel il ne se fait guère de repas dans le Nord.

L'escadre qu'entretenoit Catherine sur la mer Caspienne étoit construite des chênes de Kasan (2) et composée de trois frégates, cinq corvettes et une chaloupe bombardière. Ces vaisseaux parcouroient sans cesse les côtes de la Perse, et brûloient tous les bâtimens, même le bois de construction qu'ils rencontroient. Leurs commandans avoient en outre l'ordre positif de semer la division entre les Khans et de soutenir toujours le plus foible contre le plus fort. Cette méthode étoit précieuse pour l'Impératrice. Elle lui

(1) Le kaviar, qui vient de la Perse, est préférable à celui du Wolga, mais inférieur à celui du fleuve Yaïk, ou fleuve Oural. Le kaviar se fait avec les œufs de cinq espèces de poissons, le *Sterlet*, le *Sewriouga*, l'*Ossétrina*, le *Schipa* et le *Bielouga*. Le premier est proprement l'esturgeon; les trois autres lui ressemblent, mais le dernier en est totalement différent.

Nota. Tous ces renseignemens nous ont été fournis par un officier anglois qui a vécu long-temps en Russie et navigué sur la mer Caspienne.

(2) Les environs d'Astracan n'en fournissent pas.

avoit trop bien réussi en Pologne et dans la Krimée, pour qu'elle s'en écartât en faveur des Persans. 1784.

En 1782, cette Princesse résolut d'exécuter le projet formé par Pierre Ier. contre la Perse. Elle voulut étendre sa domination sur la côte occidentale de la mer Caspienne. Les dissentions qui continuoient à désoler ces belles contrées, sembloient favoriser son ambition. Mais elle rencontra des obstacles auxquels elle ne s'attendoit pas.

Le plus puissant des tyrans de la Perse étoit alors le Khan Aga-Mahmed. Issu d'une des premières familles du Korassan, Aga-Mahmed étoit encore au berceau, lorsque son père et ses frères furent égorgés (1) par l'ordre de Thamas Kouli-Kan. Le conquérant se contenta de prendre contre cet enfant des précautions qui l'ont à jamais empêché de perpétuer sa race : mais Aga-Mahmed n'en est pas moins devenu, comme l'Eunuque Narsès, un guerrier et un homme d'Etat.

Après la mort de Thamas Kouli-Kan, la mère d'Aga-Mahmed se remaria et eut plusieurs autres enfans, qui furent les plus grands ennemis de leur frère. L'un d'entr'eux,

(1) Vers l'année 1738.

1784. Mourtouza Kouli-Khan, croyant tirer de puissans secours de la Russie, se montra servilement dévoué à cette puissance, qui le soutint en le méprisant. Mais malgré Mourtouza, malgré Aboulfat, fils du dernier régent Kerim-Khan, enfin malgré tous ses rivaux, Aga-Mahmed sut se rendre maître du Guilan, du Mazanderan, du Schirvan et de plusieurs autres provinces.

L'Impératrice donna ordre au comte Woïnowitsch (1), commandant de son escadre sur la mer Caspienne, d'employer tous les moyens possibles pour former quelques établissemens sur les côtes de la Perse. Woïnowitsch partit avec des troupes et des munitions et se rendit à Asterabath, le meilleur port du Mazanderan, qui est l'ancien pays des Mardes. Aga-Mahmed résidoit alors à Ferabath. Woïnowitsch lui fit demander la permission d'établir un comptoir sur la côte. Le Khan qui ne se croyoit peut-être pas en état de chasser les Russes à main armée, ou

(1) Le comte Woïnowitsch étoit esclavon de naissance. Huit ans après son expédition en Perse il servit sur la mer Noire, en qualité de contre-amiral : mais il déplut à Potemkin qui lui fit quitter l'uniforme russe et le chassa honteusement.

qui

qui aimoit mieux employer la ruse contr'eux que de les combattre, feignit d'accéder aux demandes de Woïnowitsch. 1784.

Alors les Russes s'empressèrent de bâtir une forteresse et y mirent dix-huit canons. Aga-Mahmed l'apprit, et, toujours dissimulé, ne tarda pas à s'en venger. Il vint voir la forteresse, en admira la construction, vanta l'activité des Russes, et s'invita lui-même à dîner avec sa suite à bord de la frégate de Woïnowitsch.

Après avoir passé cette journée fort gaîment et témoigné beaucoup d'amitié aux Russes, le Khan les engagea de venir dîner à leur tour dans une maison de plaisance qu'il avoit dans les montagnes. Ils s'y rendirent le lendemain. Mais ils ne furent pas plutôt arrivés qu'Aga-Mahmed les fit charger de fers. Il menaça en même-temps Woïnowitsch de lui faire trancher la tête, ainsi qu'à tous ses officiers, si la forteresse n'étoit rasée sur-le-champ.

Woïnowitsch, qui vit bien que la résistance seroit inutile, signa un ordre qu'on porta au commandant de la forteresse. Les canons furent rembarqués et la muraille abattue. Aga-Mahmed fit alors venir les officiers

1784. russes en sa présence ; et non content de les accabler d'injures et de mépris, il livra les plus jeunes à ses esclaves. Ces barbares leur firent essuyer des outrages que la pudeur ne permet pas de raconter, et d'autant plus étranges, qu'ils étoient ordonnés par un eunuque. Ensuite, les Russes furent conduits à coups de fouet jusqu'au rivage.

La cour de Pétersbourg ne se vengea de cette injure qu'en continuant à fomenter les dissentions de la Perse. Elle suscita à Aga-Mahmed un rival qui devint bientôt le plus redoutable de ses ennemis, et lui enleva la province de Guilan. Ce vainqueur, qui se nommoit Ghedahed-Khan, profitant des armes et des munitions que lui faisoient secrètement passer les Russes, sembloit devoir dépouiller Aga-Mahmed de toute sa puissance. Mais ce dernier parvint à corrompre l'agent russe Tomanoffsky et le consul Skilitich qui, l'un et l'autre, résidoient à Zinzili. Ils trahirent Ghedahed-Khan et le livrèrent à Aga-Mahmed, qui lui fit trancher la tête et redevint tranquille possesseur du Guilan.

Cependant les Russes affectoient hautement de ne point prendre part à ces querelles. Quelque temps après la mort de Ghedahed-

Khan, Potemkin chargea un de ses officiers d'aller complimenter Aga-Mahmed, qui étoit alors à Riatsch, capitale du Guilan. Il lui recommanda en même-temps d'étudier le caractère du Khan et de sonder ses intentions à l'égard de la Russie. L'officier se rendit à Riatsch et obtint facilement audience d'Aga-Mahmed. Mais en s'entretenant avec lui, il lui trouva un air sombre et pensif qui lui fit soupçonner quelque sinistre dessein. Alors il lui observa adroitement que, quoiqu'il fût au service des Russes, il étoit né anglois et que sa nation étoit très-attachée aux Persans, avec lesquels elle faisoit un grand commerce dans le golfe de Bassora. Aussitôt le Khan prit une mine riante, parla à l'Envoyé d'un ton très-doux, et le congédia avec des présens. 1784.

Ces témoignages réciproques d'une fausse bienveillance furent suivis d'une prompte aggression. Mourtouza-Kouli-Khan, soutenu par les Russes, tenta de faire une nouvelle invasion dans le Guilan; mais il fut repoussé par le Khan Soliman, qui y commandoit en l'absence d'Aga-Mahmed, et ce dernier ne tarda pas à subjuguer la Perse entière et la

1784. Georgie (1). Il desiroit plus encore; héritier des projets du redoutable Schah-Nadir, il vouloit s'emparer de la province d'Astrakan et fermer la mer Caspienne aux Russes. Mais le pouvoit-il sans que les Turcs agissent de concert avec lui? et les Turcs savent-ils jamais bien se concerter avec un allié pour nuire à leurs ennemis?

Le commerce que les Russes faisoient avec la Chine étoit non moins avantageux que celui de la mer Caspienne. Il y a environ cent trente ans (2) que les Sibériens et les Boukares avoient formé des caravanes, qui, traversant la Tartarie Chinoise, alloient trafiquer jusqu'à Pekin. Elles y portoient des fourrures et recevoient en échange de l'or, de l'argent, des pierreries (3), des étoffes, du thé, et tous ces objets inventés par les Chinois et

(1) Depuis, les Russes se sont rendus maîtres de la Georgie et de la Circassie.

(2) Vers l'année 1653. — Les caravanes employoient trois ans pour aller à Pékin, y séjourner et revenir à Tobolsk.

(3) Le plus gros rubis qu'on connoisse dans le monde, fut apporté de la Chine au prince Gagarin, gouverneur de la Sibérie. Il passa depuis dans les mains de Menzikoff, et il est actuellement un des ornemens de la Couronne impériale. *Voyez l'Histoire de Pierre-le-Grand.*

auxquels leur industrie, souvent bizarre, a donné une si grande perfection. 1784.

L'arrogance et la mauvaise conduite des Russes leur fit fermer l'entrée de la Chine. Ils ne purent plus trafiquer que sur les frontières de cet Empire; leur commerce fut plusieurs fois interrompu et repris; enfin, quelque temps avant la mort de l'Impératrice Elisabeth, de nouvelles querelles le firent encore suspendre.

Catherine sentit la nécessité de ranimer ce commerce. Elle le fit proposer à l'Empereur de la Chine. Ce prince y consentit; et en 1780, la petite ville de Kaïachta devint le rendez-vous des marchands russes et chinois. L'Impératrice fit partir en même-temps un archimandrite de Moscow et plusieurs jeunes russes pour aller à Pékin étudier la langue chinoise.

Elle favorisa aussi les expéditions maritimes du Kamtschatka. A l'exemple des Anglois, qui vont acheter des pelleteries sur la côte nord-ouest de l'Amérique, quelques navires russes se rendirent à la Chine et y trafiquèrent avec succès.

Il étoit encore un autre pays avec lequel Catherine desiroit d'avoir des relations de

1784. commerce. Les côtes septentrionales de la-Russie, et sur-tout ses établissemens dans plusieurs îles de l'Archipel du nord, la rapprochoient du Japon. Le hazard vint encore servir les desseins de l'Impératrice.

Quelques Japonois firent naufrage dans ces mers infréquentées (1), et se sauvèrent sur les côtes de la Russie. Un habitant d'Irkutsk, nommé Laxmann, en conduisit un à Pétersbourg. Catherine l'accueillit avec bonté, et lui fit donner des maîtres qui, en lui enseignant la langue russe et la langue tartare, apprirent assez de japonois pour pouvoir former des liaisons de commerce. Cette entreprise n'a pas encore eu un grand succès; mais il n'est pas douteux que la Russie ne partage tôt ou tard les grands profits que les Hollandois font au Japon.

Quoique Catherine étendît de toutes parts sa vaste domination, quoiqu'elle s'appropriât en paix comme en guerre tous les états qu'elle pouvoit impunément envahir, elle n'en voyoit pas avec moins de jalousie l'accroissement de puissance de ses rivaux. Elle étoit, sur-tout, dès-long-temps blessée

(1) La barque Japonnoise se brisa sur Mednoï-Ostroff, ou l'île de Cuivre.

et de la gloire de Frédéric II, et de la prépondérance qu'il avoit acquise en Europe. Depuis le premier partage de la Pologne, Frédéric empiétoit chaque jour sur les droits de la ville de Dantzig, et la gênoit tellement, qu'elle se trouvoit presque forcée de se donner à lui, ou de renoncer au commerce. Catherine étoit d'autant plus fâchée de voir Dantzig tomber au pouvoir des Prussiens, que la cour de Russie avoit, elle-même, dès-long-temps formé le projet de s'emparer de cette ville, et n'en avoit été détournée que par les représentations secrètes que fit le gouvernement de France au chancelier Woronzoff (1). 1784.

Les magistrats de Dantzig furent adroitement invités par le ministre Stackelberg à implorer la protection de Catherine. Aussitôt elle écrivit au roi de Prusse, et lui proposa sa médiation. Cette démarche retarda quelque temps l'invasion de Dantzig.

Des différends tout opposés troubloient un autre coin de l'Europe. Joseph II vouloit rendre libre le cours de l'Escaut. Les Hol-

(1) Le chancelier Woronzoff entretint long-temps un commerce de lettres avec Tercier, chargé, avec le comte de Broglie, de la correspondance secrète de Louis XV.

1784. landois s'y opposoient, et s'efforçoient d'engager Frédéric à soutenir, par les armes, leurs avides prétentions. Catherine déclara alors qu'elle étoit résolue à soutenir les droits de l'empereur d'Allemagne. Alors les Hollandois, dont le canon avoit déjà insulté le pavillon autrichien, craignirent de se voir fermer la Baltique, et négocièrent au lieu de combattre.

Tandis que Catherine s'assuroit de la paix au-dehors de l'Empire et contribuoit à la donner aux autres puissances, les cabales se ranimoient au sein de sa cour. Il n'étoit point de moyen que les mécontens n'employâssent pour armer le Grand-Duc contre sa mère, et pour irriter cette Princesse contre lui. Le Grand-Duc passoit ordinairement l'automne à Gatschina, maison de plaisance éloignée d'environ dix-huit werstes de Czársko-Zelo. Tout-à-coup on répandit le bruit qu'il vouloit y bâtir une ville et donner la liberté à tous ceux qui viendroient y demeurer. Le Prince ne fut pas peu surpris de voir accourir, de diverses parties de l'Empire, une foule de paysans empressés de jouir de ses bienfaits. Mais il sut prudemment les congédier et dissipa un com-

mencement de révolte, dont on avoit sans doute espéré de le forcer à tirer parti. 1784.

L'intrigue et le zèle de Bezborodko le rendoient nécessaire à l'Impératrice. En succédant à Panin, il avoit hérité de ses opinions. Lié avec la famille de Woronzoff (1), il étoit en secret opposé à Potemkin, qui dédaignoit tous ses ennemis, les bravoit hautement et s'en jouoit quelquefois avec habileté.

Lanskoï, aimé de Potemkin, auquel il étoit très-attaché, devenoit sans cesse plus cher à l'Impératrice. L'éducation de ce favori avoit été négligée. Catherine prit soin d'y remédier. Elle orna son esprit des connoissances les plus utiles, et elle admiroit en lui son ouvrage. Mais cette satisfaction ne dura pas long-temps. Lanskoï fut attaqué d'une maladie violente, et périt à la fleur de son âge dans les bras de l'Impératrice, qui lui prodigua jusqu'au dernier moment tous les soins de l'amour le plus passionné.

Quand il ne fut plus, elle se livra aux regrets les plus amers. Elle refusa pendant

(1) Les deux Woronzoff sont frères de la princesse Daschkoff et de l'ancienne maîtresse de Pierre III. L'un, Alexandre Woronzoff, fut mis à la tête du conseil de commerce; l'autre, Serge Woronzoff, est actuellement ministre en Angleterre.

1784. plusieurs jours de prendre des alimens, et resta trois mois sans sortir de son palais de Czarsko-Zelo (1). Ensuite, elle fit élever à Lanskoï un très-beau mausolée; et plus de deux ans après, ses courtisans l'ayant conduite, par hazard, auprès de ce monument, ils la virent tout-à-coup fondre en larmes (2).

Potemkin entreprit d'arracher Catherine à sa douleur. Il étoit presque le seul qui pût pénétrer dans la solitude à laquelle elle se condamnoit. Il acquit encore plus d'ascendant sur elle; et soit par reconnoissance, soit par foiblesse, elle voulut, dit-on, se l'attacher par des liens indissolubles, et elle lui donna en secret sa main (3).

(1) Au moment de la mort de Lanskoï, l'Impératrice s'étoit mise au lit et vouloit mourir comme son amant. Le Grand-Duc et la Grande-Duchesse l'apprenant, se rendirent à Czarsko-Zelo : mais lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la chambre-à-coucher de l'impératrice, et qu'on les lui annonça, elle leur cria d'une voix altérée de ne pas entrer, et ils furent obligés de s'en retourner sans l'avoir vue.

(2) La fortune de Lanskoï étoit estimée trois millions de roubles. Il la légua à l'Impératrice qui la rendit aux sœurs de ce favori, en se réservant seulement le rachat des tableaux, des médailles, de la bibliothèque, de la vaisselle et d'une terre de 400 mille roubles dont elle lui avoit fait présent.

(3) Il est sans doute difficile de prouver l'authen-

Un mariage ne pouvoit pas plus fixer les goûts de Potemkin que ceux de Catherine. Il songea bientôt à s'affranchir des devoirs que ce nœud lui imposoit, et à les déléguer à un favori plus jeune et plus complaisant que lui. 1784.

Tous les ambitieux de la Cour desiroient de voir la place, que la mort de Lanskoï avoit laissé vacante, remplie par un personnage qui leur fît partager les grâces qui en dépendoient. La princesse Daschkoff s'occupoit de la faire obtenir à son fils, et le succès parut un moment devoir être le prix de ses intrigues.

Le jeune prince Daschkoff étoit grand, bien fait, et d'une figure propre à faire quelqu'impression sur le cœur de l'Impératrice. Potemkin qui s'apperçut des moyens qu'on employoit pour le faire réussir, n'eut garde de s'y opposer ouvertement, de peur que la contradiction n'irritât Catherine et ne déterminât son choix. Feignant, au contraire, de vouloir favoriser le jeune Daschkoff, il se

ticité de ce mariage. Mais une personne très-digne de foi, nous a certifié que les nièces de Potemkin en avoient des preuves, et qu'une d'entr'elles le lui avoit assuré. Au reste, l'Impératrice et Potemkin étant morts, ce secret n'est pas plus important que celui du mariage de Louis XIV avec Madame de Maintenon.

1784. rapprocha de sa famille, avec laquelle il avoit jusqu'alors vécu très - froidement. Il savoit saisir et imiter avec facilité les ridicules des personnes qu'il fréquentoit, et il ne négligea pas de faire remarquer à Catherine, ceux de la princesse Daschkoff et ceux de son fils. L'Impératrice en rit beaucoup. Le lendemain Potemkin lui envoya, l'un après l'autre, deux bas-officiers des Gardes, Yermoloff et Momonoff, qu'il chargea de quelque commission auprès d'elle, afin qu'elle eût occasion de les voir. Catherine se décida en faveur du premier.

Il y eut bal à la Cour. Le jeune Daschkoff y étala une magnificence extraordinaire. Les courtisans pensoient que son triomphe n'étoit pas éloigné, et déja ils avoient pour lui les déférences qui sont l'appanage du favori. Potemkin redoubla d'attention pour la princesse Daschkoff. Elle en fut si satisfaite, que le jour suivant elle lui écrivit un billet pour le prier d'admettre au nombre de ses aides-de-camp, le jeune comte de Buturlin son neveu. Potemkin lui répondit malignement, que toutes les places d'aides-de-camp auprès de lui étoient remplies, et que la dernière venoit d'être donnée au lieutenant Yermoloff.

Et ce nom et la personne qui le portoit étoient également étrangers à la princesse Daschkoff. Dès le même jour elle apprit à les connoître, en voyant Yermoloff à l'Hermitage, derrière le fauteuil de l'Impératrice. 1784.

Frédéric II qui regardoit comme très-dangereuse pour la Prusse et même pour l'Allemagne entière, l'alliance de l'Autriche avec la Russie, invita les Electeurs et les autres princes de l'Empire à se liguer pour la défense de la constitution germanique. (1) Le roi d'Angleterre fut un des premiers qui, comme Electeur d'Hanovre, entra dans la confédération : cette démarche déplut beaucoup et à l'Impératrice et à Potemkin. 1785.

La cour de Londres desirant de renouveller son traité de commerce avec la Russie, envoya en qualité de ministre plénipotentiaire à Pétersbourg, Fitz-Herbert (2), qui joignit au désavantage des circonstances, l'imprudence de s'attacher au parti des Woronzoff et de Bezborodko. Le commerce qui lie la Russie à l'Angleterre est également utile à ces deux puissances, et Catherine n'avoit

(1) Le traité fut signé à Berlin, le 23 Juillet 1785.

(2) Il porte aujourd'hui le nom de lord Sainte-Hélène.

1785. sûrement pas envie d'y renoncer : mais elle ne fut pas fâchée de pouvoir donner une preuve de son ressentiment contre la cour de Londres, en retardant le renouvellement du traité (1).

Peut-être est-il nécessaire de retracer ici brièvement en quoi consiste le commerce que les Anglois font avec les Russes. Ce commerce commença dans le port d'Archangel, que les anglais découvrirent (2), un peu avant le milieu du seizième siècle, en cherchant un passage pour aller aux Indes par les mers du Nord et de l'Est. D'Archangel ils remontèrent la Dwina, se rendirent à travers les terres à Moscow et y formèrent des liaisons, qui s'étendirent beaucoup, lorsque Pierre Ier. eut conquis la Livonie et leur eut ouvert les ports de Pétersbourg, de Reval, de Riga, de Nerva. Depuis cette époque le commerce de la Russie est devenu l'un des plus lucratifs que fasse l'Angleterre et le plus utile pour sa marine.

Les Anglois portent en Russie (3) les pro-

(1) Ce traité avoit encore près de deux ans à courir.

(2) Le capitaine anglois *Chancelor* découvrit le port d'Archangel dans la mer Blanche, en 1533.

(3) Une partie de ces détails est tirée des Mémoires de Favier et des écrits de Busching et du savant professeur Busch.

duits de leur sol, de leurs manufactures et de leurs colonies des deux Indes, ainsi que les vins et les eaux-de-vie de France et d'Espagne, qu'ils vont chercher dans les ports de ces deux Etats, et sur lesquels ils font non-seulement un bénéfice considérable, mais ils gagnent encore le fret de leurs navires. 1785.

Les Russes leur donnent en échange des blés, des pelleteries, des fers, des chanvres, du goudron, des bois de construction et les belles mâtures, sans lesquelles l'Europe ne pourroit pas armer ces flottes qui couvrent et ensanglantent si souvent l'Océan. Les Anglois ont, en outre, établi à Moscow, à Tula, à Kasan, à Astrakan, et dans quelques autres villes de la Russie, des comptoirs qui trafiquent sur la mer Caspienne et dans la Tartarie. Ils y ont des manufactures, où la main d'œuvre est beaucoup moins chère qu'en Angleterre, et où leurs facteurs font fabriquer des voiles, des cordages, des ancres et du fer battu ou fondu ainsi que du cuivre.

Quoiqu'entièrement passif pour la Russie, ce commerce lui procure annuellement une balance d'un million de roubles en temps de paix, et d'un million et demi en temps de guerre. Mais de quels avantages n'est-il pas

1785. pour l'Angleterre? Quelles immenses ressources ne lui fournit-il pas pour entretenir sa marine et étendre sans cesse ses relations dans toutes les parties du monde?

L'Ambassadeur de France (1) à Constantinople avoit servi à faire agir, presque malgré elle, la cour de Pétersbourg de concert avec celle de Versailles. Ce ministre venoit d'être rappelé. Vergennes, qui sentoit la nécessité de se rapprocher de Catherine, fit nommer le comte de Ségur à l'ambassade de Pétersbourg (2). Ce jeune négociateur étoit digne d'une si importante mission. Il joignoit aux grâces de l'esprit, des connoissances étendues, la politesse à la dignité, et l'art de la persuasion à la franchise. Il ne pouvoit manquer de plaire à Catherine et de captiver Potemkin, dont l'altière rudesse savoit toujours apprécier le mérite.

Depuis La Chetardie (3) aucun ministre

(1) Saint-Priest.

(2) Il y arriva au mois de Février 1784.

(3) La Chetardie avoit aidé l'Impératrice Elisabeth à monter sur le trône, ce qui ne l'empêcha pas de courir risque d'être assassiné par des brigands que le chancelier Bestuscheff aposta sur son passage et qui tirèrent sur sa voiture.

français

français n'avoit réussi à Pétersbourg. Par ses serviles complaisances, Breteuil avoit favorisé les intrigues de Catherine, qui ne tarda pas à le dédaigner. La morgue de Beausset ennuyoit cette Princesse. L'insignifiante médiocrité de Juigné la rebutoit, et Vérac ne put jamais parvenir à lui inspirer la moindre confiance, parce qu'il balbutia en lui parlant la première fois qu'il lui fut présenté. Ségur répara les torts de ses mal-adroits prédécesseurs. 1785.

L'Impératrice voulut visiter le fameux canal de Wischneï-Wolokzok, qui joint le Wolga au lac Elmen, celui-ci au lac Ladoga, et conséquemment la mer Caspienne à la Baltique. Potemkin, Yermoloff, Bezborodko, plusieurs autres courtisans, les ambassadeurs de France et de l'Empire et le ministre d'Angleterre furent de ce voyage.

Un jour que l'ambassadeur de France étoit allé causer avec Potemkin, il le trouva plus aigri que de coutume contre la cour de Londres. Profitant habilement de l'occasion, Ségur fit sentir à Potemkin l'avantage qui résulteroit pour la Russie d'avoir un commerce direct avec la France, au lieu de laisser

1785. aux Anglois tous les profits (1) qu'ils font sur l'une et l'autre de ces puissances. Potemkin l'engagea à lui développer ces vérités par écrit, et lui promit de n'en parler qu'à l'Impératrice. Aussitôt l'ambassadeur repassa dans sa galère. N'y ayant trouvé que le comte de Cobentzel et Fitz-Herbert, qui jouoient ensemble au trictrac, il emprunta l'écritoire de ce dernier. Ce fut donc avec la plume du ministre d'Angleterre, qu'il traça le projet d'un traité de commerce de la France avec la Russie. Ce projet remis au même instant à Potemkin, fut communiqué à l'Impératrice et obtint son assentiment : ensuite on le rendit fidèlement à l'ambassadeur, en le priant de le donner, suivant l'usage, au vice-chancelier Ostermann.

Lorsque cet écrit fut présenté à Ostermann, celui-ci qui ne savoit pas que l'Impératrice et

(1) Les nations qui n'ont point de traité de commerce avec la Russie, sont obligées de payer les droits en argent. Il faut alors qu'elles achètent de 135 à 140 kopecks le rouble, qui n'en vaut réellement que 125. Les nations qui ont un traité, gagnent donc 12 pour 100 sur les droits, ce qui, indépendamment des autres avantages, est un bénéfice considérable. — L'ambassadeur obtint en outre de la cour de Russie une diminution de droits d'entrée sur les vins de France.

Potemkin l'avoient déjà approuvé, et qui, d'ailleurs, étoit entièrement dévoué aux anglois, dit à l'ambassadeur qu'il n'osoit pas le flater du succès. L'ambassadeur garda le silence. Le projet porté au conseil fut agréé sur-le-champ; et c'est ainsi que fut préparé le traité de commerce entre la France et l'Angleterre. 1785.

Avant de signer ce traité, Ostermann et Bezborodko prétendirent qu'il falloit que la France donnât son adhésion à la neutralité armée. L'observation en fut faite à l'ambassadeur, qui y consentit, pourvu que la cour de Pétersbourg promît de ne conclure de traité avec aucune autre puissance sans les mêmes conditions. Cette clause, stipulée contre les intérêts et l'orgueil de l'Angleterre, retarda long-temps le renouvellement du traité que sollicitoit Fitz-Herbert.

En partant de France l'ambassadeur avoit parlé de l'espérance de faire un traité de commerce avec la Russie. On s'étoit empressé de lui répondre qu'il n'y avoit point de possibilité. Lorsqu'il manda que ce traité étoit entamé, Vergennes lui dépêcha un courrier pour lui dire que ce n'étoit qu'un vain appât que lui présentoit la Russie, et qu'il alloit sûrement compromettre la dignité du roi.

1735. Lorsque le courrier atteignit Pétersbourg, le traité étoit conclu.

Avant de revenir à Pétersbourg Catherine se rendit à Moscow, et y fut moins défavorablement accueillie qu'elle ne l'avoit été lors de ses précédens voyages. Le temps avoit presqu'effacé le souvenir de son usurpation. Parmi ceux qui parurent à sa Cour étoit Ghoudowitsch, que l'extrême simplicité de son habillement faisoit aisément distinguer au milieu d'une foule de courtisans chamarrés de croix, de plaques, de cordons de chevalerie. Sa présence seule rappeloit encore Pierre III.

Romanowna Woronzoff avoit été dès longtemps retirée de l'exil, et s'étoit mariée à un homme qui portoit le nom de Paninsky. L'Impératrice ne l'invita point à sa Cour, mais elle lui fit demander sa fille qu'elle admit au nombre des demoiselles d'honneur. Etoit-ce par remords? étoit-ce par excès d'indulgence? ou ne vouloit-elle que satisfaire la famille des Woronzoff ?

L'Impératrice ne se contentoit pas d'avoir nommé un archevêque catholique, et établi un séminaire de jésuites à Mohiloff, et de maintenir l'islamisme en Krimée, elle don-

noit presque tous les ans à ses peuples un exemple solemnel de la protection qu'elle accordoit à la liberté des cultes. Le jour de la bénédiction des eaux (1), son confesseur rassembloit par son ordre les ecclésiastiques de tous les rits, et leur faisoit les honneurs d'un grand festin, que Catherine appeloit le *dîner de tolérance*; ainsi l'on vit réunis cette année à la même table, le patriarche de Grulinie, l'évêque russe de Polocsk, des Archimandrites grecs, un évêque catholique, un prieur de la même religion, des franciscains, des jésuites, des prédicans luthériens, des calvinistes, et des curés anglicans. 1785.

Depuis le commencement de son règne, Catherine travailloit à répandre l'instruction parmi ses peuples. Elle avoit déjà fondé des maisons d'enseignement dans plusieurs villes. Elle en voulut également établir dans les campagnes. On forma aussitôt une commission d'instruction publique, à la tête de laquelle fut mis l'ancien favori Zawadoffsky, qui, sans être redevenu amant en titre de l'Impératrice, étoit pourtant rentré en grâce, et avoit été nommé secrétaire du cabinet et chef de la banque d'emprunt. Après

(1) Le 6 Janvier.

1785. lui venoient le savant Epinus (1) et Pastoukoff (2), secrétaire particulier de l'Impératrice. Les autres membres de la commission n'étoient que des hommes insignifians, que la protection de Zawadoffsky y avoit fait admettre.

La commission étoit divisée sur la manière d'instituer les écoles normales que desiroit l'Impératrice. Epinus, qui craignit que l'entêtement et l'ignorance n'empêchâssent l'exécution de ce projet, conseilla d'adopter les institutions autrichiennes; et après beaucoup de résistance, on déféra à son avis. Il connoissoit sans doute les vices du mode autrichien; mais il pensoit qu'il valoit mieux créer des écoles imparfaites et susceptibles d'être corrigées avec le tems, que de n'en avoir d'aucune espèce.

L'Impératrice proposa alors à Joseph II diverses questions sur les écoles normales d'Autriche. Ce Prince lui envoya Jankowitsch, qu'il croyoit propre à lui donner

(1) Epinus avoit été le précepteur de Paul Pétrowitz. C'est un homme non moins distingué par ses vertus que pas ses grandes connoissances. On a de lui plusieurs mémoires sur les mathématiques et une théorie de l'aimant très-estimée.

(2) Pastoukoff a été employé à l'éducation de Paul Pétrowitz; mais c'est un courtisan pusillanime.

tous les renseignemens dont elle avoit besoin. Jankowitsch, ancien pédagogue de village et dépourvu de talens, ne fut pas plutôt arrivé à Pétersbourg qu'il se vit décoré du titre de conseiller-d'état, nommé directeur des écoles normales, et adjoint à la commission d'instruction publique. Il devint en même-temps le flatteur de Zawadoffsky et l'antagoniste d'Epinus. 1785.

L'importance que l'Impératrice attachoit à sa commission d'instruction publique, étoit telle, qu'elle ne cessoit de lui adresser des notes pour lui communiquer ses idées sur le perfectionnement des écoles normales. En outre, elle assistoit elle-même aux leçons de ces écoles.

Un savant allemand (1), membre de l'académie de Pétersbourg, consentit à professer en langue russe la géographie et l'histoire. Ce fut un bonheur, car aucun Russe n'en auroit été capable. Catherine assistoit un jour, avec plusieurs de ses courtisans, à une leçon que donnoit l'académicien sur les peuplades de la Sibérie. Après l'avoir écoûté avec attention, elle

(1) Il a composé le seul ouvrage qui soit exact sur la géographie de la Russie.

1785. loua beaucoup et son savoir et son zèle. Ensuite elle lui proposa une objection, à laquelle il répondit d'une manière victorieuse. Zawadoffsky et quelques autres, peu accoutumés à voir un savant émettre son opinion contre la souveraine, parurent indignés de tant de témérité. Mais l'Impératrice s'empressa d'avouer qu'elle avoit été induite en erreur, et rendit grâces à l'académicien de l'en avoir si habilement retirée. Observant en même-temps le mécontentement de Zawadoffsky, elle profita de l'instant où il l'accompagnoit à sa voiture, pour lui ordonner de renouveller ses remerciemens au professeur. Cela n'empêcha pas le chef de l'instruction de punir le courage de cet homme estimable, en lui ôtant sa place et même le logement qu'il habitoit. Ces détails paroîtront peut-être de peu de conséquence; mais de même que nous avouons avec franchise les torts de Catherine, nous ne négligeons pas ses actions louables. Eh! que n'en avons-nous davantage à raconter!

Yermoloff étoit monté au plus haut degré
1786. de la faveur. Son imprudence l'en fit précipiter. Ce favori, grand, blond et d'une figure qui annonçoit une ame très-apathique, étoit rempli de jalousie. Bientôt il se montra

ingrat envers Potemkin à qui il devoit sa fortune. Il saisissoit avec chaleur toutes les occasions de lui nuire, et ce ne fut que pour le contrarier qu'il défendit le malheureux Khan Sahim - Guerai, dont on négligeoit indignement de payer la pension. L'Impératrice, qui devenoit tous les jours plus foible pour ses amans, témoigna quelque froideur à Potemkin, et même à l'ambassadeur de France, dont le crédit faisoit également ombrage à Yermoloff. 1786.

Bezborodko, Alexandre Woronzoff, et quelques autres courtisans contribuoient par leurs instigations à aigrir ce favori. Yermoloff avoit un oncle nommé Lewaschoff, que Potemkin chassa honteusement du service, à la suite d'une querelle de jeu (1), dans la

(1) Potemkin jouoit un jeu énorme, mais noblement. — Passant à Mohiloff, où commandoit ce féroce Passick, auquel la part qu'il prit au détrônement de Pierre III valut le grade de général, il ponta au Pharaon. Passick, qui tailloit, eut l'effronterie de vouloir escamoter une carte. Potemkin s'en apperçut, le prit au collet et lui donna vingt soufflets, après quoi il partit pour Pétersbourg. Tous les témoins de cette scène crurent Passick perdu. Mais il avoit une fille qui étoit Demoiselle d'honneur de l'Impératrice et, de plus, fort jolie. Elle obtint aisément la grâce du coupable. Potemkin se livroit souvent à son emportement. Il

1786. quelle ce Lewaschoff avoit eu tort. Yermoloff s'en plaignit à l'Impératrice. Potemkin essuya les reproches de cette Princesse, et en fut tellement blessé qu'il lui dit fièrement : — « Ma- » dame, il faut opter, et chasser Yermoloff ou » moi ; car tant que vous garderez ce nègre » blanc (1), je ne remettrai pas le pied chez » vous ». — Le même jour Yermoloff reçut ordre de voyager. Momonoff le remplaça.

Ces intrigues n'étoient guères sues qu'à la Cour : ailleurs on connoissoit la gloire de Catherine.

Durant ses voyages dans l'intérieur de la Russie, le savant Pallas avoit recueilli beaucoup d'objets d'histoire naturelle, et s'étoit

frappa un jour le Prince Wasieli D... sous prétexte que ce Prince prenoit le parti du général Kretschetnikoff ; mais le véritable motif de sa colère, c'est qu'il aimoit la Princesse Wasieli D... qui, chose rare ! avoit résisté à ses desirs. — Il frappa aussi le Prince Wolkonsky, parce qu'étant à table, ce Prince battit des mains à une plaisanterie du despote. Potemkin se leva et le prenant au colet lui donna quelques gourmades en lui disant : » Comment ! tu m'applaudis comme un vil bouffon ? » Puis se tournant vers le général autrichien, Jordis, qui étoit aussi à table : » Voilà, dit-il, général, comment » il faut traiter ces coquins-là. » —

(1) Potemkin appeloit ainsi Yermoloff, parce qu'il étoit extrêmement blond.

formé par ce moyen un cabinet précieux. L'Impératrice en fit l'acquisition. Elle avoit aussi acquis, quelques années auparavant, la bibliothèque de d'Alembert et celle de Voltaire (1). 1786.

Divers voyageurs avoient souvent parcouru, par ses ordres, et l'Archipel du nord et les provinces russes les plus reculées. Elle envoya encore plusieurs savans, les uns vers le Caucase, les autres vers les frontières de la Chine. Mais ne faisoit-elle pas ces entreprises plutôt par un vain desir de faire retentir l'Europe de son nom,

(1) Peu de temps après la mort de Voltaire, Catherine chargea son correspondant à Paris, d'acheter pour elle la bibliothèque de l'auteur de Mahomet. Madame Denis, qui avoit hérité de cette bibliothèque, dit au correspondant qu'elle ne vouloit point la vendre, mais qu'elle en feroit volontiers hommage à l'Impératrice. Cette Princesse lui écrivit alors la lettre que voici :

De Pétersbourg, le 15 Août 1778.

» Je viens d'apprendre, Madame, que vous consentez à remettre entre mes mains ce dépôt précieux, » que Monsieur votre oncle vous a laissé, cette bibliothèque que les âmes sensibles ne verront jamais sans » se souvenir que ce grand homme sut inspirer aux » humains cette bienveillance universelle, que tous ses » écrits, même ceux de pur agrément respirent, parce

1786. que par un véritable amour des sciences? Si elle avoit eu la noble ambition de rendre utiles les travaux des savans, n'auroit-elle pas laissé publier ce que les voyageurs avoient découvert, et au-dehors, et au-dedans de ses vastes Etats? Leur départ fut toujours emphatiquement annoncé; leur retour ne porta jamais qu'une lumière clandestine.

Il s'en est pourtant échappé quelques rayons de cette lumière, et l'envieuse poli-

» que son âme en étoit profondément pénétrée. Personne » avant lui, n'écrivit comme lui : à la race future il » servira d'exemple et d'écueil. Il faudroit unir le gé- » nie et la philosophie aux connoissances et à l'agré- » ment; en un mot, être Monsieur de Voltaire pour » l'égaler. Si j'ai partagé avec toute l'Europe vos » regrets, Madame, sur la perte de cet homme in- » comparable, vous vous êtes mise en droit de par- » ticiper à la reconnoissance que je dois à ses écrits. » Je suis, sans doute, très-sensible à l'estime, à la con- » fiance que vous me marquez. Il m'est bien flatteur » de voir qu'elles sont héréditaires dans votre famille. » La noblesse de vos procédés vous est caution de » mes sentimens à votre égard. J'ai chargé Monsieur » de Grimm (*) de vous en remettre quelques foibles » témoignages, dont je vous prie de faire usage. »

CATHERINE.

Cette Princesse avoit écrit sur l'enveloppe : — » Pour

(*) M. Grimm étoit à Paris, le correspondant littéraire de l'Impératrice.

tique de la cour de Russie n'a pu les dérober à celui qui nous les a transmis. 1786.

En 1784 Pallas conçut le projet d'une nouvelle expédition dans l'Archipel du nord, et écrivit des instructions pour le navigateur qui devoit l'exécuter. Ce navigateur étoit l'anglois Billings, qui avoit été aide-astronome du célèbre capitaine Cook dans ses voyages autour du monde. Il se rendit d'abord sur la rivière de Kowima, où il fit construire un navire, pour doubler le Tschoukotskoï-Noss, mais il ne put pas y réussir.

L'année suivante Billings parcourut les isles de l'Océan oriental, à partir d'Okotsk et de la baie d'Awatscha jusques aux côtes du Japon. Il en traça même les cartes; mais les découvertes qu'il fit ne sont pas très-importantes. Il recueillit cependant beaucoup de curiosités, et emmena à Pétersbourg un

» Madame Denis, nièce d'un grand homme qui m'ai-» moit beaucoup. » —

A la suite de cette lettre, l'Impératrice demanda à Madame Denis un plan en relief de la façade et de la distribution intérieure du château de Ferney, ainsi que de ses jardins et de ses avenues, parce qu'elle se proposoit d'en faire bâtir un pareil dans le parc de Czarsko-Zelo.

1786. naturel d'Ounalaschka et une femme que les habitans de cette île avoient enlevée sur les rivages de l'Amérique, et qui assuroit être venue d'une partie du continent très-éloignée des côtes.

De retour à Pétersbourg, Billings s'occupa à mettre en ordre, avec le secours de Pallas, le Journal de son voyage. Mais il est trop à craindre que ce travail ne reste, comme celui dont nous avons déjà parlé, perdu pour le public (1).

L'Impératrice, desirant augmenter la population de Kerson et de ses nouvelles provinces de la Tauride et du Caucase, publia

(1) L'homme qui, s'il n'eût pas été arrêté dans son voyage, auroit sans doute donné des renseignemens précieux, étoit l'américain Ledyard qui, il y a environ 15 ans, forma le projet de se rendre à pied auprès des Tschoutktschis, traverser avec eux le détroit de Behring et delà gagner les établissemens anglois de la baie d'Hudson. Il avoit entrepris cette course extraordinaire seul et sans armes. On l'arrêta à Yakoutsk, sous prétexte qu'il étoit espion, et on le conduisit jusqu'aux frontières de la Prusse, d'où il repassa en Angleterre.

Cet intrépide marcheur se rendit depuis en Égypte dans l'intention de traverser à pied toute l'Afrique. La mort l'en empêcha.

un manifeste pour inviter les étrangers à venir s'établir dans ces contrées. Nous allons citer quelques fragmens de ce nouvel appât offert à la crédulité de l'Europe. 1786.

« La protection que nous avons coutume » d'accorder aux étrangers qui viennent » faire le commerce ou exercer leur indus- » trie dans notre Empire, est généralement » connue. Chacun peut jouir dans nos Etats » du libre exercice de la religion de ses pères, » d'une entière sécurité, de la protection » des loix et du gouvernement. Toutes les » choses les plus nécessaires à la vie, et » les agrémens convenables, ainsi que les » moyens de s'enrichir y sont présentés et » par la fécondité du sol et par les objets » propres au commerce. Le pays du Caucase, » soumis à notre sceptre, offre toutes ces res- » sources en plus grande abondance que les » autres provinces de notre Empire. Les étran- » gers qui voudront s'y établir, soit dans les » villes, soit dans les campagnes, y trouve- » ront un asyle paisible et beaucoup d'avan- » tages. . . . . Ils seront, pendant six ans, » exempts de toutes les charges de la Cou- » ronne. Si, à l'expiration de ce terme, ils » desirent de quitter nos Etats, ils en auront

1786. » la liberté, en payant seulement la valeur » de trois années d'impositions (1) ».

Par un autre manifeste qui parut quelques mois après celui-ci, l'Impératrice déclara à tous les habitans de la Russie et de la Tartarie, qu'ils ne devoient plus en s'adressant à elle se dire ses *esclaves*, mais seulement ses *sujets* (1) Cette Princesse n'ignoroit pas les moyens de se rendre populaire, et elle les employoit souvent avec art. Un de ceux qui lui servoient le mieux étoit le soin qu'elle prenoit des enfans. Soit par inclination, soit par politique, elle en avoit toujours un grand nombre dans ses appartemens. Ils y jouissoient de la même liberté que les princes ses petits-fils. Ils n'appeloient l'Impératrice que grand-maman, et elle leur rendoit leurs caresses avec une extrême complaisance.

Eh quoi! étoit-ce donc là la femme, dont la bouche homicide commanda le meurtre de son malheureux époux? Etoit-ce là cette

(1) Ce manifeste est daté de Czarsko-Zelo, le 14 Juillet 1785.

(1) On pouvoit lui présenter des lettres et des mémoires raturés sans qu'elle s'en offensât. Elle ne supposoit pas qu'on voulût par-là insulter à sa dignité.

ambitieuse

ambitieuse princesse, qui sembloit ne respirer que pour usurper des couronnes et envahir des états ? Etoit-ce enfin la souveraine altière qui parloit quelquefois à ses ministres et à ses généraux avec tant de hauteur, et leur demandoit d'une voix irritée, si elle les avoit honorés d'un bâton de commandement ou des cordons de ses ordres, pour qu'ils se rendissent indignes de sa confiance ? Oui sans doute, c'étoit-elle. Il faudroit bien peu connoître le cœur-humain pour ne pas savoir qu'il allie souvent les sentimens et les goûts les plus opposés. 1786.

LIVRE ONZIÈME.

ARGUMENT.

Catherine II voyage en Krimée. Assassinat du Khan Sahim-Guerai. — Les Turcs déclarent la guerre à la Russie. — Gustave III fait une invasion en Finlande. — Bataille navale des Suédois contre les Russes. — Benzelstierna tente de brûler la flotte russe à Copenhague. — Prise d'Oczakoff. — Paix de Varéla. — Victoires remportées sur les Turcs. — Prise d'Ismaïl. — Disgrace de Momonoff. — Élévation de Zouboff. — L'Angleterre envoye Faukener à Pétersbourg. — Paix de Yassi. — Mort de Potemkin.

1787. DEPUIS long-temps Catherine avoit résolu de se rendre en Krimée, et de conduire son petit-fils Constantin (1) jusqu'aux portes de

(1) Ce jeune Prince étoit toujours vêtu à la mode des Grecs, et entouré d'enfans de cette nation, dont il parloit la langue avoit beaucoup de facilité. On avoit même établi, par rapport à lui, un corps de 200 cadets Grecs.

l'Empire d'Orient, qu'elle lui destinoit. Tout étoit prêt pour ce voyage, lorsque le jeune prince fut attaqué d'une espèce de rougeole, qui le força de rester à Pétersbourg. 1787.

L'Impératrice partit (1) accompagnée de ses dames d'honneur, de son favori Momonoff, du grand écuyer Narischkin, d'Iwan Czernischeff, des deux Schouwaloff et de divers autres courtisans, ainsi que des ambassadeurs de France et d'Autriche et du ministre d'Angleterre. Les traîneaux alloient la nuit comme le jour. On avoit assemblé un grand nombre de chevaux à chaque station; de grands feux étoient allumés de trente toises en trente toises, et une foule immense de curieux bordoit la route.

Le sixième jour l'Impératrice arriva à Smolensko. Quinze jours après, elle fit son entrée à Kioff, où les princes Sapieha et Lubomirsky, les Potocki, les Branitsky, et la plupart des autres Polonois dévoués à la Russie, s'étoient rendus pour accueillir la Souveraine.

Potemkin avoit devancé cette princesse. Il la rejoignit à Kioff, ainsi que le prince de Nassau-Siegen qui, depuis quelque temps

(1) Le 18 Janvier.

1787. étoit entré au service des Russes. Le maréchal Romanzoff s'y trouva aussi. Déjà blessé de l'orgueil de Potemkin (1), il eut, pendant son séjour à Kioff, de nouvelles raisons de de s'en plaindre, et son mécontentement fut très-visible. Mais quelque prix que l'Impératrice attachât aux brillans services du vainqueur des Ottomans, la faveur de Potemkin n'en diminua pas.

Cinquante galères magnifiques avoient été disposées sur le Dnieper pour recevoir l'Impératrice. Cette Princesse alla au commencement du printems à Krementschouk, et s'y embarqua (2) avec son nombreux cortège.

Le lendemain la flotte jetta l'ancre vis-à-vis de Kanieff. Le roi de Pologne, qui y étoit venu sous son ancien nom de comte Poniatowsky, se rendit aussitôt à bord de la galère de l'Impératrice. Ces deux Souverains ne s'étoient pas vus depuis vingt-trois ans (3). Quand ils s'abordèrent, Catherine parut un peu troublée : mais

(3) Le maréchal Romanzoff étoit général en chef de la cavalerie, et pendant quatorze ans de suite il n'y eut aucun avancement dans ce corps, parce que Potemkin n'aimoit pas le maréchal.

(2) Le 6 Mai.

(3) Nous avons déja dit qu'ils avoient eu une entrevue secrète à Riga, en 1764.

Stanislas-Auguste conserva toute sa présence d'esprit, et parla avec beaucoup d'assurance. Bientôt ils restèrent seuls dans l'appartement de l'Impératrice, et eurent une conférence secrète d'un peu plus d'une demi-heure. Après quoi, ils passèrent sur une autre galère, où ils dînèrent ensemble. Catherine décora son ancien amant du cordon de l'ordre de Saint-André. 1787.

Potemkin, qui n'avoit jamais vu le monarque polonois, en parut enchanté. Peut-être même est-ce à l'impression qu'il fit sur lui, que Stanislas-Auguste a dû quelques années de plus la conservation de son trône. Quoi qu'il en soit, il se retira le soir très-satisfait en apparence de l'accueil qu'il avoit reçu, et la flotte continua sa route.

A Krementschouk l'Impératrice avoit été logée dans une maison superbement ornée. Elle y avoit trouvé une armée de douze mille hommes habillés à neuf, qui lui présentèrent une image de la guerre en manœuvrant sur quatre colonnes, avec un bataillon quarré de Cosaques (1).

(1) Ce fut dans cette occasion que l'Impératrice, qui accordoit des grâces à tout le monde et à qui presque tout le monde en demandoit, dit à Souwaroff : — » Et

1787. La route par eau fut encore plus agréable. Les bords du Dnieper étoient couverts de villages factices, de paysans élégament vêtus et de nombreux troupeaux, qui se rendoient par des chemins de traverse dans les endroits où la flotte longeoit la côte, et se reproduisoient sans cesse sous les yeux des voyageurs. La beauté de la saison ajoutoit encore à la magie du spectacle qu'on présentoit à l'Impératrice, et tout faisoit de ce pays presque désert, un pays délicieux.

Joseph II (1) avoit précédé à Kerson l'arrivée de l'Impératrice. Il se hâta de venir au devant d'elle, et la joignit à Kaïdak. Aussitôt elle débarqua et se rendit par terre à Kerson, où l'empereur retourna avec elle.

Kerson étoit déjà une ville opulente. Elle avoit un port rempli de navires et des chantiers bien pourvus. On y lança à l'eau, en présence de l'Impératrice, un vaisseau de soixante-six canons et une frégate de quarante. En parcourant l'enceinte de la ville,

» vous, général, ne souhaitez-vous rien? » — Que vous » fassiez payer mon logement, madame, » répondit Souwaroff. — Son logement coûtoit deux roubles par mois.

(1) Il avoit pris le nom de comte de Falkenstein.

cette Princesse lut sur la porte du côté de l'Orient, une inscription grecque qui signifioit : — « C'EST ICI QU'IL FAUT PASSER POUR ALLER A BYSANCE. 1787.

Il y avoit alors à Kerson un grand nombre d'étrangers. On y voyoit des Grecs, des Tartares, des François (1), des Espagnols, des Anglois, des Polonois. Quelques-uns y étoient attirés par la seule curiosité ; d'autres par le desir de rendre hommage à l'Impératrice. Potemkin lui présenta Miranda (2), qui, forcé de fuir sa patrie, cherchoit un asyle parmi les Russes, et est devenu depuis général au service des François.

Parmi les femmes qui se rendirent à la cour de Catherine, on distinguoit une grecque déjà célèbre (3), dont les charmes

(1) Parmi les françois étoient Edouard Dillon et Alexandre Lameth.

(2) Miranda, fugitif de la Havane, avoit passé à New-Yorck et dans le Canada, d'où il s'étoit rendu à Constantinople et à Kerson. Lorsqu'il alla ensuite à Pétersbourg, le chargé d'affaires d'Espagne le réclama. Mais l'Impératrice refusa de le rendre, et quand il quitta la Russie, elle le recommanda à ses ministres dans les Cours étrangères.

(3) Elle se nommoit Madame de Witt. Par amour pour elle, Potemkin donna le commandement de Kerson

1787. avoient touché le cœur de Potemkin, et sembloient devoir l'arracher à la foule de beautés qui se disputoient ses faveurs.

Long-temps avant de partir de Pétersbourg, l'Impératrice avoit envoyé le major Sergius à Constantinople, pour prévenir le Divan qu'elle viendroit en Krimée. Le Divan en parut inquiet; il regarda presque ce voyage comme une aggression. Il se prépara à la repousser; et tandis que l'Impératrice étoit à Kerson, quatre vaisseaux de ligne turcs et seize frégates vinrent mouiller à l'embouchure du Boristhène. Ces vaisseaux ne vouloient ni ne pouvoient, sans doute, rien tenter; mais leur aspect fatiguoit Catherine. Elle les contemploit avec dépit et ne pouvoit en détourner ses regards. — « Voyez-» vous, disoit-elle à ses courtisans, il semble » que les Turcs ne se souviennent plus de » Tschesmé! »

à son mari. Cela n'empêcha pas Madame de Witt de faire des infidélités à Potemkin. Sous prétexte d'aller voir sa mère, qui étoit une pauvre marchande du sérail, elle se rendit à Constantinople avec la comtesse de Mnischeck. Choiseul-Gouffier la logea au palais de France. Après la mort de Potemkin, Madame de Witt suivit la fortune de Félix Potocky; et à la sollicitation de la comtesse Potocka, l'Impératrice la fit enlever et renfermer dans un couvent.

Joseph II reçut à Kerson les premières nouvelles de la révolte du Brabant. Quelques personnes l'exhortèrent à se rendre sur-le-champ à Bruxelles et à user de beaucoup de modération pour calmer un peuple irrité. Ce Prince ne s'expliqua pas sur la manière dont il se conduiroit, ni ne prit la route de ses états. Il suivit au contraire l'Impératrice qui partit pour visiter l'intérieur de la Krimée. 1787.

L'impératrice fut accueillie en Krimée par les principaux Mirzas, dont les troupes firent, en sa présence, différentes évolutions. Tout-à-coup mille Tartares entourèrent les voitures et leur servirent d'escorte. Joseph II, qui n'avoit point été prévenu de ce qui arriveroit, témoigna quelqu'inquiétude; mais l'Impératrice conserva sa tranquillité. Ces Tartares avoient été préposés par Potemkin. Ils n'avoient sûrement aucun mauvais dessein ; mais, quand ils en auroient eu, auroient-ils osé l'exécuter ? Ne savoient-ils pas que Potemkin avoit, non loin de là, une armée de cent cinquante-trois mille hommes ?

L'Impératrice entra avec pompe dans Bastchiserai, et logea, ainsi que sa suite, dans le palais du Khan. Le soir, elle y jouit

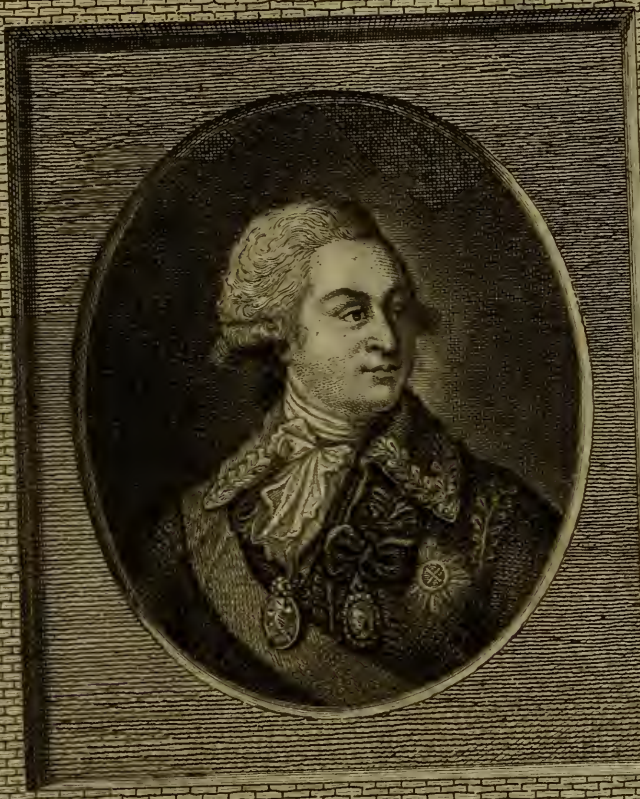
1787. du spectacle d'une montagne, qu'on avoit illuminée et qui paroissoit toute en feu. Par-tout on cherchoit à flatter ses regards, et elle cherchoit à gagner les cœurs. Elle assigna des fonds pour bâtir deux mosquées. Elle distribua aux Mirzas des présens considérables. Les Mirzas lui témoignèrent le plus ardent dévouement; et six semaines après, ils voulurent seconder les Turcs.

A son retour, l'Impératrice fut conduite à Pultawa. Bientôt on vit paroître deux armées. Elles s'approchèrent; elles combatirent, et donnèrent à Catherine une représentation exacte de la célèbre bataille où Pierre premier vainquit Charles XII.

Ce spectacle étoit digne de Potemkin et des deux souverains à qui il l'offroit. Joseph II, sur qui le seul nom d'un guerrier faisoit une vive impression, ne put s'empêcher de déplorer le malheur du Monarque suédois. Malgré cela, il fut extrêmement flatté de tout ce que faisoient et Potemkin et l'Impératrice. Cette Princesse l'avoit si bien su captiver, qu'il vouloit l'aider à faire couronner son petit fils dans Constantinople.

Joseph II ne pouvoit cependant pas s'empêcher de témoigner l'étonnement que lui causoit toutes les complaisances de l'Impéra-

1787.



GREGOIRE ALEXANDROWITZ POTEMKIN,

Favori de Catherine II.

Tardieu sc.

trice pour Momonoff. Le favori abusoit quelquefois étrangement de son ascendant sur cette Princesse, et sa vanité sembloit être flatée de pouvoir donner des témoins illustres à son puérile triomphe (1). 1787.

A Moscow, Joseph II se sépara de Catherine, et traversant rapidement la Pologne retourna dans ses Etats, tandis que cette Princesse rentroit à Pétersbourg (2).

Le malheureux Khan, Sahim - Guerai, n'étoit plus en Krimée lorsque l'Impératrice y alla. Après l'avoir dépouillé de sa puissance, Potemkin le tint quelque temps auprès de lui à Kerson, où cet imprudent tartare portoit l'uniforme de commandant des Gardes Préobaginsky, et se paroit du cordon d'un ordre russe : ensuite on le relégua à Kalouga; on cessa de payer sa pension,

(1) L'usage en Russie, est de jouer au Whist sur des tables d'acajou, sans tapis, et de marquer avec de petits morceaux de craie proprement enchassés dans des bouts d'argent. Momonoff fesoit chaque jour la partie de l'Impératrice, et comme il dessinoit un peu, il prenoit quelquefois la craie et s'amusoit à faire des caricatures sur la table, tandis que la Souveraine, les cartes à la main, attendoit complaisament pour jouer, qu'il eût fini son barbouillage.

(2) Elle y arriva à la fin de Juillet. Son voyage avoit duré 6 mois et 4 jours.

1787. on le laissa dans le plus extrême dénuement, et on le força d'abandonner sa terre natale, pour se jetter dans les bras des Turcs, qu'il auroit pu regarder comme ses plus mortels ennemis, si les russes ne l'avoient pas été.

Il se retira d'abord dans la Moldavie, où un Capigi-Bachi et l'Hospodar lui conseillèrent long-temps en vain de se rendre à Constantinople. Le colonel de Witt (1), alors commandant de la forteresse de Kaminiek et servilement dévoué à Potemkin, vint joindre ses sollicitations à celles du Capigi Bachi. Mais Sahim-Guerai résista. Il pressentoit, sans doute, le sort funeste qui l'attendoit. Enfin on s'empara de sa personne et on le transporta dans l'île de Rhodes. Là, Sahim-Guerai se sauva chez le consul de France (2), auquel les Turcs s'empressèrent de le redemander. Le consul croyant qu'on n'oseroit pas violer son asyle, eut le noble courage de ne pas vouloir rendre celui qui s'étoit mis sous sa protection; mais on le menaça de brûler sa maison, et saisissant l'instant où il en étoit sorti, on enleva de dessus la porte les armes de France, qu'on alla attacher à une maison

(1) C'est le mari de cette Madame de Witt, dont nous avons parlé plus haut.

(2) Ce consul se nommoit Mille.

voisine, et on étrangla l'infortuné Khan. C'est ainsi que les Turcs se vengèrent de la défection de ce Prince, et que les Russes le récompensèrent de leur avoir cédé ses Etats. 1787.

Quelque temps avant le départ de l'Impératrice pour la Krimée, le ministre Bakounin, chargé du département des affaires étrangères et jouissant d'abord de la plus grande faveur, reçut l'ordre de voyager. Bezborodko vouloit placer Marcoff à Pétersbourg. Il n'en fallut pas davantage pour faire exiler Bakounin. Mais soit qu'il ne pût pas résister au chagrin de perdre sa place, soit que quelqu'autre cause accélérât la fin de ses jours, Bakounin n'emporta pas les secrets de l'Etat en pays étranger : il mourut presque subitement.

Marcoff fut donc rappellé de Stockholm et succéda à Bakounin, tandis qu'André Razumoffsky, dont les talens et l'audace étoient chers à Catherine, passa du Danemarck en Suède.

Marcoff, fils d'un paysan russe, et d'abord secrétaire du prince Gallitzin, ministre plénipotentiaire à la Haye, avoit accompagné le prince Repnin au congrès de Teschen, et fut ensuite envoyé à Paris ; d'où l'Impératrice le fit passer en Suède. Actif et rusé, il conve-

1787. noit à Bezborodko, dont il partageoit d'ailleurs le goût pour le libertinage (1) : aussi s'établit-il entr'eux une intimité, dont le dernier eut bientôt à se repentir.

Cependant Potemkin vouloit à tout prix engager les Turcs à commencer les hostilités. Indépendamment de l'espoir de démembrer encore l'empire Ottoman, un motif secret lui faisoit desirer la guerre, et la lui rendoit nécessaire. Chargé de titres, d'honneurs, de dignités, de croix de chevalerie, il vouloit encore avoir le grand cordon de l'ordre de Saint-George. Pour l'obtenir il falloit commander une armée, remporter une victoire et faire massacrer une multitude de soldats. Mais qu'étoit aux yeux de Potemkin

(1) Marcoff emmena de Stockholm à Pétersbourg une actrice françoise, nommée Madame Hus, avec laquelle il vit encore publiquement et qui lui a occasionné des scènes très-scandaleuses. En outre il rassemble chez lui tous les joueurs de Pétersbourg, et sa maison est une espèce de tripot.

Quant à Bezborodko, non content d'afficher son goût pour les filles publiques, il vouloit par-fois séduire les filles honnêtes, ce qui lui valut quelques mortifications. L'Impératrice le traita un jour fort mal, parce qu'il persécutoit une jeune danseuse qui résistoit à ses offres, et elle la maria à ses dépens.

la vie de plusieurs milliers d'hommes, en comparaison d'un ruban qui flatoit son orgueil ? 1787.

Bulgakoff, ministre de Russie à Constantinople, étoit venu à Kerson rendre compte à l'Impératrice de ses opérations secrètes et des dispositions du Divan. Ce ministre s'étoit ménagé des intelligences en Egypte, par le moyen du baron de Tholus, consul général des Russes à Alexandrie. Un autre consul que la Russie entretenoit à Smyrne, et qui se nommoit Pierre Ferrieri, se livroit à toutes les intrigues, dont peut être capable un grec audacieux. Un troisième cherchoit à faire soulever la Moldavie. Les vaisseaux russes abusoient de tous les privilèges que la Porte leur avoit accordés, et la cour de Pétersbourg encourageoit sans cesse cette violation des traités.

La Porte mécontente de cette conduite et irritée de la découverte qu'elle fit d'une correspondance entre le Bey Ibrahim, l'un des dominateurs du Caire, et le ministère russe, chargea le Capitan-Pacha d'aller rétablir l'ordre en Egypte. Peu de jours après le Grand-Visir et le Reis-Effendi deman-

1787. dèrent une conférence (1) au ministre Bulgakoff, et lui remirent un mémoire succinct, auquel ils l'invitèrent à répondre sur-le-champ. Ce mémoire portoit :

« Que l'expérience ayant prouvé que le consul russe en Moldavie étoit un homme inquiet et turbulent, qui employoit toute sorte de moyens pour troubler la paix des deux empires, le Grand-Seigneur insistoit pour que cet homme sortît sans délai de ses Etats. »

« Que les troubles qui désoloient depuis deux ans la Géorgie étant évidemment l'effet de la protection que l'Impératrice avoit accordée au prince Héraclius, contre l'esprit des traités, il étoit juste que les troupes russes abandonnassent Teflis, et s'éloignassent assez de ce royaume pour que la tranquillité s'y rétablît. »

« Que les vaisseaux russes qui passoient devant Constantinople ayant toujours à bord des marchandises prohibées, sa Hautesse requéroit que tous ces vaisseaux fussent visités sans exception. »

« Que la Sublime Porte étant informée avec

(1) Le 26 Juillet.

certitude

certitude que le prince Alexandre Mauro-Cordato, qui s'étoit échappé de Yari au commencement de février, avoit trouvé un asyle en Russie, elle demandoit que ce Prince fut abandonné. « 1787.

» Qu'il falloit que les Russes fournissent aux habitans d'Oczakoff plus de sel qu'ils n'en avoient fourni jusqu'alors. »

» Qu'enfin le Grand-Seigneur demandoit à pouvoir établir dans les états russes des agens pour protéger le commerce de ses sujets. »

Pour répondre à ce mémoire, Bulgakoff demanda le temps de consulter sa cour. On le lui accorda; mais bientôt le Divan se rassembla de nouveau et décida qu'il étoit inutile d'attendre la réponse de Pétersbourg. La guerre fut proclamée dans Constantinople, et Bulgakoff renfermé au château des Sept Tours (1).

L'internonce (2) de la Cour de Vienne et l'ambassadeur de France (3), agirent de concert auprès du Divan pour faire relâcher Bulgakoff. Leurs démarches furent inutiles. Le ministre d'Angleterre avoit alors plus

(1) Le 18 Août.
(2) Le baron de Herbert.
(3) M. de Choiseul-Gouffier.

1787. de crédit qu'eux et il servoit avec chaleur le ressentiment de sa Cour, qui avoit vu avec jalousie la Russie former un traité de commerce avec la France.

Les Turcs se préparèrent à la guerre avec la plus grande activité. Ils firent marcher quatre-vingts mille hommes pour couvrir Oczakoff. Une armée formidable s'avança vers les rives du Danube, et le Grand-Visir se prépara à déployer l'étendard de Mahomet à la tête des troupes Ottomanes.

Une escadre de seize vaisseaux, huit frégates et plusieurs bâtimens à rames, entra dans la Mer Noire, sous le commandement du Capitan-Pacha.

Ce vieux amiral revenoit d'Egypte, où il avoit soumis les beys rebelles, Ibrahim et Murat, et recueilli un tribut de plus de douze millions de piastres. Mais ce succès ne l'avoit point énorgueilli. Il se rappeloit encore avec douleur, des désastres de Tschesmé. Avant de partir pour la Krimée, il rassembla les principaux officiers de son escadre, et leur tint ce discours :

« Vous savez d'où je suis venu et ce que » j'ai fait. Un nouveau champ d'honneur » m'appelle, ainsi que vous, à sacrifier le

» dernier soupir à l'honneur de notre religion 1787.
» et au service du Sultan et de la nation
» invincible, qui, dans les circonstances
» actuelles, demandent la dernière goutte de
» notre sang. — C'est pour remplir ce devoir
» sacré que je me sépare maintenant de ceux
» de ma famille, qui me sont les plus chers.
» J'ai donné la liberté à tous mes esclaves
» des deux sexes; je leur ai payé tout ce
» que je leur devois, et je les ai récompensés
» suivant leurs mérites; j'ai dit le dernier
» adieu à mon épouse; je vais enfin chercher
» les combats, dans la ferme résolution
» de vaincre ou de mourir. — Si j'en
» reviens, ce sera une faveur insigne
» du Tout-Puissant. Je ne desire de voir
» prolonger mes jours que pour pouvoir
» les terminer avec gloire. Telle est ma
» résolution inébranlable.

« Vous, qui avez toujours été mes com-
» pagnons fidèles, je vous ai convoqués pour
» vous exhorter à suivre mon exemple dans
» cette conjoncture décisive. S'il est quelqu'un
» de vous qui ne se sente pas le courage de
» mourir au champ d'honneur, il peut le dé-
» clarer librement. Il trouvera grâce devant
» moi, et il recevra soudain son congé. Ceux

1787. » au contraire qui manqueront de cœur en » exécutant mes ordres dans une action, » ne doivent pas s'attendre à pouvoir s'ex- » cuser en attribuant leur fuite aux vents » contraires ou à la désobéissance de leurs » matelots ; car je jure, par Mahomet et par » la vie du Sultan, que je leur ferai trancher » la tête, ainsi qu'à tout leur équipage. Mais » celui qui montrera du courage, en s'ac- » quittant de son devoir, sera récompensé » avec largesse. Que tous ceux qui voudront » me suivre à ces conditions, se lèvent » donc et jurent de m'obéir fidèlement. »

A ces mots tous les capitaines s'étant levés, jurèrent de vaincre ou de mourir avec leur grand amiral. — « Oui, s'écria-t-il » alors, je vous reconnois pour mes braves » et fidèles compagnons! Allez, retournez » à vos vaisseaux. Faites assembler les » équipages. Communiquez-leur ma haran- » gue; recevez leur serment, et tenez-vous » prêts à appareiller demain. »

Les Turcs soupçonnoient la fidélité des Grecs. Ils les désarmèrent tous. En même-temps ils publièrent un manifeste pour inviter les Tartares à rentrer sous la domination du Grand-Seigneur. Ce peuple regrettoit son

ancien joug et détestoit le nouveau. Envain l'Impératrice le combloit de présens; envain elle fesoit imprimer le Koran (1) et bâtir des mosquées; il ne voyoit en elle qu'une chrétienne et lui préféroit au fond du cœur un Prince Musulman. Les Mirzas se rassemblèrent donc et élurent pour Khan Szach-Par-Guerai, qui vit bientôt sous ses ordres une armée de quarante mille hommes. 1787.

La nouvelle de la guerre fut reçue à Pétersbourg avec des transports de joie. L'Impératrice l'avoit dès-long-temps prévue et l'attendoit avec impatience. Tous ses préparatifs étoient faits. Elle avoit déjà beaucoup de troupes dans le Kuban; d'autres marchoient vers la Krimée. Ses armées couvroient la terre depuis Kaminiec jusqu'à Balta. Potemkin, commandant en chef de toutes ces forces, avoit sous ses ordres Souwaroff, Repnin, Kamenskoï, Kakoffsky et une foule d'autres généraux. Le maréchal Romanzoff, qui ne vouloit point servir à la gloire de Potemkin, s'excusa sur son grand âge, et refusa le commandement qu'un reste de con-

(1) L'Impératrice fit imprimer à Pétersbourg le Koran ou Cour'ann, à l'usage des habitans de Tauride.

1787. sidération forcée lui avoit fait offrir. Son fils alla joindre l'armée.

Une flotte de huit vaisseaux de ligne, douze frégates et près de deux cens chebecs ou chaloupes canonières, étoit armée dans la mer Noire, et deux fortes escadres aux ordres de l'amiral Kruse et de l'amiral Greig, devoient partir de Cronstadt pour se rendre dans la Méditerannée.

L'alliance de Joseph II assuroit encore à l'Impératrice un puissant secours. Ce Prince ne desiroit pas moins qu'elle la guerre contre les Turcs. Quatre-vingts mille Autrichiens marchèrent vers la Moldawie. Tout sembloit annoncer le renversement de l'empire Ottoman.

Cependant, Catherine dissimulant et ses sentimens et ses injustices, publia un manifeste dans lequel elle reprochoit aux Turcs l'infraction des traités qu'elle seule avoit violés ; et après une longue énumération des prétendus torts de la Porte, elle ajoutoit :

« Que, provoquée par une conduite si » offensive, elle étoit très-involontairement » obligée d'avoir recours aux armes, comme » le seul moyen qui lui restoit de maintenir » les droits qu'elle avoit acquis au prix de » tant de sang, et de venger sa dignité

» blessée par la violence dont on avoit usé 1787.
» envers son ministre à Constantinople ;
» qu'entièrement innocente de tous les maux
» qu'enfanteroit inévitablement la guerre ,
» elle avoit le droit de compter , non-seu-
» lement sur la divine Providence et sur
» le secours de ses alliés, mais encore sur
» les vœux du monde chrétien , pour le
» triomphe d'une cause aussi juste que celle
» qu'elle étoit forcée de défendre. »

Ce manifeste fut bientôt suivi d'un second qui annonçoit — « Que la Porte avoit eu » l'arrogance d'insister sur une réponse cathé- » gorique à ses absurdes demandes, et que » l'Impératrice , forcée de repousser l'ag- » gression de l'ennemi du nom chrétien , » s'armoit avec confiance sous la protection » de ce Dieu juste , qui avoit si long-temps » et si puissamment protégé la Russie. » —

A l'appui de ces écrits par lesquels Catherine vouloit conjurer le ciel et la terre contre les Ottomans , on employa des moyens encore plus assortis à la superstition des Russes; on publia avec emphase les prophéties des patriarches Jérémie et Nicon (1) , qui pré-

(1) Nicon , élevé à la dignité de Patriarche en 1652 , changea l'ancienne Liturgie de l'Eglise Grecque.

1787. disoient la ruine prochaine de Constantinople. C'étoit en même-temps une manière indirecte de combattre une espèce de faux prophète nommé le Scheik Mansour qui, en assurant qu'un ange lui étoit apparu au milieu des bois, étoit parvenu à rassembler une armée et à soulever contre les Russes tous les Tartares du Caucase.

L'Impératrice sollicitoit vivement l'ambassadeur de France d'engager sa Cour à se joindre à elle pour démembrer l'Empire Ottoman. Pour prix de ce service, elle offroit de céder à la France la possession de l'Egypte, dont elle croyoit la conquête assurée. Mais l'ambassadeur étoit éloigné de se fier à cet appât. Il savoit que si la Turquie avoit dû être partagée, l'Egypte eût bien moins convenu aux François que l'île de Candie. Il savoit que quoiqu'il fût avantageux pour la France d'avoir un traité de commerce avec les russes, il étoit encore d'un plus grand intérêt pour elle d'empêcher la ruine des turcs, avec qui elle faisoit un commerce plus sûr, plus lucratif, plus à sa portée. Il savoit enfin que l'inhabile gouvernement de Constantinople ne peut jamais, comme celui de Pétersbourg, menacer de déranger l'équilibre de l'Europe. D'ailleurs,

Catherine pouvoit-elle compter sur la soumission de l'Egypte? Son consul général Tholus y avoit, à la vérité, beaucoup d'intelligences; il avoit gagné les Beys Ibrahim et Murat; mais les tentatives qu'il fit auprès d'un autre Bey, nommé Ismaël, n'eurent pas le même succès. Ismaël le fit arrêter et l'envoya au Pacha du Caire qui le retint prisonnier. 1787.

En invitant les princes chrétiens à s'armer contre les Turcs, Catherine ne comptoit sûrement pas qu'ils seconderoient tous ses projets ambitieux, ou qu'ils resteroient du moins tranquilles spectateurs de ses triomphes. Elle n'ignoroit pas que l'Angleterre excitoit la Porte à combattre et lui fournissoit des secours, et que la Prusse ne souffriroit patiemment ni l'aggrandissement de la Russie, ni celui de l'Autriche. Mais ce que l'Impératrice n'avoit point prévu, ce fut le parti que prit Gustave III, de lui déclarer tout-à-coup la guerre. 1788.

Depuis qu'Ostermann avoit quitté Stockholm, ses successeurs (1) avoient fidèlement imité sa conduite. Mais aucun ne s'étoit distingué par autant d'audace qu'André Razumoffsky. Jaloux de regagner la faveur de sa souveraine, ce ministre travailloit sans cesse

(1) Mouschin-Pouskin et ensuite Markoff.

1788. à semer les divisions parmi les nobles Suédois, dont la plupart étoient mécontens de leur Roi, et n'avoient que trop de penchant à écouter les perfides conseils du Russe.

Gustave résolut de s'en venger. Avant que les Turcs eussent déclaré la guerre à la Russie; Heidestam, son ministre à Constantinople, avoit déjà eu ordre de conclure un traité d'alliance avec eux. Les Turcs se rappeloient avec respect les victoires de Charles XII. Ils pensoient qu'un Roi de Suède pouvoit faire une puissante diversion en leur faveur. Ils promirent à Gustave des subsides considérables, dont une partie fut payée comptant. En outre, la Prusse lui prêta de l'argent, et l'Angleterre lui promit le secours d'une escadre. Ce Prince se disposa aussitôt à prendre les armes.

Témoin des préparatifs qui se faisoient à Stockholm; André Razumoffsky en demanda fièrement la raison. Gustave lui répondit avec encore plus de fierté, qu'il ne devoit compte de ses actions à aucune puissance étrangère. Ce fut alors un spectacle assez étrange, qu'un ambassadeur contestant, dans la capitale de la Suède, les droits du Monarque suédois, et voulant mettre des bornes à sa puissance. Gustave, justement indigné, fit

donner ordre à Razumoffsky de quitter Stockholm. Mais le Russe trouva, sous divers prétextes, le moyen de différer long-temps son départ. 1788.

Malgré cela, les préparatifs de guerre se continuoient avec ardeur. La flotte s'armoit à Carlscrona ; les troupes qu'on devoit embarquer se rassembloient autour de la capitale ; d'autres marchoient en Finlande. On répandoit avec art qu'il falloit se mettre en défense, parce que la cour de Pétersbourg avoit menacé d'attaquer la Suède, si Gustave ne lui fournissoit pas des secours contre les Turcs. Les soldats suédois brûloient de se mesurer avec une nation que leurs ancêtres avoient si souvent vaincue. Enfin, ils furent embarqués, et la flotte qui les portoit arriva en Finlande, où Gustave l'avoit précédée.

A peine l'armée étoit sur les frontières, qu'un petit détachement de chasseurs russes fit mine de vouloir déloger quelques suédois qui gardoient un pont. Il y eut même plusieurs coups de fusils (1) tirés de part et d'autre, ce que Gustave ne manqua pas de prendre pour un signal de guerre. Ses ordres étoient

(1) Suivant la constitution Suédoise, le roi ne peut pas attaquer une puissance étrangère sans l'aveu de la Diète. — Les Russes prétendent que Gustave III

1788. déjà donnés, et son escadre s'empara de deux frégates russes qui croisoient à la hauteur de Sweaborg, pour exercer les cadets de la marine de Pétersbourg.

Gustave résolut de marcher sur Fridériksham. Mais comme on n'avoit pas encore pu débarquer la grosse artillerie que portoit l'escadre de Cronstadt, il forma le dessein d'attaquer cette ville par deux côtés différens et de la prendre d'assaut.

L'épouvante s'étoit répandue dans Pétersbourg. Toutes les armées russes avoient marché contre les Turcs. Dans le premier moment, l'Impératrice ne pouvoit envoyer que quelques soldats invalides et quelques détachemens de ses gardes au secours de Fridériksham. On ne doutoit pas que Gustave ne s'emparât de cette ville et ne vînt mettre le siège devant la capitale. Catherine étoit très-inquiète; mais elle conservoit toujours les apparences de la plus grande tranquillité. L'ambassadeur de France entrant alors au palais, cette Princesse lui demanda ce qu'on disoit de nouveau? — « Que vous voulez

avoit fait déguiser des paysans Finnois en soldats russes, et conséquemment fait tuer ses propres sujets, afin d'avoir un prétexte d'entrer sur le territoire de la Russie.

» partir pour Moscow, Madame, lui —— » dit-il. » — « Vous n'en avez rien cru? 1788. » lui répondit-elle aussitôt. J'ai commandé » un grand nombre de chevaux de poste; » mais c'est pour faire venir des troupes et » des canons. » —

Elle rassembla effectivement le peu de troupes qui se trouvoient dispersées dans les garnisons les moins éloignées, et elle les fit marcher en Finlande avec les détachemens qui s'y étoient déjà rendus. Le commandement de cette armée incomplète fut confié à Mouschin-Pouskin, général inexpérimenté, dont la réputation n'étoit guère propre à rassurer les habitans de Pétersbourg.

L'Impératrice se hâta de publier une déclaration dans laquelle, en se plaignant de la conduite du roi de Suède et de la nécessité où elle se trouvoit de s'armer contre lui, elle dissimuloit adroitement la foiblesse de ses troupes en Finlande, et disoit au contraire que les garnisons avoient été renforcées, par précaution, long-temps avant l'aggression des Suédois.

Elle fit en même temps donner ordre au baron de Nolken, ministre de Suède, de quitter la Russie.

La flotte suédoise, forte de vingt vaisseaux

1788. de ligne, de dix frégates et de plusieurs corvettes, se promenoit jusques devant Cronstadt et défioit sans cesse l'escadre russe. Cette escadre avoit d'abord dû se rendre dans la Méditerranée. L'armement des suédois avoit fait changer sa destination. L'Amiral reçut ordre d'appareiller, mais un incident singulier l'empêcha d'obéir.

L'Impératrice avoit donné le commandement d'un vaisseau au corsaire Paul Jones, qui s'étoit distingué par son intrépidité dans la guerre d'Amérique. Les officiers anglois employés sur la flotte russe n'en avoient point été prévenus ; et soit que quelque agent de leur nation les excitât secrètement, soit qu'ils fussent véritablement offensés de servir avec un homme qu'ils regardoient comme un traître, ils se rendirent chez le président de l'Amirauté, et lui déclarèrent qu'ils ne pouvoient point rester dans une escadre où Paul Jones se trouvoit. L'Impératrice informée de cette démarche, et voyant que sept ou huit de ses vaisseaux risquoient d'être totalement dépourvus d'officiers, cacha son dépit et retira Paul Jones de dessus la flottte. Pour ne pas paroître céder aux circonstances, elle feignit de vouloir l'employer sur la mer Noire et lui donna ordre d'aller joindre Po-

temkin : mais songeant en même-temps que les officiers anglois employés sur la mer Noire, imiteroient ceux de Cronstadt, elle trouva le moyen de se débarrasser de Paul Jones. On envoya dans l'auberge où ce marin étoit logé, une jeune marchande qui, en lui offrant quelques bagatelles à acheter, lui fit des agaceries. Il crut pouvoir y répondre. La marchande fit du bruit. Les suppôts de la police, qui étoient tout prêts, entrèrent, et on força Paul Jones de quitter la Russie. 1788.

L'escadre russe commandée par l'amiral Greig, mit à la voile, et la bataille navale de Hogland suivit de près sa sortie : mais la victoire demeura incertaine.

Gustave fit alors proposer à l'Impératrice un accommodement à des conditions faites pour blesser l'orgueil de cette Princesse. Il demandoit que Razumoffsky fût exemplairement puni, pour les intrigues et les machinations dont il s'étoit rendu coupable à Stockholm; que la partie de la Finlande et de la Karélie, cédée à la Russie par les traités de Neustadt et d'Abo, fût restituée à la Suède; que la cour de Pétersbourg fît la paix avec la Porte, sous la médiation de la Suède, qui proposeroit de rétablir l'indépendance

1788. de la Krimée, conformément au traité de Kaïnardgi, et en cas de refus, fixeroit les limites, telles qu'elles étoient en 1768. Il vouloit encore que la Russie désarmât aussitôt et consentît que la Suède restât armée jusqu'après la conclusion du traité.

— « Quel langage! s'écria alors Catherine. » Quand le roi de Suède seroit déjà à Moscow, je saurois lui apprendre ce que peut » une femme comme moi, sur les débris » d'un grand empire ».

Au lieu de répondre aux propositions de Gustave, cette Princesse rappela le général Mikelson, qui combattoit contre les Turcs, lui donna le commandement de son armée en Finlande et renforça cette armée de vingt mille hommes. D'ailleurs, elle comptoit sur la défection des officiers de Gustave; et ils prouvèrent bientôt qu'elle ne se trompoit point.

Le monarque suédois étoit déjà près de Fridériksham. Il avoit fait embarquer une partie de ses troupes sur des galères, en donnant ordre au général Siegeroth qui les commandoit, d'aller débarquer de l'autre côté de la ville, de commencer l'attaque dès que les troupes seroient à terre, et de tirer un coup de canon qui serviroit de signal

pour

pour qu'on put agir des deux côtés à-la-fois. 1788.

Siegeroth fut retardé par les vents contraires, et eut beaucoup de difficulté à débarquer. Malgré cela il y parvint, et donna le signal convenu. Aussitôt Gustave voulut faire avancer ses troupes. Mais quelques-uns des principaux officiers, à la tête desquels étoit le colonel Hestéko, lui représentèrent qu'il étoit très-difficile d'attaquer la forteresse du côté où il se trouvoit; que leur devoir ne leur permettoit pas de le laisser s'exposer à un péril inévitable, et qu'il devoit lui-même mettre quelque prix à la vie de ses fidèles sujets.

Ce n'étoit point ainsi, sans doute, que parloient les vainqueurs de Narwa; mais Gustave III ne ressembloit pas à Charles XII. Cependant, étonné du langage de ses officiers, il leur répondit qu'il vouloit être obéi. Alors, plusieurs d'entr'eux se réunirent et déclarèrent qu'ils ne pouvoient point entreprendre une guerre offensive sans le consentement de la nation; qu'ils verseroient leur sang pour la défense de leur patrie; mais qu'ils ne se résoudroient jamais à attaquer un voisin qui ne les avoit point provoqués.

Désolé de cette résistance, le Roi s'adressa

1788. aux soldats. Aussitôt le régiment que commandoit le colonel Hestéko, posa les armes et la plus grande partie de l'armée suivit son exemple. Gustave chargea le lieutenant-colonel Rosenstein d'aller dire au général Siegeroth de faire rembarquer ses troupes, et il se retira à Kymenagorod. Le lendemain il fit embarquer les officiers qui avoient refusé de marcher, et les envoya à Stockholm où ils furent accueillis avec toutes les marques de la défaveur populaire, et ne tardèrent pas à être arrêtés.

Il n'est pas douteux que les nobles, qui regrettoient l'ancienne forme de gouvernement, n'eussent voulu profiter de cette occasion pour la rétablir, et n'agissent de concert avec la Russie (1). Mais plusieurs autres officiers, qu'ils avoient su gagner, n'étoient point dans le secret ; les soldats, sur-tout, ne pouvoient y être.

La défection des Suédois valut à Catherine plus qu'une victoire. Non contente de cet avantage, cette Princesse réclama, conformément aux traités, les secours que le Da-

(1) On ne tarda pas à intercepter une correspondance que quelques-uns des principaux officiers entretenoient avec la Cour de Russie.

nemarck lui devoit contre la Suède. Quoique sagement ennemie de la guerre, la cour de Copenhague se montra fidèle à ses engagemens. Elle ordonna aussitôt l'armement d'une escadre, et le Prince royal, accompagné du Prince Charles de Hesse (1) s'embarqua pour se rendre en Norwège et se mettre à la tête des troupes. 1788.

Les Norwégiens, nation simple et généreuse, qui conserve au milieu de ses rochers la pureté des mœurs antiques et la valeur qui la rendit si célèbre sous Marguerite de Waldemar, les Norwégiens, dont la haute stature, les blonds cheveux et la barbe majestueuse rappellent le souvenir de leurs pères, de ces héros qui ont tant de fois conquis l'Angleterre et mérité l'honneur d'être chantés par Ossian, les Norwégiens n'entendirent point en vain le signal des combats. A la voix du prince de Danemarck ils franchirent ce passage (2) qu'ensanglanta

(1) Le Prince de Hesse est beau-père du Prince de Danemarck.

(2) Près de Fridérikshall. Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici qu'on ne doute plus en Suède que Charles XII n'ait été assassiné. Un officier du nom de Cronsted, mort dans un âge très-avancé,

1788. la mort de Charles XII, entrèrent dans les provinces occidentales de la Suède, forcèrent, à Quistrum, une partie du régiment de Westrogothie à capituler, s'emparèrent d'Oudewalla et de toutes les autres places qu'ils rencontrèrent, et allèrent mettre le siège devant Gothembourg.

Gothembourg est, après Stockholm, la ville la plus considérable de la Suède. Sa perte eût été presqu'irréparable pour Gustave. Ce Prince étoit déjà revenu dans sa Capitale lorsqu'il apprit qu'on assiégeoit Gothembourg. Aussitôt il envoya le régiment de Yemlande et ses propres gardes pour renforcer la garnison ; et se rendit lui-même dans la Dalécarlie. Là, il rassembla les paysans, leur rappela ce qu'ils avoient fait pour Gustave Vasa et les conjura de marcher avec lui à la défense de leur pays.

Trois mille Dalécarliens se hâtèrent de le suivre. Les habitans des provinces voisines les imitèrent, et Gustave se vit bientôt à la tête d'une nombreuse armée ; mais craignant que Gothembourg ne se rendît avant que ce secours fut arrivé, il partit avec un

a déclaré avoir lui-même tué Charles XII, à l'instigation du beau-frère de ce roi.

de ses aides-de-camp et un domestique, se déguisa pour ne pas être reconnu de l'ennemi et pénétra jusqu'aux portes de la ville. Il eut d'abord assez de peine à y entrer. Les soldats ne vouloient pas croire que ce fût leur roi. Mais enfin les portes lui furent ouvertes. 1788.

Malgré sa présence, malgré l'armée qui le suivoit, Gothembourg eût été pris. Un secours inattendu le sauva.

Eliot (1), ministre d'Angleterre en Danemarck, ne fut pas plutôt informé que Gothembourg étoit menacé qu'il quitta Copenhague, traversa rapidement la Suède et se rendit au camp du prince Danois. Il somma ce Prince de lever le siége de Gothembourg, et lui déclara que s'il n'évacuoit pas sans tarder le territoire Suédois, l'Angleterre feroit arrêter tous les navires Danois qui étoient dans ses ports, et enverroit une escadre pour bombarder le château de Cronsbourg.

Le Prince de Danemarck, arrêté par ces menaces, songeoit déjà à se retirer, lorsque le ministre prussien (2) vint seconder celui

(1) Le même qui a été depuis à Toulon et ensuite en Corse.

(2) Le comte de Rhode.

1788. d'Angleterre. La trève fut bientôt conclue, et l'armée du Prince danois rentra paisiblement en Norwège. Certes! ce fut à l'audace et à l'activité d'Eliot que Gustave dut la conservation de Gothembourg. Les menaces que fit ce ministre ne lui avoient point été prescrites; mais elles lui réussirent: sa cour ne manqua pas de les approuver.

Cependant les armées russes qui combattoient contre les Turcs et les Tartares, remportoient de fréquens avantages. L'escadre de la mer Noire rencontra celle du Capitan-Pacha, forte de seize vaisseaux de ligne, et l'obligea de prendre la fuite.

Peu de temps après, le prince de Nassau Siegen, commandant la flotte à rames de Nicolaeff, attaqua aussi l'escadre turque qui étoit entrée dans le Liman, lui brûla trois vaisseaux et lui en prit quelques autres. Nassau montra beaucoup de valeur dans cette action; mais il dût principalement sa victoire au courage et aux talens de deux officiers françois, Varage et Verbois (1), de l'anglois Fenshow, et sur-tout du hollandois Winter.

On vit alors quel courage peut inspirer l'or-

(1) Verbois périt, depuis, dans un vaisseau qui sauta devant Oczakoff.

gueil national, même à des esclaves. Lorsque le feu prit au vaisseau du Capitan-Pacha, un matelot turc courut à travers les flammes pour sauver le pavillon, et tandis qu'il le détachoit, un russe, non moins intrépide, s'élança dans un canot, monta à bord du vaisseau prêt à sauter, enleva le pavillon et emmena le Turc prisonnier. 1788.

Les généraux Talésyn et Tékély défirent en plusieurs rencontres les Tartares du Kuban. Tamara s'étoit déja rendu maître de la Géorgie et en imposoit aux Lesguis.

Un corps de Russes réuni à une partie de l'armée autrichienne, s'empara de Khoczim. Repnin, Soltikoff, Souwaroff, Kamenskoï, battirent souvent les Turcs qui s'en vengèrent sur les Autrichiens.

Potemkin assiégeoit depuis long-temps Oczakoff. Des fortifications redoutables, des munitions abondantes, une garnison nombreuse et la rigueur de la saison, sembloient devoir rendre cette place imprenable. Les assiégeans souffroient tellement du froid qu'ils avoient été obligés de se creuser des huttes souterraines; ils manquoient de vivres, et toutes les nuits il en mouroit un grand nombre.

1788. Mais le froid auquel ils avoient tant de peine à résister, les aida à prendre la ville. On remarqua qu'on pouvoit l'attaquer du côté du Liman, où elle étoit moins fortifiée et où la glace en rendoit l'accès facile. Tout-à-coup Potemkin fit commander l'assaut, et tandis qu'il restoit dans son camp avec ses maîtresses, ses lieutenans, à la tête d'une partie des troupes, pénétroient dans la ville et y répandoient le carnage. Il ne faut pourtant pas croire que Potemkin fût retenu par la crainte : on l'avoit vu les jours précédens aller se promener plusieurs fois avec le plus grand sang-froid, jusques sous le canon des remparts (1), parce qu'il avoit appris qu'on osoit soupçonner son courage. Il ne s'absenta de l'assaut d'Oczakoff que parce qu'il crut ne pouvoir pas s'y distinguer d'une manière extraordinaire.

Le Prince d'Anhalt-Bernbourg n'imita point Potemkin. Il entra le premier dans la ville

(1) On raconte que dans une de ces promenades un officier-général qui l'accompagnoit, eut la cuisse emportée par un boulet de canon, et laissa échaper quelques cris. — » Pourquoi cries-tu ? » — lui dit froidement Potemkin. L'officier se tut par respect. Il mourut le lendemain.

à la tête des grenadiers (1) et des chasseurs. On combattit long-temps et sur les remparts et dans les rues. Les soldats Turcs se défendirent avec une valeur opiniâtre, et périrent presque tous les armes à la main. Le reste fut passé au fil de l'épée, et une grande partie des habitans eu le même sort. 1788.

Les Russes livrèrent la ville au pillage. Ils entroient dans toutes les maisons, en égorgeoient les maîtres, prenoient ce qu'il y avoit de plus précieux, et s'abandonnoient à toutes les fureurs du brigandage et de la débauche. Pendant trois jours de suite Potemkin laissa durer cette sanglante exécution. Elle coûta la vie à plus de vingt-cinq mille Turcs. En donnant l'assaut, les Russes avoient perdu douze mille hommes.

Ces conquêtes étoient presque aussi funestes aux vainqueurs qu'aux vaincus. Mais Catherine n'en étoit pas moins ardente continuer la guerre. Elle ordonna une nouvelle levée de troupes dans toute l'étendue de ses états. Elle voulut à-la-fois renforcer ses armées en Krimée et sur les bords du Danube, en établir d'autres en Pologne et en faire marcher une for- 1789.

(1) Potemkin avoit créé quarante mille grenadiers et autant de chasseurs. Il lui falloit de l'extrême en tout.

1789. midable contre les Suédois. Mais les hommes devenoient rares dans l'Empire russe. On retira des déserts de la Sybérie une partie des exilés pour les incorporer dans les recrues.

Pendant ce temps-là Gustave III s'occupoit de ses projets de vengeance. Il ne pouvoit pardonner à l'Impératrice les dissentions qu'elle ne cessoit de fomenter en Suède, ni au Gouvernement danois l'appui qu'il avoit prêté à la Russie. Un lieutenant-colonel, nommé Benzelstierna, se détermina à servir la haine de son maître.

L'escadre russe étoit entrée dans la rade de Copenhague, où les glaces la retinrent pendant tout l'hiver. L'ambassadeur de Suède, Sprengporten, étoit un vieillard franc et généreux, que Gustave respectoit, mais dans lequel il n'avoit pas une grande confiance. Sans rappeler cet ambassadeur, ce Prince donna à un nommé Abeldyl le titre de chargé d'affaires, et l'envoya à Copenhague en lui recommandant d'observer avec soin les démarches des Russes et des Danois.

Benzelstierna ne tarda pas à joindre Abeldyl. Sous prétexte d'entreprendre une opération de commerce, il se lia avec le capitaine Irlandois O'Bryen. Il lui acheta son navire

qu'il lui paya d'avance douze mille rixdalers (1), et il lui en laissa le commandement, en s'engageant, par écrit, à lui compter encore une pareille somme si son entreprise réussissoit. Il fit ensuite charger le navire de tonneaux goudronnés en-dedans et en-dehors et remplis d'eau-de-vie, et il lui ordonna de profiter du premier vent de Nord-est pour sortir du port en mettant le feu à son navire. D'après cet exécrable projet, non-seulement toute l'escadre Russe, mais la flotte Danoise, devoient être brûlées. 1789.

O'Bryen osa parler de son marché à un de ses amis, nommé Test. Celui-ci eut horreur d'une telle confidence, et s'empressa de la révéler. Le gouvernement danois envoya aussitôt visiter le navire et fit arrêter O'Bryen. Benzelstierna s'étoit sauvé chez Abeldyl, qui l'envoya dans la maison d'un ministre de ses amis, d'où on le fit évader à la faveur d'un habit de livrée.

Les matelots Danois, excités par les Russes (2), se rassemblèrent en grand nom-

(1) Environ cinquante mille livres tournois.

(2) On assure que le ministre Russe, Krudener, homme très-fougueux, fut reconnu dans cette émeute, déguisé en matelot.

1789. bre devant la porte d'Abeldyl. Ils vouloient le massacrer et incendier sa maison. Mais ayant prévu cette émeute, Abeldyl s'étoit déjà sauvé sur la côte de Scanie (1). Un détachement de soldats dispersa les mutins.

(1) Le projet d'incendier les vaisseaux armés dans le port de Copenhague étoit horrible sans doute. Mais peut-être les Russes n'avoient-ils rien à reprocher aux Suédois. Ces deux nations qui se sont souvent combattues avec tant de courage, ont quelquefois vu leurs Cours employer l'une contre l'autre la plus affreuse perfidie. Stockholm n'oubliera jamais l'assassinat du major Saint-Clair.

En 1738, Saint-Clair, qui avoit été envoyé à Constantinople avec le pouvoir de négocier, en revenoit avec un François nommé Couturier. Arrivé à Khoczim, le Pacha l'avertit qu'il est attendu par des émissaires de la Russie. Un Polonois lui en dit autant. Saint-Clair dédaigne cet avis. Dans une auberge de Breslau, il rencontre le capitaine russe Kutler, le lieutenant Lewitzki et quatre soldats déguisés en domestiques qui, après l'avoir reconnu, vont l'attendre près du village de Zauche. Là, Kutler vient à lui, le salue poliment et lui demande s'il n'est pas le major Saint-Clair. Sur sa réponse, il l'arrête de la part de l'Impératrice Anne, et le conduit dans un bois près de Neubourg. Alors il le fait descendre de voiture, le mène à une vingtaine de pas de distance, lui tire un coup de pistolet qui le blesse et le fait mas-

L'attentat de Benzelstierna n'étoit pas propre à réconcilier la cour de Russie et celle de Stockholm. Les opérations de la guerre ne tardèrent pas à recommencer. Les escadres des deux Nations se rencontrèrent à la hauteur de Bornholm : mais le vent ne leur permit pas de combattre. 1789.

Les Suédois avoient une flotte de galères et de chaloupes canonnières. L'Impératrice leur en opposa une pareille, dont elle donna le commandement au Prince de Nassau, qui, ayant eu quelques différends avec Potemkin (1), ne pouvoit plus servir sur la Mer Noire.

Les galères Russes surprirent les galères Suédoises près de Rogensalm ; et Nassau, tou-

sacrer par ses quatre soldats. Pendant ce temps-là Lewitzki gardoit Couturier, et lui disoit froidement : — » Ne timeas peccatum esset contrà spiritum sanctum » malefacere viro probo sicut te. Iste habuit quod me- » rebat ; erat inimicus magistri. Inimicus magistri est » inimicus dei, et puto me non peccasse interficiendo » eum. » — Ensuite les assassins se partagèrent les effets des deux voyageurs, et conduisirent Couturier dans la forteresse russe de Sonnestein, d'où l'on ne le renvoya qu'en l'assurant que s'il parloit jamais de l'assassinat de Saint-Clair, on sauroit bien l'attraper et le punir par-tout où il seroit.

(1) Ils se raccommodèrent depuis.

1789. jours aidé des conseils de Varage (1), de Winter et d'un Milanais nommé le chevalier de Litta (2), fit, pour la seconde fois, triompher le pavillon russe. Winter, à qui étoit dû principalement le succès de cette journée, fut atteint d'un boulet de canon et mourut de sa blessure.

Pendant le combat des galères, les Russes avoient attaqué l'armée Suédoise, qui étoit toujours auprès de Fridériksham. Ils n'eurent pas moins d'avantages par terre que par mer. Il forcèrent les troupes de Gustave à évacuer la Finlande Russe.

Ce monarque ayant rassemblé de nouvelles forces, se disposa à rentrer sur le territoire Russe. Mais Catherine avoit eu le temps de faire ses préparatifs de défense. Les deux armées en vinrent aux mains, et les Russes, commandés par le général Numsen (3), rem-
1790. portèrent la victoire.

(1) Quelques-temps après ce combat, Varage eut une querelle avec des Cosaques et fut tué.

(2) Le chevalier de Litta, Milanois, commandeur de l'ordre de Malthe, est vice-amiral de la flotte à rames. Il a fourni, dit-on, beaucoup de plans qui sont encore inexécutés.

(3) Le général Numsen est un Danois, dès long-temps employé au service de la Russie.

Les défaites ne décourageoient point Gustave. Il s'embarqua sur sa flotte à rames, et alla chercher le Prince de Nassau, à qui il enleva trente bâtimens. Peu de tems après, il fit débarquer à cinq milles de Pétersbourg plusieurs bataillons d'infanterie et quelques escadrons de troupes légères. L'allarme se répandit de nouveau dans la capitale. L'Impératrice étoit à Czarsko-Zelo et ne quitta point cette maison de plaisance. 1790.

La grande escadre suédoise aux ordres du Duc de Sudermanie, voulut aller chercher la flotte russe jusques dans le port de Reval. Cette imprudence lui coûta deux vaisseaux. Les Suédois commirent encore une faute plus dangereuse. Ils conduisirent dans le golfe de Vibourg et leur escadre et la flotte à rames que commandoit Gustave III. Tout sembloit alors assurer l'entière destruction de la marine Suédoise : mais elle fut sauvée par deux amiraux russes, Tschitschagoff et Nassau.

Tschitschagoff, qui commandoit une escadre beaucoup plus nombreuse qne celle des Suédois, négligea de faire garnir de batteries les deux passages par lesquels seuls les Suédois pouvoient s'échapper. Ces derniers

1790. qui manquoient de vivres et ne pouvoient pas plus long-temps rester dans le golfe, tentèrent d'en sortir en mettant le feu à l'escadre russe qui gardoit le passage. Le vent étoit favorable (1). Ils appareillèrent et se firent précéder par un brûlot (2) qui devoit forcer les Russes à se disperser. Mais le brûlot s'arrêta sur un haut-fond, et ne fit aucun mal aux Russes, tandis qu'il mit le feu à plusieurs vaisseaux suédois, que le vent poussa sur lui avec violence. Neuf vaisseaux, trois frégates et plus de vingt bâtimens à rames, tombèrent au pouvoir des Russes.

Le reste des galères suédoises s'étoit retiré derrière les rochers de Schwenksund, qui forment plusieurs petites îles à fleur d'eau. Le prince de Nassau dont la flotte étoit le double plus forte que celle de Gustave, s'avança pour le combattre. Son impéritie donna un avantage immense aux suédois; il fut complettement battu, et perdit la moitié de sa flotte et plus de dix mille hommes.

(1) C'étoit le vent d'est.

(2) L'inventeur de ce stratagême étoit l'Anglois Sydnei Smith qui, depuis, a brûlé la flotte Française de Toulon, et a voulu incendier le Hâvre.

Cependant

Cependant il n'en conserva pas moins de vanité. S'imaginant que les marins qu'il commandoit, s'étoient fait battre pour nuire à sa gloire, il écrivit à l'Impératrice : « Madame, » j'ai eu le malheur de combattre les élémens, les Suédois et les Russes. J'espère » que votre majesté me rendra justice ». 1790.

L'Impératrice lui répondit : « Vous avez » raison, parce que je veux que vous l'ayiez. » Ceci est aristocratique; mais c'est ce qui » convient dans le pays où nous sommes. » Comptez toujours sur votre affectionnée » CATHERINE ». (1)

La bataille de Schwenk-Sund accéléra la paix. Gustave III voyoit déjà toute l'imprudence de sa conduite. Il n'espéroit plus que la guerre qu'il avoit déclarée aux Russes pût être suivie de beaucoup de succès et faire une diversion utile en faveur des Turcs. Il craignoit au contraire que les Russes ne profitassent de la destruction de sa marine, du

(1) L'Impératrice avoit donné au Prince de Nassau le grade d'amiral de la flotte à rames de la Baltique, une terre avec 4000 paysans, un palais et une pension de douze mille roubles. Tout cela n'a pas empêché qu'il n'ait passé du service de Russie à celui de Prusse.

délabrement de ses finances, et du mécon-
1790. tentement de la noblesse suédoise pour faire une invasion dans ses Etats : il ne balança donc pas à accepter les propositions que l'Impératrice lui fit faire.

Le ministre d'Espagne à la cour de Russie, Galvez, offrit sa médiation à Catherine, et s'employa avec zèle à en obtenir des conditions favorables, en promettant que Gustave marcheroit aussitôt contre les François. C'étoit tout ce que desiroit l'Impératrice. Elle feignit de pardonner à son ennemi, dans l'espoir de le voir s'abîmer dans une entreprise éloignée. Pour mieux l'aveugler, elle affecta de se montrer généreuse. Elle ne demanda que le rétablissement des traités de Neustadt et d'Abo, et l'entier oubli des dernières querelles. En conséquence le traité fut signé sans tarder à Varéla (1).

Pendant la guerre de Finlande, Catherine signala tout-à-la-fois sa clémence et sa sévérité. Des officiers suédois employés en qualité d'instituteurs du corps des Cadets de Pétersbourg, se permirent d'entretenir avec leurs compatriotes une correspondance,

(1) Le 14 août. — Le général Igœlstrœm signa pour la Russie, et le général Armfeld pour la Suède.

dans laquelle ils parloient de l'Impératrice d'une manière très-hardie et sans doute très-vraie. On intercepta leurs lettres et on les remit à cette Princesse, qui les lut en entier. Aussitôt les Suédois furent arrêtés et examinés par Stepan-Iwanowitz Schischkoffsky (1), chef de la commission secrète, et par un militaire estimable que l'Impératrice lui adjoignit pour tempérer son humeur farouche. Le délit fut prouvé, et les coupables parurent mériter de perdre la vie. Cependant l'Impératrice se contenta de les reléguer dans ses provinces de l'intérieur. Elle leur conserva même leurs appointemens, et à la paix elle les renvoya dans leur patrie. 1790.

Dans le même temps Radischeff, directeur des douanes de Pétersbourg, publia la relation d'un voyage de Pétersbourg à Moscow, dans laquelle il feignoit d'avoir eu un songe, et peignoit avec énergie le despotisme de Potemkin. Il osoit même y attaquer l'Impératrice. Quoique Radischeff eût imprimé lui-même sa relation, avec des caractères

(1) Si l'on croyoit à la Métempsycose, on pourroit penser que l'âme du cauteleux et barbare Saint-Dominique a passé dans le corps de Stepan Iwanowitz Schischkoffsky.

1790. qu'il avoit chez lui, il ne tarda pas à être découvert, et il fut exilé en Sibérie.

Le comte Alexandre Woronzoff et la princesse Daschkoff sa sœur, protecteurs connus de Radischeff, furent accusés de l'avoir excité à composer sa brochure. Le premier fut même exposé aux recherches de la commission secrète, et dès ce moment l'un et l'autre perdirent beaucoup de leur crédit.

Ainsi Catherine traitoit les Suédois avec une feinte générosité, parce qu'elle vouloit se faire des partisans en Suède, tandis qu'elle savoit se montrer quelquefois terrible envers la nation déjà soumise à son joug.

Mais la guerre de la Russie avec la Suède nous a détournés de celle qu'elle soutenoit contre les Ottomans. Nous allons y revenir. Le Grand-Seigneur Abdul-Ahmed IV étoit mort (1) et le fils du Sultan Mustapha, son frère et son prédécesseur, étoit monté au trône, sous le nom de Selim III (2).

La prise d'Oczakoff et les succès qui l'avoient précédée furent magnifiquement récompensés. L'Impératrice envoya à Potemkin un présent de cent mille roubles, avec un bâton de

(1) Au printemps de 1789.

(2) Selim III étoit alors âgé de 28 ans.

commandement, garni de diamans et entouré d'une branche de laurier, dont les feuilles étoient en or. Peu de temps après elle lui accorda le titre d'Hetman des Cosaques, que venoit de laisser vacante la mort du vieux Cyrile Razumoffsky. Cette Princesse donna au prince Repnin une épée dont la poignée étoit ornée de brillans, et au général Souwaroff un panache de diamans (1). Les autres généraux et les officiers obtinrent aussi quelque marque de faveur, et tous les soldats qui étoient entrés dans Oczakoff reçurent une médaille d'argent, avec la recommandation de la porter à la boutonnière. 1790.

Certes! ces récompenses excitoient une grande émulation dans les armées russes. Tous leurs pas furent marqués par des triomphes. Potemkin soumit l'île de Beresan (2). Repnin chassa les Turcs des bords de la Solska. Souwaroff les battit complètement à Foksan (3).

(1) Ce présent fait au maréchal Souwaroff, dût paroître d'autant plus étrange, que pour se faire aimer des soldats il affectoit beaucoup de simplicité et de rudesse. On le voyoit quelquefois ôter sa chemise au milieu des Cosaques et la faire chauffer, en disant que c'étoit pour tuer ses poux.

(2) En 1789.

(3) Le 21 Juillet 1789.

1790. Apprenant ensuite que l'armée autrichienne, commandée par le prince de Saxe-Cobourg, se trouve pressée par celle du Grand-Visir, il se met à la tête de huit mille Russes et vole au secours des autrichiens. Ces derniers, au nombre de trente mille, étoient déjà mis en déroute par les Turcs, qui les avoient attaqués avec une armée de cent mille hommes. L'intrépide Souwaroff arrive et fait changer le sort des armes. — « Amis! crie-t-il à ses soldats, ne regar-» dez point les yeux de l'ennemi. Regardez » sa poitrine : c'est-là qu'il faut enfoncer vos » bayonnettes. » — Et à l'instant il fond sur les Turcs, en fait un carnage horrible, et reste maître du champ de bataille. Cette victoire, remportée près de la rivière de Rimniks, valut à Souwaroff le surnom de Rimniksky et le double titre de comte de l'Empire romain et de l'Empire russe.

Quelque temps après ce général s'empara de Toutoukay (1) en Bulgarie. Le féroce Kamenskoï (2) réduisit en cendres la superbe ville

(1) Non moins singulier que brave, Souwaroff envoya à l'Impératrice quatre vers russes, qui signifioient : — » Gloire à Dieu ! Louange à Catherine ! » Toutoukai est pris, Souwaroff y est entré. »

(2) Le général Kamenskoï étoit si cruel, que Po-

de Galatza, sur le Danube, et la première de la Moldavie après Yassi, qu'elle surpassoit par son commerce. Ac-Kerman, Chedsebey, Belgorod, Palanka se soumirent aux armes de Potemkin. Bender se rendit à discrétion. 1790.

Ismaïl résistoit encore. Potemkin assiégeoit cette place depuis sept mois et s'impatientoit de ne l'avoir pas déjà réduite. Vivant dans son camp comme un de ces anciens Satrapes, dont seul il a, de nos jours, égalé et peut-être surpassé le luxe, il étoit environné d'une foule de courtisans et de femmes qui s'efforçoient de l'amuser. Une (1) de ces femmes, prétendant lire les arrêts du destin dans l'arrangement d'un jeu de cartes, lui prédit qu'il prendroit la ville assiégée au bout de trois semaines. Potemkin répondit en souriant qu'il avoit une manière de deviner beaucoup plus sûre. A l'instant il envoye à

temkin ne voulut pas lui laisser le commandement de l'armée. Il abandonnoit au pillage et brûloit toutes les places dont il s'emparoit. Il en vouloit particulièrement aux prêtres qu'il fesoit atteler, comme des chevaux, aux charriots de l'armée. Les Juifs étoient aussi l'objet de ses fureurs. Il les martyrisoit en les fesant mettre nuds en plein hiver, et en leur versant de l'eau gelée sur la tête.

(1) Madame de Witt.

1790. Souwaroff l'ordre de prendre Ismaïl dans trois jours. Souwaroff se prépare. Le troisième jour, il assemble ses soldats et leur dit: — « Mes enfans ! point de quartier. Les » provisions sont chères. » — Aussitôt il donne l'assaut. Les Russes sont repoussés deux fois avec beaucoup de perte. Mais enfin, ils escaladent les remparts, pénétrent dans la ville et passent tout au fil de l'épée. Quinze mille Russes et trente-cinq mille Turcs payèrent de leur vie les sanglans lauriers de Souwaroff. Ce général écrivit alors à l'Impératrice ces seuls mots : — « L'or- » gueilleuse Ismaïl est à vos pieds. »

Le fameux Hassan, qui, du poste de Capitan-Pacha avoit été élevé à celui de Grand-Visir, ne put résister à tant de désastres. Il mourut de douleur dans son camp. Son successeur fut décapité à Schumla, et le pacha Yousouf le remplaça. Mais ce changement ne rétablit point la fortune des Turcs.

Plusieurs officiers français combattirent à la prise d'Ismaïl. Roger Damas, Langeron, le jeune Fronsac, s'y distinguèrent et n'en furent pas mieux traités par Potemkin. Quelques jours après, ce dernier s'entretenant de la révolution françoise et regardant

comme un attentat les efforts d'un peuple qui veut reconquérir sa liberté, dit à Langeron : — « Colonel (1), vos compatriotes » sont des fous. Je n'aurois besoin que de » mes palfreniers pour les mettre à la » raison. » — Langeron qui, quoiqu'émigré, ne put souffrir patiemment qu'on parlât ainsi de sa nation., répondit fièrement : — « Prince, je ne crois pas que vous pus- » siez y réussir avec toute votre armée. » — A ces mots Potemkin se leva avec colère, et menaça Langeron de l'envoyer en Sybérie (2). Langeron sortit à l'instant, et traversant le Sereth qui sépare la Moldavie de la Walachie, il se retira dans le camp autrichien. 1790. 1791.

En apprenant le triomphe de ses armes, Catherine sentit redoubler son orgueil. Le ministre anglois Withworth s'étant présenté

(1) Langeron avoit été colonel du ci-devant régiment d'Armagnac.

(2) Nous avons déjà dit que Potemkin étoit extrêmement irrascible et qu'il s'emportoit souvent jusqu'à battre des officiers-généraux : on l'a vu aussi un jour souffleter un étranger qui étoit major au service de Russie, pour avoir loué, dans quelques vers, la maîtresse du secrétaire Popoff à côté de celle du despote.

1791. devant elle, cette Princesse lui dit ironiquement : — « Monsieur, puisque le roi votre » maître veut me chasser de Pétersbourg, » j'espère qu'il me permettra de me retirer » à Constantinople. » —

Potemkin ne tarda pas à revenir à Pétersbourg jouir de son triomphe. L'impératrice le reçut avec des transports de joie. Elle lui prodigua les fêtes et les présens. Elle lui donna un palais estimé six cens mille roubles, et un habit brodé en diamans, qui en coûtoit deux cens mille. Il étala lui-même un faste qui paroissoit excessif dans la cour la plus fastueuse de l'Europe (1).

(1) La seule dépense de sa table, les jours ordinaires, étoit de huit cents roubles. Sa table étoit couverte des mets les plus délicats et des fruits les plus rares. Il fesoit acheter des cerises au cœur de l'hiver, et les payoit jusqu'à un rouble chacune. Dans la fête qu'il donna à l'Impératrice, il fit jetter beaucoup d'argent au peuple. Jamais aucun souverain n'étala un plus grand luxe. — Par une bizarrerie singulière, cet homme si magnifique payoit très-rarement ses dettes. Lorsqu'on se présentoit chez lui pour demander de l'argent, il disoit à Popoff, son secrétaire intime : — » Pourquoi ne payes-tu pas cet homme? « — et il lui faisoit, par un signe, entendre la manière dont le créancier devoit être traité. S'il fermoit la main, Popoff donnoit de l'argent. S'il l'ouvroit, le créancier étoit envoyé en Sibérie.

Mais bientôt il quitta la capitale pour retourner à l'armée. Rassasié de grandeurs, de triomphes, de plaisirs, il s'ennuyoit partout. Un pressentiment funeste sembloit le poursuivre. Il n'étoit content ni des courtisans adulateurs, ni de la Souveraine qui le combloit de bienfaits, ni de lui même. La présence du nouveau favori, sur-tout, l'importunoit. 1791.

Ce favori étoit Platon Zouboff. Des objets plus importans nous ont jusqu'à présent empêché de parler de lui. Nous allons brièvement raconter la cause de son élévation, et de la disgrace de son prédécesseur.

Momonoff étoit très-aimé de l'Impératrice, et ne la payoit pas de retour. Il vivoit auprès d'elle en esclave, que l'or de ses chaînes n'empêche pas d'en sentir le poids, et non en amant flatté de plaire. Son cœur n'étoit pourtant point insensible. Catherine avoit au nombre de ses demoiselles d'honneur, la fille du prince Scherbatoff, jeune personne jolie, spirituelle et ayant beaucoup de penchant à la galanterie. Momonoff ne tarda pas à être épris de ses charmes et à s'en faire aimer. Mais sa passion n'avoit point encore passé les bornes du respect, lorsqu'un jour il en-

1791. tendit Potemkin vanter les grâces de la princesse Scherbatoff. Momonoff en frémit. Il connoissoit la toute-puissance de Potemkin ; il savoit qu'il lui suffisoit de former des désirs pour les voir accomplis. Il courut se jetter aux pieds de la princesse Scherbatoff, et lui fit part de son inquiétude. Pour le rassurer elle lui accorda ce qu'il craignoit de voir enlever par son rival; mais bientôt il eut de nouvelles raisons d'être tranquille : Potemkin partit pour l'armée.

Cette intrigue dura assez long-temps. Toute la cour la savoit. Catherine seule ne s'en étoit point apperçue. Cependant la jalousie des courtisans fit cesser son aveuglement; elle fut avertie que Momonoff la trompoit, et bientôt elle en eut des preuves. Quelqu'offensée qu'elle fût de cette découverte, elle dissimula. C'étoit durant l'été de 1789. La cour se trouvoit à Czarsko-Zelo, et la fille du comte de Bruce, l'une des plus riches héritières de l'Empire, venoit d'y être présentée.

Catherine saisissant cette occasion, dit à Momonoff qu'elle vouloit lui faire épouser la jeune comtesse (1) de Bruce. Momonoff la

(1) En Russie et dans tout le Nord, on donne aux demoiselles le titre de leurs parens.

supplia de ne pas l'exiger. L'Impératrice lui demanda la raison de son refus. Il fut embarrassé ; elle insista, et il tomba à ses pieds, en lui avouant qu'il avoit donné sa foi à la princesse Scherbatoff. L'Impératrice ne voulut point d'autre explication : les deux amans furent mariés le lendemain, et se retirèrent à Moscow. 1791.

Momonoff auroit dû être reconnoissant des bienfaits de Catherine, et de l'extrême modération dont elle usa envers lui. Mais on prétend qu'il eut l'imprudence de révéler à sa femme le détail de ses entrevues secrètes avec l'Impératrice, et que sa femme les divulgua avec une légèreté offensante pour la Souveraine. On ajoute que cette princesse s'en vengea d'une manière terrible. Au moment où Momonoff et sa femme étoient couchés, le chef de la police de Moscow entra chez eux ; et après leur avoir montré un ordre de l'Impératrice, il les laissa entre les mains de six femmes, et se retira dans un appartement voisin. Alors les six femmes, ou plutôt les six hommes habillés en femmes, saisirent l'indiscrète, et l'ayant mise entièrement nue, ils la fouetèrent de verges, en présence de Momonoff, qu'ils avoient obligé

de se tenir à genoux. Lorsque ce châtiment
1791. eut été infligé, le chef de la police rentra et dit : — « Voilà comment l'Impératrice » punit une première indiscrétion. Pour la » seconde, on est envoyé en Sibérie ». —

Le jour même du mariage de Momonoff, la place de favori fut accordée à Platon Zouboff, officier de la garde à cheval. Potemkin apprit avec beaucoup de peine que le choix de Catherine étoit tombé sur Zouboff. Il en écrivit à cette princesse, et fit tous ses efforts pour la faire changer d'amant. Mais dès les premiers jours de son élévation, Zouboff avoit si bien su plaire qu'il ne craignoit plus de rivaux. L'impératrice manda à Potemkin, que tant qu'il n'auroit pas de justes raisons de se plaindre de Zouboff, elle ne se résoudroit pas à le congédier. Malgré cela Potemkin insista encore quelque tems. — « Quand tu verras » l'Impératrice, dit-il à l'un des courriers qui » portoient ses dépêches à la cour, observe » lui que j'ai des dents qui me font beaucoup » souffrir, et que je ne serai tranquille que » quand on m'en aura délivré ». — C'étoit un mauvais jeu de mots : le nom de Zouboff, signifie des dents en langue russe.

La mort de l'empereur Joseph II (1) avoit laissé Catherine réduite à ses propres forces pour combattre les Ottomans. Léopold II, cédant aux sollicitations de la Prusse, et plus encore aux besoins de ses peuples que désoloit une guerre injuste et malheureuse, s'étoit empressé de se séparer de la Russie et de conclure sa paix particulière avec la Porte. 1791.

Ce n'étoit plus Frédéric II qui régnoit sur la Prusse. Depuis cinq ans il avoit terminé sa longue et brillante carrière (2). Doué d'un caractère ferme et d'un esprit flexible, il perfectionna l'un et l'autre par l'étude et la réflexion. Les leçons de l'histoire le rendirent politique profond et général habile; la fréquentation des philosophes et des beaux esprits lui apprit à se placer au rang des écrivains distingués. Tant qu'il ne fut que Prince Royal, il parut n'ambitionner que la gloire des Antonin et des Marc-Aurèle : mais à peine se vit-il sur le trône qu'il prit pour modèle les Alexandre et les Philippe. Sorti victorieux d'une guerre qui sembloit devoir consommer sa ruine, il étendit les bornes de ses états, et fit de la puissance secondaire, dont il avoit

(1) Joseph II mourut le 20 Février 1790.

(2) Frédéric II mourut le 17 août 1786.

1791. hérité, l'une des puissances les plus imposantes de l'Europe. Aux titres de politique et de conquérant, il sut alors joindre celui de législateur. Le code qui porte son nom lui mérita, à beaucoup d'égards, la reconnoissance de ses sujets. Dédaignant le luxe par goût et le craignant par économie, il mettoit son faste dans le nombre de ses soldats. Laborieux, vigilant, infatiguable, il s'occupa jusqu'aux derniers instans de sa vie de l'administration de son royaume; mais il se montra en même-temps plus jaloux de l'affermissement de son pouvoir et de la prospérité de la Prusse que du bonheur des Prussiens. Lui-même, vécut-il heureux? On peut oser dire que non, puisqu'il ne fut ni époux (1), ni amant, ni père, et qu'il se laissa souvent entraîner par deux passions cruelles, l'ambition et l'avarice. Il désiroit le surnom de Grand : il l'obtint de son siècle, et sans doute, la postérité le lui confirmera.

Mais quoique Frédéric II eût cessé de vivre, le même esprit dirigeoit encore le cabinet de Berlin. Quelques temps avant que Léopold fît la paix avec les Turcs, Frédéric-Guillaume avoit signé un traité avec

(1) On sait que, quoique marié, il ne jouit jamais des droits d'époux.

eux.

eux. Ainsi Catherine perdit un défenseur et se trouva exposée à avoir bientôt à combattre un nouvel ennemi. Cet ennemi ne tira point l'épée contr'elle et ne l'en irrita pas moins. Il profita du mécontentement des Polonois pour acquérir parmi eux une grande influence. Il se ligua avec eux par un nouveau traité. Sous prétexte de les défendre, il fit entrer ses armées sur leur territoire, et ce qui peut-être fut encore plus sensible à la cour de Russie, il s'empara des villes de Dantzig et de Thorn. 1791.

L'Impératrice vit alors que ses victoires étoient ruineuses, et que des conquêtes éloignées pouvoient lui faire perdre les provinces qu'elle possédoit en Pologne. Elle sentit, enfin, la nécessité de faire la paix. Mais elle avoit trop d'orgueil pour la demander. Elle aima mieux continuer à combattre.

Ses armées obtinrent encore des succès. Koutousoff battit les Turcs et les Tartares réunis. Repnin, à la tête de vingt-cinq mille hommes, mit en déroute soixante-dix mille ottomans qu'il rencontra près de Makzin. Ghoudowitsch, frère de l'ancien favori de Pierre III, se rendit maître des forteresses de Soudjouk-Kalé et d'Anapa, sur les fron-

1791. tières de la Krimée et du Kuban, et y fit quatorze mille prisonniers, du nombre desquels étoit le Scheik-Mansour, ce prétendu prophète dont nous avons déjà parlé.

L'Angleterre qui, pour se venger de l'alliance de la France et de la Russie, avoit excité les Turcs à déclarer la guerre à cette dernière puissance, et leur avoit en vain prodigué le secours de ses armes, de ses munitions et de ses conseils, l'Angleterre voulut profiter de l'instant où la cour de Pétersbourg se détachoit des françois, pour l'engager à se rapprocher d'elle.

Après avoir prévenu de son dessein les cabinets de Berlin et de la Haye, qui agissoient de concert avec elle depuis le commencement de la guerre, elle s'empressa de proposer sa médiation à l'Impératrice, à condition qu'en faisant la paix, cette Princesse consentiroit à restituer ses conquêtes, et à prendre pour base des nouveaux arrangemens le traité de Kaïnardgi (1).

La cour de Londres envoya donc à Pétersbourg Faukener, secrétaire du conseil privé anglois, et elle le chargea de deux pro-

(1) C'étoit ce que les trois Cours alliées appeloient en termes diplomatiques le *statu quò*.

positions, dont la plus favorable à la Russie ne devoit être connue qu'en cas que l'autre ne fût point acceptée. Faukener ne manquoit pas d'habileté : mais il en avoit beaucoup moins que Catherine. Soit que cette Princesse eût été secrètement prévenue par ses émissaires, que l'agent anglois avoit le pouvoir de lui faire une double proposition, soit qu'elle l'eût deviné, elle résolut d'en tirer parti. Décidée à conclure la paix avec les Turcs, à quelque prix que ce fût, afin de pouvoir faire replier ses armées en Pologne, elle accueillit Faukener avec une extrême affabilité. Elle l'admit à sa table à Czarsko-Zelo, le fit placer vis-à-vis d'elle, s'entretint avec lui pendant tout le repas, causa encore avec lui l'après-dîner, sut tour-à-tour lui faire craindre avec art de voir échouer sa négociation, et lui donner l'espérance de réussir; l'enlaça, enfin, si bien qu'il n'eut le courage de proposer que les conditions les plus avantageuses. 1791.

Instruite des dispositions de l'Angleterre, l'Impératrice fit remettre un mémoire au ministère Danois, en l'engageant à négocier les préliminaires de la paix avec les cabinets de Berlin, de Londres et de la Haye.

1791. Bernstorff étoit digne de voir une si importante cause remise à sa médiation. Il s'empressa de faire connoître aux trois cours alliées les intentions de Catherine. L'accord entre ces puissances et la Russie fut terminé peu de temps après.

Par cet accord, les trois cours alliées convinrent de proposer à la Porte les conditions de l'Impératrice, et déclarèrent que si les Turcs n'acceptoient pas ces conditions, elles abandonneroient leur cause, et les laisseroient continuer seuls la guerre contre la Russie.

Un congrès fut assemblé à Szistowe. Les négociateurs eurent d'abord quelque peine à s'accorder. Ils se transportèrent à Gallacz et les préliminaires de la paix furent enfin
1792. signés (1) par le prince Repnin et le Grand-Visir. Le traité définitif, conclu à Yassy, les suivit de près. Les principaux articles de ce traité portoient :

ART. Ier. Qu'une amitié sincère existeroit désormais entre les deux Empires.

II. Que les stipulations des traités qui avoient précédé la dernière rupture reprendroient toute leur force.

(1) Le 9 Janvier.

III. Que le Dniester serviroit désormais de limite aux deux Empires, et que tout le territoire situé sur la rive droite de ce fleuve seroit restitué à la Porte. 1792.

IV. Que les anciens droits et privilèges des principales villes de la Moldavie et de la Walachie seroient confirmés ; que les habitans de ces villes resteroient pendant deux ans exempts de tout tribut, et que ceux qui voudroient vendre leurs propriétés et se retirer ailleurs, le pourroient sans difficulté.

V. Que la Porte garantissoit désormais la tranquillité des royaumes de Grulinie, de Georgie et des pays adjacents.

VI. Qu'elle s'efforceroit d'en faire de même à l'égard du Caucase.

VII. Qu'elle entreprendroit de faire cesser les pirateries des corsaires barbaresques, et d'indemniser les sujets de la Russie des pertes qu'ils pourroient souffrir par l'inexécution des trois articles précédens.

VIII. Qu'on rendroit la liberté aux prisonniers Russes, Grecs, Moldaves, Polonois (1), etc.

(1) On a calculé que dans cette guerre l'Autriche avoit perdu 130,000 soldats et dépensé trois cents millions de

1792. Après la signature du traité, Bezborodko déclara que l'Impératrice renonçoit aux douze millions de piastres que la Porte venoit de s'engager à lui payer pour l'indemniser des frais de la guerre. Les plénipotentiaires Ottomans témoignèrent la juste admiration que devoit leur inspirer cette générosité.

Potemkin n'eut point l'avantage de conclure la paix de la Russie avec la Porte. Il s'étoit rendu au congrès d'Yassi : mais bientôt attaqué de la fièvre épidémique qui y régnoit, il ne put s'occuper que fort peu des négociations. Dès que l'Impératrice apprit qu'il étoit malade, elle lui envoya les deux meilleurs médecins de Pétersbourg (1). Il dédaigna leurs conseils, et ne voulut suivre aucun régime. Intempérant à l'excès, il mangeoit à son déjeûner une oye entière, un aloyau ou un jambon, buvoit

florins. — La Russie, perdu 200,000 hommes, et dépensé deux cents millions de roubles. — Les Turcs, perdu 330,000 hommes, et dépensé deux cents cinquante millions de piastres.

La Suède avoit dépensé 70 millions de rixdalers et perdu neuf vaisseaux de ligne, quatre frégates et plusieurs petits bâtimens de guerre.

(1) Les docteurs Tinmann et Massot.

une prodigieuse quantité de vin et de liqueur de Dantzig, et dînoit ensuite avec la même voracité. 1792.

Voyant que sa maladie faisoit des progrès, il crut qu'il guériroit en s'éloignant d'Yassi, et résolut de se rendre à Nicolaeff, ville qu'il avoit fondée au confluent de l'Ingoul et du Bogh. Il partit. A peine avoit-il fait trois lieues qu'il se trouva plus mal. Il descendit de voiture au milieu du grand chemin, et mourut (1) sous un arbre, dans les bras de la comtesse Branicka, sa nièce favorite.

On dit d'abord que Potemkin avoit été

(1) Potemkin mourut le 15 Octobre 1791. Il étoit âgé de cinquante-deux ans. D'Yassi on le transporta à Kerson, où il fut inhumé. L'Impératrice a destiné cent mille roubles pour lui faire ériger un mausolée.

Nous avons souvent parlé des dignités et des titres de Potemkin. En voici un abrégé : — Chevalier des premiers Ordres de Prusse, de Suède, de Pologne et de tous les Ordres de Russie ; Feld-Maréchal, Commandant en chef de toutes les armées Russes ; Chef général de la cavalerie ; Grand amiral des flottes de la mer Noire, de la mer d'Azoph et de la mer Caspienne ; Sénateur et Président du Collège de la guerre ; Gouverneur général de Katarinasloff et de la Tauride ; Adjudant-Général et Chambellan actuel de l'Impératrice ; Inspecteur général des armées ; Colonel des gardes Preobaginski ; Chef du corps des

empoisonné. Son corps fut rapporté à Yassi.
1792. On l'ouvrit et l'on n'y trouva pas le moindre indice qui justifiât ce soupçon.

Nous n'ajouterons rien, nous-même, à ce que nous avons dit de Potemkin. Nous nous bornerons à placer ici le portrait qu'en a tracé un homme (1) qui a long-temps vécu avec lui, dans une grande intimité, et qui a bien voulu le peindre à notre sollicitation.

« Le prince Grégoire Alexandrowitz Potemkin fut un des hommes les plus extraordinaires de son siècle ; mais il falloit, pour qu'il jouât un rôle aussi marquant, qu'il naquît en Russie, et qu'il vécût sous le règne de Catherine II. Dans tout autre pays, dans tout autre temps, avec tout autre souverain, il auroit été déplacé, et un hazard singulier a créé cet homme pour l'époque qui lui convenoit, et a amené et réuni toutes les circonstances auxquelles il pouvoit convenir.

gardes à cheval ; Colonel du régiment des cuirassiers de son nom, des dragons de Pétersbourg et des grenadiers de Katarinasloff ; Chef de tous les atteliers d'armes et des fonderies de canons ; Grand Hetman des Cosaques, etc.

(1) M. L. P. Ségur, ci-devant ambassadeur à Pétersbourg.

» Il rassembloit dans sa personne tous les défauts et tous les avantages les plus opposés. Il étoit avare et magnifique, despote et populaire, dûr et bienfaisant, orgueilleux et caressant, politique et confiant, libertin et superstitieux, audacieux et timide, ambitieux et indiscret. Prodigue avec ses parens, ses maîtresses et ses favoris, il ne payoit souvent ni sa maison, ni ses créanciers. Son crédit dépendoit toujours d'une femme, et toujours il lui fut infidèle. Rien n'égaloit l'activité de son imagination, ni la paresse de son corps. Aucun danger n'effrayoit son courage; aucune difficulté ne le faisoit renoncer à ses projets. Mais le succès le dégoûtoit de ce qu'il avoit entrepris. 1792.

» Il fatiguoit l'Empire par le nombre de ses emplois et par l'étendue de sa puissance. Il étoit lui-même fatigué du poids de son existence, envieux de tout ce qu'il ne faisoit pas et ennuyé de ce qu'il faisoit. Il ne savoit ni goûter le repos, ni jouir de ses occupations. Tout en lui étoit décousu, travail, plaisir, caractère, maintien. Il avoit l'air embarrassé dans toutes les sociétés, et sa présence gênoit tout le monde. Il traitoit avec humeur tous ceux qui le craignoient, et

1792. caressoit tous ceux qui l'abordoient familièrement.

» Il promettoit toujours, tenoit peu et n'oublioit jamais rien. Personne n'avoit moins lu que lui ; peu de gens étoient plus instruits. Il avoit causé avec des hommes habiles dans toutes les professions, dans toutes les sciences, dans tous les arts. On ne sut jamais mieux pomper et s'approprier le savoir des autres. Il auroit étonné dans une conversation un littérateur, un artiste, un artisan et un théologien. Son instruction n'étoit pas profonde, mais elle étoit fort étendue. Il n'approfondissoit rien, mais il parloit bien de tout.

» L'inégalité de son humeur répandoit une bizarrerie inconcevable dans ses desirs, dans sa conduite, dans sa manière de vivre. Tantôt il formoit le projet de devenir Duc de Courlande ; tantôt il songeoit à se donner la couronne de Pologne. Souvent il montroit le desir de se faire évêque ou même simple moine. Il bâtissoit un palais superbe, et vouloit le vendre avant qu'il fût achevé. Un jour il ne rêvoit qu'à la guerre et n'étoit entouré que d'officiers, de Tartares et de Cosaques. Le lendemain, il ne songeoit qu'à la politique ; il vouloit partager l'Empire

Ottoman, et mettre en mouvement tous les cabinets de l'Europe. Dans d'autres temps, ne s'occupant que de la Cour, paré d'habits magnifiques, couvert de cordons de toutes les puissances, étalant des diamans d'une grosseur et d'une blancheur infinies, il donnoit sans sujet de superbes fêtes. 1792.

» On le voyoit quelquefois passer, pendant un mois au milieu de toute la ville, des soirées entières près d'une jeune fille, paroissant également oublier et toute affaire et toute décence. Quelquefois aussi, pendant plusieurs semaines, retiré chez lui avec ses nièces et quelques hommes admis à son intimité, il restoit sur un sopha, sans parler, jouant aux échecs ou aux cartes, les jambes nues, le col déboutonné, en robe-de-chambre, le front soucieux, les sourcils froncés et présentant aux yeux des étrangers qui venoient le voir, l'aspect d'un sale et grossier Cosaque.

» Toutes ces singularités donnoient souvent de l'humeur à l'Impératrice, mais le rendoient plus piquant pour elle. Dans sa jeunesse, il lui avoit plu par l'ardeur de ses feux, par sa valeur, par sa mâle beauté. Arrivé à l'âge mûr, il la charmoit encore en flattant son orgueil, en calmant ses craintes, en affer-

1792. missant son pouvoir, en carressant ses chimères d'Empire d'Orient, d'expulsion des barbares et de restauration des républiques Grecques.

» A dix-huit ans, bas-officier dans les gardes à cheval, il décida, le jour de la révolution, son corps à prendre les armes, et offrit à Catherine sa dragonne pour orner son épée. Bientôt rival d'Orloff, il fit, pour sa souveraine, tout ce qu'une passion romanesque peut inspirer. Il se creva l'œil pour s'enlever une tâche qui diminuoit sa beauté. Banni par son rival, il courut chercher la mort dans les combats et rencontra la gloire. Amant heureux, il se débarrassa promptement de ce rôle imposteur, dont le dénouement lui offroit pour perspective une disgrâce obscure. Il donna lui-même des favoris à sa maîtresse et devint son confident, son ami, son général et son ministre.

» Panin étoit le chef du conseil et tenoit à l'alliance de la Prusse. Potemkin persuada à sa maîtresse que l'amitié de l'Empereur lui seroit plus utile pour réaliser ses projets contre les Turcs. Il la lia avec Joseph II et se donna par-là le moyen de conquérir la Krimée et le pays des Tartares Nogays qui

en dépendoit. Rendant à ces contrées leurs noms sonores et antiques, créant une armée navale à Kerson et à Sevastopol, il persuada à Catherine de venir admirer elle-même ce nouveau théâtre de sa gloire. Rien ne fut épargné pour rendre ce voyage à jamais célèbre. De toutes les parties de l'Empire on fit venir de l'argent, des vivres, des chevaux. Les grands chemins furent illuminés. On couvrit le Boristhène de galères magnifiques. Cent cinquante mille soldats furent armés et équipés à neuf. On rassembla les Cosaques, on disciplina les Tartares. On peupla précisément des déserts ; on éleva par-tout des Palais. La nudité des plaines de la Krimée fut déguisée par des villages bâtis exprès ; on l'orna par des feux d'artifice. Des chaînes de montagnes furent illuminées. De belles routes furent ouvertes par l'armée. Des bois sauvages furent transformés en jardins anglois. Le roi de Pologne vint rendre hommage à celle qui l'avoit couronné, et qui depuis le détrôna. L'empereur Joseph II vint lui-même accompagner la marche triomphale de l'Impératrice Catherine ; et le résultat de ce brillant voyage fut une nouvelle guerre, que les Anglois et les Prus- 1792.

1792. siens firent impolitiquement entreprendre aux Turcs et qui servit encore l'ambition de Potemkin, en lui donnant l'occasion de conquérir Oczakoff, qui resta à la Russie, et d'obtenir le grand cordon de Saint-George, seule décoration qui manquoit à sa vanité. Mais ses derniers triomphes furent le terme de sa vie. Il mourut en Moldavie, presque subitement; et sa mort, regrettée par ses nièces et par un petit nombre d'amis, n'occupa que ses rivaux avides de partager ses dépouilles, et fut bientôt suivie de l'oubli le plus profond.

» Comme on voit passer rapidement ces météores brillans, dont l'éclat étonne, mais n'a rien de solide, Potemkin commença tout, n'acheva rien, dérangea les finances, désorganisa l'armée, dépeupla son pays, et l'enrichit de nouveaux déserts. La célébrité de l'Impératrice s'est accrue par ses conquêtes. L'admiration fut pour elle, et la haine pour son ministre. La postérité, plus juste, partagera peut-être entr'eux la gloire des succès et la sévérité des reproches Elle ne donnera point à Potemkin le titre de grand homme, mais elle le citera comme un homme extraordinaire; et si l'on veut le peindre avec

vérité, on pourra le représenter comme le véritable emblême, comme une image vivante de l'empire de Russie. 1792.

» Il étoit, en effet, colossal comme la Russie. Il rassembloit, comme elle, dans son esprit, de la culture et des déserts. On y voyoit aussi de l'Asiatique, de l'Européen, du Tartare et du Cosaque; la grossièreté du onzième siècle, et la corruption du dix-huitième; la superficie des arts, et l'ignorance des cloîtres; l'extérieur de la civilisation et beaucoup de traces de barbarie. Enfin même, si l'on ose le dire, son œil ouvert, son œil fermé rappeloient encore cette mer Noire toujours ouverte, et cette mer du Nord, si long-temps fermée par les glaces.

» Ce portrait peut paroître gigantesque. Ceux qui ont connu Potemkin en attesteront la vérité. Cet homme avoit de grands défauts: mais sans eux, peut-être, il n'eût dominé ni sa souveraine, ni son pays. Le hazard le fit précisément tel qu'il devoit être pour conserver si long-temps son pouvoir sur une femme aussi extraordinaire. »

LIVRE DOUZIÈME.

ARGUMENT.

Tableau de la Cour de Pétersbourg, à la mort de Potemkin. — Insurrection de Kosciuszko. — Dernier partage de la Pologne. — Assassinat de Gustave III. — Mort de Léopold II. — Émigrés François en Russie. — De Platon Zouboff et de ses frères. — Traité avec l'Angleterre. — Conspiration d'Armfeld. — Voyage de Gustave-Adolphe à Pétersbourg. — Conquêtes en Perse. — Mort de Catherine II. — État des dons qu'ont reçu ses Favoris. — Forces, dépenses et revenus de la Russie.

1792. LORSQUE l'Impératrice avoit vu expirer Lanskoï, elle s'étoit renfermée dans son appartement, et s'abandonnant à sa douleur, avoit voulu se laisser mourir d'inanition. En apprenant la mort de Potemkin, elle se renferma aussi, mais ce fut pour s'occuper de l'administration de l'Empire. Elle travailla pendant quinze heures de suite, et partagea entre ses ministres la direction des affaires dont Potemkin avoit été chargé.

Bezborodko

Bezborodko fut envoyé au congrès d'Yassi et conclut la paix, ainsi que nous l'avons rapporté dans le Livre précédent; et à son retour, se trouvant à la tête du collège des affaires étrangères, il jouit d'abord d'un très-grand crédit. 1792.

Le favori Platon Zouboff, qui avoit été jusqu'alors étranger aux affaires, voulut commencer à y prendre part et s'en attribuer la direction. Il demanda des conseils à l'intriguant Markoff, qui devint bientôt son adulateur, et s'empressa de le diriger dans la carrière politique. Markoff en fut récompensé par l'entière confiance du favori et par celle de la Souveraine. Ils formèrent des conciliabules, dans lesquels ils traitoient les affaires les plus importantes, et dont ils écartèrent Bezborodko, qui, sans être précisément disgracié, perdit beaucoup de son influence.

Ce fut dans un de ces conciliabules, composé de Zouboff, de Markoff, du ministre de la guerre Nicolaï Soltikoff et de quelques autres, qu'on acheva de décider l'anéantissement de la Pologne, dès long-tems projetté par Catherine. Cette Princesse le vouloit pour satisfaire son orgueil et sa vengeance. Son favori et ses avides ministres y travailloient

1792. dans l'espoir d'obtenir une partie des riches dépouilles des malheureux polonois.

L'Impératrice ne pouvoit pardonner à cette nation ni les actes de la diète de 1788 (1), ni l'alliance de la Prusse acceptée au mépris de la sienne, ni sur-tout la constitution de 1791 (2). Remplie de ses idées de vengeance elle donna ordre à Bulgakoff, son ministre à Warsowie, de déclarer solemnellement la guerre à la Pologne.

La diète assemblée reçut cette déclaration avec un calme majestueux, auquel succéda rapidement le noble enthousiasme qu'excitoit l'ardeur de se défendre. Toute la nation partagea les sentimens de la diète. Le roi lui-même fut entraîné, ou plutôt feignit de l'être, et les Polonois eurent la foiblesse de croire que, renonçant à son vieil asservissement à la Russie et à son indolence accoutumée, il deviendroit le défenseur de la liberté. On assembla à la hâte une armée dont le commandement fut déféré au prince Joseph Poniatowsky, que son inexpérience et ses habitudes frivoles rendoient très-peu propre à supporter un pareil fardeau.

(1) Qui abrogea la constitution dictée par la violence en 1775.

(2) Décrétée à Warsowie le 3 Mai.

Les Polonois pouvoient opposer cinquante mille hommes aux projets de Catherine : mais ils ne surent jamais réunir leurs forces; et leurs différens corps se trouvèrent bientôt pressés entre une armée de quatre-vingt mille Russes, qui rentra de la Bessarabie sur le territoire qui s'étend le long du Bogh, une autre de dix mille qui s'assembla aux environs de Kioff, et une troisième de trente mille, qui pénétra dans la Lithuanie. 1792.

Nous ne tracerons point ici le tableau des différens combats qui ensanglantèrent les champs de la Pologne, et qui, malgré quelques avantages qu'obtinrent les Polonois, détruisirent la plus grande partie de leurs forces. Ce fut alors que Thadée Kosciuszko, qui n'étoit encore qu'un des lieutenans du jeune Joseph Poniatowsky, déploya des talens qui lui méritèrent la confiance de sa nation, la haine des Russes, et l'estime de l'Europe.

Pendant ce temps-là Catherine ne se fiant pas au seul pouvoir de ses armées, n'avoit cessé de négocier. Elle fit proposer le partage définitif de la Pologne à Frédéric Guillaume, qui ne le désiroit, sans doute, pas moins qu'elle. Elle gagna secrètement les deux frères Kassakowsky, l'Hetman Branicky,

1792. Rzewusky et sur-tout Félix Potocki (1), qui se flatta peut-être de monter sur le trône de Pologne et ne devint que l'esclave de la Russie. Elle exigea, enfin, que Stanislas-Auguste déclarât publiquement qu'il falloit céder à l'ascendant des armes russes.

Ce monarque eut le triste courage de se soumettre à cette indignité : mais l'Impératrice ne l'en traita pas avec plus d'indulgence.

1793. La confédération des partisans de la Russie se rassembla à Grodno, et ils eurent l'humiliation de voir le général russe s'asseoir avec orgueil sous le dais du trône qu'il étoit prêt à renverser. Le ministre de Russie publia (2) en même-temps un manifeste, pour déclarer que sa souveraine incorporoit à ses domaines tout le territoire Polonois que ses armées avoient envahi.

Le roi de Prusse, d'accord avec Catherine, avoit déjà fait entrer une armée en Pologne.

Les russes répandus dans les provinces de ce royaume y exerçoient un brigandage dont l'histoire offre peu d'exemples. Warsowie devint aussi le théâtre de leurs excès. Le

(1) Il se mit à la tête de la confédération de Targowiça en faveur des Russes.

(2) Le 9 Avril. — Ce ministre se nommoit Sievers.

général russe Igielstrom qui y dominoit, toléra le désordre de ses soldats, et fit sentir aux malheureux habitans tout le poids de son arrogance et de sa barbarie. Les défenseurs de la Pologne avoient été contraints de se disperser (1). Leurs biens étoient confisqués, leurs familles réduites à la servitude. Tant de maux leur inspirèrent encore la résolution de délivrer leur patrie de l'oppression des Russes. Quelques-uns d'entre eux se rassemblèrent et envoyèrent proposer à Kosciuszko de venir se mettre à leur tête. 1793.

Ce général s'étoit retiré à Leipzic, avec Hugues Kolontay, Zajonczek et Ignace Potocky, homme très-éclairé, ami de son pays et l'opposé en tout de son cousin Félix. Ces quatre Polonois ne balancèrent pas à approuver la résolution de leurs dignes compatriotes : mais ils sentirent que pour réussir il falloit rendre la liberté aux paysans, qui jusqu'alors n'avoient été traités en Pologne que comme des bêtes de somme.

Kosciuszko et Zajonczek se hâtèrent de se rendre sur les frontières de la Pologne. Le

(1) On en arrêta même plusieurs, et Bonneau, secrétaire de la légation de France, fut enlevé et conduit en Sibérie.

1793. dernier pénétra dans Warsowie et eut des conférences avec les principaux conjurés. Un banquier, nommé Kapustas, homme très-délié et très-hardi, lui répondit des habitans de la capitale. Il vit aussi plusieurs officiers qui détestoient le joug des Russes. Tout étoit enfin prêt pour une insurrection, lorsque les commandans russes, à qui la présence de Kosciuszko sur les frontières avoit donné de l'ombrage, le forcèrent à en différer le moment.

Pour tromper la défiance des Russes, Kosciuszko passa en Italie et Zajonczek se rendit à Dresde, où Ignace Potocki et Kolontay s'étoient retirés; mais tout-à-coup Zajonczek reparut à Warsowie. Le Roi lui-même le dénonça au général russe Igielstrom, qui eut une conférence avec lui, et lui ordonna de quitter le territoire polonois. Il falloit commencer à agir ou renoncer à toute entreprise. Zajonczek prit le premier parti.

1794. Kosciuszko fut rappelé d'Italie et arriva à Cracovie, où les Polonois le reçurent comme leur libérateur. Malgré les ordres des Russes le colonel Madalinsky n'avoit point voulu licencier son régiment. Quelques autres officiers s'étoient joints à lui. Kosciuszko fut pro-

clamé général de cette petite armée (1), et on publia (2) presqu'aussitôt l'acte d'insurrection. 1794.

Trois cens paysans armés de faulx vinrent se ranger sous les drapeaux de Kosciuszko. Ce général se trouva bientôt en présence de sept mille Russes, qui furent mis en fuite après une vigoureuse résistance.

En apprenant à Warsowie le succès de Kosciuszko, le général russe Igielstrom, fit arrêter tous ceux qu'il croyoit du parti de l'insurrection; mais ces mesures ne firent qu'irriter davantage les conjurés. La révolte éclata (3). Deux mille russes furent massacrés. Leur général assiégé dans sa maison demanda à capituler, et profitant du délai qu'on lui accordoit, il se sauva dans le camp prussien, qui étoit à peu de distance de Warsowie.

Wilna, capitale de la Lithuanie, suivit l'exemple de Warsowie; mais le triomphe des insurgés y fut moins terrible. Le colonel Iazinsky, qui étoit à leur tête, se conduisit

(1) Ils avoient 3000 fantassins et 1200 cavaliers.

(2) Le 24 Mars.

(3) Le 18 Avril.

1794. avec tant d'habileté qu'il s'empara de tous les Russes, sans qu'il y eût une goutte de sang répandu. Les habitans des cantons de Chelm et de Lublin se déclarèrent aussi en insurrection, et furent imités par trois régimens polonois qui étoient employés au service des Russes.

Quelques-uns des principaux partisans de la Russie, l'Hetman Kassakowsky, l'évêque son frère, Zabiello, Ozarowsky et Anckwiez furent jugés et pendus, le premier à Wilna, les autres à Warsowie.

Kosciuszko faisoit les plus grands efforts pour augmenter son armée. Il recrutoit les paysans, et pour leur inspirer plus d'émulation, il portoit leur habit, il mangeoit avec eux et leur prodiguoit les encouragemens; mais ces hommes, trop long-temps avilis en Pologne, n'étoient pas encore dignes de la liberté qu'on leur offroit. Ils se défioient des intentions des nobles, qui, de leur côté, regrettoient pour la plupart leurs absurdes privilèges.

Stanislas-Auguste et ses partisans augmentoient encore la mauvaise volonté des nobles, en leur représentant les intentions de Kosciuszko comme désastreuses pour eux, et en

cabalant sans cesse en faveur de la Russie.

Cependant l'Impératrice, non contente d'augmenter le nombre de ses troupes en Pologne, y avoit envoyé ses meilleurs généraux. 1794.

Après plusieurs batailles, dans l'une desquelles Frédéric-Guillaume, qui s'étoit avancé pour soutenir les Russes, combattit à la tête de ses troupes, Kosciuszko qui vouloit empêcher la jonction des généraux russes Souwaroff et Fersen, fut attaqué par ce dernier à Maciejowice (1). Ses talens, sa valeur, son désespoir ne purent empêcher les Polonois de céder au nombre. Presque toute son armée périt ou rendit les armes. Lui-même, couvert de blessures, il tomba sans connoissance sur le champ de bataille, et fut fait prisonnier.

Tout ce qui put échapper aux vainqueurs alla se renfermer dans le faubourg de Prague (2), et y fut poursuivi par le général Souwaroff. Le siège de Prague ne fut pas long. Le lendemain de son arrivée l'ardent Souwaroff donna l'assaut, et s'étant

(1) Le 4 Octobre.

(2) C'est un faubourg de Warsowie, ou plutôt une petite ville à côté de cette capitale.

(3) Le 2 Novembre.

1794. rendu maître de ce faubourg, fit passer au fil de l'épée, non seulement les soldats, mais tous les habitans sans distinction de sexe ni d'âge. Vingt mille innocens furent victimes de la fureur du général Russe. Couvert du sang de ces infortunés, le barbare entra en triomphe dans Warsowie. Quelques corps d'insurgens qui se trouvoient dispersés dans les provinces, ne tardèrent pas à se rendre. Les cours de Pétersbourg et de Berlin, partagèrent à leur gré les restes de la malheureuse Pologne ; et les cruels courtisans de l'Impératrice se partagèrent les biens d'un grand nombre de proscrits. Stanilas-Auguste fut relégué à Grodno, où il fut condamné à vivre obscurément d'une pension que lui accorda l'Impératrice, tandis que Repnin, nommé gouverneur-général des provinces envahies, y étaloit le faste d'un souverain.

Zajonczek et Kolontai, qui s'étoient sauvés sur le territoire autrichien, virent violer en eux les droits de l'hospitalité et furent retenus prisonniers. Kosciuszko, Ignace Potocki, Kapustas et quelques autres furent transportés à Pétersbourg, et renfermés dans des cachots. Parmi ces infortunés, étoit le jeune poëte

Niemcewicz, distingué par sa bravoure et par ses talens, ami de Kosciuszko, blessé et fait prisonnier à côté de lui. Le sang qu'il avoit versé pour son pays, n'étoit pas le seul tort que Catherine reprochât à Niemcewicz. Il avoit composé contr'elle des vers (1) pleins de franchise et d'énergie. Cette princesse le fit d'abord renfermer dans la forteresse de Pétersbourg, et ensuite elle l'envoya à Schlusselbourg, où on lui fit éprouver les traitemens les plus barbares. 1794.

Le tableau de la sanglante révolution qu'opéra le brave Kosciuszko, nous a forcés de différer le récit de plusieurs évènemens: nous allons les rappeler ici.

(1) Il parut à Warsowie, non-seulement des pièces de vers et de prose, mais des estampes, où Catherine étoit fort maltraitée. Il y en avoit entr'autres une dans laquelle on voyoit l'Impératrice assise sur un sopha et tenant une coupe dans chacune de ses mains. D'un côté étoient plusieurs bourreaux coupant des têtes et en fesant rejaillir le sang dans l'une des coupes. De l'autre étoient un groupe de jeunes gens qu'on forçoit, avec un art infâme, à remplir la seconde coupe de ce que la nature nous a donné pour nous reproduire. Au bas on lisoit : — » *Rassasies-* » *toi de tout ce que tu aimes tant.* » —

1794. Impatiente de voir Gustave III tenter sa chevaleresque et périlleuse entreprise, Catherine donna ordre au comte de Stackelberg, son ministre à Stockholm, de promettre (1) à ce Prince douze mille soldats Russes, et un subside annuel de trois cens mille roubles, pour l'aider à rendre au roi de France toute son autorité. Certes! l'intention de l'Impératrice n'étoit point de tenir cette promesse, qu'elle a su toujours éluder. Elle ne vouloit qu'accélérer le moment de la confédération des Rois, et exciter ses rivaux à s'entre-détruire.

Mais Gustave n'eut pas le temps d'aller consommer la ruine de son pays sur les frontières de la France. Les nobles suédois étoient, pour la plupart, toujours mécontens de la révolution de 1772. Ils en donnèrent la preuve lorsqu'ils refusèrent de combattre à Fridériksham. En pardonnant leur défection, Gustave ne fit que les enhardir et servit les Russes, qui les excitoient sans cesse contre lui. Trois jeunes gens (2) résolurent alors de lui donner la mort, et tirèrent au sort l'infâme honneur de lui porter le premier coup.

(1) Au mois d'Octobre 1791.

(2) Le comte de Horn, Ribbing et Ankarstrœm.

Un bal masqué, où devoit se trouver Gustave, favorisa leur horrible dessein. Les trois conjurés s'y réunirent. Ankarstroem profita de l'instant où la foule environnoit Gustave, lui tira un coup de pistolet (1) dans les reins. Le monarque suédois expira peu de jours après (2). Son fils, Gustave-Adolphe, jeune prince, âgé de quatorze ans, lui succéda, et la Régence fut donnée au Duc de Sudermanie. 1794.

Quelques jours auparavant, l'empereur Leopold II étoit mort à Vienne (3) d'une manière moins funeste, mais presque subite, et avoit laissé la couronne impériale, l'Archiduché d'Autriche et les royaumes de Hongrie et de Bohême à son fils François II.

La mort de deux chefs de la ligue des Rois contre la France, désoloit les émigrés français, qui coururent en grand nombre à

(1) Ankarstrœm étoit armé d'un poignard dentelé et de deux pistolets chargés de plusieurs morceaux de balles, de gros plomb et de petits clous. Un seul coup de pistolet lui suffit pour donner la mort à Gustave.

(2) Le 29 Mars 1791. Il avoit été assassiné dans la nuit du 15 au 16 du même mois.

(3) Le 1er. Mars 1791.

1794. Pétersbourg, pour y demander des secours de troupes, que l'Impératrice ne manquoit pas de leur promettre et n'avoit garde de leur donner.

Cependant cette Princesse prenoit un grand intérêt à la révolution de France. Elle craignoit que les principes n'en pénétrassent en Russie, et n'y occasionnassent quelque secousse qui la renversât du trône. Tous les françois qui se disoient attachés à leur ancien gouvernement furent accueillis par elle, et les autres cruellement proscrits. L'ambassadeur de France quitta Pétersbourg : mais comme en blâmant les opinions de ce ministre, Catherine ne pouvoit s'empêcher de rendre justice à ses vertus, à ses talens et à l'aménité de ses mœurs, elle lui dit quand il prit congé d'elle : — « Je suis aristocrate, car » il faut faire mon métier ». — Peu après elle rappela l'ambassadeur qu'elle avoit à Paris. Elle interdit l'entrée de sa Cour au chargé d'affaires (1) de France, et elle défendit à ses ministres de conférer avec lui. Son animadversion contre les françois s'étendit même jusques sur le colonel Laharpe, qui étoit chargé de l'éducation des deux jeunes princes

(1) Genet.

Alexandre et Constantin, et qui, comme Suisse et philosophe, portoit dans son cœur l'amour de la liberté. Cet homme estimable fut souvent en butte à la haine des émigrés; mais sa prudence et la juste considération du Grand-Duc le soutinrent contre leurs intrigues. 1794.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de connoître quels étoient les émigrés qui jouoient quelque rôle à la cour de Russie.

Le premier étoit Esterhazy, émissaire des Princes françois et revêtu du titre de leur ambassadeur. Orgueilleux et vil courtisan, ayant un esprit dur et une figure très-désagréable, Esterhazy étoit parvenu à faire passer sa rudesse pour une noble austérité. Champion de la royauté absolue et de tout ce qu'il appeloit le régime de Charlemagne, il sut par l'étalage de ses principes et par ses basses flateries, se rendre cher à Catherine et au favori Zouboff, dont il étoit le complaisant le plus assidu (1). Affectant toujours

(1) Ce qui est assez étrange, c'est que quand le fils d'Esterhazy paroissoit à la Cour, l'Impératrice fesoit chanter à cet enfant les chansons patriotiques des François, et l'Hermitage retentissoit quelquefois de l'air *ça ira* et de la *Carmagnole*.

1794. une extrême pauvreté, il obtint successivement de l'Impératrice une pension considérable, un palais et des présens de toute espèce. Il instruisoit son fils dans l'art de mendier et le faisoit paroître mesquinement vêtu, afin qu'il excitât la commisération de la souveraine. Esterhazy desservoit, en outre, autant qu'il le pouvoit, Choiseul-Gouffier, Bombelles et les autres émigrés. Il négligeoit le Grand-Duc de la manière la plus outrageante, et il en fut récompensé par Zouboff, qui le fit bientôt admettre dans les conciliabules politiques.

Bombelles ne se fit connoître que par un faste éphémère. Ses prétentions et son insuffisance furent justement appréciées.

Saint-Priest réussit mieux. L'Impératrice lui témoigna beaucoup de bienveillance et de considération. Mais le desir de se montrer reconnoissante étoit peut-être le seul motif de cette conduite. Quoi qu'il en soit, elle dit un jour, après s'être long-temps entretenue avec Saint-Priest: « — Je passerois ma vie » avec de tels ministres ». — Elle n'y passa qu'un hiver. Saint-Priest quitta Pétersbourg pour se rendre à Stockholm. Catherine l'avoit chargé

chargé d'une mission secrète, et n'a cessé de l'employer dans ses relations politiques. 1794.

Avec non moins d'esprit que Saint-Priest, Choiseul-Gouffier n'inspiroit pas la même confiance. Son extérieur, ses discours n'annonçoient qu'un courtisan qui avoit de grandes prétentions à la finesse. D'ailleurs, l'Impératrice étoit prévenue contre lui, parce qu'il ne lui avoit pas rendu, auprès du Divan, tous les services qu'elle desiroit. Dans les premiers temps qu'il fut à Pétersbourg, elle se plaisoit quelquefois à l'ambarrasser par des questions insidieuses; mais il supporta avec patience cette défaveur, et il acquit insensiblement quelque crédit et auprès de Catherine et auprès de Zouboff.

Calonne se rendit aussi à Pétersbourg. Il fit ce voyage sous prétexte de proposer à l'Impératrice l'acquisition d'une riche collection de tableaux qu'il avoit à vendre, et il essaya de négocier pour les Princes françois et pour la coalition des Rois. Mais quelques autres émigrés, et particulièrement Esterhazy, profitèrent de leur influence pour l'empêcher d'être écouté. D'ailleurs, sa conduite n'étoit guère propre à le faire réussir dans une Cour où l'étiquette étoit rigoureusement observée.

1794. Invité à dîner chez les ministres, il se fit long-temps attendre, arriva lorsqu'on étoit déjà à table, et s'excusa en disant qu'il croyoit que la mode étoit celle d'Angleterre. Il eut encore la légèreté de commettre la même faute lorsque l'Impératrice l'invita à Czarsko-Zelo, ce qui déplut à cette Princesse.

Sa présomption et le peu de soin qu'il avoit d'observer les usages, l'exposèrent à un affront qu'il dût vivement ressentir. Lorsqu'il eut été admis dans la société de l'Impératrice à Czarsko-Zelo, il crut pouvoir s'y présenter à Pétersbourg. S'étant rendu au palais, il suivit quelques émigrés qui avoient leurs entrées. Mais comme les chevaliers-gardes étoient munis de la liste des personnes à qui l'Impératrice accordoit cette faveur, l'étourderie de Calonne fut aussitôt remarquée. On croit même que ses compatriotes furent les premiers à en faire appercevoir l'Impératrice. Quoi qu'il en soit, il y eut ordre d'avertir Calonne qu'il manquoit à l'étiquette. Alors, deux chevaliers-gardes allèrent le joindre dans les appartemens intérieurs, et le prièrent de sortir. Comme ils s'exprimoient en russe, et qu'il ne comprit pas ce qu'ils disoient, il recula et crut leur en imposer

par un air de hauteur. Mais les deux gardes le prirent assez brutalement par le bras et le conduisirent jusqu'à la porte. C'étoit un dimanche. Il y avoit cercle à la Cour; et l'humiliation de Calonne eut un grand nombre de témoins. 1794.

Calonne se plaignit beaucoup d'un pareil traitement. L'Impératrice en fut bientôt instruite. Voulant essayer de le lui faire oublier, elle lui envoya une invitation, et dès ce moment il eut ses entrées. Cependant, il devint beaucoup plus circonspect.

L'esprit léger et la vanité audacieuse qui avoient fait autrefois en France beaucoup de partisans à Calonne, ne pouvoient pas lui procurer le même avantage à la cour de Pétersbourg. Peu aimé, et encore moins estimé, il n'y fut guère désigné que sous le nom du *voleur* (1).

En parlant des émigrés françois qui parurent à la cour de Catherine, nous aurions dû peut-être commencer par le comte d'Artois. L'Impératrice crut devoir l'accueillir

(1) La personne que Calonne voyoit le plus à Pétersbourg, étoit la comtesse Schouwaloff, gouvernante de la Grande-Duchesse Elisabeth, épouse du jeune Grand-Duc Alexandre.

avec magnificence ; mais elle laissoit quel-
1794. quefois appercevoir combien il lui tardoit de le voir s'éloigner (1). Le séjour du comte d'Artois à Pétersbourg fit souvent murmurer les Russes à cause des dépenses qu'il occasionnoit, et il fut bien plus funeste encore aux françois établis en Russie. On les força de prêter serment de fidélité au prétendant à la couronne de France, et de jurer une haine immortelle à la République françoise. Ceux qui refusèrent, n'obtinrent qu'un délai de six semaines pour l'arrangement de leurs affaires, et furent ensuite rigoureusement forcés de quitter le territoire de la Russie, où la plupart d'entr'eux laissèrent des créances, qu'ils durent dès-lors regarder comme perdues (2).

(1) Au printemps de 1793. — Peu de temps après le comte d'Artois quitta Pétersbourg pour se rendre en Angleterre.

(2) Nous allons citer quelques passages de l'Oukase ou Edit publié à cette occasion. — Après un préambule contre la Révolution françoise, l'Impératrice ajoute : — » 1°. Tous les effets du traité de commerce conclu » le 30 Décembre 1786, entre nous et le feu roi » Louis XVI, sont suspendus jusqu'à l'époque où » l'ordre sera rétabli, et où il y aura une autorité » légitime en France. — 2°. Nous défendons, jusqu'à

Le comte d'Artois avoit à sa suite Roger Damas, d'Escars, le colonel Suisse de Roll et l'Evêque d'Arras. Ce dernier étoit le principal conseiller du prince. Il ne parloit jamais des affaires publiques, 1794.

» cette même époque, l'entrée des navires françois, » soit sous leur propre pavillon, soit sous pavillon » étranger, dans tous nos ports situés dans les diverses » mers; et défendons pareillement à tous nos négo- » cians et maîtres de navires, de faire entrer leurs » vaisseaux dans les ports de France. — 3°. Nous » voulons que les ci-devant Consuls, Agens, etc. » s'éloignent de nos deux résidences, et qu'il leur » soit fixé un terme de trois semaines pour mettre leurs » affaires en ordre et être hors des frontières de la » Russie...—4°. Il est de même ordonné à tous nos Con- » suls, etc. et en général à tous les Russes des deux sexes » d'abandonner sans retard le royaume de France..... » — 5°. Nous ordonnons qu'on ne tolère point et qu'on » éloigne de notre Empire tous les François, de quelque » sexe que ce soit, sans exception.... — 6°. Nous ex- » ceptons les François qui, étant appellés devant le » Gouvernement du lieu où ils sont établis, témoi- » gneront un desir sincère d'abjurer les principes qui » ont maintenant vogue dans leur pays..... Il » leur sera clairement représenté que leur abjuration » sera insérée dans les gazettes russes et étrangères, » avec les noms de ceux qui l'auront jurée et sous- » signée. » —

Formule de l'abjuration. — » Je soussigné, jure,

1794. qu'avec une hauteur et un emportement, que rendoit encore plus remarquables son costume de prêtre. Les courtisans russes, eux-mêmes, en étoient choqués et félicitoient les françois d'être délivrés de cet homme, qu'ils appeloient le *meneur*.

» par le Dieu tout-puissant et par son Saint Evangile, » que, comme je n'ai jamais donné mon approbation » ni sciemment, ni de fait, aux principes impies et » séditieux qui ont été introduits en France, et que » je reconnois le gouvernement qui vient d'y être établi » comme illégitime et usurpé en violation de toutes » les loix. . . . . Que je suis convaincu, dans ma » conscience, de l'excellence de la religion, telle que » mes ancêtres me l'ont transmise . . . . . Je promets » et m'engage, en conséquence, tant que je jouirai » de la protection assurée que S. M. l'Impératrice » de toutes les Russies a gracieusement daigné m'ac- » corder, de vivre dans l'observation des préceptes » de la religion dans laquelle je suis né ; d'être soumis » aux loix et au Gouvernement de S. M. I., de rompre » toute correspondance dans ma patrie avec les Fran- » çois qui reconnoissent la forme monstrueuse du gou- » vernement qui existe aujourd'hui en France . . . . » Et dans le cas où je viendrois à me rendre cou- » pable d'avoir violé ce serment, je me soumets à » toute la sévérité des loix dans cette vie, et pour » celle qui est à venir, à l'épouvantable jugement de » Dieu. Et pour sceller ce serment, je baise le Saint- » Evangile et la Croix de mon Sauveur. » —

Ce fut dans ce temps-là qu'on apprit en Russie la défection de Dumouriez. Les émigrés se flattoient que ce général ne tarderoit pas à reconquérir la France, et le comte d'Artois ne s'en cacha pas en parlant à la députation des marchands françois, qu'on contraignit de se présenter chez lui. 1794.

Un émigré d'un rang moins élevé, mais d'un esprit facile, et ayant encore bien plus de prétentions que d'esprit, vécut aussi quelque temps à Pétersbourg. C'étoit Sénac de Meilhan, ancien intendant de Valenciennes, et connu par quelques imitations (1) des ouvrages de l'académien Duclos.

Lorsque les Œuvres posthumes de Frédéric II parurent, l'Impératrice envia à ce Prince la gloire qu'il avoit de s'immortaliser par ses écrits comme par ses actions. Elle voulut qu'un ouvrage, décoré de son nom, dictât à la postérité l'admiration qu'elle se flattoit de lui inspirer. Depuis long-temps elle avoit rassemblé des notes sur les principaux évènemens de son règne ; et ne comptant pas assez sur son talent pour écrire, elle desiroit de les faire rédiger secrètement par une

(1) Un Essai sur les mœurs de ce siècle, et un Essai sur les femmes.

1794. plume plus exercée que la sienne. Le triste succès de l'Antidote (1) lui avoit prouvé qu'il n'est pas très-aisé de composer un livre digne d'être lu. Elle demanda donc à Grimm un homme en état de remplir ses intentions, et Grimm lui envoya Sénac de Meilhan (2).

Avant d'employer cet écrivain, Catherine voulut étudier son esprit et son caractère. Elle l'accueillit avec bienveillance et s'entretint plusieurs fois avec lui. Mais au lieu de paroître aussi modeste et aussi dévoué à l'Impératrice qu'elle le desiroit, Sénac annonça une grande ambition, et laissa même appercevoir l'espérance d'être envoyé ministre de Russie à Constantinople. Cette indiscrétion blessa Catherine. Elle ne confia point ses mémoires à Sénac, et s'empressa de le congédier en lui assurant une pension de quinze cents roubles.

(1) L'Antidote est une critique médiocre du Voyage de l'abbé Chappe en Sibérie. En publiant cet ouvrage, l'Impératrice écouta plus son orgueil blessé que sa gloire. — Cette Princesse avoit d'abord eu le Piémontois Odart et ensuite Aubry à la tête de sa correspondance françoise. Le premier l'aida sans doute beaucoup dans la composition de l'Antidote.

(2) En 1791.

La cour de Pétersbourg étoit alors divisée en deux partis. L'un avoit pour chefs le vieux Ostermann, les Woronzoff et Bezborodko, qui cherchoient à se couvrir du nom du Grand-Duc, mais que ce Prince avoit toujours la prudence de ne point avouer, et dont il ignoroit ou feignoit du moins d'ignorer les intrigues. L'autre parti étoit celui de Zouboff, de Marcoff, et de Nicolaï Iwanowitz Soltikoff, courtisan avide et rusé, qui, quoique gouverneur des enfans du Grand-Duc, s'étoit servilement dévoué au favori (1). 1794.

Ce favori étoit en outre soutenu par son père, ses trois frères et sa sœur, tous comblés des bienfaits de la Souveraine. Il est nécessaire de faire connoître cette famille.

Le père du favori Zouboff avoit été vice-gouverneur d'une province, et chargé en cette qualité de l'administration des finances, des magasins et des fabriques qui en dépendoient. Ces établissemens furent brûlés, et on prétendoit qu'il y avoit lui-même fait mettre

(1) Le comte Nicolaï Iwanowitz-Soltikoff est aujourd'hui président du Collège de la guerre. Il n'avoit jamais voulu avouer les Zouboff pour ses parens, mais dès qu'il vit Platon élevé au poste de Favori, il s'empressa de les reconnoître.

1794. le feu pour se dispenser de rendre des comptes. Quoi qu'il en soit, cet incendie valut au vice-gouverneur soixante mille roubles de rente. Après l'élévation de son fils, Zouboff obtint l'importante place de procureur-général du sénat, et fit de la justice un trafic scandaleux. Il achetoit les procès, quels qu'ils fussent, et les faisoit juger à sa fantaisie. Son fils même en étoit si honteux, qu'il résolut de l'éloigner, et le fit nommer sénateur dans l'un des départemens de Moscow, où il mourut et laissa une immense fortune.

Nicolaï Zouboff, fils aîné de ce concussionnaire, étoit un homme estimé. Il servit en Pologne, s'y distingua par sa valeur et épousa la fille du feld-maréchal Souwaroff.

Valérien Zouboff, brigadier et major des Gardes, fit aussi la guerre en Pologne, où il eut une jambe emportée d'un coup de canon. Il partagea quelque temps, avec son frère Platon, les faveurs secrètes de la Souveraine, et commanda depuis l'armée qui marcha contre les Persans.

Alexandre Zouboff, chambellan de l'Impératrice, homme sans talens, mais ambitieux, étoit gendre du riche prince Wesemskoï, qui avoit réuni les trois places de

Procureur-général du Sénat de Pétersbourg, de ministre des finances et de ministre de l'intérieur. 1794.

Enfin Platon Zouboff, amant de Catherine, décoré du titre de Prince et Grand-maître de l'artillerie, jouissoit de tout le crédit qu'avoient eu Orloff, Lanskoï et Potemkin. On voyoit des ministres, des généraux, des ambassadeurs se rendre à la toilette de ce favori (1), et lui faire humblement la cour, sûrs que ces actes d'une complaisance avilissante étoient le seul moyen d'obtenir la bienveillance de l'Impératrice.

La sœur de Zouboff étoit mariée au chambellan Jerebzoff. Cette femme, belle et très-galante, employoit une partie de ses revenus en actes de bienfaisance, et manquoit souvent aux rendez-vous de ses amans pour aller secourir des malheureux. Elle abhorroit la cour, l'étiquette, le grand monde, et auroit volontiers passé sa vie en déshabillé. Le chevalier Charles Whitworth, ministre d'Angleterre, s'attacha à elle et parvint par son crédit et par celui du favori, à appaiser l'Im-

(1) Voici un exemple qui prouvera le respect des Russes pour le Favori. Zouboff avoit un petit sapajou très-sautillant, très-incommode, qui déplaisoit à tout le monde,

1794. pératrice que la dernière guerre des Turcs avoit irritée contre la cour de Londres.

Le vieux Dimidoff (1), connu par ses richesses et par ses extravagances, étoit devenu passionnément amoureux de la sœur du favori, et cette femme qui ne savoit jamais être cruelle, reçut de lui des présens très-considérables.

L'intime confident de Zouboff étoit un de ses parens, nommé Kazinsky, jeune homme léger, mais spirituel, à qui il avoit fait donner une place de chambellan, et dont il suivoit souvent les avis.

Zouboff avoit en outre beaucoup de confiance en un ragusain, nommé Altesti. Placé d'abord chez un marchand franc de Constantinople, Altesti fit la connoissance du ministre russe Bulgakoff, qui appréciant l'esprit souple et hardi de ce jeune italien, l'attacha à sa légation et l'emmena à Warsowie. Altesti plut à quelques polonoises en crédit et obtint

mais que tout le monde caressoit pour faire plaisir au maître. Un jour cet animal étoit monté sur la tête d'un officier-général très-bien coëffé, et après avoir bien dérangé ses cheveux, il les couvrit d'ordures sans que le général osât s'en plaindre.

(1) Le même qui, en 1778, donna au peuple de Pétersbourg, cette fameuse cocagne qui occasionna la mort de plus de cinq cents personnes.

d'être envoyé à Pétersbourg, où il cabala, avec autant d'adresse que d'ingratitude, contre son protecteur et parvint à le faire rappeler. Il trouva en même-temps le moyen d'intéresser Zouboff, qui le prit pour son secrétaire (1) et l'immisça dans les mystères de ses conciliabules. 1794.

Altesti rédigea le manifeste par lequel on fit précéder le partage de la Pologne, et nous verrons bientôt que ce ne fut pas le dernier service qu'il rendit, et à l'Impératrice et à son favori.

Parmi les personnages dont nous venons de parler, quelques uns avoient une grande influence dans le cabinet de Pétersbourg; mais ils ne le dirigeoient pas toujours à leur gré. L'Impératrice les surveilloit. Ni son âge, ni ses foiblesses ne l'empêchoient de travailler chaque jour avec ses ministres, et de décider elle-même les plus importantes affaires.

Zouboff, cédant aux instances de sa sœur et du chevalier Whitworth, obtint de

(1) Zouboff avoit pour le département de la guerre, un autre secrétaire nommé Graboffskoï, qui avoit été dans le secrétariat de Potemkin sous Popoff. Il se servoit aussi pour les affaires étrangères, du lorrain Aubert, qui d'abord émissaire des Russes à Warsowie, avoit fait enlever par eux, le secrétaire de la légation de France, Bonneau.

1794. l'Impératrice la conclusion d'un nouveau traité de commerce avec l'Angleterre (1). Celui qui étoit expiré depuis 1786 n'avoit point encore été renouvelé.

L'Impératrice publia en même-temps deux édits qui défendoient l'introduction des marchandises de France dans ses états. C'étoit un double triomphe pour les Anglois. Le nouveau traité de commerce étendoit leurs privilèges, et ils se flattoient de substituer les étoffes des Indes et de leurs manufactures aux belles étoffes de Lyon, et les vins de Madère et de Porto aux vins de France.

Ils obtinrent encore plus. Catherine promit de joindre bientôt à leurs flottes une escadre russe. L'ordre fut même donné pour accélérer les armemens de Cronstadt. Stackelberg pressoit la cour de Stockholm de ne point garder la neutralité avec la France, et Krudener, animé d'un même esprit, tourmentoit de ses sollicitations la cour de Copenhague. Mais les Suédois et les Danois, qui ne considéroient que les avantages de leur commerce, restèrent inflexibles.

Le Grand-Seigneur envoya à Pétersbourg un ambassadeur (2) qui offrit à l'Impératrice

(1) Il fut signé le 25 Mars 1793.

(2) Raschid Mehemet Effendi.

et à ses ministres des présens magnifiques (1). Cette Princesse fit partir, en même-temps, pour Constantinople Koutouzoff, avec le titre d'Ambassadeur extraordinaire. Koutouzoff employa les prières et les menaces pour déterminer la Porte à expulser tous les François du territoire Ottoman. Ce fut en vain. Le Divan, indigné de la défection des Anglois, qui l'avoient abandonné dans la dernière guerre, et éclairé sur ses vrais intérêts par le ministre de France Descorches, conserva le respect dû à une nation qu'il regardoit comme sa plus ancienne et sa plus fidèle alliée. 1794.

Pendant ce temps-là, l'Ambassadeur de Russie à Stockholm et le parti suédois attaché à cette puissance, ne cessoient de cabaler pour enlever la régence au duc de Sudermanie, et faire nommer au jeune roi un conseil chargé du gouvernement sous la protection de l'Impératrice. Il se forma même une conspiration qui fut découverte au moment où elle alloit éclater. Pour en donner une juste idée, il est nécessaire de remonter un peu plus haut.

(1) Parmi ces présens on remarquoit une tente ornée de perles et estimée trente mille roubles.

1794. En 1782, Gustave III fit un testament d'après lequel il vouloit, en cas qu'il mourût, que, conformément aux loix fondamentales du royaume, son fils, Gustave Adolphe, ne prît les rênes du gouvernement qu'à l'âge de vingt-un ans. Au moment de la guerre qu'il soutenoit contre la Russie, il en fit un second qui fixoit à dix-huit ans la majorité de Gustave Adolphe, à cause des progrès inopinés que ce jeune prince avoit faits dans ses études. Ces deux testamens accordoient au duc de Sudermanie la régence et tous les droits royaux, excepté celui de créer des nobles et des chevaliers.

Lorsque Gustave III eut été assassiné par Ankarstroem, et que les médecins lui eurent annoncé sa mort, ce Monarque fit un troisième testament qui, en laissant la régence au duc de Sudermanie, l'obligeoit de prendre dans son conseil le Baron d'Armfeld et le Baron de Taube. Au moment où le Roi expira, cet écrit fut présenté au Duc, qui le lut et le jetta au feu.

On ne fit donc mention que des deux premiers testamens, qui, déposés au tribunal de la Cour, portoient seuls un caractère légal et d'après lesquels le Duc de Sudermanie fut

fut déclaré régent. Ce prince rappela aussitôt le Baron de Reuterholm, qui, après la diète de 1789, s'étoit retiré en Italie. Sans avoir aucun titre, Reuterholm devint le principal conseiller, ou plutôt le premier ministre du régent. 1794.

Presque tous les amis de Gustave III, étoient dévoués à la Russie, et furent écartés. Armfeld passa en Italie, parce qu'il fut, malgré lui, nommé ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Naples. Mais quoiqu'éloigné de Stockholm, ce ministre n'en travailla pas moins à ôter la régence et même la vie au Duc de Sudermanie. Il entretint avec la cour de Pétersbourg une correspondance suivie, dont fut chargé le ragusain Altesti, secrétaire de Zouboff. Il traça le plan d'une conspiration, dans laquelle entrèrent les amis qu'il avoit laissés en Suède. Il se crut, enfin, au moment de réussir. Mais ses démarches étoient observées. Des espions suivoient tous ses pas : ses papiers furent enlevés, envoyés en Suède, et remis au tribunal de la cour, qui fit au même instant arrêter ses complices et les jugea.

La plupart des pièces de ce procès furent imprimées, et prouvèrent à la nation suédoise que les conjurés étoient d'accord avec 1795.

1795. la Russie, et comptoient sur le secours de cette Puissance.

Ces circonstances n'étoient pas propres à rapprocher les deux Cours. Elles s'aigrirent, au contraire, chaque jour davantage, et bientôt les notes que les ministres Russes présentèrent à Stockholm, ne continrent plus que des menaces. Le ministère suédois y répondit toujours avec courage, mais avec décence.

Le régent avoit résolu de faire épouser au jeune Roi de Suède, la princesse de Mecklenbourg. Le mariage fut même arrêté, et la princesse de Mecklenbourg proclamée reine future de Suède. L'Impératrice en témoigna beaucoup de mécontentement. Elle prétendoit que Gustave III lui avoit promis la main de son fils pour l'une des jeunes grandes-Duchesses, et elle regardoit comme un outrage l'inexécution de cette promesse. Lorsque le comte de Schwerin fut chargé d'aller annoncer à Pétersbourg le mariage du jeune Roi, Catherine, qui étoit informée d'avance de l'objet de sa mission, lui fit dépêcher un courrier sur la frontière de la Finlande, pour lui défendre d'entrer en Russie (1).

(1) Le Régent se contenta de faire publier, à cette occasion, la déclaration suivante :

Bientôt après l'Impératrice choisit pour son chargé d'affaires à Stockholm le baron de Budberg. Il sembloit qu'affectant de dédaigner la cour de Suède, elle y envoyoit cet agent, et à cause de sa grande jeunesse et à cause de son extrême orgueil. On lui recommanda de montrer beaucoup de morgue et d'insolence; et certes, il outrepassa ses ordres (1). 1795.

« ABOLITION des messages relatifs aux évènemens » de famille entre la Suède et la Russie.

» Le Roi de Suède pensoit qu'il étoit de son devoir, » à l'occasion de son mariage nouvellement arrêté, » de donner à une Princesse (*), qui est sa parente » et son alliée, la même marque d'attention qu'il » a déjà donnée à leurs Majestés prussienne et » danoise, à qui il est également attaché par les liens » de l'amitié et du bon voisinage. C'est donc avec le » plus grand étonnement que sa Majesté a vu que » l'Impératrice de Russie ne répondoit nullement à » cette attention. Le Roi a, en conséquence, résolu » de ne recevoir à l'avenir aucune de ces mis- » sions particulières qui ont rapport aux évènemens » de famille, et qui étoient ci-devant d'usage entre » les deux cours, mais que le Roi a maintenant abolies » pour jamais. »

(1) Dans une société où la plupart des femmes de la Cour étoient rassemblées, et où tous les hommes

(*) L'Impératrice de Russie.

1796. La mésintelligence entre la Suède et la Russie sembloit être à son comble, lorsqu'un émigré françois, nommé Christin, parut à Stockholm (1). Il étoit arrivé d'Angleterre à Gothembourg, et se disoit chargé d'une mission du comte d'Artois auprès de l'Impératrice de Russie. Mais ce n'étoit que pour mieux cacher l'objet de son voyage, puisqu'il avoit l'ordre secret de disposer le régent à un accommodement avec l'Impératrice. Sa négociation réussit, et bientôt après le général Budberg, oncle du chargé d'affaires, arriva en Suède avec le titre d'ambassadeur de l'Impératrice.

Le général Budberg fit connoître au régent les intentions de sa Souveraine. Elle demandoit que ce prince et le baron de Reuterholm préparassent le jeune roi à répudier la Princesse de Mecklenbourg, pour épouser l'une des petites-filles de l'Impératrice, et

étoient découverts, il eut la malhonnêteté de garder son chapeau sur la tête. C'étoit avant sa présentation à la Cour. Aussi, le jour qu'il fut présenté, le Régent ne lui parla pas, mais il avoit un fouet à la main, avec lequel il se frappa souvent sur la botte, comme s'il avoit eu quelque démangeaison de frapper ailleurs.

(1) Au mois de janvier. Christin portoit un uniforme suisse et se disoit officier au service de cette nation.

qu'en outre ils l'engageassent à ne pas exiger que son épouse se soumît à la loi qui prescrit aux reines de Suède d'adopter la religion du pays. Elle vouloit ensuite que le régent et Reuterholm accompagnassent le jeune roi à Pétersbourg. 1796.

Catherine parla; elle fut obéie. Le régent, son pupille (1), son ministre et un grand nombre de courtisans se rendirent à Pétersbourg (2). L'orgueil de l'Impératrice étoit satisfait : elle ne montra plus que sa magnificence.

Le jeune roi parut extrêmement touché de la bienveillance que lui témoignoit l'Impératrice. Mais il le fut encore davantage des charmes de la Grande-Duchesse Alexandra. Sa vue lui fit aisément oublier la princesse de Mecklenbourg. Les propositions du mariage ne tardèrent pas à être faites, et on fixa le jour des fiançailles, qui devoient être suivies d'une grande fête. Quand le contrat fut présenté au roi, pour qu'il y apposât sa signature, il observa, au grand étonnement de

(1) Le jeune Roi Gustave-Adolphe avoit pris le nom de comte de Haga et le Régent celui de comte de Vasa.

(2) Ils y arrivèrent le 24 août.

1796. la famille impériale, que les loix fondamentales de la Suède l'obligeoient de demander que la Princesse changeât de religion, et que sans cette condition, il ne pouvoit point signer le contrat.

L'Impératrice employa d'abord les sollicitations et les flatteries pour engager le jeune monarque à signer. Mais voyant qu'il ne vouloit point changer de résolution, elle se leva froidement et sortit. Le Grand-Duc, la Grande-Duchesse et leurs enfans la suivirent. La fête n'eut point lieu; et le lendemain Gustave-Adolphe et sa suite quittèrent Pétersbourg.

Catherine avoit conquis par ses armes et par ses intrigues, près de la moitié de la Pologne, la Krimée, le Kuban, et une partie des frontières de la Turquie. Mais elle n'eut pas besoin de combats pour envahir un autre pays riche, et bien peuplé. Ses intrigues lui suffirent. Ce pays étoit la Courlande, sur laquelle régnoit encore le foible fils (1) du fameux Biren.

Depuis long-temps les émissaires de la Russie étoient parvenus à gagner plusieurs Courlandois, et principalement le conseiller

(1) Le Duc Charles.

Howen, homme éloquent, souple et ambitieux. Les nobles Courlandois (1) étoient souvent attirés à Pétersbourg. L'accueil flatteur de l'Impératrice, les distinctions, les plaisirs, leur rendoient le séjour de la capitale de la Russie bien préférable à celui de Mittau, et leur inspiroient le desir d'obéir plutôt à la souveraine d'un vaste Empire, qu'à un Duc, dont ils se rappeloient sans cesse l'obscure origine, et qu'ils regardoient comme leur inférieur. 1796.

Pour engager le peuple à partager ce sentiment des nobles, Catherine lui suscita des chicanes et lui inspira des craintes. Elle fit d'abord réclamer par les habitans de la Livonie une ancienne convention qui obligeoit les Courlandois à faire passer toutes leurs marchandises à Riga. Il étoit bien étrange, sans doute, qu'on voulût qu'une nation qui avoit sur ses côtes des ports heureusement situés, fût obligée d'aller à grands frais embarquer dans une ville étrangère les productions de son sol. Mais que ne peut pas la force? et que n'ose pas l'ambition? La querelle des

(1) Les principaux de ces nobles sont les Manteufel, les Baer, les Klopmann, les Korff, les Grothaus, les Igelstrom, etc.

1796. Livoniens et des Courlandois n'étoit pas encore terminée, lorsque l'Impératrice envoya des ingénieurs en Courlande pour tracer un canal qui facilitoit le transport des marchandises de ce pays dans la Livonie. Alors les Courlandois craignant de se voir bientôt forcés à se servir de ce canal, pensèrent qu'il valoit mieux, pour eux, être protégés qu'opprimés par l'Impératrice, et ses sujets que ses voisins.

Instruite de ces dispositions, l'Impératrice appela le Duc de Courlande auprès d'elle, sous prétexte d'avoir à conférer avec lui sur des affaires importantes. Mais à peine ce Prince fut au pied du trône de l'Autocratrice du Nord, que les Etats de Courlande s'assemblèrent. La noblesse proposa de renoncer à la suzeraineté de la Pologne, et de passer sous celle de la Russie. Les principaux membres du grand conseil voulurent s'opposer à ce changement, en observant qu'on devoit avant de se décider, attendre le retour du Duc. L'Oberbourgrave Howen se leva et parla long-temps en faveur de la Russie. Quelques conseillers se rangèrent à son avis, d'autres lui reprochèrent sa trahison. La dispute s'échauffa; des duels furent proposés,

et l'on étoit prêt à en venir aux mains, lorsque le général russe Pahlen parut dans l'assemblée. Sa présence rétablit le calme. Personne n'osa plus élever la voix contre la Russie, et la proposition des nobles fut adoptée. 1796.

Le lendemain (1) on dressa l'acte par lequel la Courlande, la Semigalle et le cercle de Pilten, se donnèrent à l'Impératrice de Russie, et il fut porté à Pétersbourg (2), où le

(1) Le 18 mars 1795.

(2) La singularité de cet acte, autant que sa brièveté, nous engagent à le rapporter ici.

ART. Ier. « Nous nous soumettons pour nous et » notre postérité, nous et les Duchés de Courlande » et de Sémigalle à Sa Majesté Impériale Catherine » II, Impératrice de toutes les Russies, glorieu- » sement régnante, et à son sceptre souverain.

» II. Nous savons, par expérience, combien le » système féodal, qui nous attachoit à la Suzeraineté » de la Pologne, étoit incommode, et combien il » étoit contraire à la prospérité générale de la patrie. » Nous imitons nos ancêtres de la partie de la Livonie, » au-delà de la Dwina, qui, en 1561, renonçant » à la suprématie de l'Empereur et de l'Empire, par » conséquent au système féodal d'alors et au gouver- » nement médiat de l'ordre teutonique, se soumirent » immédiatement à la Pologne. Nous renonçons pour

1796. Duc de Courlande apprit de la bouche de ses propres sujets, qu'ils venoient de lui ôter eux-mêmes ses états (1). L'Impératrice y envoya aussitôt un gouverneur.

» nous et notre postérité au système féodal qui a sub-
» sisté jusqu'ici sous la suprématie polonoise, et au
» gouvernement médiat en résultant. Nous nous
» soumettons immédiatement à S. M. I. de toutes les
» Russies et à son sceptre. Nous lui abandonnons avec
» d'autant plus de confiance et de respect la décision plus
» particulière de notre sort à venir, que jusqu'ici sa
» dite Majesté s'est montrée la protectrice généreuse
» et garante de tous nos droits, de nos loix, de nos
» coutumes, de nos immunités, de nos privilèges (*)
» et de nos possessions. Elle sera certainement dis-
» posée, d'après sa façon de penser magnanime et
» bienveillante, à améliorer, dans sa sollicitude ma-
» ternelle, le sort futur d'un pays qui se soumet à
» elle avec la confiance la plus respectueuse et la plus
» illimitée.

» III. Une députation de six personnes ira à Pé-
» tersbourg solliciter de S. M. I. de toutes les Russies
» l'acceptation de notre soumission, et dans le cas
» effectif, elle y prêtera, à S. M. I., le serment de
» fidélité et d'obéissance. »

(1) Il sembloit que le Duc prévoyoit cette spoliation, car il avoit acheté beaucoup de terres en Prusse,

(*) Témoin lorsque les armées russes réintégrèrent Biren à force ouverte.

Cependant il y eut quelques mécontens en Courlande. Le mécontentement entraîna la proscription, et les biens des proscrits furent donnés aux courtisans de Catherine. Le favori Platon Zouboff et son frère Valérien obtinrent une grande partie de ces riches et honteuses dépouilles. 1796.

L'acquisition de la Courlande fut précieuse pour la Russie. Ce pays produit beaucoup de bled et de bois, dont on fait un grand commerce, et il a divers ports avantageusement situés sur la Baltique. Nous n'en ferons point ici la description (1). Nous observerons seulement que Liebau accroît les richesses immenses de la Russie, et que Windau deviendra sans doute un jour la station de ses flottes. Ce port, qui n'est jamais fermé par les glaces, sera aisément mis en état de contenir cent vaisseaux de ligne, qui pourront dans tous les temps menacer la Suède et le Danemarck.

Paisible souveraine de tant d'états envahis,

le duché de Sagan en Silésie, les terres de Rothenbourg et de Fridéricsfelde en Brandebourg. Il possédoit déjà en Silésie les comtés de Wartenberg, de Balin et de Goschutz.

(1) Nous aurons ailleurs occasion de faire connoître la Courlande.

1796. Catherine prenoit sans cesse des soins pour les retenir sous sa domination. Repnin et Toutoulmin exigèrent en son nom un nouveau serment de fidélité, l'un en Lithuanie, l'autre en Pologne (1), et les malheureux habitans de ces contrées, qui osèrent refuser de se soumettre à cette formalité cruelle, furent à l'instant dépouillés de l'héritage de leurs pères et chassés de leur terre natale.

L'Impératrice, qui avoit si long-temps promis en vain des secours à la ligue des rois contre la France, céda aux sollicita-

(1) Voici la formule du serment individuel qu'on exigea des Lithuaniens et des Polonois.

« Moi..... Je promets et jure à Dieu tout-puissant, » par son Saint Evangile, d'être toujours prêt à servir » fidèlement et loyalement S. M. I., la très-sérénissime » Impératrice, Grande Dame, Catherine Alexiewna, » Autocratrice de toutes les Russies, et son fils très- » aimé, Grand-Duc Paul Pétrowitz, son légitime » successeur, d'aller pour cela jusqu'à donner ma » vie et répandre la dernière goutte de mon sang; de » rendre due et parfaite obéissance aux ordres déjà » émanés, ou à émaner encore des autorités constituées » par elle; de les remplir et maintenir tout de mon » mieux et conscientieusement; de contribuer de toutes » mes forces au maintien du repos et de la paix, » que S. M. a rétablis dans ma patrie, et de n'avoir,

tions du favori Zouboff, que sa sœur, le ministre anglois et Esterhazy ne cessoient d'obséder. Elle se détermina (1) à joindre aux flottes angloises une escadre de douze vaisseaux et huit frégates, dont le commandement fut donné à l'amiral Kani- 1796.

» avec les perturbateurs de ce repos, aucune com-
» munication ou intelligence quelconque, soit média-
» tement ou immédiatement, soit publiquement ou
» en secret, soit par des actions ou par des conseils,
» et quelqu'occasion, circonstance ou cause particulière
» qui puisse y mener.

» Dans le cas, au contraire, où il parviendroit à
» ma connoissance quelque chose de préjudiciable aux
» intérêts de S. M. I., ou au bien général, non-
» seulement je songerai à l'éloigner à temps, mais
» je lui opposerai encore tous les moyens qui seront
» en moi pour l'empêcher d'arriver. Je veux, de
» cette manière, me conduire dans toutes mes actions
» comme il convient qu'en citoyen fidèle je me conduise
» envers les autorités que S. M. m'a préposées, et
» comme je dois en répondre à Dieu et à son jugement
» terrible. Ainsi, que Dieu m'aide tant pour le corps
» que pour l'ame.

» En confirmation de la profession émise par ce
» serment, je baise la parole sacrée et la croix de mon
» Sauveur. »

(1) Le 22 juillet 1795.

1796. koff (1). Mais ne faisant jamais que des traités avantageux, elle exigea que les Anglois lui payassent annuellement un million sterling de subsides, et qu'ils fournissent à toutes les dépenses de l'escadre, qui reçut, malgré cela, l'ordre secret de ne point combattre. La cour de Londres n'obtint donc, par ce marché, qu'un épouvantail inutile et ruineux. Elle ne tarda pas à s'en appercevoir ; mais elle garda l'escadre russe pendant un an, et elle pria l'Impératrice de la faire rentrer dans ses ports. Catherine renvoya ensuite en Angleterre trois vaisseaux et trois frégates.

Cette Princesse avoit marié (2) son petit-fils Alexandre, à la princesse Louise de Bade (3). Elle voulut donner aussi une épouse au prince Constantin. Elle fit venir à sa cour les trois filles du prince de Saxe-Cobourg, et après

(1) Kanikoff est un marin fort peu distingué. On ne le connoît en Russie que sous le nom de l'amiral *mon Ami*, parce qu'il donne ce titre à tous ceux à qui il parle.

(2) Le 21 mai 1793.

(3) En embrassant la religion grecque, la Princesse Louise de Bade prit le nom d'Elisabeth Alexiewna.

avoir hésité quelque temps dans son choix, elle se détermina en faveur de la plus jeune, qui, en devenant Grande-Duchesse, prit le nom d'Anne Fédérowna (1). 1796.

Mais des invasions paisibles, des traités, des alliances ne suffisoient pas à l'ambition de Catherine. Dévorée de la soif de conquérir, elle tourna ses armes contre la Perse. Sous prétexte de défendre Lolf-Ali-Khan, rejetton de la race des Sophis, elle voulut se venger de l'Eunuque Aga-Mahmed et s'emparer des provinces persannes qui bordent la mer Caspienne. Son ministre à Constantinople eut ordre de presser la Porte de seconder ses projets. Le Reis-Effendi Raschid-Mehemet l'appuyoit fortement, mais le Divan fut inébranlable.

Valérien Zouboff pénétra, à la tête d'une nombreuse armée, dans la province de Daghestan, et alla mettre le siège devant Derbent. Il attaqua d'abord une haute tour qui défendoit cette place, et après s'en être rendu maître et avoir fait passer la garnison au fil de l'épée, il se prépara à donner l'assaut à la ville. Les Persans épouvantés des pre-

(1) Le 14 février 1796.

1796. miers succès et de la fureur des Russes, demandèrent quartier, et le commandant, vieillard vénérable, âgé de cent-vingt ans, et le même qui, au commencement de ce siècle, avoit rendu Derbent à Pierre Ier, vint en porter les clefs à Valérien Zouboff.

Aga-Mahmed s'avançoit au secours de Derbent, lorsqu'il apprit que cette place étoit déjà au pouvoir des Russes. Valérien Zouboff en sortit pour aller le combattre et la victoire demeura aux Persans, qui forcèrent leurs ennemis à rentrer dans Derbent. Catherine informée de cette défaite, donna aussitôt ordre à une partie des troupes qu'elle avoit dans le Kuban d'aller renforcer l'armée de Valerien Zouboff, et elle ne douta pas que ce général ne vainquît bientôt Aga-Mahmed.

Elle se flatoit aussi d'obtenir un plus grand triomphe. Le nouveau traité qu'elle avoit conclu avec l'Angleterre et avec l'Autriche l'assuroit du secours de ces deux puissances contre la Turquie. Elle comptoit enfin sur l'exécution de son projet le plus cher, celui de chasser les Ottomans de l'Europe et de régner dans Constantinople.

Alors le vaste empire de Catherine auroit eu pour frontières, le Bosphore de Thrace

au

au midi, le golfe Bothnique au septentrion, la Vistule au couchant, et les mers du Japon à l'Orient. 1796.

Mais la mort trompa ses espérances. Dans la matinée du 9 novembre, elle fut assez gaie, et prit du café suivant sa coutume. Quelque temps après elle entra dans son cabinet. Au bout d'une demi-heure, les femmes qui la servoient voyant qu'elle n'en sortoit point, eurent de l'inquiétude. Elles entrèrent et la trouvèrent étendue sur le parquet, les pieds contre la porte. On fit appeler le docteur Rogerson, son premier médecin, qui, jugeant que c'étoit une attaque d'apoplexie, la fit saigner deux fois. L'Impératrice parut d'abord un peu soulagée ; mais il lui fut impossible de prononcer une seule parole, et à dix heures du soir elle expira.

Le Grand-Duc étoit à sa maison de plaisance de Gatschina. On étoit allé l'avertir du danger de sa mère. Il se rendit à Pétersbourg, et à l'instant où elle cessa de vivre, il fut proclamé Empereur sous le nom de Paul Ier.

Nous n'essayerons point de peindre par de nouveaux traits le caractère de Catherine II. L'Histoire que nous venons d'écrire suffit

1796. pour la faire connoître (1). Nous dirons seulement quelques mots sur sa personne, dont nous n'avons presque pas encore parlé.

Cette princesse avoit été belle dans sa jeunesse, et elle conservoit, dans les derniers temps de sa vie, de la grâce et de la majesté. Elle étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée ; et comme elle portoit la tête fort élevée, elle paroissoit presque grande. Son front étoit ouvert, son nez aquilin, sa bouche agréable et son menton un peu long, mais point difforme. Ses

(1) Voici les titres que prenoit l'Impératrice :

« CATHERINE II, Impératrice et Autocratrice de » toutes les Russies, de Moscowie, de Kiowie, » Wlodomerie, Nowogorod ; Czarine de Kasan, » Czarine d'Astrakan, Czarine de Sibérie, Czarine » de la Kersonèse Taurique ; Dame de Plescaw et » Grande-Duchesse de Smolensko ; Duchesse d'Es- » thonie, Livonie, Karélie, Twer, Ingrie, Permie, » Wiatka, Bolgarie et autres pays ; Dame et Grande- » Duchesse de Nowogorod, de l'intérieure Czerni- » gowie, de Resan, Poloczk, Roston, Jaroslaw, » Bélo, Oserie, Udorie, Abdorie, Kondinie, » Wilespk, Mstislaw ; Dominatrice de tout le côté » du Nord ; Dame d'Iverie, et Princesse Héréditaire » et Souveraine des Czars de la Cartalinie et Georgie, » comme aussi de la Cabardinie, des Princes de Czir- » cassie, de Gonsky et autres. »

cheveux étoient châtain brun ; ses sourcils noirs et bien garnis, et ses yeux bleus (1) avoient une douceur souvent affectée, mais plus souvent encore remplacée par de la fierté. Sa phisionomie ne manquoit pas d'expression, mais cette expression montroit peu ce qui se passoit dans l'ame de Catherine, ou plutôt elle ne lui servoit qu'à le mieux déguiser. 1796.

Catherine étoit ordinairement vêtue à la manière russe. Elle portoit une robe verte (1), assez courte, qui formoit par devant une espèce de veste, et dont les manches étroites descendoient jusqu'au poignet. Ses cheveux, légèrement poudrés, flotoient sur ses épaules et étoient surmontés d'un petit bonnet couvert de diamans. Dans les dernières années de sa vie, elle mettoit beaucoup de rouge, car elle avoit encore des prétentions à ne pas laisser paroître sur son visage les empreintes du temps, et ce n'étoit peut-être

(1) Plusieurs personnes qui ont vécu à la cour de cette princesse assurent que Catherine II avoit les yeux très-bleus, et non bruns, comme l'a dit M. Rhulieres.

(2) Le verd est la couleur favorite des Russes. Plusieurs de leurs uniformes sont verds.

1796. qu'à cause de ces prétentions qu'elle vivoit avec beaucoup de sobriété (1).

Nous avons promis de donner l'état de ce que les Favoris de Catherine ont reçu de cette Princesse. Le voici tel qu'il nous a été fourni par des personnes très-bien informées.

		Roubles.
Les cinq frères *Orloff* ont reçu 45,000 paysans, et en terres, palais, bijoux, vaisselle et argent		17,000,000
Wissensky, officier des gardes, environ deux mois en faveur		300,000
Wasielitschikoff, simple lieutenant des gardes, reçut en 22 mois qu'il fut en faveur :		
Une terre avec 7,000 paysans, estimée,	600,000	
En argent,	100,000	
En bijoux,	60,000	
En vaisselle,	50,000	
Un palais meublé,	100,000	
Une pension de 20,000 roubles de rente, à-peu-près	200,000	1,110,000
L'ordre de Saint-Alexandre Newsky.		
		18 410,000

(1) Elle ne faisoit qu'un léger déjeûner, mangeoit modérément à dîner et ne soupoit jamais. Quand elle lisoit dans les gazettes qu'elle avoit une hydropisie

	Roubles.		
De l'autre part		18,410,000	1796.
Potemkin reçut dans les deux premières années, environ 9 millions.			
Il accumula ensuite des richesses immenses. Il avoit de grands biens en Pologne et dans toutes les provinces de la Russie. Une de ses armoires étoit remplie d'or, de diamans et de billets des banques de Londres, d'Amsterdam, de Venise. Sa fortune étoit estimée		50,000,000	
Zawadoffsky reçut, en 18 mois, des terres en Pologne, avec 2000 paysans, en Ukraine avec 6000, et en Russie avec 1800. Ces terres étoient estimées	1,000,000		
Il reçut en argent,	150,000		
En vaisselle,	50,000		
En bijoux,	80,000		
En une pension du cabinet de 10,000 roubles,	100,000	1,380,000	
Le cordon de l'Aigle blanc de Pologne.			
		69,790,000	

ou une maladie squirreuse, et qu'elle ne pourroit pas vivre long-temps, elle affectoit beaucoup d'en rire, mais elle en étoit secrètement blessée.

			Roubles.
1796.	De l'autre part		69,790,000
	Zoritz reçut, en un an, le cordon de l'ordre de l'Épée de Suède et celui de l'Aigle blanc de Pologne.		
	Une terre en Pologne de,	500,000	
	Une en Livonie de 50 haaks,	100,000	
	Une commanderie en Pologne valant 12,000 roubles de rente estimée,	120,000	
	En argent,	500,000	
	En bijoux,	200,000	1,420,000
	Korzakoff reçut, en 16 mois, le cordon de l'Aigle blanc de Pologne, le palais de Wasielitschikoff qui avoit été racheté,	100,000	
	Une terre avec 4000 paysans,	400,000	
	En argent et en bijoux,	150,000	
	L'acquittement de ses dettes,	100,000	
	Pour s'équiper et pour voyager,	100,000	
	Gratification pendant son voyage	70,000	920,000
	Lanskoï reçut, en terres ou en argent,	3,000,000	
	En diamans,	80,000	
	Pour payer ses dettes,	80,000	
	Un palais estimé	100,000	3,260,000
	En outre sa sœur et sa cousine		
			75,390,000

		Roubles.	1796.
De l'autre part		75,390,000	

furent admises au nombre des demoiselles d'honneurs de l'Impératrice, et reçurent beaucoup de présens non évalués.

Yermoloff reçut, en 16 mois, le cordon de l'Aigle blanc de Pologne.

Une terre estimée,	100,000	
Une autre avec 3000 paysans,	300,000	
En argent,	150,000	550,000
Momonoff reçut, en 26 mois, en terres,	600,000	
En argent,	200,000	
En bijoux,	80,000	880,000

Platon Zouboff fut décoré du titre de Prince et de divers cordons, et nommé Grand-Maître de l'artillerie. Il reçut de grandes terres en Russie, en Pologne et en Courlande. Sa fortune, non compris le mobilier et les bijoux, s'élève à environ 100,000 roubles de revenu, et conséquemment estimée, 2,500,000

Son mobilier et ses bijoux, 200,000 2,700,000

Valérien Zouboff reçut beaucoup d'argent, des terres en Po-

79,520,000

1796.		Roubles.
	De l'autre part	79,520,000
	logne et en Courlande, et une pension de 12,000 roubles, payable en or. Le tout peut être estimé	800,000.
		80,320,000
	Il faut ajouter à ces dons la dépense du favori, évaluée 1,250,000 roubles par an, ce qui fait, pendant 34 ans qu'a duré le règne de Catherine II,	8,500,000
	TOTAL,	88,820,000

Cette somme fait environ quatre cents quarante-quatre millions cent mille livres tournois. Ainsi l'on voit combien Catherine s'est montrée magnifique envers ses Amans.

Nous avons si souvent parlé des guerres et des conquêtes de Catherine II, que nous ne pouvons nous dispenser de faire connoître les forces de son Empire, et tous les moyens qu'elle avoit, indépendamment de sa politique et de son génie, pour affermir et étendre sa puissance. En voici un état concis :

ARMÉE. 1796.

En 1794, l'armée Russe étoit composée de huit divisions de cinquante mille hommes chacune, et ces divisions avoient leurs généraux particuliers.

1. La division de la FINLANDE, commandée par le prince d'Anhalt, parent de l'Impératrice.
2. La division de la LIVONIE, commandée par le feld-maréchal Iwan Soltikoff.
3. La division de MOSCOW, commandée par le général Prozoroffsky.
4. La division de la RUSSIE BLANCHE, aux ordres du général Mikelson, vainqueur du rebelle Pugatscheff.
5. La division de l'UKRAINE, commandée par le feld-maréchal Souwaroff Rimniksky.
6. La division du CAUCASE, aux ordres du général Ghoudowitsch, qui enleva aux Turcs les forteresses d'Anapa et de Soudjouk-Kalé.
7. La division d'OUFA, commandée par le général Reck, ayant sous lui le général Chardon, Avignonois, ingénieur très-instruit (1).
8. La division de la SIBÉRIE, commandée

(1) Lorsqu'en 1793 on exigea le serment des François, ce général vouloit, dit-on, quitter la Russie.

1796. par le général Strandman, officier de mérite.

Ces huit divisions étoient censées former une armée régulière de	400,000 hommes.
L'artillerie, dont le favori Platon Zouboff étoit le grand-maître, comptoit environ	30,000
Trois régimens de gardes à pied, et un régiment de gardes à cheval	10,000
Les Cosaques du Don, les Tartares de la Tauride, les Kalmouks et quelques autres hordes fournissoient en troupes irrégulières à peu-près	120,000
Total de l'armée	550,000

Cette armée se complétoit par les recrutemens que les propriétaires étoient obligés de fournir, tantôt en levant un homme sur 500 de leurs paysans, tantôt sur 300, tantôt sur 100 (1).

(1) Dans l'avant-dernière guerre des Turcs, on a pris une fois un homme sur 35 pour recruter l'armée du maréchal Romanzoff.

Cette manière de recruter si commode pour l'Impé-

MARINE.

1796.

La flotte de la BALTIQUE, a été établie par Pierre Ier. à Pétersbourg, à Cronstadt et à Reval.

En 1793, cette flotte étoit composée de 34 vaisseaux de ligne (1), et 12 frégates.

ratrice étoit ruineuse pour l'Empire, et entraînoit les plus horribles abus. — Les officiers chargés de la levée des recrues, après avoir fait mettre nuds tous les hommes qu'on leur présentoit, coupoient les cheveux de derrière à ceux qu'il rebutoient, et les cheveux de devant à ceux qu'ils agréoient. Ils ne devoient choisir que des hommes sains et exempts de tout défaut corporel; mais avec une légère gratification, on leur faisoit recevoir ceux dont les maîtres vouloient se défaire, et qui souvent ne pouvoient pas même supporter les fatigues du voyage. En outre, les maîtres étoient obligés de donner une certaine somme d'argent à ces recrues; les parens ajoutoient presque toujours quelque chose à cette somme; et tout cela étoit confié à l'officier, dont l'intérêt étoit que les recrues ne joignissent pas l'armée, pour pouvoir garder ce qui leur appartenoit. Aussi, les nourrissoit-il si mal et les fatiguoit-il tant, qu'il n'en arrivoit pas quelquefois un tiers au lieu de leur destination. Un homme, très-bien informé de tous ces détails, m'a certifié que sur 60,000 hommes levés dans un canton pour recruter l'armée de Potemkin, 1800 seulement avoient pu joindre cette armée.

(1) Il y en avoit un plus grand nombre, mais nous ne parlons que de ceux qui étoient en état de tenir la mer.

1796. En 1794, l'amiral Pawlichen conduisit d'Archangel à Cronstadt (1), six vaisseaux de ligne et 4 frégates.

TOTAL. { 40 vaisseaux de ligne. 16 frégates.

Il y avoit en outre plusieurs bombardes, chaloupes, cutters et autres petits bâtimens.

La flotte à rames de la Baltique étoit composée de près de quatre cents bâtimens, qui, pour la plupart, étoient des chaloupes canonnières.

La flotte de la MER NOIRE, établie par Pierre Ier, fut de peu de conséquence, jusqu'au moment où Potemkin s'empara de la Krimée.

En 1793, il y avoit à Sevastopol et Adji-Bey (2), aux ordres de l'amiral Ouschakoff huit vaisseaux de ligne de 66 à 74 canons, et douze frégates de 36 à 40 canons (3).

A Nicolaeff et à Adji-Der (4) deux cents

(1) Les vaisseaux construits dans les ports de la Baltique, sont de chêne et ceux qui viennent d'Archangel, de mélèze.

(2) Adji-Bey, port nouvellement construit pour les grands vaisseaux, entre Oczakoff et le Dniester.

(3) Presque tous les canons étoient de fonte.

(4) Adji-Der est à l'embouchure du Liman et du Dniester.

chebecs, chaloupes canonnières et autres bâtimens à rames. 1796.

L'escadre de la MER CASPIENNE, fut établie par le Czar Alexis-Michaelowitz, père de Pierre Ier.

En 1793, elle étoit composée de trois petites frégates, une bombarbe et cinq corvettes.

DÉPENSES.

L'entretien de l'armée coûte un peu moins de	6,000,000 roubl.
Celui de la marine, environ	1,500,000.
Toutes les autres dépenses ordinaires s'élèvent à	3,500,000.
Total.	11,000,000.

REVENUS.

Les Revenus de la Russie provenans de la capitation, des tributs, du produit des mines, des impôts sur le commerce, monopoles, etc. s'élevoient à environ 32,500,000 roubl.

1796.		
	De la Tauride et du Caucase	3,000,000.
	De la Pologne, environ	7,000,000.
	De la Courlande, environ	2,500,000.
	Total des Revenus.	45,000,000.

Donc, il restoit un excédent de revenu de 34,000,000 de roubles, excédent qui étoit employé à l'entretien des tribunaux, à des établissemens, à des pensions, à des fêtes, à des présens et à toutes sortes de dépenses extraordinaires. Il ne suffisoit même pas à Catherine II, puisqu'elle a fait souvent des emprunts en Hollande, à Gênes, à Venise et dans divers autres pays.

Fin du Deuxième et dernier Volume.

TABLE

SOMMAIRE DU SECOND VOLUME.

LIVRE QUATRIÈME.

La Porte Ottomane déclare la guerre à la Russie. Le prince Henri de Prusse à Pétersbourg. Une escadre russe aux ordres d'Alexis Orloff, se rend dans l'Archipel. Victoires de Romanzoff. Prise de Bender. Alexis Orloff revient à Pétersbourg. Sa conduite en Italie. Dolgorouky entre en Krimée. Peste à Moscow. Assassinat du roi de Pologne. Congrès de Fokhiani. Wasielitschikoff devient Favori de l'Impératrice. Grégoire Orloff est écarté de la cour. pag. 1

LIVRE CINQUIÈME.

Rupture du congrès de Fokhiani. Conférences à Bukharest. Partage de la Pologne. Paix de Kaïnardgi. Emigration des Kalmouks. Renvoi du Favori Wa-

sielitschikoff. Le Duc Antoine-Ulric refuse sa liberté. Premier mariage du Grand-Duc. Voyage de Diderot à Pétersbourg. pag. 60

LIVRE SIXIÈME.

Mécontentement dans diverses parties de l'Empire. Causes qui déterminent divers Imposteurs à prendre le nom de Pierre III. Révolte de Pugatscheff. Ses succès. Ses revers. Sa mort. 102

LIVRE SEPTIÈME.

Potemkin devient Favori. Son exil. Son rappel. Manière d'installer et de congédier les Favoris. Voyage de Moscow. Pélerinage. Potemkin veut déterminer l'Impératrice à l'épouser. Le maréchal de Romanzoff vient à Moscow. Réglement et Edits pour l'Administration de l'Empire. Les Russes rentrent en Krimée. Election du Khan Sahim-Guerai. Zawadoffsky devient Favori. Mort de la première Epouse du Grand-Duc. Second Voyage du prince Henry de Prusse à Pétersbourg. Voyage du Grand-

Duc

Duc à Berlin. Son second mariage. Zoritz obtient la place de Favori. pag. 136

LIVRE HUITIÈME.

Relations entre la Russie et le Danemarck. Conduite des Ministres Russes à Copenhague. Fortune et malheur de Struensée. Portrait de Bernstorff. Cession du Schleswig. Etat de la Suède. Révolution de 1772. *Voyage de Gustave III à Pétersbourg. Dispositions hostiles des Turcs. Traité de Constantinople. Fêtes. Désastres. Renvoi du Favori Zoritz. Rimsky Korzakoff lui succède.* 177

LIVRE NEUVIÈME.

Armemens de la Russie. Guerre de la Prusse et de l'Autriche. Congrès et Paix de Teschen. Neutralité armée. Voyage de l'Impératrice à Mohiloff. Voyage de Joseph II à Pétersbourg. Voyage du prince héréditaire de Prusse à Pétersbourg. Renvoi de Korzakoff. Lanskoï devient favori. Voyage du Grand-Duc en France et en Italie. De Bobrinsky. Invasion de la Krimée. Mort de Panin et de Grégoire Orloff. 226

LIVRE DIXIÈME.

Relations de la Russie avec la Perse, la Chine et le Japon. — L'Impératrice veut défendre les droits de Joseph II sur l'Escaut. — Aventure du Grand-Duc à Gatschina. — Mort de Lanskoï. — Mariage de Potemkin. — Vermoloff devient Favori. — Ligue des électeurs. — Traité de Commerce avec la France. — Dîné de Tolérance. — Momonoff succède à Vermoloff. — L'Impératrice achette les Bibliothèques de Voltaire et de Dalembert. pag. 281

LIVRE ONZIÈME.

Catherine II voyage en Krimée. Assassinat du Khan Sahim-Guerai. — Les Turcs déclarent la guerre à la Russie. — Gustave III fait une invasion en Finlande. — Bataille navale des Suédois contre les Russes. — Benzelstierna tente de brûler la flotte russe à Copenhague. — Prise d'Oczakoff. — Paix de Varéla. — Victoires remportées sur les Turcs. — Prise d'Ismaïl. —

Disgrace de Momonoff. — Élévation de Zouboff. — L'Angleterre envoye Faukener à Pétersbourg. — Paix de Yassi. — Mort de Potemkin. pag. 322

LIVRE DOUZIÈME.

Tableau de la Cour de Pétersbourg, à la mort de Potemkin. Insurrection de Kosciuszko. Dernier partage de la Pologne. Assassinat de Gustave III. Mort de Léopold II. Émigrés François en Russie. De Platon Zouboff et de ses frères. Traité avec l'Angleterre. Conspiration d'Armfeld. Voyage de Gustave-Adolphe à Pétersbourg. Conquêtes en Perse. Mort de Catherine II. État des dons qu'ont reçu ses Favoris. Forces, Dépenses et Revenus de la Russie. 400

Fin de la Table sommaire du Second et dernier Volume.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

H&SS
A
4791
v.2

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 10 25 01 019 1